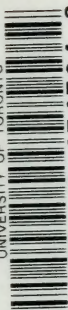
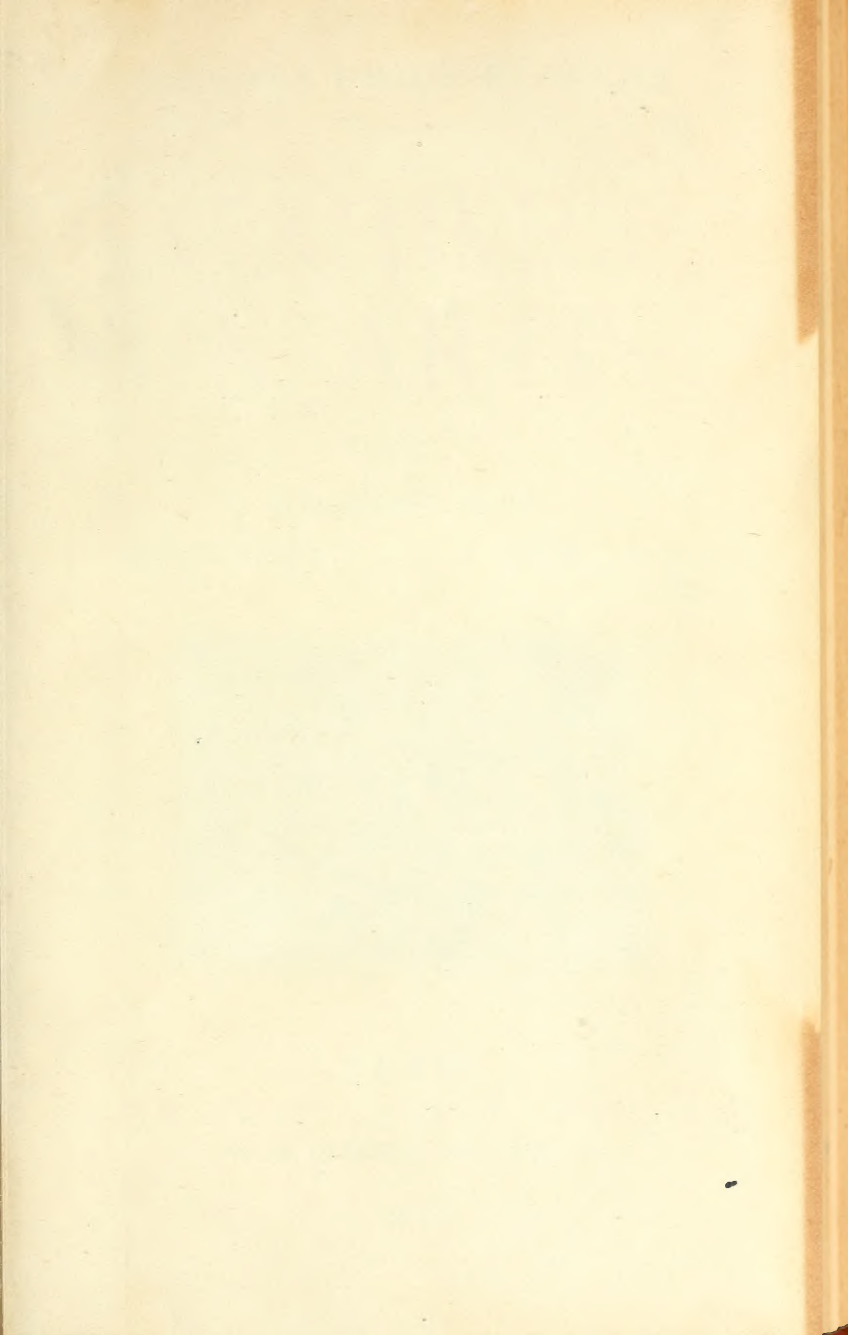


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01474704 2

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY





JACQUES-ÉMILE BLANCHE

CAHIERS D'UN ARTISTE

DEUXIÈME SÉRIE
NOVEMBRE 1914 -- JUIN 1915



PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100

1916

4^e édition

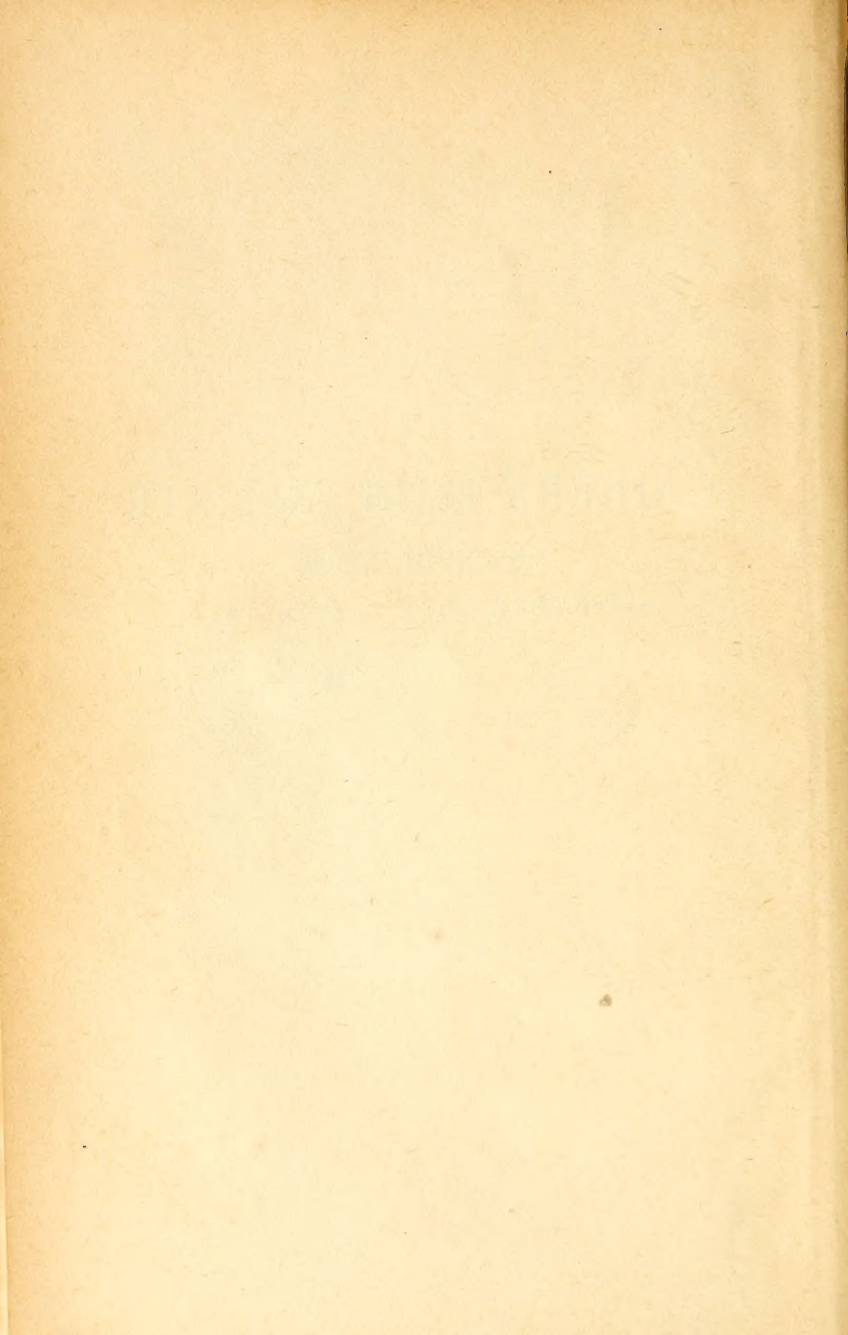


III

CAHIERS D'UN ARTISTE

DEUXIÈME SÉRIE

NOVEMBRE 1914 -- JUIN 1915



1710d.
B641c
JACQUES-ÉMILE BLANCHE

CAHIERS D'UN ARTISTE

DEUXIÈME SÉRIE

NOVEMBRE 1914 -- JUIN 1915

Quatrième édition

PARIS

ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS

100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100

—
1916

150246
1515719

D
640
B6
1916.
ser. 2

2,144

A MAURICE BARRÈS

Novembre 1915, Paris (1).

Mon cher ami,

Nous sommes revenus d'Offranville depuis quelques jours. Il y a un peu plus d'un an, nous rentrions à Paris et vous êtes l'un des premiers amis qui vinrent me voir. Souvenirs dramatiques, ce revoir ! L'autre jour, en rentrant de la campagne par la grille de Saint-James, je pensais à vous. C'était à l'heure où, jadis, vous vous promeniez, avec votre chien, dans les allées de Neuilly, du côté de ce bois de sapins où, parfois, je vous accompagnai. Je me rappelle une conversation, déjà bien ancienne, que nous eûmes ensemble dans ces mêmes parages. Nous tâchions d'imaginer comment le peuple de France se comporterait pendant une guerre, dont si peu de gens semblaient se préoccuper alors, et que, vous et moi, croyions inévitable ; ce présage assombrissait des moments dont nous

(1) Cette 2^e série des *Cahiers d'un Artiste* devait paraître en novembre 1915. La publication prolongée dans la *Revue de Paris*, puis des difficultés matérielles en ont retardé l'impression.

aurions dû jouir avec plus de liberté... mais quelle que fût notre humeur — et combien souvent n'avons-nous pas ri ensemble, au cours de notre longue amitié — un lourd nuage pesait sur nous.

Pendant la guerre, nous avons vécu à part. Je ne vous ai, qu'une fois, distrait de votre accablant travail, — c'était au printemps — je gardais l'image de notre rencontre en novembre dernier, sous un ciel livide, alors que Paris, silencieux, grave, recueilli, était si admirable dans son austérité. Cet automne de 1915, j'y rentre, autant et plus ému qu'après la victoire de la Marne, mais différemment.

Le matin, j'avais quitté ma Normandie, ses hêtres tout dorés, ses champs qu'on laboure pour la prochaine récolte, la récolte de la victoire. Une brume blanche formait des flocons d'ouate sur la mer bleue, c'était, sur la côte du pays de Caux, un tableau des Géorgiques. La route de Saint-Aubin à Rouen, avait son aspect habituel de prospérité, et de richesse. A Rouen, dans un brouillard londonien, une population nouvelle, en khaki, une armée d'Anglais débarquait encore, de trois transports alignés le long des quais ; la ville grouillait de monde, mais il m'a paru qu'on lisait moins de journaux ; ces gens en uniforme allaient à leur besogne, comme à Londres dans la City. Ils sont encore un peu chez eux. La pierre d'argent de la cathédrale, avec ses coulées de noir, leur rappelle les monuments de leurs vieilles cités universitaires, de leurs temples et de leurs palais.

Vers Pont de l'Arche, le soleil reparut... vous connaissez cette route enchanteresse, Gaillon, Bonnières,

Vernon, les coteaux de la rive gauche, les parcs, les villages, les vergers; plus un soldat sur la route, plus de territoriaux, le fusil au bras, plus d'arrêts pour les « permis ». Nous roulions dans un paysage de paix. Nous fîmes une halte sur la place du Château, derrière l'abside de l'église de Mantes, un des bijoux de l'Île-de-France; des lavoirs peints en vert électrique, des eaux claires de la Seine, des bateaux qui convoient à Paris nos provisions de combustibles, montaient des cris, des chants; la petite ville était bruyante comme un jour de marché, des jeunes filles portaient des toilettes à la plus récente mode de Paris (on n'en vit jamais de plus pimpantes)... puis ce fut, vers Saint-Germain, les maraîchères en fanchon, emplissant leurs charrettes de carottes pour les Halles.

Rueil, Suresnes et le Bois de Boulogne.

Une après-midi chaude; c'était jeudi; des enfants en congé jouaient au foot ball sur les pelouses, de jeunes mères poussaient des enfants dans des voiturettes; sur le lac, des rameurs faisaient glisser des barques entre les cygnes; le Ranelagh avait son aspect des dimanches de l'été. Enfin, les rues de Passy et d'Auteuil étaient encombrées et les trompes d'automobile effarouchaient un peuple qui a pris, depuis un an, des habitudes de province, et oublie les périls de la capitale.

Nos parents de Galliffet nous attendaient dans mon jardin. Ils nous ramènent Georges. Georges a une voix d'homme, un duvet sur les lèvres, ce n'est plus le petit Georgio du commencement de la guerre.

Des années pourraient s'être écoulées, mon cher ami, depuis que vous êtes venu chez moi, il y a trois cent

et quelques jours de cela. Quelle transformation ! et cependant, où en sommes-nous ?

L'ennemi est toujours à Noyon. L'ennemi est à Bagdad aussi.

Nous avons un nouveau Ministère. Vos collègues de la Chambre des Députés siègent plus souvent qu'il conviendrait. La censure est moins sévère, mais elle est capricieuse.

Voici la seconde série de mes « Cahiers ». Je porte chez l'imprimeur ces nouvelles pages, dont la première est datée de novembre 1914. Quelles limites devais-je assigner à cette suite ? Il sembla rationnel de la terminer en mai 1915, après la grande offensive du 9. C'en était la fin la plus logique, mais il faudrait exposer les raisons de cette offensive, ce qui n'est pas permis.

Récapitulons. En août 1914, c'est l'invasion ; la retraite sur la Marne, puis l'offensive soudain bondissante et peut-être trop paternellement arrêtée par un confiant : On les retrouvera, c'est assez ! Après cette merveilleuse réussite qu'on appellera peut-être la *Grande Victoire* — esquisse de génie ? occasion ? — la ligne se fixe dans l'Est et sur l'Aisne, puis progressivement vers Arras, Lens, la Lys où notre gauche cherche la droite allemande. En octobre, l'Allemagne a rassemblé de nouvelles forces, tente sa meurtrière offensive sur l'Yser.

Cette longue et folle bataille sur l'Yser défie le bon sens et restera l'épisode le plus extraordinaire de la campagne des Flandres — peut-être de cette guerre. Il est inouï qu'avec le peu que nous opposons sur ce point à l'ennemi, nous ayons pu briser l'élan de ces

régiments d'élite, qui s'offraient à la mort en chantant des hymnes religieux. Nous bénéficions des avantages que la puissance de l'armement moderne prête à la défensive, comme l'ennemi en bénéficia par la suite. Curieuse et tragique aventure ! Quelle plume te retracera-t-elle plus tard ?

Fin 1914 : arrêt des opérations en France. Hivernage. On s'observe. Période d'attente incertaine où les hommes ne semblent plus diriger les événements ; et tandis que la guerre se développe par ailleurs, après avoir paré aux besoins de l'hiver, nous nous apercevons qu'il s'agit de reconstituer notre armée. Les Anglais, de même, avisent au développement de leurs forces. Rappelons-nous les sentiments des spectateurs de l'arrière, à ce début du printemps.

Cette période s'étend jusqu'au début de mai. Alors, il parut *logique* (comment éviter ce mot, puisque nous appelons encore « guerre », ce cataclysme ?), il parut logique d'essayer une grande offensive : l'opinion la voulait, l'attendait, un peu puérilement d'ailleurs, les civils semblant croire que chacun de nos guerriers va s'élancer, le jour venu, sur le guerrier d'en face et *régler l'affaire*. Cette offensive fut donc tentée, le 9 mai 1915 pour la première fois, avec des moyens que l'on dira plus tard — et comme elle échoua, pour des raisons que discutent encore des officiers éminents — le public ne s'aperçut pas tout de suite qu'elle avait eu lieu.

A la vérité, une offensive avait été esquissée en Champagne, l'hiver, avec des réserves sans doute trop faibles ; ceci créa un état d'esprit nouveau, ceci

6 CAHIERS D'UN ARTISTE

nous conduisit à envisager un emploi différent de l'artillerie, exigeant une consommation énorme d'engins et de munitions : d'où la campagne de presse : *Des canons, des munitions!*

Ce n'est pas à nous de dire ce qu'il en faut penser, quoique nous ayons, vous et moi, peut-être un avis. Mais nous nous taisons... Ces « Cahiers » contiennent le résidu de ce que trois paires de ciseaux ont découpé pour la *Revue de Paris*, dans des notes, bien plus nombreuses, que j'ai prises tandis que nous vivions fièvreusement dans l'angoisse, unis par une seule passion, et parfois semblant ne pas nous entendre les uns les autres, bien que au fond, nous sentissions tous de même. Il y a un peu de tout dans ce livre : de fausses nouvelles, des légendes, lesquelles je ne prends pas la peine de dénoncer, car le lecteur rectifiera, et, je le voudrais, la couleur de ces terribles jours. Il y aura plus tard des historiens scrupuleux, pour rétablir les faits.

Nous fûmes, nous sommes encore dans une ignorance presque complète d'événements qui décident l'avenir de notre race. Pendant les premiers mois, nous recherchions à peine la lumière, et nous n'avions rien de mieux à faire que d'écouter notre cœur battre à l'unisson avec celui des millions d'hommes qui, dans la même ignorance que nous, avaient l'honneur d'être les héros de l'épopée, les saints du sanglant martyrologe.

Nombre d'idées exprimées plus loin, ne sont pas miennes. André Gide m'écrit : « J'ai bouclé la première période de ma vie, ce que je me plais à considérer comme la période ironique. Vienne l'affirmative, qui

exige une autre encre et d'autres moyens : il faudra repartir à neuf. C'est plus intéressant que de continuer ; quant à aujourd'hui, toute opinion personnelle serait étouffée, et il faut qu'il en soit ainsi. Le salut est dans la réserve. Réservons-nous... »

Peut-être ai-je parfois failli à pratiquer cette réserve d'ordonnance, et il fut des cas où j'aurais voulu crier ! Je laisse — pour mémoire — quelques pages où il n'y a que de vagues généralités de l'ordre social, ou plutôt politique. Je les donne, telles que crurent convenable qu'elle parussent, à la date qu'elles portent, des juges dont je respecte le tact et la prudence.

Contradictions, erreurs, illusions, hésitations, espoirs, déceptions, rêves chimériques, demi-aveux, sincères méprises : il y eut de tout cela, dans une atmosphère si pénible à respirer, qu'après quinze mois, à peine nous nous y acclimatons. Si parfois il nous semble que nous respirons plus à l'aise, alors nous nous reprochons bien vite ce répit, comme tout ce qui ressemble à de l'indifférence et à de l'égoïsme : état normal des individus. Nous cultivons, nous exaltons nos émotions, comme pour accomplir un rite : ce que nous ne pardonnons pas, c'est le manque de ferveur, et seuls nous blessent la tiédeur, la feinte ou le scepticisme. Nous ne serons jamais honteux, plus tard, d'avoir exagéré nos admirations, d'avoir senti trop fortement, ni même d'avoir été injustes envers les œuvres et les personnes, puisque nous pourrons jurer que nous étions sincères, et que bonne était notre intention.

Parfois, en relisant ces notes de l'an dernier, ai-je hésité si je ne les détruirais pas ; mais non, je les livre

telles qu'elles, n'ayant pas d'autre dessein que de fixer des impressions de lumière et d'ombre, à toutes les heures, comme un paysagiste qui, consciencieusement, fait une étude chaque jour, quels que soient le temps ou la saison. Je ne vais pas loin pour planter mon chevalet, le plus souvent je regarde par ma fenêtre, qui ne donne pas sur un boulevard. De mon poste, j'observe les gens, dont beaucoup m'émeuvent. Je ne les comprends pas toujours. Ce que j'ai le plus de peine à saisir, c'est pourquoi nous manquons tant d'indulgence envers autrui, dans l'instant où l'excès de la douleur excuserait quelque trouble dans le discours, et même certains actes inconscients.

Voici donc quelques esquisses rapides de figures, d'aspects aperçus pendant l'hiver et le printemps de 1915. Je m'étais engagé à donner périodiquement à la *Revue de Paris*, des notes sur les arts et les artistes de tous les pays. Vint la guerre. L'objet de mes préoccupations habituelles n'ayant plus de valeur et la Revue ne paraissant pas, mes projets tombaient d'eux-mêmes. Or la *Revue de Paris* reparut; dans le numéro du 1^{er} janvier 1915, je fus surpris de voir mon nom sur le sommaire. C'était le récit d'un séjour en Provence, à propos de Cézanne, le maître d'Aix, et de Renoir, le maître de Cagnes. Ensuite, MM. Marcel Prévost et Lavisce me demandèrent mes *Lettres de Liebenstein*, puis, les *Cahiers d'un Artiste*. Nous convînmes que, pendant et après la guerre, dans cette Revue où l'on m'accorde une si indulgente réception, ces « Cahiers » seraient continués. Ils le seront désormais, sous le même titre.

Ne pouvant peindre la guerre avec des couleurs — et incapable de penser à autre chose qu'à la guerre — un artiste la décrit comme il peut, à la plume et au crayon. Dans l'immensité de ce bouleversement, on dirait géologique, nous entrevoyons des individus qui courbent le dos ou redressent la tête, fiers et pleins de courage, malgré eux se montrant dans la tension cruelle de leur attitude. Il est, dans la zone proche de la ligne de feu, une disposition mentale dont nulle souffrance n'abat la confiance fière et héroïque; mais il ne s'agirait pas de méconnaître les vertus, les efforts de la population civile, qui écoute, qui lit, qu'agitent d'incessants remous, que « travaillent » des ennemis masqués, aussi redoutables, sinon plus perfides, que le *véritable ennemi en armes*.

De cette lutte où des nations entières auront répandu le plus précieux de leur sang, dans les « instantanés » et les moindres clichés pris par les spectateurs du drame, l'historien trouvera-t-il quelques documents dont il se servira?

Puissent certains petits livres, qui n'auront été qu'un passe-temps pour ceux qui les écrivirent dans la tourmente, trouver leur place dans quelque coin obscur de bibliothèque.

Je mets votre nom, mon cher Barrès, en tête du deuxième volume des *Cahiers d'un Artiste* que vous m'encourageiez à écrire, l'an dernier, quand je vous demandai : Que faut-il faire? quelle est la meilleure façon pour un homme de notre âge de « s'occuper utilement »?

Cette formule, « s'occuper utilement », vient souvent

dans les pages qui suivent. Au début de cet hiver, les amis que je retrouve n'ont plus la même hantise. Se sont-ils aperçus qu'ils avaient parfois donné leur temps à de braves êtres très simples auxquels ils voulaient se dévouer, sans leur offrir toujours l'aide qu'attendent ceux-ci de leurs « nouveaux amis » ? Les hommes n'ont pas les mêmes ressources que les femmes pour soigner des malades, découvrir des infortunes qu'elles éclairent de leurs sourires et de leur grâce. Les femmes sont inlassables, elles ont une patience dont la nature, pour leur rôle d'éducatrices maternelles ; elles savent parler aux plus insubordonnés, les servir, et obtiennent d'eux l'obéissance. Quant à nous, trop vite dirions-nous aux soldats des choses qu'ils ne doivent pas entendre. Ne posons pas en leur présence les grands problèmes de l'après-guerre, ces problèmes que devront résoudre, sans nous, ceux qui auront combattu pour la défense du territoire.

Effroyable mystère du lendemain de la guerre ! Déjà, nous sommes à cet acte du drame où il semble qu'on puisse tirer quelques conclusions des scènes qui précèdent ; mais tantôt, nous croyons que la lumière se fait ; l'instant d'après, c'est encore la nuit. Il y a du désordre dans les paroles, les actions, les lettres de ces êtres de catégories, de formation et d'origines diverses, qui se livrent eux-mêmes ici dans l'intimité.

Vous avez donné, mon cher Barrès, le titre de « l'Union Sacrée » à vos premiers articles sur la guerre, titre excellent qui devrait être celui des séries suivantes. Le sentiment de tous les Français est *un*, quant à l'énergie, l'abnégation, la volonté de ne déposer les armes

qu'une fois écarté le péril de la domination et de l'unité germaniques. L'Europe en est une fois de plus menacée ; elle l'est par le principe même qui inspira l'Allemagne contemporaine, et lui fit envahir la Belgique et la France : la doctrine dont Bismarck fut le prophète, celle dont les quatre-vingt-treize « intellectuels » d'outre-Rhin proclament la sainteté, et le droit divin à régner sur le monde. L'Etat dévorateur créé en Allemagne par la Prusse, écrase, de son casque et de sa cuirasse, l'Europe. Nous avons cru, au début, que le litige n'était qu'entre la France et l'Allemagne. Il y a un an, nous ne voyions que deux véritables ennemis en présence : la France et l'Allemagne, le vautour teuton, et la France, sa proie. Aujourd'hui, le nombre des ennemis s'est accru, le fléau s'étend, les limites en sont incalculables, des guerres s'enchaînent à des guerres, les chiffres du problème s'embrouillent, et la solution, qui seule fera oublier l'excès du sacrifice, semble de plus en plus lointaine...

Il y a toujours *Union Sacrée* ; mais dans l'attente, pourquoi les passions des citoyens se seraient-elles assoupies ? Notre politique intérieure trop souvent se transpose dans le domaine du sentiment. Les hommes, selon leur âge et leur culture, apportent des idées et des opinions datant de naguère ou de jadis ; il y en a aussi qui devancent l'avenir. Pour ceux que des traditions attachent au passé, quelles affres dans cette attente ! Chacun croit accomplir son devoir en couvrant de sa voix le cri des autres, car chacun a son idéal !

Nous avons attendu pendant dix-sept mois, nous attendrons encore ; il n'est pas temps encore de gravir la colline d'où nous voudrions voir les premières lueurs

de l'aurore de paix. Et les jours s'ajoutent aux jours, nous les vivons dans la vallée, ces longs jours qu'il nous faut remplir, l'oreille collée à la terre, le cœur bondissant.

PENDANT LA BATAILLE DE L'YSER

PARIS EN NOVEMBRE

15 novembre.

Depuis huit jours bientôt, je ne suis pas sorti des trois chambres que nous occupons; l'atelier sommeille; des draps recouvrent les meubles de la grande pièce dont le tablier de fer intercepte l'avare lumière de novembre. Le parquet sans tapis fait résonner les pas comme sur les dalles d'une église; le moindre bruit se prolonge et inquiète; les lambris, les poutres du plafond craquent. L'oiseau bleu, dans sa cage d'or, a perdu sa voix et ne sait plus voler, il s'effarouche, brise ses plumes aux barreaux si je m'approche, ou bien il cache sa tête sous ses ailes. L'incroyable silence de ce quartier! jardins, palissades, terrains vagues, où l'on ne scie plus la pierre de taille; arbres dénudés, dernières feuilles tremblantes sur le gazon confit comme une salade de la veille; incroyable silence des rues sans trafic, des cours désertes; obstiné silence d'angoisse et d'attente sur la ville et dans les cœurs!

Un râteau gratte l'allée. Je me penche à la fenêtre.

Ernest rentre ses bacs, il égalise le gravier. Les chrysanthèmes dont il déposa une botte dans le vestibule, sont encore tels quels, personne ne songe à un vase, à de l'eau; et notre indifférence pour ses nouvelles variétés choque Ernest comme une ingratitude. Il voudrait savoir ce qu'on compte faire pour le printemps, réclame du charbon à la serre, du fumier pour ses châssis. Point de réponse, et Ernest boude.

— Ça ne sera pas toujours la guerre, pardi! et puis après? en 1871, les Prussiens, ça n'a rien empêché; j'ai eu toutes mes plates-bandes à Saint-Germain.

La matinée est longue, les journaux une fois lus; j'ai cherché dans la bibliothèque quelques volumes dont je croyais avoir envie. Rien ne sollicite plus ici la pensée qu'attire l'unique aimant de la guerre.

Entre nos hommes et nous, s'interposent quelques lieues à peine, et ils sont dans un plan que notre imagination ne pénètre pas, quelque part au delà de ces maisons en face du bureau où je travaille, au delà de ces demeures aux fenêtres moroses et revêches, derrière lesquelles des familles inconnues attendent aussi des lettres, qui parfois arrivent quand celui qui les a écrites n'existe plus.

En ces temps d'universelle douleur, chacun cache sa propre souffrance.

Madeleine range les affaires de Georges, les cahiers, les albums d'images. qu'après le dîner il regardait étendu par terre, se faisant, par paresse de lire, raconter les légendes. Il lançait ses escarpins en l'air quand, furieux d'avoir à réciter sa leçon pour la classe de demain, sa tante le grondait et le repoussait loin

d'elle. Paisibles soirées d'hiver dans le petit salon : l'un rendait compte à l'autre, la journée finie, de ce qui l'avait distinguée de la veille.

Je dis à Madeleine :

— Qu'était-ce, une journée de femme en temps de paix? Vous couriez après quelque chose, et vous étiez immanquablement en retard, vous excusant, remettant à la semaine prochaine, à quelque instant improbable où vous seriez moins affairée.

Jusque tard dans la nuit, c'étaient des tiroirs ouverts, puis fermés, des objets mis en ordre, puis dérangés; le « memento » et le calendrier à marges, le crayon pendant au bout d'un fil, les listes de commissions, le Tout-Paris, des agendas spéciaux, noircis de ces notes qui soulagent la mémoire des femmes. La rentrée à Paris? Non, je ne me trompe pas, c'était une fièvre, et déjà vous aspiriez au repos, à la campagne où vous seriez volontiers encore, si les classes de Georges n'eussent recommencé le 4 octobre.

Madeleine est assise devant un feu pâle. Elle tisonne; elle regarde ailleurs, là où est le but qu'elle poursuit.

— Tout est pareil aux autres novembres, dans cette pièce, et je ne me rappelle plus ce que j'y faisais à cette heure. J'ai cru que je ne m'ennuyais jamais... comment occupais-je mon temps? Je ne puis m'en souvenir... C'était donc bien peu de chose? Le vide, le néant de nos existences!

Le voile s'est déchiré. Aux torches flambantes de la tragédie, une femme croit voir le néant, autant de l'hier que de l'aujourd'hui. Aussi veut-elle servir, non plus ceux qu'elle aime, ou quelques-uns, mais tous

sans les connaître, tous ceux de la guerre à qui nous appartenons.

Voici dépouillés les jours de ce qui les rendait désirables. Je ne remonterai pas à l'atelier. C'est que vous pesez le poids de ce que vous faites comme de la farine dans votre main ! Suis-je chez moi ?... Non ! Et la raison proteste : pas plus que sur les grandes routes de Provence, je ne suis chez moi dans ma demeure désaffectionnée.

On sort quand la nuit tombe, par habitude, comme jadis, quand on a travaillé pendant le jour. Mais où aller ? Station à l'arrêt du tramway ; une heure d'Auteuil au boulevard. Les becs de gaz sont si rares, que l'on se perd dès que l'on s'aventure dans les rues. Paris est plus noir qu'une ville de province. Et l'on ne sait pas très bien qui l'on y va faire.

Je reviens chez moi par le Métro, après avoir pris l'*Intransigeant* pour le *communiqué*. Madeleine est encore dehors. Aura-t-elle trouvé un hôpital où il y ait des malades ? Voici les *Débats*, il n'est pas encore huit heures. Dix minutes à table, et commence la soirée. Madeleine apprend le tricot. Je tire ma montre, il n'est que neuf heures. Comme le temps dure ! Il me revient ce souvenir de Baudelaire : « A chaque minute nous sommes écrasés par l'idée et la sensation du temps. Et il n'y a que deux moyens pour échapper à ce cauchemar : le plaisir et le travail. Le plaisir nous use, le travail nous fortifie. Choisissons. » Mon choix était fait. Mais en ce moment... ce que nous avons choisi n'est même plus à notre usage...

Un livre : *La Guerre et la Paix*. Je m'efforce de le

relire, mes yeux se ferment. Je m'endors. Une aiguille à tricoter tombe sur le marbre de la cheminée et me réveille en sursaut. Nous reparlons de la guerre : mais ni l'un ni l'autre ne dit ce qu'il en pense. C'est un ronron traînant ; nos pensées prennent des directions contraires pour atteindre un but que chacun de nous sait être le même. Bonsoir. Jusqu'à demain sept heures, peut-être sera-ce l'oubli.

A MISS H. T., A LONDRES

20 novembre.

Chère amie,

Vous m'écrivez que Londres est la cité des ombres, que diriez-vous de Paris ? Venez-y donc, puisque le travail dans vos hôpitaux ne vous suffit pas. Non point que les occupations très intéressantes abondent ici, mais la *British Red Cross* pourra combiner quelque chose pour vous et vos amies, du côté du Nord. Madeleine attend des blessés et, s'ils n'arrivent pas, elle voudra repartir pour Dieppe. Moi, je suis résolu à ne plus bouger de mon poste d'observation. Je ne vois personne, mais le téléphone me relie à tels que je ne songerais pas même à relancer chez eux.

Chez eux ? Chacun est, du matin au soir, dans un ministère, un bureau, une caserne, un ouvrage, un dispensaire ou un hospice : les civils font telles besognes dont on les charge. Vous désiriez un tableau de Paris : je ne suis plus peintre !

Ceux qui ne le quittèrent pas disent que « la vie y reprend ». Tel qu'il est, ce novembre, j'admire Paris, pour sa beauté sévère. J'y songe parfois à Puvis de Chavannes : il y a chez les rares personnes que l'on croise, une sorte d'émotion contenue ; peu de promeneurs ; on ne se promène pas. On n'est dehors que par nécessité. Beaucoup de crêpe, dans les tramways et dans les trains où les femmes tricotent ; point de bavardage. Nous ne risquons plus d'être écrasés, puisque les rares voitures à la disposition du public restent sans clients. Pourtant, un ennemi, c'est le conducteur d'automobile militaire ; ces chauffeurs d'occasion vous passeraient par-dessus le corps ; rien ne les arrête. Très peu de soldats dehors. Vous diriez qu'on les cache. On ne croit pas encore Paris hors de péril ; il est dit, à voix basse, que les innombrables hôpitaux ne seront pas d'ici longtemps remplis... pas avant que toute menace d'un retour offensif ne soit impossible. C'est encore presque une ville assiégée, dont les défenseurs seraient quelque part sous terre, dans des bastions, dans des tranchées, invisibles, loin de nous.

Ici, il n'y a que des civils. *On sent* la guerre, mais on ne *la voit* pas ; un symbolisme, la suggère, je dirais presque, *de nature morte*, ou plutôt par *prétérition*. Dans ce paysage urbain dont vous connaissez le manque de caractère (excepté aux quartiers anciens, si rares maintenant), entre nos rangées d'immeubles à cinq étages, rectilignes, ennuyeux, banals et froids, la figure humaine prend une noblesse, eh ! bien, oui, comme dans une composition de Chavannes. Le souvenir des horreurs auxquelles on a par miracle échappé,

vous rend tout plus cher encore dans Paris; l'on s'attendrit, on oublie les Haussmann, les Alphand, nos pires architectes, le goût moderne, nos ingénieurs et leurs clients. La Tour Eiffel devient un monument sublime!

Enfin et surtout, le Gouvernement est à Bordeaux! Qu'il y reste le plus longtemps possible : ce qu'il devrait faire, jusqu'à la rentrée des Chambres, puis retourner dans sa seconde Capitale.

Paris est comme une préfecture lorraine toute proche de la frontière; trop près! Je voudrais définir, pour moi-même, la sensation si nouvelle, et qui l'étonne à chaque minute, d'un vieil habitant de Paris : le dépaysement dans un décor familier, les jours tous pareils les uns aux autres, et qui s'écoulent si vite! Un ennui plat, mais sans excuse. On souffre de cette lucidité nocturne que les irréfléchis appellent *illusion de l'insomnie*, et qui n'est qu'un plus clair état de la conscience. Dans le noir, nous nous consumons de trop de clairvoyance, après l'engourdissement des heures de grand soleil. Sortez-vous? Dehors, vous êtes vacants comme dans une ville où, entre deux trains, l'on retourne vite à la gare, ne sachant que faire. On tue le temps pendant que les hommes se tuent. Vous savez notre locution populaire : mourir à petit feu. La femme de chambre de Madeleine disait en revenant, dimanche soir, de chez sa fille dont le mari est prisonnier :

— On meurt à petit feu, c'est plus que de la tristesse, on ne sait plus ce qu'on veut; dans le tram, à regarder ses voisines avec leurs physionomies si inquiètes, ça vous prend à la gorge. A table, avec les siens, on se

dit des choses que n'auraient jamais dites entre eux ceux qui s'aiment; on ne sait pas ce qu'on a, de ne plus s'aimer comme avant.

Oui, tout *nous prend à la gorge*, le journal délirant, les lettres de soldats, le moteur des avions dans le ciel bas de novembre, le coucher, le réveil, les coups de bec de l'oiseau bleu dans son perchoir, un appel de téléphone, et ce grand salon comme en déménagement, que l'on traverse en faisant beaucoup de bruit. La roue de la machine à coudre, dans la lingerie, qui m'eût dit, qu'un jour, j'apprécierais son ronflement? Une tension des nerfs écorchés depuis quatre mois, vous rend irresponsables vis-à-vis des êtres avec qui vous ne vous gênez pas, supprime toute modération du langage, qui atteint parfois un paroxysme et devient haineux.

Les amis qu'un hasard me fait rencontrer, semblent incapables de parler d'autres choses que celles de leur nouvelle profession. Sont-ils vraiment pris par leur besogne au point d'en paraître muets ou peu polis? Est-ce l'uniforme imposé à l'esprit des civils? Qui n'a pas un képi sur la tête, semble se devoir à lui-même d'être plus strict sur sa consigne qu'un soldat près de la ligne de feu. Aussi bien, nos matins à l'hôpital franco-italien tout proche de chez moi, les visites aux blessés, qui, eux, ne demandent qu'à parler *d'autre chose*, ces matins-là sont un repos pour l'esprit. Je voudrais pouvoir vous dire les beaux types d'officiers que j'y vois. Avec eux, on se ressaisit.

Le lendemain de mon retour, Barrès me fit la surprise de venir ici malgré son magnifique mais écrasant labeur.

Il est pareil à lui-même et, heureusement, en habits civils. Ils s'est mis au service de l'âme et du cœur de la nation. Je revois l'écrivain, l'artiste, celui qui pense et qui veille, du haut de son promontoire à la Chateaubriand. Nous nous sommes embrassés pour la première fois de notre vie. Quand deux Parisiens se retrouvent, émus et étonnés, leur geste est tout d'élan.

Ce qui frappe Barrès, c'est les fautes psychologiques de ces Allemands qui, ayant préparé leur campagne dans les détails les plus infimes, n'ont tenu compte d'aucune psychologie nationale : ni de la nôtre, ni de celle des Anglais, des Belges et des Russes. Barrès croit certain un écrasement complet de l'Allemagne. Comment? Là-dessus, il faudrait s'entendre. Peut-être Barrès allait-il parler.... mais Lucien Simon est survenu, plus ascète, plus François d'Assise que jamais. Paul Simon est prisonnier près de Berlin, Lucien en a peu de nouvelles et s'inquiète de son cher enfant, trop sensible et mélancolique à son ordinaire. Je devine que Barrès songe de son côté à Philippe. Nous nous asseyons tous trois, et la gêne reprend après nos effusions. Nous ne sommes pas encore bétonnés!

Comme l'on a des pudeurs, on ne se dit, pas même entre amis, ce que tant on voudrait se dire, Jérémies réduits au silence, et nous ramassions des faits pour entretenir la conversation.

Des faits de guerre, la guerre, qu'en savons-nous? Quand pourrai-je apprendre de quelqu'un *qui sache*, ce que fut la victoire de la Marne?

De Simon et de Barrès, en vérité, je ne vis ce jour-là que les deux pères de deux enfants sacrifiés à cette

guerre.... et quand j'ai reconduit mes amis au tramway de l'avenue Mozart, ils étaient poignants, ces hommes qui se perdaient dans le crépuscule, le cœur plein d'une même pensée qu'ils n'expriment pas, l'un retournant à l'atelier mélancolique, attendre; l'autre, écrire son bel article quotidien de confiance et d'encouragement. Pourtant, ma chère amie, nous savons ceci : aujourd'hui, 20 novembre, *le rouleau compresseur* des Russes est pris dans la glace et la neige. Nous commençons un hivernage, chaque armée guettant l'autre, mais l'allemande, numériquement, très supérieure. Notre ennemi inventa un système de tranchées qu'il va falloir apprendre. Nous sommes les assiégés. Quand sera-ce *eux* que nous assiègerons? D'ici là, nous aurons à subir supporter l'assaut d'inépuisables régiments toujours plus forts. J'ai peur que la presse britannique la cache trop à ses lecteurs, cette puissance que Hilaire Belloc prouverait par des chiffres, — mais il s'en gardera bien. Peut-être a-t-il raison.

A Paris, le peuple est tranquille, énergique, patient, et il ne se pose aucune des questions épineuses.

D'ailleurs, c'est son cœur, non sa raison qui y répondrait, s'il se permettait un doute. Des choses incroyables se passent à quatre-vingts kilomètres de Paris, et certains de vos officiers qui habitent l'hôtel Ritz, vont en automobile déjeuner près de la ligne de feu, et rentrent pour l'heure du thé à Fouquet's bar, par la route de Saint-Denis à Chantilly — où, à la dernière Pentecôte, nous allions voir les aubépines roses, vous rappelez-vous? Enfin, presque de la banlieue, l'on entend le canon, si le vent est propice :

mais Paris n'en veut rien admettre, ou le tait. Je vous assure que notre Paris vaut la peine d'être vu, tel qu'il se présente au début de cet hiver. Si vous vous décidez à prendre le paquebot, hâtez-vous; vite, avant la rentrée des Chambres!

Le bon peuple, lecteur du communiqué de la *Liberté* ou l'*Intransigeant*, dort sur ses deux oreilles, mais ne croyez pas qu'il n'y ait que des optimistes. Toujours les « bien informés », les mêmes mécontents sévissent, que je vous signalais, de Dieppe, au début de la guerre; d'autres encore, que je ne nommerai pas; et il me semble que ceux-là voudraient jouer un rôle et ne le jouent pas. Chacun aura voulu « être quelqu'un » en 1914. Il y aura les *M'as-tu vu* de la guerre.

*
* *

21 novembre.

Depuis la victoire de la Marne, la France s'élève et se spiritualise; avec ferveur, elle s'édifie une nouvelle résidence morale. Nous sommes des gens qui portent sur eux tout ce qu'ils possèdent; nous sauvons de l'incendie le plus précieux, et cherchons où le déposer. Sensation d'être ici en passant. Dérisonnable, absurde peut-être, mais sensation très forte, — que nous nous rappellerons plus tard, parce que nous l'aurons notée sur l'instant, et que nous ne nous expliquerons peut-être pas — d'être des gens qui partent... nous passons, nous campons, en attendant que notre nouvelle demeure

soit habitable. La France s'étonne elle-même; s'il y a disproportion entre son discours et sa pensée, c'est qu'elle n'est pas maîtresse encore de sa langue.

Visages — propos : dureté. Les uns ne s'occupent plus des autres — fait nouveau dans Paris.

Lise en rencontrant Madeleine, comme celle-ci embrassait son amie dont le fils est sur les bords de l'Yser, Lise repousse Madeleine :

— Ne nous attendrissons pas, dit-elle; et elle s'en fut vers quelque humble devoir. Lise ne prononce plus le nom de son fils. « Il », dit-elle. — Peut-on te revoir? demande Madeleine.

— Pourquoi faire? plus tard!

De terribles batailles dans les Flandres, la souffrance, la mort, l'enthousiasme; tout le monde voudrait y être. Les lettres venant du front et des dépôts, de soldats qui sont au feu, et de ceux qui veulent y aller, ces lettres reçues par les mères, les épouses, dans des familles désorganisées, redoublent chez chacun le désir de donner tout ce qu'il peut de soi-même.

J'apprends que Lise, qui a refusé un rendez-vous à Madeleine, et qui semblait si pressée, n'a pas encore d'occupation : *Avoir une occupation; être utile*. Il y a plus de demandes que d'offres d'emploi. Lise part, le matin, à la recherche d'un travail comme autrefois les modèles italiens, d'atelier en atelier, ou comme les cuisinières aux bureaux de placement. Parce que son mari continue à écrire son livre sur Fichte, l'œuvre de sa vie, Lise ne peut rester chez elle.

— Pendant la guerre c'est impossible de causer avec vous; quand je vous vois attablé avec vos pape-

rasses, j'ai envie de prendre porte-plume, papier, encre, et de tout jeter par la fenêtre !

Si respectueuse de l'œuvre de son mari, Lise détruirait à l'instant cette œuvre qui lui semble désormais sans valeur.

Antoine fait semblant d'écrire, quand Lise est auprès de lui. Dès qu'elle est ailleurs, il lit les lettres de son enfant. Je l'ai surpris hier, pleurant, seul dans son cabinet.

— Lise est sortie, me dit-il. Elle monte dans un tramway, elle va jusqu'au bout de la ligne, monte dans un autre ; elle fait le tour de Paris, elle fréquente les églises... ma femme à l'église!... puis elle rentre ; s'assied, me regarde, ou s'enferme dans sa chambre. Aux repas, chacun prend un journal.... aux repas!... c'est moi qui suis maîtresse de maison, jadis Lise m'en déclarait incapable. Je ne vous inviterai pas à déjeuner... vous risqueriez de mourir de faim.

Apercevant des épreuves de son « Fichte », qui devait paraître cet hiver, je lui conseille de s'absorber dans cet ouvrage. — C'est moi, dit-il, qui voudrais anéantir ce livre ou le refaire... dix ans ! Il y aurait beaucoup à citer, de Fichte, qui vous surprendrait. C'est trop tôt ! J'ai voulu passer des nuits dans un hôpital. A la troisième, j'ai pris une bronchite. Lise m'en veut. Je vais avoir 65 ans, je ne me suis maintenu jusqu'ici, qu'en menant une vie de cénobite... je cherchais dans la bibliothèque d'André s'il n'y aurait pas des livres de son enfance dont je pourrais faire quelques lectures à mes blessés, à l'hôpital, le jour, puisque je ne suis pas même fichu de veiller ! Moi ou

un autre, peu importe!..... tout de même je voudrais me rendre utile! mais comment?

*
* *

22 novembre.

Michel passe tantôt son examen d'anglais, pour être attaché à un Etat-Major.

Quarante-six ans, ami du peuple, sociologue, c'est ce poste qu'on lui offre, puisqu'on ne l'a pas encore fait partir!

— Mais c'est un poste de golfeur, d'homme élégant! lui fais-je remarquer.

La bonne figure barbue de Michel sourit enfantinement. Il faudra s'habiller en khaki, uniforme de chez Burberry, casquette, cuirs jaunes et beau métal reluisant. Michel, qui porte d'ordinaire le vêtement de velours à côtes du travailleur! Je lui donne une lettre pour J. de C., l'officier-examineur. Michel s'étonne de la souplesse et de l'élasticité des Français, qui se sont déjà fait une âme de guerre, de patience, respirent normalement dans cette insécurité et cette migration perpétuelle. Pas plus que moi, Michel ne croit à la prompte annihilation de l'Allemagne, mais rit tout de même de ce que l'Angleterre prépare ses troupes... des troupes pour 1916. Il croit que nous en serons au même point, l'été, l'automne prochains. Sa philosophie calme roule comme pierre qui amasserait mousse. Il est comme un chat qui se fait tout mou en tombant d'une fenêtre, on dirait qu'il ne se fera jamais de mal.

Après l'examen d'anglais, Michel m'écrit : « M. de C. a été très aimable ; il m'a parlé de mon père, je lui ai parlé du sien ; sur quoi il m'a dit que je savais très bien l'anglais. Si mes souvenirs sont exacts, nous avons parlé français. Et je l'ai vu écrire sur son papier : première place disponible, poste sédentaire. Le plus clair résultat, c'est que, ce soir, il n'y a plus dans ma vie ce qu'il y avait en elle ce matin d'inconnu, de poésie, de grandeur latente. *Poste sédentaire*. J'ai lu ces mots, j'ai compris que j'étais perdu. J'ai protesté : mais sans énergie.

« — Vous m'envoyez dans les bureaux ?

« Alors il m'a dit qu'il ne tenait qu'à moi, qu'il pouvait m'affecter à l'infanterie — mais il m'a d'ailleurs laissé entendre que je ne suis plus ni jeune, ni très entraîné ; et un sergent, son secrétaire, m'expliqua, d'une voix redoutable, que j'irais aux tranchées.

« J'aurais voulu qu'on me prît, qu'on m'envoyât, qu'on fît quelque chose de moi. Pourquoi ai-je accepté des propositions si modestes ? »

*
* *

Autre attaché d'état-major en khaki. M^{me} de G. m'amène son fils Guy, avant de partir pour Orléans. Celui-là, en officier anglais, afin, dit-il, de n'être pas repéré. « Le khaki est invisible en plein air. »

Toutefois, les Allemands tirent encore plus volontiers sur les Anglais que sur nous ; mais Guy a voulu, militaire, être habillé, comme en civil, par les meilleurs

tailleurs de Londres. Cette jeune mère et ce fils, ici, en pleine guerre, font la même entrée dans le salon, que s'ils étaient à Deauville, leurs manies plus accentuées encore. Ils ne font entendre que potins, observations malicieuses, railleries malveillantes, sans crainte que se retourne contre Guy, ce qu'ils disent de ses brillants camarades-interprètes. Guy n'a pas encore oublié le *tango*.

On se croirait sur la plage. Et pourtant Guy sera peut-être un brave dè plus — en anglomane ou en pioupiou.

*
* *

Hélie a quatre jours de congé; c'est un rayon de soleil dans notre cave. Attaché d'état-major derrière Sir John French, près du général Foch, il a tout vu avec la sérénité et la bonne humeur de l'homme heureux. Mine de chasseur, l'œil brillant, il raconte simplement des choses effroyables, comme chez Maxim's, un jeune richard, au retour d'Afrique, ses chasses à la grosse bête. Son quartier général est à Saint-Pol, la ville « la plus gaie de France » — bonne table, pâtisseries envahies par les officiers britanniques. Jusqu'à l'heure de sa mort, Hélie sera content, et le dira.

— Dans trois semaines, les Boches seront repoussés. Ne vous frappez pas! Il n'y a pas de difficultés insurmontables, tout s'arrange; mais nous avons des Anglais chez nous pour quinze ans; ils s'y trouvent bien, ils amènent leurs « hounds ». Nous aurons un beau croisement de races, beaucoup de naissances, tout est pour le mieux!

Hélie ne fronce le sourcil qu'en décrivant une brochette de petites filles empalées aux piques d'une grille.

— Je les ai vues, vous pouvez me croire, je n'ai pas d'imagination. Quant aux enfants aux mains coupées, je n'y crois pas : l'hémorragie les aurait fait mourir.

*
* *

23 novembre.

A cinq heures, devant le Ritz. La place Vendôme est noire et vide ; seules l'éclairent quelques fenêtres de grands couturiers ; pour quelles femmes travaillent-ils ? La rue de la Paix s'entr'ouvre. Le vestibule de l'hôtel est vide comme la place ; même portier qu'autrefois ; quelques employées, des patronnes aussi, attendent dans les couloirs, avec des cartons de modiste, des enveloppes de lustrine, les « toilettes », comme elles les nomment. Un seul étage est réservé à la clientèle de rares voyageurs, le reste, sur la rue Cambon et les cours, est converti en hôpital, d'ailleurs sans malades. L'électricité, partout, ferait croire, du dehors, qu'il se passe quelque chose derrière ces rideaux de tulle. Une douzaine de personnes, des Américains, venus pour des œuvres de guerre, des femmes de généraux anglais. On vit au Ritz à prix réduits. En attendant Maud de J. M., j'aperçois, dans la pénombre de l'ancien coin aux tziganes, deux secrétaires d'ambassade venus là par habitude prendre le thé. Pas un bruit dans le vaste hall.

Je frappe à la porte de Mme de J. M. ; elle l'ouvre

elle-même, et nous devons nous étonner l'un et l'autre, car il y a un moment d'hésitation... Ses cheveux ne sont plus roux, elle est plus pâle, elle s'est affinée. Les gens, parce qu'ils maigrissent, paraissent plus grands. Sa minuscule tête à la Beardsley est translucide dans le crêpe de ses voiles; sa robe, un fourreau qui semble fait pour qu'on se couche sans se déshabiller. Maud reste debout, verte sur la draperie de soie jaune, les paupières toutes lilas d'insomnie. Elle fume une cigarette à bout d'or, m'en offre une :

— J'ai fumé ma dernière à Compiègne, le 25 août. Tenez, prenez-en une, puisqu'il y en a encore au Ritz, et que nous y sommes ! Ce sont des miennes, « des Savoury ».

De son ton saccadé et bref, elle décrit, comme une croisière en yacht, ses expériences, l'apparition des Allemands, sa visite, avec sa belle-sœur, au général von Kluck.

« Nous sommes les princesses de J. M. ; nous protestons, général, contre l'envahissement de notre maison ; deux femmes seules chez elles. Vos soldats sont grossiers... de quel droit ? »

Le général s'excuse, promet que les hommes coupables seront punis, et depuis lors, ces dames ont pu organiser des ambulances, librement, dans Compiègne. Après trois mois, la canonnade est encore la musique de scène pour tous les actes de leur existence. — C'est devenu monotone, — dit Maud ; elle en a assez, de cette tranquillité, et veut partir pour Ypres. Mais elle passe sous silence ce qui est à son honneur. Ses domestiques ont fui à l'approche des Allemands ; elle fit partir ses

enfants et ses neveux par le dernier train sur Paris, les reconduisant elle-même, puis revint à Compiègne donner l'exemple du courage, s'employant avec sa belle-sœur auprès des soldats. Elle m'a écrit : « J'ai vu la guerre d'assez près, peut-être ai-je été un peu utile. »

Elle se lasse d'un danger insuffisant. — C'est devenu monotone ! Je suis assez honteuse d'être ici !... Absurde, n'est-ce, pas de se retrouver aujourd'hui, buvant du thé de Chine, dans un petit salon du Ritz, avec des orchidées de Boisboudran ! Je n'ai rien à me mettre sur le dos. C'est pourquoi je suis à Paris. Mais je repars dès que j'aurai à faire *là-haut*, bien près de l'Yser.

Entre C. de C., puis le Dr B. Ah ! si je pouvais peindre des portraits pendant la guerre ! Comment était le docteur, avant ? Je ne puis m'en souvenir, et j'ai envie de le lui demander. Il y a vraiment un teint de guerre, des visages de guerre, une voix de guerre.

C. de C. nous prie de ne plus lui donner son sobriquet enfantin de Loulou, mesure sévère qui date du jour de la mobilisation, dit-il. La première fois que je le rencontrai, c'était dans cet hôtel, il y a un siècle ! affalé sur un sofa, s'éventant entre les jupes de deux danseuses qui le couvraient de fleurs et d'accessoires de cotillons. Aujourd'hui, il s'assied militairement, chaussé de grosses bottes à clous, les moustaches longues, les épaules élargies, robuste. Est-ce bien lui ?

Je crois que notre assemblée aurait prêté à rire, mais nous nous plaignons tous d'une fatigue cérébrale qui ralentit la parole et ne dispose pas à l'ironie. Nous avons trop d'amis dont il nous tardait de nous enquérir,

comme des passagers après un naufrage. Les hommes faisaient l'éloge de la conduite de certaines femmes. Où les plus chétifs puisent-ils leur résistance? On ne se permet aucune faiblesse, on veut s'entretenir, comme l'athlète pour la longue course; vous sentez que, même trop tendue, la corde ne cassera pas, cette tension n'est pas à la merci d'un choc, car la volonté toute-puissante agit sur le corps obéissant.

M^{me} de J. M. refuse les compliments : — Pas de phrases, je vous en supplie! Je n'ai rien accompli d'exceptionnel. J'ai toujours aimé à faire partie des choses, je suis curieuse, et si j'entreprends, je vais jusqu'au bout. Ce qui se passe en ce moment, avouez que ça mérite qu'on ne reste pas « out of it ». Je ne suis pas plus éreintée que pendant une saison de Paris. Le golf et le tango? On se donne plus de mal pour s'y perfectionner que dans le métier d'infirmière. Le tout est de rester dans un état d'excitation — et de ne pas se reposer. Les « Boches » ne nous en donneront pas le loisir. Les femmes du peuple sont admirables : vous vous étonneriez que nous fissions notre strict devoir, nous qui ne nous laissons jamais quand nous sommes décolletées, nos perles au cou? Enfin, mon cher, le Ritz, les cigarettes russes... ce n'est pas nous, certes, les malheureux... et si *c'est plus triste* ici que près des tranchées, il y fait moins froid.

C. de C., dans son dernier tour au front, a rejoint dans la ville de V. ses cousines, tâchant de sauver des cendres de leur château, les quelques objets épargnés par les flammes : plus rien, si ce n'est une partie de leur collection d'éventails Directoire, et les albums de

costumes de la Révolution. T..., la plus belle terre du Pas-de-Calais, la demeure historique, depuis trois cents ans dans la famille des V., fut saccagée par les troupes allemandes et françaises, sous un feu croisé de l'artillerie. Le marquis de V. fut pris pour un espion, et faillit être fusillé par les nôtres, dans sa propre mairie. Ses filles, jusqu'à la dernière minute, attendirent dans un souterrain menant des douves à la chapelle. Dépouillées de tous leurs biens, elles s'en vont en bicyclette, par les routes boueuses, dans les costumes d'été dont Poiret avait « forcé la note » selon leur goût. L'une porte encore sous son bras l'ombrelle vert-pomme, l'autre, la jaune-citron à manche d'ivoire, de la saison dernière. M^{lles} de V. ne quitteront plus les environs de T., dont elles sont les bonnes fées; et le marquis erre par les rues de Paris, avec son chapeau haut de forme gris, il ne descendra plus de cheval devant le Cercle de l'Union suivi d'un groom, ancienne habitude gardée même en temps de République, laquelle il ignorera toujours.

Où sont-ils donc aujourd'hui, ceux et celles qui dansaient et soupaient dans cet hôtel de la place Vendôme, où le hasard m'amena ce soir?

25 novembre.

J'ai été chez mon confrère Abel, le mélancolique sage qui prédit cette guerre depuis 1870. Soixante ans, et quels souvenirs! La vie d'un noctambule, les

soupeurs du Boulevard le croyaient gai. Peut-être qu'il le fut.

Voici les lampes éteintes, les jeunes camarades partis, les salons d'amis fermés. Les femmes tricotent, ou sont à l'ambulance. Plus de travail pour les peintres, le poêle sans charbon dans les ateliers, plus de gaz.

La verrière dans le toit, au Nord sur la cour, verse le froid qui durcit les couleurs sur la palette. Que faire, sinon se serrer le ventre et attendre?

Sur le palier, je sonne, resonance; enfin, des sandales lasses patinent, la clé tourne dans la serrure, Abel grelottant dans un peignoir de bain, s'est extrait de son lit pour m'ouvrir. Ma visite lui fera-t-elle plaisir? Il est plus maigre que jamais; il est gris de plomb, poils et chairs, sa barbiche à l'impériale est devenue une barbe de capucin. Il était couché à six heures du soir, parce que : où donc être, si ce n'est sous l'édredon qui tient lieu de coke et de briquettes? Il se nourrit de conserves et de lait, préférant dépenser un peu plus pour les journaux, et il en absorbe! Abel vient s'asseoir dans l'atelier. Cinq mois bientôt, de ce régime-là... tant que ce ne fut pas l'hiver, on pouvait sortir le soir. — Au garage, maintenant, comme une automobile trop vieille, qui n'est pas réquisitionnée! dit-il, en riant.

C'est dans cette cour du quartier des Ternes, pleine d'humidité et de relents, qu'il faut venir consulter le philosophe à la lanterne sourde, l'artiste qui renie l'artiste, en face des deux nouvelles puissances et des deux forces silencieuses : le Prêtre et le Soldat. Nous célébrerons ensemble le miracle quotidien auquel nous

devons, Français, de pouvoir vivre encore ; le plaisir dans le renoncement.

Il dit : — Il faut en aimer le goût ; le malade s'habitue à ses médecines, finit par s'en délecter parce qu'il ne se sustente que d'elles. Abnégation, sacrifice de soi-même, de nos pauvres vieilles carcasses ! Mais on voudrait, comme les cadets, être à l'épreuve pour savoir ce qu'on veut ! C'est fini, la conversation !

— Oui, suprême épreuve, cher Abel, sur le bord de la tombe. Là dans votre chambre, souvent, m'avez-vous dit, vous obséda l'image de votre dernière sortie, les pieds en avant, le couvercle du cercueil sans fleurs, sur votre tête. Quelle tristesse, mon ami, en déposant la cravate blanche et l'habit noir, après avoir ébloui de votre esprit et de vos mots terribles les convives du repas où vous prophétisiez au milieu des rires, Cassandre dont le choc des coupes étouffait la voix, quand vous étiez trop véridique ! Aujourd'hui, du moins, nous pouvons admirer notre race dans toute sa splendeur. Comme nous en avions désespéré, combien nous avions tort ! Nous mourrons moins inquiets...

Mais Abel se lève, me pousse vers l'escalier. Je crois que ce solitaire a déjà trop de ma présence, car on s'intoxique de solitude, comme un fumeur de nicotine. Il claquait des dents. Il reprit :

— Vous avez un pardessus. Le bavardage, ce sera pour plus tard. Quand on aura du feu.

En passant devant la loge des concierges, dont Abel m'a dit les angoisses, le fils perdu, introuvable, je jette un coup d'œil par la fenêtre. Le mari tourne le dos à sa femme qui tient, comme pour la lire, la

Presse sur ses genoux, mais pleure, les yeux perdus dans l'ombre. L'homme est gris, comme Abel, courbé, presque plus rien de vivant en lui, une figure de cire du Musée Grévin, couleur des blessés, couleur de la muette douleur des pères, des mères et des fils de France.

15 novembre. X^e Chasseurs, 1^{re} Compagnie.
Secteur postal 115.

Mon bon et cher maître,

J'ai été pendant quelques heures de passage à la gare de La Chapelle. Impossible de vous prévenir et c'est peut-être tant mieux ; il ne faut pas recommencer trop souvent la cérémonie des adieux, ou plutôt des « au revoir », car je vous assure que je compte bien en revenir ; aujourd'hui je suis tout à la joie d'aller au feu. Ça été dur, mais j'ai obtenu enfin l'honneur de faire comme les autres. Ne me parlez pas de ma santé. Je suis plus solide qu'on ne croit ; et comment ne pas partir aussi avec mes bons petits bleus, que j'ai si bien dressés ? On m'a donné les galons de sergent, je n'y tenais pas ; enfin, c'est fait ! Expliquez cela à Jeanne ; écrivez-lui. Je ne lui ai pas dit ma crise morale au dépôt, pendant ces mortels mois d'attente. Ne me grondez pas si je vous ai joué un peu la comédie. La France vaut bien qu'on fasse l'impossible pour elle ; et vous me comprenez.

Me voilà donc parti pour la Belgique. Ça va être magnifique. Je suis sûr que si vous saviez comme je

suis heureux, vous le seriez aussi pour votre « poilu » — puisque c'est le nom qu'ils se donnent là-bas et que, malgré tout, j'en vais devenir un. Je suis chargé comme un baudet de toutes les belles choses que ces dames m'envoient. Paris est donc devenu un gigantesque magasin d'effets pour l'hiver? Toutes les femmes cousent, tricotent, crochettent; elles font donc toutes quelque chose? Ce qui me manque, c'est mon appareil de photographie. Ce que je vois déjà est épatant. Il me semble que je fais le voyage de M. Mirbeau en automobile, vous savez, le livre qui m'emballait. Le temps est beau. Je crois, à chaque minute, que je vais voir M. Cacan. Si j'allais le retrouver, là-bas! Je vais aller chercher vos tableaux à Bruxelles. Un peu de patience et on vous les rapportera.

Votre fidèle,

M. D.

*
* *

UNE AUTRE LETTRE

11 novembre.

X^e FUSILIERS MARINS

..... et dans tant de gris, ciel, terre, eau, je suis un petit point bleu perdu dans la plaine. Nos tranchées n'ont que 0,60 de hauteur, pas assez pour qu'un homme s'y tienne debout. L'Yser coule au niveau de nos têtes; nous l'apercevons à travers un rempart de cadavres, car il n'y a point ici de terre, de pierre, de bois, mais rien que de la boue. Nous sommes gluants

de boue, nos pieds s'y baignent, nous nous détrempons comme des biscuits. Pour tirer, il faut appuyer la tête contre des morts. Nous sommes dans la mort, si près d'elle qu'il serait regrettable qu'elle ne voulût pas de nous; le chemin serait peut-être, une autre fois, plus pénible à faire, moins uni et moins droit. Je touche au but. Bientôt dans la grande lumière éternelle, je retrouverai celui qui m'y a précédé; nous serons bientôt ensemble et nous ne verrons que de la beauté. Ne cherchez pas mon corps. Il n'existe déjà plus que comme un petit point bleu qui va se perdre dans la boue. Je n'aurai pas ma tombe comme Gustave, marquée près d'un arbre où des mains pieuses l'ont porté. Dites aux miens qu'ils ne cherchent pas ma trace. Qu'ils attendent! Nous nous retrouverons tous... ailleurs. »

C'est Aimery, dont le frère est tombé à la Marne. Dois-je remettre cette lettre comme il semble souhaiter que je le fasse, à son père?

Les lettres de soldats, avec leur odeur de pipe et de cuir, vous semblent des messages de l'au-delà. Vous les tenez respectueusement avant de les lire, vous les humez, les palpez comme si elles étaient encore moites du contact d'une autre main, peut-être inerte à cette heure, et l'on ne sait comment écrire aux habitants, si proches et si lointains, de la Terre de Feu. Celui qui reste ne sait bientôt plus que dire aux amis engagés dans un long voyage : quoi choisir dans sa propre vie sédentaire, qui puisse les intéresser? Mais un mot venu des êtres chers, partis, attendus, nous exalte :

d'un indifférent, nous touche; d'un lettré, nous gêne; d'un ignorant, nous étonne par sa beauté.

Les lettres de soldats ont un prestige incomparable. Les journaux en publient que vous croiriez « faites », mais demain vous en recevrez une plus étonnante, d'un tel que vous n'auriez pas cru capable de voir, de sentir ou de s'exprimer. La guerre développe un talent épistolaire chez les simples. Peut-être parce que, pour la première fois, le garçon regarde quelque chose; il voit, il sent et il s'explique. il vit enfin.

Dans les lettres de soldats, les caractères révèlent leur richesse ou leur indigence jusqu'à l'indiscrétion. Les faibles et les moins résignés se font absoudre. Nous les aimons tous un peu. Nous les vénérons, les hommes qui habitent la Terre de Feu, et leur voix se fait toujours écouter comme si elle venait de l'autre monde. Mais on ne sait comment leur écrire. Surtout, ne donne pas de regrets aux nostalgiques, n'inquiète pas les imaginatifs et les tendres. Il ne faut pas raviver l'image de ce qu'ils sont en train d'oublier, ou de ce qu'ils brûlent de revoir. Point de tableaux réalistes de notre monde à nous, dont ils ne font plus partie — et qu'il faut qu'ils méprisent, pour être de vrais soldats. Il ne faut pas traiter en *héros* celui qui ne croit pas encore en être un, et se réserve, sachant ce que c'est que l'héroïsme. Il y a peu de héros. Il y a beaucoup de braves; leur dire qu'ils sont braves? La bravoure n'est plus une vertu à la guerre, puisqu'on y est courageux, sinon par instinct: par ordre, par contagion, par nécessité, par imitation, par crainte. Et tous ces braves sont modestes. L'homme de bonne

éducation n'est pas plus conscient de sa bonne tenue sur le champ de bataille que dans un salon. Il est courageux par habitude, comme il est propre sur ses habits. Ou bien il est malade, et cette maladie n'est pas reconnue à la guerre.

Est-il déprimé par les fatigues? Ce n'est pas à nous qui sommes près du poêle, de parler de chaleur à ceux dont les pieds gèlent.

Nous ne pouvons dire aux soldats que notre amitié. Et peut-être qu'ils « s'en moquent ». Ou elle les amollit. Combien de nos lettres ne sont-elles lues là-bas que les jours où le soleil brille? Nous ne pouvons les plaindre, puisqu'ils ne daignent pas d'être plaints, ou le redoutent. Ne criez pas trop fort! ne faites point détourner la tête de celui qui traverse un précipice sur la corde raide! Chacun a son propre balancier.

Sous les tricotés, les maillots, les chandails, et les mille lainages que, par petits paquets, les femmes leur envoient, il est des cœurs qu'une main ne doit toucher que comme une plaie fraîche. Lisons les lettres de soldats. Elles nous soutiennent. Faisons des paquets et portons-les à la poste.

Mais que leur enverrons-nous?

Bernard m'écrit :

« Si vous avez l'occasion de voir mamàn, veuillez lui dire qu'elle s'abstienne de m'adresser des friandises et des objets inutiles, qui chargent mon sac à me faire crouler, ou que je jette. Surtout, pas de bonbons trop bons. Vous ne savez pas comme une certaine poire acidulée, au milieu des « fondants » de Boissier, vous flanque le « cafard ». Le palais est sensible, malgré le

tabac, et je sens le parfum de maman, en suçant ces poires de sucre. Pas de chaussettes assorties au cache-nez. Il ne fait pas très froid, la capote suffit; les inventions de Clasens sont trop ingénieuses pour les goujats que nous sommes devenus... L'hiver sera moins dur que l'été. »

Joachim Gasquet m'écrit :

« Envoyez-nous des livres pour ces longs jours sombres. Il faut que j'apprenne par cœur des vers. J'en récite, de Victor Hugo : je raconte Homère, Tite Live, Shakespeare, à mes hommes dans la nuit. Ils écoutent comme de bons enfants, ils comprennent ou ne comprennent pas, mais le son de ma voix leur tient compagnie. Ils me supplient de parler. Des livres, des livres pour eux et pour moi!... »

Faisons une bibliothèque pour la taupinière du bon sergent-poète qui, avec ses lourds quarante ans, écoute battre les ailes de la victoire, jeune fiancée qui l'appelle de sous la terre, heureux ainsi qu'à son premier rendez-vous d'amour.

Nous ne pouvons lire que des lettres de soldats, et les soldats nous demandent des livres!

*
* *

Madeleine reçoit cette lettre de Félicien :

24 novembre 1914.

Chère madame,

Votre lettre n'a mis que quatorze jours et j'en reçois encore, des premiers jours de septembre. Le système

a du bon. La solution du problème, en même temps que le problème posé. Ainsi, point d'inquiétudes intermédiaires. J'imagine combien ces instants doivent être pénibles à mon cher Maître. Que ne peut-il voir le front et se rasséréner ! — Chacun a confiance. Assuré du succès final, on prête peu d'attention aux détails des opérations et aux disgrâces du moment. L'esprit militaire domine tout, il n'a fallu que trois mois de campagne pour que chacun ait un cerveau de grognard. Tous ont, maintenant, conscience de la grandeur de la tâche, ou tout au moins, sont pris par le désir de rivaliser d'adresse et de courage avec un ennemi aussi puissant. Cela a permis une assimilation rapide à cette guerre extraordinaire où toutes nos prévisions militaires se sont trouvées en défaut. Passer de l'élan fougueux des premiers temps à la patiente faction des tranchées, après des retraites comme durent en soutenir d'abord les troupes de l'avant ! Cela, les Allemands ne nous en croyaient pas capables. Ils en éprouvent une déconvenue pleine de stupéfaction. Les prisonniers que je vois, l'avouent ; et des majors français qui furent faits prisonniers et relâchés après avoir été transportés à travers l'Allemagne, ont recueilli ce sentiment dans toutes les conversations qu'ils purent avoir, soit avec les officiers, soit avec les civils. Leurs rapports, que j'eus sous les yeux, escomptent cette déconvenue pour hâter la fin de la guerre, plus encore que des succès militaires forcément éloignés, et qui ne seraient acquis qu'au prix de quels sacrifices !... Ils ont vu l'Allemagne hérissée de travaux de défense. Certaines régions qu'ils avaient traversées précédem-

ment, sont méconnaissables. Des bois ont été rasés, des villages artificiels, construits — (des silhouettes de clochers destinés à tromper l'artillerie). Tout a été prévu pour la préparation de la guerre : l'organisation, la tactique, l'équipement. Tout a été extraordinairement combiné et bien combiné. Ils ont été à deux doigts de réussir et auraient réussi s'ils ne s'étaient pas trompés sur le caractère de la nation qu'ils allaient combattre. Ce n'est pas une faute matérielle, qui les a perdus. Ils ont cru pouvoir nous démoraliser et frapper notre nervosité par des coups de théâtre. En somme, ils nous dédaignaient plus encore qu'ils nous haïssaient, ils nous croyaient prêts pour toutes les épouvantes. Devant Sarrebourg, ils ont fait agir leurs obusiers aux explosions stupéfiantes, et, en effet, quelques troupes en sont revenues folles (j'en ai vu hélas !) et ils pensaient (ces majors rapportent leurs propos), ils pensaient par une marche rapide sur Paris, pouvoir empoigner, à la faveur de notre démoralisation, quelques positions assez proches de la Cité, pour la bombarder avec de grosses pièces — sans faire d'investissement — bombardant et détruisant systématiquement, quartiers par quartiers, notre ville tant aimée. Ils croyaient que, pour en finir avec cette horreur, la France eût accepté et la paix, et de se joindre à eux pour écraser l'Angleterre. Faut-il être Allemand pour avoir des idées pareilles ! — Ils ont tous, ces malheureux prisonniers que je garde quelquefois, l'air de pauvres pions de province, prétentieux et portant de grosses têtes aux fronts trop grands, des attitudes de joueurs d'échecs embarrassés, des yeux trop petits, de

grosses pommettes. Sont-ils trop intelligents, ou plate-ment bêtes? Toutes leurs façons, et les pensées qu'ils expriment, m'étonnent — je les admire parfois pour ce *gonflement* de leur patrie qui est dans leur tête comme un culte; — ils arrivent à de la grandeur, et meurent avec une conviction de martyrs. Deux soldats qui furent menés au poteau d'exécution, convaincus de cruautés et de rapines, firent front avec un courage insolent, avec, aux yeux, sans un moment de faiblesse, la haine et le mépris. Ils agissent avec la cruauté du sectaire qui a trouvé des raisons pour expliquer ses crimes. Certains de donner au monde un organisme parfait, ils ne regardent plus aux moyens, et s'étonnent même qu'on résiste à leurs propositions. Cette suffisance les perdra. Déjà, ils ne disent plus la vérité à leurs troupes. Les prisonniers sont surpris quand on leur montre où ils sont réellement, et tout ce qui est paysan se lamente de la durée de la guerre. Ils disent que, dans les rangs, on n'envisage la campagne que jusqu'à Noël, mi-janvier. Ils comptent, paraît-il, que nous n'endurerons pas une campagne pénible en hiver. Après, toute l'Allemagne s'impatiera et commencera à douter. Il faut voir la figure attentive des soldats éduqués, qui parlent français et peuvent saisir la conversation du corps de garde en faction. Il y en a toujours, de nos troupiers insoucieux et bavards, qui expliquent notre victoire par la durée que nous pouvons donner à la guerre — et nous la ferons tant qu'il le faudra. Alors, les figures s'inquiètent et eux qui croyaient avoir tout prévu, n'avaient certes pas compté avec l'orateur de carrefour, prêchant la résistance. Il

y en a qui ragent, tel ce jeune lieutenant « boche » que l'on nous apporta, évanoui, mourant. Quand il reprit ses sens et se vit aux mains des Français, entouré de blessés, tous Allemands (ce qui signifie toujours que le terrain a été gagné), il eut un tel transport, qu'il put réunir assez de force pour se dresser et hurler en Français : « Nous vaincrons ! Nous vaincrons ! » Il retomba mort. — Il y a près d'un mois de cela, la dernière attaque vient de se faire, nous avons entendu la fusillade, et Béthune qui recevait chaque jour une trentaine d'énormes obus, n'en reçoit plus. Ils ne passeront pas ! Ils ne passeront plus maintenant, après deux mois d'efforts, et après n'avoir pu profiter de notre retard à garnir le Nord. C'est là que j'ai vu se dessiner toute cette bataille des Flandres — les premiers combats autour de Lille. J'ai fait là, de nuit, une randonnée à vélo, à travers un pays coupé de patrouilles — je m'en souviendrai : Lille à Béthune par la Bassée — puis les combats de Vermelles et Mazingarde, toute la période indécise qui précéda l'établissement des « lignes ». On ne savait jamais si l'on se trouvait *en deçà* ou *au delà* — partout nous étions devancés et arrivions par trop faibles paquets. Cela a été dur, et que de dégâts encore ! Lille, Lens, Béthune (moins cette dernière ville : bombardement inefficace), Arras, Carvin, Hénin-Liétard, Laventie, Armentières. Tenteront-ils encore quelque chose vers Soissons ? Comment pourraient-ils réussir maintenant avec des troupes éprouvées comme celles qui ont passé par les Flandres ? ou en ont-ils encore d'autres à sacrifier ? Ils n'auront bientôt plus d'autre espoir que de faire traîner la guerre jusqu'à la con-

somation de leurs réserves de vivres. Ils en ont de grandes, au dire, toujours, de ces majors — sauf de viande fraîche, car ceux-ci ne vivent que peu de troupeaux. Cela représente encore de bien longs mois de séparation, et l'on n'ose songer au retour, quand tant et tant d'autres déjà n'y songent plus et n'y songeront plus! — j'ai appris bien des disparitions, mais ici, le fait ne prend pas toute sa valeur. Je ressens plus ce que doivent être des émotions comme celles de la famille Lucien Simon. Heureux que les nouvelles que l'on a du sort des prisonniers, soient plus rassurantes qu'on ne crut tout d'abord. Plusieurs camarades d'autres ambulances ont été assez bien traités durant leur période de captivité.

Cela devient intenable, j'écris sur un bout de chaise, dans le cantonnement, et les voilà tous qui hurlent et s'envoient des bottes de paille; il faudrait mettre en marge toutes les drôleries et grossièretés qui se croisent, faisant un brouhaha coupé de dissertations sur le partage de l'Allemagne, c'est fou.....

F. C.

26 novembre.

CHEZ SONIA

Je n'avais pas entendu rire depuis la guerre. Le rire de Ghéon fait trembler les potiches, les perles du lustre de cristal en forme de nef, et les paravents de Coromandel, autant que le Métro qui secoue sa maison.

Un optimisme patriotique prophétise, attise, condamne les tièdes, hurle dans un délire héroïque et dyonisiaque. Des dents brillent dans un masque de tragédien japonais.

Ghèon a « tout placé sur cette guerre ». Il déclare être dans un état parfait d'équilibre, « à son mieux ». Il est venu avec Gide, passionné lui aussi, mais grave, et qui se félicite qu'il lui soit donné de vivre en ces temps prodigieux. Cinq têtes d'hommes, brancardiers, médecins, se penchent sur des cartes, sous le grand abat-jour ; visages amaigris, tirés, brunis par le plein air : ces poètes, ces artistes, se consultent, ce soir, pour un prochain convoi au front ; les mêmes qui, en mai dernier, entouraient ce piano aujourd'hui fermé, où Stravinsky nous jouait *le Sacre du Printemps* pour la fête de Sonia.

Une atmosphère de corps de garde et d'hôpital a terni l'appartement où les laques, les nacres, les ors, les chinoiseries vénitiennes, les Bonnard et les Renoir sont ensevelis comme sous une couche de salpêtre. Les poissons ont crevé dans les aquariums vides ; le salon des clochettes, des bouffettes, des soies et des vers filés, est un vestiaire pour les soldats, un ouvroir dont les pelotes de laine, les chaussettes et les calots, ont des couleurs agréables, parce que la patronne ne tricoterait pas dans un vilain ton.

Sonia fut dans Reims sous les premières bombes, elle se promena dans la mitraille et les flammes. Si le feu prenait chez elle, elle y resterait pour mieux le voir flamber. Comment tolérerait-elle que quelque chose se passe quelque part et de n'y être pas ?

Sonia débute, pour sa campagne d'infirmière, dans une gare incendiée où gisent des agonisants. Un nègre est étendu sur la paille ? non, c'est un Allemand dont la peau est couverte de mouches, « un jeune homme distingué » — fou — et ne pouvant croire que ce ne soit pas un rêve, cette salle d'attente fétide, ce lumignon pendu aux poutres du toit déjà percé par les obus. Sonia dégage du fumier où ils gisent, deux expirants ; l'Allemand n'a plus de bras quand elle le hisse dans une automobile. On dirait qu'il cherche à s'appuyer de ses mains manquantes. On repère la voiture, pendant un kilomètre, l'ennemi s'acharne une seconde fois à tuer les blessés qu'elle emporte — dont un, l'Allemand, celui aux mouches... Il est maintenant à Paris, rue de la Chaise.

La curiosité pousse les plus nerveux et les plus timides à l'orifice du cratère ; elle les galvanise et les fait plus résistants à l'explosion de toutes les poudrières, dans le raz de marée, et sous l'averse des bolides.

— Voyez-vous, ce n'est pas pour les femmes, ces saletés-là ! On ne peut pas ! On ne peut pas ! dit Sonia.

Mais elle a recommencé le lendemain, et hier, et demain encore elle recommencera.

— Figurez-vous l'Evêque de Meaux, à l'aurore, dans sa robe de soie violette, il nous donne son améthyste à baiser avant la communion aux mourants... tout homme communie, le long des murs de la Cathédrale de Reims, comme dans les salles d'hôpitaux. On communie pour *soi-même* et *pour les autres*. C'est l'an mille, la fin du monde — dit-elle.

Alors j'ouvre la porte-fenêtre pour regarder, de la terrasse, Paris plongé dans le noir. La Seine n'est visible que si les bateaux-hirondelles qui font le service jusqu'à neuf heures, reflètent leurs fanaux dans les vagues. Paris attend toujours la visite des zeppelins. De cette terrasse, Sonia et ses amis ont suivi les combats de tauben, au-dessous de la cour du Carrousel. Quel spectacle, quand s'aventurera la flotte du commodore aérien ! baleines, requins dans les nuages, Fafner, le monstre, sur le Musée du Louvre, dandinera son gros corps d'aluminium et de gutta-percha, dardant de ses yeux-phares, sur la Cité endormie, des rayons électriques ! Cette guerre, mise en scène par Wilhelm, Sonia la voit telle qu'une affiche berlinoise « secessioniste ». Ces accessoires de la terreur appartiennent au théâtre, comme la polyphonie de l'artillerie.

— En repensant à l'art german, de Böcklin à Stuck, aux néo-impressionnistes d'outre-Rhin, au Simplicissimus, à l'architecture officielle, vous constaterez un grossissement de l'effet par multiplication, par accumulation des moyens brutaux. Il en est de même pour les engins destructeurs et les œuvres d'art. Esthétique et science du coup de poing ; excessives, monstrueuses : le gigantesque, jamais la mesure ni la nuance. Les Allemands mettent leurs bottes sur notre front, piétinent nos corps, et se déclarent vainqueurs. Ubu roi, le scatologue, s'assied sur un canon, lance sur nous ses bombardiers nourris de saucisses, et son artillerie qui enchevêtre les dissonances, ne distingue plus la limite où le tympan est crevé. C'est un enivrement par la douleur.

— On les aura tout de même ! rugit quelqu'un. Un autre nie qu'il y ait un génie propre à l'Allemagne, même chez les musiciens les plus grands. On déraisonne.

La maîtresse de maison s'impatiente.

— Il ne faudrait pas, tout de même, devenir stupide par patriotisme ! Je vous abandonne avec Saint-Saëns... après la guerre, on ne pourra plus se voir...

On ne peut déjà plus se voir. Les gens se regardent avec des grimaces de haine, des soupçons ; on dénoncerait son meilleur ami. Nous n'avons plus ni mesure ni indulgence, et la sensibilité fait rire. Nous sommes héroïques !

— On les aura !

reprennent les artistes, qui se sont fait un langage de tourlourous approprié aux circonstances et aux horreurs que voient ces hommes réunis chez Sonia, et auxquelles on s'accoutume.

Aimée apporte le *Temps* ; à la dernière heure, on lit :

« — Les Allemands expédient leurs radiotélégrammes par la Tour de Nauen haute de 200 mètres, édiflée sur la route de Berlin à Hambourg. Ayant constaté que leurs radios étaient recueillis par notre Tour Eiffel — ce qui d'ailleurs ne pouvait être une surprise pour eux — les opérateurs de Guillaume II imaginèrent un de ces derniers soirs d'expédier un message personnel, de la Tour de Nauen à la Tour Eiffel, et celle-ci reçut en effet un message dont voici le texte et la traduction :

AN EIFFELTURM

Wo bracht Ihr dem Plan zu scheitern ?
 Où avez-vous fait échouer notre plan ?
 Wo warft Ihr unsre Truppen raus ?
 Où avez-vous rejeté nos troupes ?
 Die Nachricht war doch unwirklich und spärlich
 Cette nouvelle est invraisemblable et maigre
 O Eiffelturm, und wenig ehrlich
 O Tour Eiffel, et pas très honnête.

Nos télégraphistes relevèrent le gant. Et la Tour
 Eiffel s'empressa de riposter — en allemand — à la
 Tour de Nauen, par l'envoi de ces deux quatrains et
 de ce sixain :

AN NAUEN EIFFELTURM

O Deutches Heer ! has du vergessen
 O armée allemande as-tu donc oublié
 Dan dich Paris am Sedantag
 Que Paris, pour le jour de Sedan
 Erwartete zum Mittagessen
 T'attendait à déjeuner.
 Wo hast du dich verspætet ? Sag !
 Où t'es-tu attardée, dis ?
 Warscheinlick hattest du vorliebe
 Vraisemblablement tu aimais mieux
 Mit unserem Sekt in Marnethal
 Notre champagne, dans la vallée de la Marne,
 Doch guter Wein wird schlecht fur Diebe
 Mais le bon vin est mauvais pour le voleur
 Und Feinden passt nur unser Stahl !
 Pour notre ennemi, notre acier seul est bon !

la glaubt Ihr dass die ganze Welt
 Croyez-vous donc que le monde entier
 Eure Prosa für wahrheit haelt,
 Prend votre prose pour de la vérité ?
 Und dass all' eure Flunkereien
 Et que de toutes ces choses télégraphiées
 Die Deutschen wom Feinde befreien ?
 Libèreront les Allemands de leurs ennemis ?
 Trotz eure schönen fingierte Siege
 Malgré vos belles victoires télégraphiques
 Sinkt Deutschland langsam in die Tiefe.
 L'Allemagne s'enfonce lentement dans l'abîme (1).

La Tour de Nauen s'avoua-t-elle vaincue par la
 Tour Eiffel ? Toujours est-il que le dialogue n'a pas
 continué, et que la Tour française eut le dernier mot.

*
* *

Il est un coin de Paris d'où partent les mauvaises
 nouvelles, où l'on entretient l'inquiétude. Ceux qui
 travaillèrent aux ouvrages du camp retranché, ne vou-
 draient pas que ces ouvrages restassent inutiles. Un
 retour offensif des Allemands sur la Capitale est
 chaque jour possible. Tauben et zeppelins sont der-
 rière les nuages, on ne les voit pas. Ils ne sont pas
 venus, mais ils sont signalés.

Agénor téléphone chaque matin à M^{me} S. : « Tenez
 votre valise prête, gardez encore votre automobile. Ce
 n'est plus un luxe d'en avoir ; c'est la liberté, les

(1) Ces vers seraient, assure-t-on, de M. Paul Claudel.

ailes de l'oiseau. Je vous préviendrai. Il ne faudrait pas encore vous laisser prendre dans une panique. Tenez-vous prête. J'ai donné des instructions pour votre permis ; quand vous en aurez besoin, vous l'aurez en quelques minutes. Mais tenez-vous prête à partir... J'oubliais... Ayez toujours votre manteau de fourrure sur votre lit ! C'est la nuit que viennent les zeppelins ; enfin, je suis au bout du téléphone, et je communique avec le boulevard des Invalides... »

Depuis son retour, Madame S. attend le signal d'Agénor.

Il y a ceux qui désirent les émotions, il y a ceux qui les redoutent. Mais tous veulent être des premiers à savoir. A trois heures, Madame S. accompagne Agénor aux bureaux de la Place, pour s'offrir la primeur du communiqué ; des autos militaires, rangées en bataille le long du trottoir, de la rue de Varenne jusqu'à Saint-François-Xavier ; les officiers viennent faire leur rapport. Agénor me donne rendez-vous, pour que je le mène, de là, au Foyer Franco-Belge.

Gide réorganise l'assistance aux réfugiés de la Belgique et des départements envahis, que le Conseil Municipal hospitalisa, d'abord, au Cirque de Paris. Ch. du Bos et Gide se chargent de reprendre en main, avec le concours de quelques collaborateurs de choix, si l'on consent à les laisser libres et responsables, l'organisation d'une œuvre toute de compréhension et de sympathie humaines, une œuvre de psychologues.

C'est avenue de la Motte-Piquet, une boutique d'angle. Une foule attend à la porte qu'une autre

foule, empilée à l'intérieur, se retire. Je me faufile entre les groupes. Une chaleur lourde de poêle, une odeur de vêtements sales, d'humanité misérable.

André Gide inscrit quelque chose sur un calepin. Il a les cheveux coupés courts, il est pâle, mais sa figure a pris une énergie grave et douce, il écoute avec effort une femme qui semble pouvoir à peine parler. Il me fait signe de prendre patience; puis me prie de revenir un soir, plus tard.

Il est venu chez moi, le lendemain, avec du Bos. Charlie porte un large sombrero, une serviette de moleskine bourrée de documents, qui fait pencher son épaule gauche; ces deux hommes ont pris leur mission comme des apôtres. N'essayez pas de retrouver en eux les amis d'avant la guerre.

Je me rappelle les paroles d'André Gide, pendant que la grange brûlait dans la ferme d'Offranville.

— C'est curieux, chez nous, personne ne sait organiser, disait-il alors.

Et je revois les tuyaux trop courts, d'un diamètre différent les uns des autres, cette journée du 25 juillet où nous apprîmes qu'une étincelle mettait le feu à l'autre bout de l'Europe. Et aujourd'hui le feu s'est propagé jusqu'en Belgique. Gide porte secours aux premiers sinistrés. Il organise.

Avec de pareilles infortunes, on ne sait comment agir, on distingue mal les catégories parmi des gens à la langue parfois incompréhensible, et l'on se fait peu comprendre d'eux. Ils sont hébétés, prostrés, ahuris, défiants, perdus dans la ville où le hasard les amena, dépareillés, affamés et prêts pour toutes les opprobres,

sans révolte, presque sans souvenirs, sans identité, stupéfiés, des balles perdues dans la broussaille.

Certains se blessent de cette promiscuité dans la détresse; certains sont exigeants, se plaignent de l'ingratitude française, regrettent de n'être pas en Angleterre ou en Hollande.

S'ils savaient qu'ils auront des années parmi nous, à attendre le retour dans ce qui fut leur pays, que nul ne peut prévoir ni quand, ni comme ils le retrouveront!

Il y eut des erreurs et des actes de violence, quand les employés municipaux parquaient ces malheureux à l'hippodrome, dans les boxes des écuries pleins de paille. Depuis octobre, à force d'insistance, de quêtes, après des démarches épuisantes, Gide et du Bos ont placé des milliers de Belges et de ces Français du Nord dans des refuges, dans des châteaux, dans des appartements ou des chambres généreusement offerts. Ceux qui ont quelques sous ne demandent qu'à payer leur nourriture, si on les loge. Des hôteliers font des devis; on installe des dortoirs, on monte des restaurants. Il faut trouver trente mille francs par mois!

Gide se donne à son nouveau public. Devenu le confesseur de ces âmes repliées ou confuses, il ne songe pas au profit qu'en pourra tirer l'écrivain. Gide n'est plus, et ne veut plus être qu'un intendant qui fait des calculs, découvre des locaux dans ce lugubre Paris qui a l'air fermé pour cause de décès; où, l'on ne sait pourquoi, une vitrine de modiste, une confiserie, s'éclairent dans une rue sans trafic, pour des clients disparus.

Du Bos, illuminé par son apostolat, infatigable, persuade, cherche et trouve, oblige les plus indifférents à le suivre, les pingres à donner, les indolents à agir.

Deux dortoirs viennent d'être ouverts; c'est là qu'on veut pouvoir immédiatement offrir asile aux gens qui se présentent trop tard pour le service de logement, accueillir et garder tout le temps nécessaire, une catégorie de personnes qui ne conviendraient pas pour les chambres offertes par les particuliers. Une parfaite entente règne parmi les réfugiés, grâce à la présence presque constante de quelqu'un d'entre les membres du comité, pour éviter froissements et récriminations. Du Bos part avant le jour, et ne rentre qu'après minuit; médecins, pharmaciens, cuisiniers, restaurateurs, sont réquisitionnés. Un service aussi complexe exige des connaissances techniques où s'adapte avec une surprenante agilité, l'intelligence des hommes de lettres qui dirigent le Foyer Franco-Belge. Gide applique ses dons d'observation et d'analyse à cette œuvre nouvelle qu'il introduit dans son œuvre.

Quand je me retirais, un soir, laissant Gide affairé, un vieillard s'approche de lui; sa mise correcte, son allure me frappent, au milieu des misérables épaves.

— C'est, me dit Gide, « le comte »... il vient ainsi, chaque soir, pour son bon de repas. Ses propriétés du Hainaut sont détruites. Ses fils ont été pris par les Allemands, sa fille brûlée vive.

Je demande à Gide comment il se nomme.

— « Le comte » m'a fait jurer de ne pas dire son nom. Il a des parents français en province. Il cache son opprobre et sa misère.

4 décembre 1914.

Mesdames B... font mystère, depuis mon retour, d'une layette que toute la famille prépare. J'avais en vain demandé pour quelle œuvre travaillent mes cousines. Aujourd'hui, j'apprends que Paulette de Saint-A. habite chez Virginie, où elle fera ses couches. M^{me} de Saint-A. a passa l'été à Deauville pour surveiller la construction du manoir que les Saint-A. font construire près de Villers. A ses filatures du Nord, M. de Saint-A. a adjoint une autre industrie, puis une autre. Quand la guerre éclata, il voyageait en Argentine pour ses affaires. Toute sa fortune était dans une banque bruxelloise, il n'eut pas le temps de faire transporter ses valeurs en Angleterre. Quand il revint en France rejoindre son régiment, ses fabriques étaient entre les mains des Allemands, et les coffres-forts de Belgique sous la garde de l'ennemi. M. de Saint-A. hésita s'il préviendrait sa femme. Le 6 septembre, il tomba au champ d'honneur. M^{me} de Saint-A., dans un état de grossesse avancé, trop malade pour qu'on lui donnât la tragique nouvelle, croit encore son mari prisonnier.

Elle était partie dès le printemps, de son hôtel de Lille, dans sa nouvelle Rolls Royce, précédée de nombreux domestiques. L'absence de son mari devant se prolonger, celui-ci avait laissé une importante provision d'argent. Dans la fièvre enthousiaste des premiers jours, Paule en aménagea l'un des hôpitaux de la plage. Elle dépensa sans compter.

Elle vient de rentrer à Paris dans la Rolls Royce, conduite par un Roumain qu'elle avait engagé. Aucune personne de son entourage n'était au courant de sa situation; aux questions de ses amies, elle répondait :

— Je suis sans crainte, André est trop habile pour n'avoir pas pris des mesures — j'irai chez son notaire un de ces jours.

Et elle faisait des emplettes, commandait des trousseaux, retint un appartement aux Champs-Élysées. La joie d'attendre son premier enfant la distrayait de la guerre; son mari reviendrait bien portant de son camp de prisonniers. Un jour, on apporte une note, une note qu'il faut payer comptant; paresseuse pour sortir, Paulette n'a pas encore été chez le notaire. Elle téléphone. Un clerc, après recherches, lui répond :

— M. de Saint-A. a tout retiré de l'étude; nous n'avons pas d'ordres.

Mes cousines se cotisent pour régler et congédier ses trois femmes de service. Paulette est dans le dénue-ment. L'enfant est attendu pour la fin de l'année.

Ceci n'est qu'une de ces histoires de ruine, auxquelles on ne fait plus attention. Il faudra que Paulette apprenne encore : que son frère est mort, comme son mari; que sa tante de D..., dans l'Aisne, a été brûlée vive dans les caves de son château, avec ses petites filles. Il ne reste à Paule que mes cousines; ses autres parents et amies sont dans les provinces occupées.

12 décembre.

Il y a des choses que l'on ne peut pas mettre sur le papier; la main se refuse à les écrire; il semblerait qu'on leur donnât plus de réalité, une réalité insupportable pour soi-même. Certains mots, à *ne pas prononcer*.

On a peur de certains mots. L'artificier se sauve sous la pluie de feu que sa mèche allume.

Serait-ce donc un fait accompli? Visions du jour du tocsin, hallucinations... drames intimes, drames d'une existence, dans la maison de Douleur; drames d'individus, dans le grand drame universel! La guerre lance un jet de lumière qui va chercher jusque dans les coins les plus obscurs.

Les blessés ont tout vu, au moment où la mort les frôla. Si vous ne les laviez pas, si vous laissiez sur eux les sanies de la gloire! s'ils pouvaient parler... mais ils se taisent, alors...

Faut-il *que tu saches*?

Cela dépend de ce que tu veux faire. A certaines heures, tu voudrais savoir. A d'autres, ignorer : quelques minutes encore de répit! Baume du sommeil nocturne, s'enfoncer dans l'inconscient! Mais bientôt, la tache d'aube grise sur le sous-verre en face du lit, te causera un frisson.

Ce n'était donc pas fini? Ce sera, tout à l'heure, les mêmes récits des mêmes hommes, qui ne te feront pas oublier le récit point héroïque, mais tout aussi

tragique, que tu te fais à toi-même, que tu te feras jusqu'à demain soir et après demain. Certains te disent : Comment? Vous l'homme actif, demeurer chez lui, assis, tout travail interrompu?

Pourquoi vous enfermer dans la chambre noire devant l'écran où passe la chevauchée sanglante?

Non; la vie ne se réinstalle pas, malgré les mères et les enfants, les leçons, les cours, les lycées, les promenades du dimanche, les bureaux des Sociétés de crédit, qui ouvrent et ferment à l'heure réglementaire.

Tu émousses ta lame contre les parois de ta prison, pendant que la chienne du père Caillasse gémit nuit et jour, parce qu'on ne lui apporte plus sa pitance.

Toujours ces maisons de la rue de l'Assomption, derrière les squelettes des mêmes arbres. Des draps pendent aux fenêtres. Une femme brosse des chaussons, secoue un tapis. Bruit de vitres — et puis le silence. A midi, cette femme se mettra à table. En cela, oui, la vie continue!

Qui marche dans le sous-sol?

Mais qu'importe?

Tu voudrais percevoir un frémissement d'ailes, entre les coups mats de la télégraphie sans fil, les messages aériens qui, au-dessus de nos têtes, tissent cette toile grise...

Tandis que le plus lourd paysan de France agit, pense, écrit en héros, courbe ton front, si tu n'es pas héros. Veille sur ton cœur!

Les vieux ne comprennent pas encore que les termes sont renversés, qu'il n'y a plus de place pour nous! Ils discutent comme si les termes n'étaient pas ren-

versés, les grammaires inutiles; mais ils enseignent à leurs enfants ce qu'on leur a appris, à eux, jadis. Ils croient que ces temps sont comme d'autres temps qui précéderent ceux-ci. Ils comparent et se réfèrent à l'histoire. Ils parlent de ce qu'ils croient être l'essentiel. Jamais le vocabulaire n'aura été si pauvre — et les redites sont nécessaires! Oui, nécessaires! Il y a un grand sous-entendu, qui doit nous rester dans la gorge.

Les membres de la famille dans le salon, pendant que quelqu'un meurt dans la chambre voisine, parlent de tout, excepté de ce qu'ils ressentent — ou bien ils se disent des mensonges, citent des cas où d'autres malades sont revenus de plus loin. Ceux qui ont de l'affection pour l'agonisant n'écoutent pas; ceux qui ne l'aiment pas songent à ce qu'ils feront demain, ou regardent par la fenêtre.

Comment? Il n'y a plus d'affiches sur la colonne des théâtres? Paris est la seule capitale des Alliés à n'avoir plus d'affiches, ni rien qui nous distraie. Plus de prétextes à ce que les professeurs appellent « dissipation »: mais au lieu de t'en louer, devras-tu feindre d'avoir l'esprit libre? On oubliera trop vite! Nous sommes, en cette fin d'année, tels que nous devons être: nous avons une idée fixe.

5 décembre.

A l'hôpital d'Auteuil, où je vais deux fois par jour, je porte des livres à l'adjudant Dumialle. Il a deux

trous dans la figure et ses joues sont comme blettes. Dumialle, professeur, ancien normalien, analyse ce qu'il éprouve dans son métier de soldat pour lequel il se crut si peu fait, et s'étonne de sa résistance. L'adjudant est un esprit libre. Il signale les effets extraordinaires du danger et de l'approche de la mort, sur les hommes de toutes les classes : une foi de néophyte, une exaltation mystique enflamme les incrédules d'hier.

Un jour de violente canonnade, assourdissante, certain garçon que Dumialle décrit comme ayant le visage de saint Augustin dans le tableau d'Ary Scheffer, lui demande :

— Est-ce soir, adjudant, que l'on va voir Dieu ?

Des superstitions, des manies fétichistes : on prend soin de ne pas mettre le pied gauche le premier dans la tranchée où il faut se blottir. Certains voient, aux étoiles, des signes qui les rassurent ou les découragent pendant les longues nuits claires où ils se sentent baignés dans le grand mystère de la nature, la mort s'avancant à quatre pattes.

Des fausses patrouilles allemandes donnent le mot : France ! Patrouille ! Aux armes ! Les cris se multiplient ; le noir, balafre d'éclairs, s'agite comme sous une poussée invisible de démons. Des commandements, des feux de salve se répercutent jusqu'au fond des bois. La mort bourdonne, le sang fait vibrer les oreilles, la respiration manque. Et c'est l'immobilité. — Cessez le feu ! Ne tirez pas sur des Français ! Deux sentinelles tombent foudroyées. Ceci pendant toutes ces longues nuits où vous devez parler bas, et voudriez arrêter le tic-tac de votre cœur.

La nécessité d'être là, de vous bien comporter dans cette horreur de vivre familièrement avec la mort, ne croyez pas qu'on s'y fasse tout de suite ! Si l'on commença la campagne en août, avant de devenir des vers de terre, on est fatigué aujourd'hui, on a perdu l'entrain, il n'y a plus que la résignation du fataliste. Ah ! si l'on pouvait bondir en avant, agir, voir l'ennemi ! L'immobilité démoralise, il y aura un fléchissement de l'espérance, cet hiver, si l'on n'avance pas.

Au coucher du soleil, lorsqu'aux avant-postes où les lumières sont éteintes, on se dispose à être dans les ténèbres et à boire du café froid pour veiller, la tristesse devient intolérable. De grandes vagues de mélancolie vous enveloppent. S'il n'y a pas de défaillance, il y a bien des larmes. C'est contre cette dépression si humaine, si compréhensible, mais si dangereuse, que je lutte le plus au milieu de mes enfants ! Je les groupais autour de moi, je leur racontais l'*Odyssée*, récitais des vers, et surtout je leur parlais de la France victorieuse, de ce qu'ils rapporteront à leurs foyers, de neuve science de vivre.

Dans ces taupinières perdues sous la mitraille, de pauvres diables qui se font péniblement une conscience, disent à l'adjudant : « Parle, parle encore ! »

5 décembre.

Je sortais de l'hôpital éclairé « a giorno » et j'allais m'engouffrer dans la nuit du boulevard de X... Un

homme de haute stature m'accoste, une sorte d'hercule en pelisse de loutre m'appelle « mon cher confrère » ; je ne le connais pas, mais il m'assure que nous avons fait partie d'un même jury. Il possède un petit hôtel avec atelier, dans un jardin ; je ne passe jamais par là sans me demander qui a pu construire cette maison, où il n'y a ni une verticale, ni une horizontale. C'est un spécimen saugrenu du « modern style » belge d'il y a vingt ans. Mettienz de Shœffar dessine des meubles d'art, fait des albums de mode, et parfois un tableau pour ces expositions à l'étranger qu'organise le Ministère des Beaux-Arts, et que suit une promotion dans la Légion d'honneur. Il remarque que ma boutonnière est sans rosette :

— Vous ne la portez plus ? Quand on n'a pas d'uniforme, je comprends cela... et il s'excuse d'avoir un gros ruban rouge, qu'il a dû arborer ce matin, pour aller chez un Ministre. Il l'arrache et le fourre dans sa poche.

« Mon confrère » m'accompagne jusque chez moi. Arrivés à ma porte, nous ne pouvions plus nous quitter. Je l'ai reconduit jusque chez lui, il est revenu sur ses pas ; cet homme avait peur de la soirée qui l'attendait. Sa femme et sa fille sont, l'une à Verdun, l'autre à Royan, dans des hôpitaux ; ces dames se sont engagées pour le temps de la guerre. Seul à Paris, au mois d'août, Mettienz y reste, lors de la panique. Le quartier se vide ; on n'allume plus les réverbères ; le soir, en septembre, il s'attarde sur les fortifications après un dîner à la gare d'Auteuil, chez le traiteur des employés de tramways. Il a vu le départ du Gouver-

nement pour Bordeaux, tragique spectacle, dit-il. Ses bonnes s'enfuient; il essaye sans succès de faire la cuisine; puis il prend pension chez un bric-à-brac de la rue Poussin. Il cherche à faire l'infirmier : Shœffar, « un poids lourd », n'est pas très alerte; on rit quand il se présente aux majors; enfin il accompagne des blessés à la mécanothérapie, les promène dans Paris, achète, pour un hôpital, linge, vêtements, ustensiles; quand les taxis ne répondent pas à l'appel du téléphone, Shœffar ne redoute pas de marcher jusqu'à Passy, et ramène une voiture; il écrit des lettres sous la dictée des soldats; je crois qu'il va aux Halles à cinq heures du matin; cela lui est arrivé une fois, dit-il, mais je pense qu'il y va tous les jours; sinon pourquoi se lèverait-il à quatre heures, ce dont il se vante? On doit de l'argent à Shœffar qui, n'ayant pas pris à temps ses précautions, crève de faim. Les prêteurs sont « durs à la détente ».

— Quand je vois le gaspillage des cuisines, ça me fait mal au cœur! J'ai un gros appétit. Les malades laissent dans leur assiette la moitié de ce qu'on leur sert.

L'artiste, on le devine, éplucherait les légumes, pour être dans un endroit où sa faim pût se satisfaire; ce géant n'a plus que son manteau de loutre et son ruban rouge, qui le protègent contre les tentations.

— Je garde ma maison! Je n'ai plus de quoi me payer « La Vigilante »... Ce qu'il fait froid, chez moi! Brr!... brr!... Il y a une équipe d'artistes au front; j'attends toujours une réponse du Ministère des Beaux-Arts; je ne suis pas plus vieux que notre illustre con-

frère Forain. Ce serait pour moi une jolie façon d'être mobilisé, cela ! Ça ne vous chanterait pas, à vous, de recueillir des documents pour l'histoire?... Quel plaisir pour M^{me} de Shœffar, si je la surprenais à Verdun, dans mon uniforme, en leggings, avec un képi, en auto ! M^{me} de Shœffar était la vraie femme d'artiste, une associée ; je puis dire qu'elle défendait mon art contre les importuns ; j'étais là-haut dans mon « studio », tout à mes rêves de peintre. Aujourd'hui, M^{me} de Shœffar et ma fille, se doutent-elles de ce que c'est, pour un homme habitué à leur tendresse, d'être tout seul à Paris ? C'est le monde à l'envers : l'homme à la maison et les femmes mobilisées ! M^{me} de Shœffar a été atteinte par une des bombes qui démolirent son ambulance. Elle aura peut-être la Croix de guerre... et moi avec mon ruban rouge ! nous n'oserons plus nous montrer ensemble !...

La nuit était lugubre ; il y avait un silence de neige en pleine campagne, dans les rues sans passants ; « mon confrère » rentrerait dans sa maison modern style se coucher pour attendre l'heure de la soupe aux Halles.

A MISS T.

7 décembre.

Chère amie,

De même que vous, j'ai vite fait de lire les journaux ; je ne les lis que pour le Communiqué.

Je vous remercie de l'abonnement au *Times*, que vous avez pris pour moi. J'y trouve des articles de

politique étrangère, celle que négligent trop les Français. Cela doit vous paraître incompréhensible, indigne de nous : nous voulons ignorer « l'étranger », d'ailleurs vous l'ignorez aussi à votre façon.

Notre première tâche, c'est de maintenir l'esprit public dans des conditions de santé suffisante, pour supporter un état de choses que vous-même, un peu Parisienne comme vous l'êtes, ne semblez pas très bien « réaliser », ainsi que vous le dites dans votre langue.

Faites un effort, venez nous voir, et peut-être sentirez-vous la pesanteur de cette atmosphère, de ce « pea soup fog » où nous sommes perdus, chacun dans sa solitude.

On s'appelle l'un l'autre ; mais la voix ne porte pas.

Howard me demande de lui envoyer des tableaux pour l'exposition de l' « International Society » ; il m'écrit que Londres est à peu près comme d'habitude, à cette époque. Est-ce vrai ? Je vous ai toujours écrit, depuis le commencement de la guerre, que les sentiments français ne pourraient être compris à l'étranger. Les cloisons qui se sont dressées, dès août, entre les personnes d'une même famille, séparent les amis. On ne penserait pas à se faire visite. Madeleine n'a pas encore téléphoné à des parents, à des amis intimes qui sont malades. Les malades, les mourants, s'ils ne sont pas militaires, ne paraissent plus dignes qu'on s'inquiète d'eux.

A un gamin devant qui passait un enterrement de civil, j'ai vu esquisser un salut. Son camarade lui dit : « T'as pas besoin d'ôter ton chapeau, il est seul ! »

Ce sont les wagons de morts, qui comptent aujourd'hui.

d'hui, ou les cortèges avec drapeaux et piquet d'honneur. Le civil ne compte plus ; si le courage n'est plus une vertu, l'indifférence en va devenir une.....

A MISS T.

9 décembre.

... Cette guerre se divisera dans ma mémoire en périodes, en saisons, comme les années. Août, septembre, octobre, furent le départ dans la folie pour une mystérieuse expédition. Les secousses du navire nous ont d'abord donné le vertige ; tel était notre malaise, que certains demandaient à être jetés par-dessus bord. Maintenant, la houle, les grands vents du large, ne nous empêchent plus de monter sur le pont, nous sommes prêts pour la longue traversée ; mais tel a l'oreille toujours tendue au signal d'alarme, tel autre ne pense plus au péril, ou devient fataliste.

On ne craint que de se distinguer des autres. Le plus prudent est de se taire. On semblait ne pas se voir ; cependant il est une police que les uns exercent sur les autres. La restriction mentale, quel usage on en fait, chère amie ! La loi martiale, ce sont les civils qui l'appliquent... dans les intérieurs les plus unis, elle fonctionne comme dans la rue. « One looks askance ». On dresse des listes de suspects pour plus tard.

Ne croyez pas que Paris soit inhabitable, à cause de cette police privée ; j'exagère un peu, mais il vaut

mieux voir des militaires que des civils. Nous sommes en état de siège.

Ce qu'il y a d'assez irritant, c'est que ceux dont le grand-père était d'une autre nationalité, les naturalisés d'avant-hier s'enrôlent dans la Ligue des Patriotes et s'abonnent à l'*Echo de Paris*.

Comment se comportent chez vous les baronnets et les knights à nom germain, ceux d'Edouard VII, les haut barons de la finance et de l'industrie?

.....

.....

Malgré tout, j'essaie de reprendre mon travail. J'écris au lieu de peindre, dès que je ne suis plus à cet hôpital franco-italien où les blessés veulent me faire croire que je leur rends quelques services. Douze paires de pieds gelés, douze Tommies, et un jeune lieutenant du Lancashire point trop timide, sont heureux de trouver quelqu'un à qui parler anglais, et qui connaisse leur pays.

Cet hôpital est un des rares où le Val-de-Grâce consente à envoyer des malades.

Madeleine paraît prête à me quitter, si elle trouve un « job » en province ; elle ira n'importe où l'on ait besoin d'infirmières.

Comme je l'avais prévu, cette guerre ne permet pas aux foyers de demeurer intacts. Dans les maisons où les mères ne sont pas retenues par l'éducation de leurs filles, les persiennes sont closes. Il faut passer des nuits dans des gares, attendre des trains, surveiller des éclopés, distribuer des soupes, expédier des paquets aux camps d'Allemagne, où des captifs grelottent et pâttissent sans nouvelles de chez eux.

Pour partager les souffrances de nos martyrs, les femmes s'ingénient avec une sorte de fureur, à se priver, et elles sont dures pour elles-mêmes. Je sais des femmes qui, leur mari ou leur fils une fois partis, optèrent pour la discipline du Carmel. Beaucoup restent à la campagne au milieu des populations à qui elles jugent qu'elles se doivent. Elles ne veulent pas croire que cela va durer des ans !

Vous ai-je parlé des femmes « qui n'ont pas bougé » ? M^{me} X. songe à constituer un club des « Parisiennes inébranlables ». Vous devinez combien ces dames sont fières, et ne le cèlent pas. Quel mépris, quelles invectives à l'adresse des « panicardes » ! Et les excuses balbutiées par les timides : « Je ne voulais pas être une bouche de plus à nourrir ; nous aurions été inutiles... Et puis, Galliéni chassait tout le monde ! »

Cette phrase est le dernier cliché. Ceux qui rentrent à Paris inventent des excuses, une première fois, et ne recommencent pas. Les gens qui ont fait des plaisanteries sur les raids aériens du mois de septembre, et se vantent d'avoir couru avec leur petite fille au-devant des tauben, comme après un cerf-volant, semblent regretter de n'avoir pas été atteints par les projectiles... « Les crottes de ces vilains oiseaux », dit-on.

Une blessure eût été la médaille militaire de ces héros du civisme. Les prochaines visites des aéronefs ne compteront plus. Les zeppelins sont des joujoux ! mais en attendant, les classes des lycées et des pensions ne se remplissent pas encore. Nous commençons d'apprendre les *vraies atrocités* ; les massacres, les supplices,

les drames, privés ou publics, en Belgique et dans nos départements ; la première furie sadique de l'envahisseur ; ses procédés d'intimidation à la Bernhardi, et « l'humanitarisme » d'un Treitschke qui recommande de frapper plus fort pour abrégé la guerre. Les dames savent qu'un drapeau de la Croix Rouge ne protège plus une maison.

Les toiles de gaze dont je vous parlais en août, descendues sur le théâtre, et derrière lesquelles se préparaient les grandes scènes du Pandémonium, les voilà trouées ! Vous continuerez d'apprendre ce que le génie germanique a réalisé après quarante-cinq ans d'études. Mais revenons aux femmes :

Les mères n'avaient-elles pas le devoir de défendre leur progéniture... et elles-mêmes ? Fallait-il « rester », comme les « Parisiennes inébranlables » ?

Il y a deux camps, deux manières de sentir, et cette question brouille des amies. Que pensera, à son retour après la guerre, un certain officier dont je ne vous dis pas le nom ? Sachez seulement que, pour être « restées », contre son ordre formel, dans leur château de la Somme, madame et mesdemoiselles X. attendront, l'année prochaine, trois naissances.

Hier, j'ai dû aller chez mes cousins de l'avenue Hoche. Le capitaine M. est venu de X. pour la soirée. Vous connaissez cet intérieur bourgeois, et appréciez la cordialité des quatre couples si heureux, si unis. Depuis leur retour à Paris, ces dames habitent avec leur mère ; elles ont fait ménage commun, les maris étant tous soldats. Quand j'entraî dans le salon, mes cousines, d'habitude si animées, tricotaient autour de

la lampe. Les enfants jouaient sans entrain. J'ai senti « du froid », alors que je m'attendais à les voir tous joyeux de la première visite d'Henri.

Le capitaine est assis au fond du salon, ses jambes comme impatientes, d'être croisées dans l'inaction ; il tord les quatre poils de sa moustache, il est amaigri, nerveux, frémissant. Son apparition sur laquelle on comptait pour « remonter les esprits » semble avoir semé l'épouvante. Il n'a pas fait attention à son petit Michel « qui ne l'intéresserait que s'il avait l'âge de servir ». Jeanne n'a rien répondu à cette boutade. La grand'mère est tremblante, chevrotte en s'adressant à Henri. Les têtes ne se relèvent pas de dessus les tricots. Le capitaine, enragé d'être maintenu par Joffre dans la gare régulatrice d'où il dirige les troupes vers les tranchées, ambitieux de hauts exploits et de gloire, le capitaine se lève, marche de long en large, fume sans arrêt, passe sa main sur son front têtu et comme retréci. Son œil, si bon et si intelligent, a pris une fixité dure d'oiseau de proie. Il sent la guerre ; son automobile qui va le reconduire dans la nuit à X., son chauffeur et l'ordonnance, apportent dans ce logis une odeur de guerre.

Devant Henri, il n'y a pas à broncher. Le capitaine vient apprendre leur devoir à ses femmes. Elles ne répliquent pas. L'oncle Henri fait peur, ses neveux s'écartent. Si quelqu'un essaie de plaider pour soi, les mots deviennent mous ou manquent. Henri veut nous enseigner à vivre. L'homme aux mains gercées rudoie, provoque, menace, condamne la survivance des coutumes de paix. Présidant le repas de famille, il

réprouve le couvert, la nappe, l'argenterie. Le Luxembourgeois qui nous sert, manque de répandre la sauce en la tendant au terrible oncle Maurice. On n'a pas osé passer l'entremets.

Il nous voudrait tous « *bouclés* », les journaux interdits, et comme quelqu'un parlait des tauben :

— C'est pour permettre aux mères d'aller au Bon Marché et de conduire les petites filles au cours, que l'on galvaude nos avions à rassurer les Parisiens ! Toute une escadrille ! Alors que nous en avons tant besoin pour repérer l'ennemi ! Faites-vous attention aux accidents d'automobiles ? C'est honteux ! Dites-vous que vous n'êtes que le chœur dans le drame. Approuvez-nous. Vous n'avez qu'à « tenir », à vous répéter sur tous les tons, que nous serons vainqueurs, et à ne rien savoir. S'il y a encore une marche sur Paris, vous verrez bien ! En ce cas, Jeanne, je te défends d'emmener Michel ! Joffre attend. Il restera là sans bouger, sans foncer ; c'est un hivernage. N'attendons pas d'actions d'éclat pour le « Communiqué », pour les articles de journaux. Ce sera pour le printemps, la grande avance, personne ne court aucun danger dont il faille tenir compte. Restez à vos places, même si le Boche est là. J'ai flanqué par terre mon proprio de X., quand ce commerçant est venu de Paris m'offrir un matelas de plus et les bouteilles de sa cave ; ce salaud-là avait décampé en septembre ! Les Allemands auraient dû lui brûler sa villa, pour lui apprendre à se conduire !...

Jeanne tâcha de savoir l'opinion de son mari sur les trois grossesses des dames de la Somme. Le capitaine a fait semblant de n'y pas attacher d'importance.

Je note ceci, chère amie, non que mon cousin soit une exception; mais il vous intrigua. Moi aussi, en temps de paix, il m'a déconcerté par son intelligence et sa curiosité universelle. Il fallait deviner ce petit chasseur à pied, à la mâchoire volontaire; il était hors de son personnage, quand il voulait faire le gentil. Je sentais sa valeur et voulais vous la faire connaître, à vous Anglaise. Henri est le type du soldat professionnel, de l'officier français de bonne bourgeoisie; dans le civil, il y avait en lui un désaccord, une dissonance. Son allure était celle d'un homme gêné par une veste trop étroite. Il portait mal l'habit civil, ce soldat perdu dans la vie de notre République pacifiste. Comme le prêtre, il sentait sa force, et nous étions trop nombreux à l'ignorer; il n'y avait plus de place parmi nous pour ces hommes-là. Et le voici tout lui-même, il va occuper son poste; son heure va sonner (1).

Me voici bien loin des dames de la Somme et de la question : *faut-il rester?*.....

3 décembre.

Les beaux bœufs, couleur de châtaigne, languissent et pataugent dans le fumier gluant du Champ de Courses d'Auteuil. Le ciel est bas, l'air froid. Clopinant, les pauvres bêtes s'approchent des rares promeneurs que nous sommes, ce matin, dans le Bois de Boulogne.

(1) Le commandant H. M. entra le premier dans le village de Douaumont qu'il défendit. Il mourut à Lyon, des suites de ses blessures, le 17 mars 1916.

Pour parvenir jusqu'au treillage qui enceint cette étrange cour de ferme, il a fallu sauter par-dessus des troncs d'arbres renversés, des herses de fer, des tranchées, un simulacre de défense moyenâgeuse, à la porte de la Villa italienne de Rossini. Avec ces épouvantails, le général Galliéri a voulu donner aux Parisiens l'illusion que leur cité est imprenable. Ces retranchements datent du début de septembre.

Jusqu'à la mare chère aux Goncourt, des mangeoires de sapin, des granges à toits en papier goudronné, des étables d'exposition universelle, alternent avec des meules qui paraissent imitées, comme dans les villages de tribus exotiques au Jardin d'Acclimatation.

Silence dans les avenues. Les feuilles mortes, détachées de leurs branches, raclent le sable, soulevées par le vent; un cycliste militaire file vers Suresnes; un officier exerce son cheval sur la piste cavalière, on n'entend les sabots qu'au croisement des routes. Une nurse anglaise pousse une voiturette, et bâille. Sur un banc, une gouvernante est assise. Son élève, embarrassé d'une pelle et d'un seau, s'ennuie et retourne aux jupons de cette femme qui lit le journal. Agacée : — Allons, dit-elle, habituez-vous à jouer seul; il n'y a plus de camarades au Bois, on est seul maintenant... vous le savez bien.

L'enfant fond en larmes.

Les mufles roses des lourds bœufs mélancoliques se pressent contre le treillage, se tendent à une caresse. Un moteur ronfle dans le ciel. Les bœufs du Champ de Courses ont déjà reçu des bombes d'aviatiks et de tauben. Peut-être préféreraient-ils l'abattoir, les

Bouillons-Duval, la mitraille, tout, plutôt qu'un long hiver de Paris, dans le parc de concentration de ces bruns prisonniers de guerre.

Les animaux meurent-ils d'ennui ?

*
* *

Au rond-point de la Muette, deux terrassiers travaillent sur la ligne hors d'usage du Tramway Passy-Taitbout. Il est onze heures, ils remettent leur gilet et se disposent à casser la croûte. L'aîné dit à l'autre des choses graves ; le plus jeune, le dos rond, écoute sans regarder l'autre. Je surprends ces mots :

— C'était déjà la misère avant ; tu verras, pour nous on promet que ce sera la justice, après. Ah ! là là ! Ça sera encore la misère toujours pareille ; p't-être bien que ce sera pis. Y en aura que pour les estropiés, les manchots. Les femmes, elles, voudraient bien qu'on soye mobilisés et partis ; elles, N. de D. ! elles ont leur allocation. C'est tout pour elles et pour les riches... On sait bien pourquoi y mettent des pancartes d'ambulance sur leur palais. Y a personne dedans, et le tour est joué, mon vieux !

Le terrassier hausse les épaules, menace du poing les hôtels de l'avenue Henri-Martin.

L'autre geint :

— T'as raison, si ça change, c'est toujours plus mal. On ne sait pas comment se loger. Et y voudraient qu'on fasse des gosses ? Ah ! misère !...

Leurs paroles se perdent dans le lointain, je les suis du regard : au coin de deux rues, ils manquent d'être

renversés par un camion militaire, qui rase le trottoir dans un virage foudroyant. Ce sont des blessés qu'on mène sans doute à la mécanothérapie.

Les deux terrassiers font des gestes furieux, et l'un s'arrête, retrousse son pantalon pour voir s'il n'a pas de mal. Je m'approche. Il dit :

— Au moins si ça servait à quelque chose ! Faudrait donc avoir une jambe de moins pour que l'Gouvernement vous fasse des rentes ?... On ne demande pas mieux que d'être aux tranchées... si on avait l'âge...

*
* . *

Monsieur le Marquis, l'homme bien informé, préférerait aujourd'hui, à son information, l'heureuse ignorance du balayeur des rues et de la femme qui fait la cuisine dans son hôtel de la rue de Varenne. Arsène connaît enfin ce que c'est que de n'être plus servi par un bataillon de géants à culottes courtes ; la popote de sa concierge est bonne et Arsène a un fort bel appétit. Ses tapisseries de Lancret sont recouvertes d'une toile ; ses bustes de Houdon et de Pigalle sont dans la cave ; le rez-de-chaussée est converti en hôpital, sans malades.

— Je ne vous donne pas à déjeuner, me dit Arsène. C'est une femme qui remplace le chef. Nous avons eu le pain blanc de la guerre ; nous entrons dans une phase du pain de munitions, puis ce sera celle de... plus de pain du tout. On n'a pas idée de cela !

Arsène n'a rien perdu de sa grâce. Il s'est organisé une existence de grand seigneur dans la panne. La

simplicité de son train de guerre « a bon chic ». Arsène est de nouveau florissant. Il retrouve son teint vermeil d'avant les hostilités. Tous ses gendres sont sains et saufs, deux ont la médaille militaire. Il serait au mieux sans le téléphone et les informations. Quand le Gouvernement sera de retour — on l'attend vers le 15 de ce mois, Poincaré tient à revenir — ce sera pire encore. Arsène redoute et recherche malgré lui les pessimistes. Si ce n'est pas au Club, il en rencontre ailleurs. Gilles est venu lui demander un service. La lettre qui l'annonça — car Gilles ne sonne jamais à la porte sans être sûr qu'on l'attend — allongeait cette écriture ambitieuse et lousquatorzième dont il signe, comme un parchemin du grand siècle, ses célèbres portraits d'apparat.

Gilles était en Angleterre; ce lièvre s'était terré, puis il a sorti le bout de son museau ridé; son poil grisonne; mais le lièvre a flairé, a vu dans la nuit, il a pris son parti; sans lui, il n'y aurait plus de Paris. Sanglé dans sa jaquette, monocle à l'œil, Gilles se cambre en conquérant. Il se défend d'être pessimiste, mais il nous croyait perdus, parce que notre pot-au-feu d'argile devait se casser contre le « beau bibelot d'acier et de fer » des Allemands. Le mot « Boche » le dégoûte, comme « Poilu ». Il connaît le nombre des navires de la flotte de Kiel, il connaît les régiments comme feu Detaille, et cette Garde Impériale qu'il passa en revue à Postdam, lorsque Guillaume II le pria de revernir les Watteau du palais. Nos « poilus », comment pourraient-ils se mesurer avec les gaillards dont Gilles décrit les casquettes et les uniformes, d'un geste de dessinateur

qui cerne un contour? Ce geste, autrefois réservé pour ses modèles féminins, Gilles le renouvelle aujourd'hui pour expliquer les uniformes impeccables de l'Empereur.

Gilles voit l'univers comme un bibelot à revendre plus cher qu'on ne l'acheta.

Depuis l'atelier de Cabanel, Gilles a compris qu'il faudrait adjoindre à son art le commerce de l'antiquaire et du tapissier; fils d'un cafetier de Bayonne, il a rêvé de luxe, de richesse et de gloire à sa manière. Les rois l'apprécient. Les reines le consultent pour leurs toilettes.

Gilles croit aux monarchies. Il est plus aristocrate que le marquis Arsène, plus catholique que le Pape.

— Sans la République, nous ne serions pas à nous demander si les coffres des banques parisiennes sont cachés en province. Je connais la force et la ténacité des Allemands : ils reviendront. Ils veulent Paris! — assure Gilles, et il dépeint un siège de la ville par une escadre de zeppelins, des submersibles filant dans les eaux de la Seine, torpillant le Palais-Bourbon, le jour de la rentrée.

Arsène proteste, mais songe en lui-même :

— Gilles est un génie, il est si intelligent... s'il avait raison, après tout!..

*
* *

Au téléphone;

Jean me donne rendez-vous à l'imprimerie. Il va me montrer les épreuves de son journal *Le Mot*.

Encore mal guéri de sa commotion reçue en relevant

des blessés à Reims, Jean accompagne Garros et survole Paris.

Deux poètes nous regardent de là-haut en raccourci, et vont répandre des centaines d'exemplaires de l'*Ode au Kronprinz*, sur la pointe des casques allemands.

Quant aux dessins de Jean, c'est un don qu'il fait aux artistes d'outre-Rhin. Cent mille pattes lourdes s'évertueront à les plagier. Pourquoi ne pas mettre ces pillards à la diète, pendant que nos expositions sont closes — car heureusement il n'y aura pas de Salon, cette année ?

— Quel drôle de temps !

6 décembre.

Ledru, petit marchand des quatre-saisons, me fait signe d'entrer dans sa boutique quand il m'aperçoit. Ancien cocher de fiacre, il avait un commerce qui suffisait pour élever ses deux fils. L'aîné fut tué en Alsace ; le second, René, est sur l'Yser.

Ledru fermait sa devanture, il était six heures.

— Déjà ? lui dis-je.

— Oui, c'est de bonne heure, mais je n'ai plus rien à vendre aux clientes, s'il en vient ce soir. Les Halles sont loin, je n'ai pas le temps d'y aller tous les jours, je ne m'approvisionne plus. La concierge me perd des lettres, et comme j'en attendais une de mon second, ma foi ! j'ai attendu la poste. Bien la peine ! Il n'y avait rien pour moi. Si j'avais encore ma pauvre femme ! ceux qui sont seuls pendant la guerre, c'est

à aller avec les jeunes au front, tant on s'ennuie d'eux. Ma consolation, c'est les « poilus » ; quand je puis en attraper un, je lui flanquerais toute ma boutique sur les bras. Vous me paieriez une orange trois francs, que je n'en ai pas une ; j'ai donné tantôt ce qui me restait à un caporal du régiment de René. Il les guignait, je lui ai dit : Tiens ! c'est pour toi. Ah ! les « poilus » ! Les belles lettres qu'ils écrivent ! Je mets les miennes là, dans le tiroir de la caisse, sous clef.

Comme Ledru faisait sonner son trousseau dans sa poche, je le priai de m'en lire une. Il cracha sur ses mains, les frotta comme pour avoir meilleure prise sur le papier pelure et les ficelles qui lient ces précieuses pages par paquets de douze. J'attendis quelque temps : Ledru craignait de ne pas choisir la meilleure. En voici une que le père me lut d'abord, puis me tendit quand sa voix s'étrangla dans sa gorge.

« ... Ca va bien, du moins pour moi, car beaucoup, malheureusement, ne peuvent en dire autant. Depuis mon arrivée dans mon nouveau régiment, je me suis fait beaucoup d'amis, tombés déjà au champ d'honneur. Le dernier vient d'être frappé près de moi d'une balle qui l'a foudroyé, et la même m'a écorché le front. Elle n'a pas passé loin, celle-là ! Enfin, c'est le bon Dieu qui l'a voulu ainsi. Tu vois, mon cher papa, qu'il fait chaud ici et ce n'est pas le bout.... balles, obus, bombes, fléchettes explosives, mines souterraines, électrocution sans fil, etc. Je t'assure que la mort aura fait la plus belle récolte de 1914. Cette macabre pensée ne nous empêche pas d'être gais malgré le terrible spectacle

que nous avons sans cesse sous les yeux. Un exemple : les parapets des tranchées sont pour la plupart faits de cadavres dont nous utilisons l'entre-jambe comme créneaux. La terre calcaire est tellement imprégnée de sang, que chaque coup de pioche fait filtrer un filet de liquide rougeâtre. C'est incroyable, n'est-ce pas, mon cher papa? Quand nous raconterons cela plus tard, on ne nous croira pas.

« Je t'envoie à mon tour un colis contenant le casque d'un officier bava-rois tué par nous lors de la dernière attaque. Je vais d'ici peu t'envoyer son alliance afin que tu l'adresses à sa famille; je la lui ai prise sur son désir et je tiens à m'acquitter de cette mission. Nous montrerons ainsi que les officiers français n'oublient jamais l'honneur et ne sont pas comme nos ennemis, des voleurs... »

— Votre fils est officier?

Le père Ledru m'a répondu :

— Nous lui avons donné une bonne instruction; c'est à ça que ça sert! mais ça ne leur tient pas lieu de chaufferettes, les pauvres petits! ils ont les pieds gelés, avec des galons d'or ou de laine; moi, monsieur, je ne peux plus dormir. J'ai toujours souffert du froid aux pieds, dans le lit; la mère me faisait une boule, le soir. Eh! bien je m'en prive maintenant. Avec ça, on est plus comme nos gosses.

A MISS T., LONDRES

10 décembre, Paris.

Chère amie,

Vous vous préoccupez aussi des rapports entre Français et Anglais. Dès août, je vous écrivis un peu effrayé pour vos Tommies. Je crois qu'entre hommes de troupe, une parfaite camaraderie s'installe ; les vôtres plaisent aux nôtres par leur sang-froid, leur mépris un peu fol des précautions. Ils prodiguent le tabac de Virginie, les pipes, les confitures ; tous les cadeaux que vous leur faites, ils les partagent avec leurs camarades d'ici. Quant aux officiers, j'ignore si la liaison s'opère entre eux de même.

Alliés ! Etre alliés ! Songez-vous à la « tension » redoutable d'une entente qui se prolongera, avec des tempéraments, des instincts malheureusement incompatibles, des idées différentes et reçues dès l'enfance, celles dont les races sont formées et qui créent parfois d'irréductibles incompréhensions ?

Il y a là un problème à peine entrevu aujourd'hui et lequel, grâce à Dieu ! on écarte par principe ou par prudence.

A la vérité, je ne crois pas que mes compatriotes aient une vue claire de votre œuvre de guerre, prodigieuse, invraisemblable : aucun superlatif ne me semble exagéré. La France s'en rendra compte plus

tard, quand elle connaîtra mieux votre histoire. Mais « Tipperary » et vos tailleurs militaires, commencent à faire de bonne besogne parmi nous. J'ai beaucoup d'espoir pour l'avenir de notre amitié, je voudrais fonder des ligues pour l'échange de nos garçons et de nos filles, je finirai peut-être dans la peau d'un chef de pension anglo-française. Il faudra construire le tunnel sous la Manche. Combien il serait utile, en ce moment, ce « tube » sous-marin !

Hélas ! les Tommies aux pieds gelés, de l'hôpital Camastra, disent naïvement des choses à quoi nous ne savons que répondre. Ils croient, je vous assure, être seuls à défendre Paris. Vos quelques milliers d'hommes, sur une étendue de trente kilomètres du front (qui ne sont pas encore les légions de Lord Kitchener), ne se fondent pas assez avec le reste de la ligne. La guerre de tranchées les désappointe.

Nos officiers jugent les vôtres « sans gêne », éternel et classique conflit des règles de politesse. Le lieutenant A., en traitement au Val-de-Grâce, me raconte les façons des gradés ; au mess : ils s'assoient sur notre table et partent sans nous tendre la main ! Les muffles !

Je lui explique qu'en Angleterre, les hommes bien élevés ne se la donnent jamais, à moins de circonstances exceptionnelles. Que ne doivent-ils penser, vos cadets de famille, de nos brusqueries, de nos familiarités, de nos vulgarités de soudards ?

Les Anglais chassent l'habitant de chez lui, s'y installent en maîtres, parce qu'ils redoutent les espions, et l'on m'assure que les Anglais ont, en cela, bien raison. Et nous, sommes-nous si doux pour les civils ?

Reproche plus grave : le lieutenant A. prétend que l'officier anglais n'interrompt pas son « bath » pour obéir à un commandement, qu'il est parfois en retard à cause de l'heure du thé, mais il fait des enfants aux filles du Nord, ce qu'il appelle « Souvenir ». Excellent « souvenir » bien préférable à celui que déposent les Allemands dans les borinages flamands.

Après? Plus tard?... Aujourd'hui, la France reconnaît le protectorat britannique sur l'Egypte; l'Angleterre, en échange, reconnaît celui de la France sur le Maroc. Notes, formalités de diplomates. Il y en aura d'autres, et des règlements de comptes : mais nous connaissons votre loyauté! Ne serons-nous pas, toujours, vos avant-postes sur le continent? Nous avons trop d'intérêts en commun, pour que des différences de manières ne soient vite oubliées. Mais combien nous nous ressemblons peu!

En attendant, l'espionnage devrait être mieux puni à Londres, même dans la Society. Chez nous, celui qu'on poursuit et fusille, c'est l'espion des concierges. Dans les Cours et les Ministères, il en est un autre, plus haut placé. Trop de couches se superposent. Une guerre moderne se fait à tous les étages de l'édifice social. Nous ne savons, au premier, ce qui se dit aux combles. Il faudrait coller l'oreille aux portes, si cela ne répugnait pas.....

Deux types d'hommes incarnent pour moi la présente guerre en 1914 : le Français, poilu et loqueteux, celui qui dit « les Boches », et chante des plaintes sur l'Alsace-Lorraine; une race de soldats qui savent

« what they are up to ». Et puis, les « Boches » aussi, qui savent trop ce qu'il veulent ! La vraie lutte est entre ces deux-là : ils se battent et se font tuer pour une vieille idée simple « comme deux et deux font quatre ».

Mais au-dessus d'eux, un système planétaire gravite, grince ses sphères ; une folle danse des mondes s'agite, loin, si loin ! ni Guillaume, ni Joffre, ni Lord Kitchner ni les ambassadeurs, ni M^{me} de Thèbes n'en perçoivent les sons. On retient sa respiration pour mieux entendre cette musique stellaire, et l'on se lasse d'écouter...

Dans les autres guerres qui vont se greffer sur cette campagne de France — car j'en imagine une série — il y aura *la vôtre*. Les Allemands ne la prévoyaient pas, les Français ne sauraient encore la concevoir. Le dernier mot pourrait être à vous. Vous occupez les mers où s'obtiendra l'ultime décision. « Rule Britannia ! It's a long long way to the End... ».....
.....

UNE LETTRE DU FRONT

4 décembre 1914.

« J'ai vu enfin notre sergent. J'avais appris que des chasseurs à pied redescendaient de Belgique, et cette fameuse X^{ème} division dont nous sommes tous deux. Je suis donc allé de cantonnements en cantonnements, de granges en granges, criant : Sergent Desroches !

Sergent Desroches ! Tous dorment encore, harassés d'une longue étape de nuit, mais peu m'importe d'en réveiller cinquante pour en trouver un. Enfin, de sous un tas de vêtements bleus, une voix sort, lourde et grognante : — Et quoi ? C'est Cacan ! Quel cri et quel bond !... Ah ! vieux, comment vas-tu ? — Car tous deux sommes aussi grognards l'un que l'autre, et faits aux usages militaires.

« Ses traits sont accentués par la vie brutale. Sourcils tendus et allures brusques, et sans transition, tout d'un coup nonchalantes. Nos visages n'ont plus gardé que deux expressions... mornes ou hilares.

« Au milieu de discussions confuses sur un tel qui a pris le lit de l'autre, quand tels et tels couchent sur la paille, assourdis par le vacarme de ces criards, nous avons tout de même pu nous demander des nouvelles de chez nous, et vous imaginez ce que c'est que de se retrouver dans ce chaos ! nous sommes restés cinq heures ensemble, nous communiquant par instant les lettres précieuses des êtres qui nous sont chers, nous les rendant sans commentaires, et, continuant avec le voisin d'occasion à causer de popote, de rapines ou de faits de guerre.

« Tout de même, quelle joie de redevenir soi-même pendant quelques instants ! J'ai pu prononcer et entendre votre nom ! oublier la guerre, un peu ! Voyez-vous, on cesse d'être soi-même, on est n'importe qui, jusqu'à ce que...

« Ah ! les cauchemars des blessés que je garde ! Et les testaments que j'ai lus — quelquefois à moi dictés ! Braves gens que la mort délivre du militaire, et laisse

paraître enfin ce qu'ils sont en réalité. On ne peut pas, on ne peut naturellement pas être autre chose qu'une brute, et ne pas souhaiter d'en être une pendant ces longues heures vides. On ne peut pas penser — il ne faut pas. On ne peut ni lire, ni écrire, car la pensée libre vous donne « le cafard », on ne peut que dormir, ou boire, ou jouer aux cartes... ou être une brute gueularde et sans morale.

« Nous avons dîné ensemble, il m'avait invité au *mess* et nous vous aurions voulu à cette table de sous-officiers de tous âges, de tous pays, de toutes conditions, les uns tout neufs, qui n'ont presque pas vu le feu, les autres vieux de quatre mois de guerre, et de tous les combats. Au dessert, ils se lèvent, et chacun lance sa petite romance. Il y a le comique, il y a le ténor qui module, et le chanteur sentimental qui « nuance », les yeux à demi clos, et une grimace pour sourire.

« Ensuite, Desroches m'accompagnant un peu sur la route noire, à l'abri d'une encoignure, nous avons pu causer seuls. Et vous étiez encore présent. J'avais lu ses notes, dans son carnet. Entre autres choses m'avait frappé cette crainte de ne pas en faire assez; tout ce qu'on a le droit de reprocher au militaire, il le retourne contre lui-même. Pour un cœur comme le sien, le « N't'en fais pas » qui est le mot d'ordre, est un défi à l'enthousiasme. Il ne faut surtout pas être différent des autres. Je crois qu'il a eu très peur de descendre au niveau commun, et qu'il a beaucoup souffert de l'isolement parmi ces masses d'hommes.

« C'est très difficile de voir claire sa route à travers la discipline.

« Prenez n'importe lequel de ces hommes, il vous dira : « Vivement la paix ! » et quelques moments après, dites-lui que l'Allemagne cherche à négocier avec l'un des alliés : le citoyen revient à lui, et alors, quelle résolution ! Il faudrait que les officiers comprissent bien, et les eussent eux-mêmes, les sentiments du moindre paysan. Trop de fois les formules militaires éteignent chez l'officier ce qui pourrait faire la *communion*. On aurait pu aviver la flamme, mais n'importe ! cela ira jusqu'au bout, si loin soit-il. Au moment du danger, chacun redevient « soi », avec le souci de bien faire et de briller, qui est au fond de tous les Français.

« Ce qui bientôt sera impossible, c'est le civil. Il nous gêne, et nous le martyrisons. Et pour nous, en effet, il est un suspect. C'est par lui que filent les renseignements, et pour nos vivres, il empiète sur nos rations ; dans nos marches, il encombre la route. Le rêve, c'est un pays évacué, où l'ennemi n'est plus et où l'on fait militairement ce que l'on veut. On s'installe bien en démolissant tout ce qui gêne. On allume le feu avec des meubles fragiles qui font du petit bois, et le pied d'une table en chêne tourné est une bûche autrement commode que le bois de sciage de la cour. Il n'y a pas à discuter. On vous répond, bourru et indigné : « Et ceux qui ont tout perdu alors?... Faudrait qu'à ce salaud-là la guerre lui profite ? » Car voilà le fond de tout : l'égalité. C'est peut-être l'obsession des charniers où tous se ressemblent, qui nous fait si égalitaires.

« Comment la nation vivra-t-elle durant ces jours et ces jours que la guerre durera encore ? Car il n'y a

pas, il faut que la vie reprenne avec tout son trafic et son commerce. Que les écoles soient suivies, que les navires importent des produits, que les hommes qui restent les manufacturent. Le paysan ne lâche pas son champ ; sous les obus parfois, il le soigne et prépare la germination prochaine. (Ils sont têtus dans ce Nord, et autour des canons de troisième ligne, ils viennent cultiver, suivant pas à pas le terrain conquis... la force de vie dans ceux-là!) Un jour, peut-être proche, nous allons donner un effort probablement décisif. Nous sentons que l'on prépare quelque chose, on doit fabriquer des canons de grosse artillerie (on les avait négligés), des obus (depuis un mois déjà, on recherche des ouvriers tourneurs); nous sentons comme un lutteur qui reprend souffle et va retendre ses muscles. Maintenant, au travail ! comme les paysans entêtés à suivre les saisons malgré les cataclysmes. Ce qui serait épouvantable, ce serait que, derrière les troupes, on renonçât à la lutte, et que la vie devînt impossible à notre retour, quand il y aura de grandes choses à faire. Ces jours-ci ont été très bons et il y a d'excellente besogne d'accomplie. Les Russes ont tout de même servi de teinture d'iode qui décongestionne ce front. Cette bonne besogne en prépare d'autre, et nous voyons de nouvelles divisions que l'on entraîne au nez des « Boches ».

« Mon maître bien cher, voici mon tour d'aller dormir, je vous quitte, ceci partira tel quel, car je tombe de sommeil. A vous de tout cœur.

« F. C. »

15 décembre.

Ciel bleu d'ardoise mouillée, vent dans les arbres aux mousses trop vertes, rayons horizontaux du bas soleil d'hiver, fenêtres des immeubles voisins derrière lesquelles des inconnus attendent des lettres, matinée de ce 15 décembre 1914 !

Le balai rase la trame des vieux entrelacs de Smyrne sur lesquels j'ai grandi, que tous les miens ont foulés, par combien de pieds usés qui tour à tour se sont déchaussés pour le suaire... Nous prendrons bientôt le même chemin, vers les hauteurs de Passy, le cimetière aux cyprès faméliques.

Je traîne mes sandales dolentes sur les entrelacs du tapis, en relisant une feuille maculée prise dans le calepin d'un camarade.

Une partie de la lettre est écrite au crayon Conté, l'autre à la plume, d'une encre étendue de salive et de tabac. Des notes, des impressions, des renseignements souvent biffés, des mots qui manquent, des réticences de modestie.

Ces lettres de soldats nous raccrochent à la vie par une chaîne qui s'allonge ou se raccourcit, selon les jours : puisse-t-elle ne pas se rompre, dans cette solitude des êtres que les séparations livrent au désarroi...

Deux hommes se retrouvent là-bas, dans la foule des régiments, comme des épingles d'une même

pelote perdues dans le chaume des champs où la faux a passé.

Le destin réunit ces deux hommes, à confronter leurs métamorphoses dans la lueur d'un sanglant crépuscule, ou dans le gel de la lune à son premier quartier.

Revenants, fantômes de temps révolus, ils recherchent parmi les ruines, des restes. Des noms volent dans la ténèbre, tels les phalènes qu'un coup de vent rapproche, qu'un autre plus fort dispersera. Bonshommes de glaise, sur une litière de fumier, leurs voix rauques s'adoucissent pour parler des êtres et des choses laissés en arrière, si près, si loin, dans des lieux qu'ils imaginent pareils... mais où tout s'assombrit et s'efface dans le morne de l'attente!...

On dit que la vie est la seule chose qui nous appartienne : Nous appartient-elle? Du moins pouvons-nous la donner.

Si nous ne donnions qu'elle, serait-ce assez?

« Un homme ne compte pas, écrit William James, si incapable d'aucun sacrifice, et d'autre part quelles que soient ses faiblesses, s'il est prêt à donner sa vie pour la cause qui lui est sacrée, son héroïsme l'ennoblit assez pour que nous passions sur tout le reste. Quand même il nous serait inférieur à bien des égards, si nous nous cramponnons à la vie tandis qu'il s'en défait comme on jette une fleur, nous sentons que cet homme nous dépasse. Chacun de nous est intimement persuadé qu'il rachèterait ses fautes aisément,

s'il pouvait traiter sa propre vie avec cette magnanime indifférence. C'est un mystère métaphysique dont le bon sens lui-même a quelque intuition, qu'en embrassant la mort vous vivez de la vie la plus haute, la plus intense, la plus parfaite, dont l'ascétisme a été toujours, dans le monde, le fidèle champion. La folie de la croix, que l'intelligence se refuse à comprendre, conserve à jamais sa signification profonde et vivante... »

Odon déclame ces paroles célèbres du philosophe américain, ces phrases choisies. Odon, l'élégant qui trépigne dans l'impatience d'une mort réparatrice, croit avoir racheté ses vices ou son inutilité. Rachat!! Rachat?

Odon revient des bords de l'Yser où tout de lui, sauf son anodin visage, fut déchiqueté par un obus. L'oisif voluptueux, l'inutile et las essayeur de toutes les délices, s'est senti supérieur à ce dont il se croyait capable. N'aviez-vous donc rien aimé, ni cru à rien. Odon?

— Pour la première fois, dit-il, j'ai fait quelque chose de propre, j'ai vu que je pourrais valoir quelque chose.

Modestie touchante d'Odon qui, jusqu'ici, prenait trop de soin de la cacher aux autres. Il se vanta, dilettante, d'être un égoïste. Nous ne demandons pas de si humbles contritions à vous qui revenez vivants des bords de l'Yser. J'admire tout chez ceux qui reviennent de la Mort.

A-t-il donc fallu, Odon, le délire du carnage, et l'ivresse d'un assaut dans les fumées de la poudre.

pour que vous connussiez la sainte exaltation? Enfin, Odon, vous vous êtes conduit d'une façon bien magnifique. Vous comprendrez mieux, maintenant, la vie; il faut l'avoir chérie, pour que ce soit un geste sublime, de « s'en défaire comme on jette une fleur ».

L'héroïsme ne semble permis au soldat que rarement — mais toujours le sacrifice s'impose, auquel on ne se soustrait que par le crime, et au prix de sa propre déchéance.

La guerre donne une rude leçon d'humilité à l'orgueilleux.

Le soldat n'a pas à juger *si la cause est juste*, et elle lui doit être sainte, par delà les limites assignées à la raison. Instinct ou loi subie, qu'il ne cherche pas à comprendre. A la guerre, la liberté de l'individu peut être nulle, et le plus cruel pour lui, mais le plus noble aussi, c'est qu'elle le soit dans l'anonymat d'une égalité fraternelle. La guerre commande toutes les vertus dont la moindre, en temps de paix, signale un homme à notre respect.

Maîtriser ses nerfs : pour certains, devoir surhumain. Essayes-tu de faire mieux que les autres? magnanime effort. Cherche l'occasion héroïque : peut-être te fuira-t-elle toujours. Meurs dans d'horribles souffrances : ce n'est pas encore assez, car tu veux, héros, que ton acte comporte le choix, la conscience pleine du risque, la responsabilité et le don de toi-même, qui est plus, tu le sais, qu'une fleur qu'on jette négligemment.

Beauté des citations à l'ordre du jour! Pour une de ces missions d'honneur, réparties comme les corvées et les rations de soupe, le chef a besoin d'un homme,

quatre lèvent la main, ils veulent être l'élu : quatre héros, comme celui qui se précipite sous un train pour sauver l'inconnue qui tombe ; comme celui qui refuse une place dans la barque au moment du naufrage ; comme votre ordonnance, Odon, quand elle accourut parmi la mitraille, pour que vous ne fussiez pas fait prisonnier. Doutez-vous encore que cet homme soit de la même essence que vous ?

Ceux-là sont des héros nés. Dans la guerre, et hors de la guerre. Mais la guerre unificatrice brouille les noms, comme les numéros dans un sac de loto, qu'une main en tire au hasard. La guerre moderne porte en elle la fatalité du cataclysme ; elle étouffe sous sa pluie de cendres la voix du héros dont elle cache le geste. Nous disons qu'il « est tombé au champ d'honneur » et nous avons encore des formules plus grises. « Heldentod » est celle dont l'Allemagne salue la mort de ses plus obscurs soldats. Laissez-nous vous vénérer ! Mais, en voulant embrasser la mort, vous ne vécûtes pas, Odon, la seule vie qui vaille, ni la plus haute, si la plus intense. La page de William James est écrite pour les salons, elle sonne, aujourd'hui, comme le discours élégant d'un rhéteur à la table du riche.

Ne méprisez rien, et surtout pas la vie, vous qui avez vu la mort sans effroi !

Tout semble fade, cet hiver, qui n'est pas jailli de la source sacrée où nos lèvres sèches trempent leur soif. Ne parlons pas aux soldats d'ascétisme ; qu'ils surmontent l'horreur de la mort par passion de la vie, par amour de ceux qu'ils aiment, de ce qu'ils regrettent d'avoir quitté, de ce qu'ils veulent perpétuer, de ce

qu'ils voient dans la nuit qui ne ment pas, elle, l'impitoyable nettoyeuse des cerveaux.

« Parle, parle, sergent ! Je ne comprends pas tout ce que tu dis, mais ta voix est un son de vie dans le concert de la mort ! »

Matinée de ce décembre 1914, ciel bleu d'ardoises mouillées, squelettes des arbres aux mousses d'un vert métallique sous le soleil sans chaleur, solitude des fenêtres derrière les palissades nues du jardin, paysage d'agonie, combien vous rendez plus précieux et plus désirable le juillet assoupi dans sa chaleur !

Vive la vie !

U N E L E T T R E D U F R O N T

Ainsi, parce que je vous demande des « nouvelles », vous avez cru que je souhaitais des journaux ? Que non pas ! Nous en avons ici, quelques-uns arrivent et nous ne les lisons que pour passer le temps : ils ne nous intéressent pas.

A part ce qui transparaît des efforts de la diplomatie, nous n'y trouvons rien de ce que nous désirions tant savoir et qui nous obsède et nous inquiète : votre vie à vous tous, vos pensées, ce que vous faites, en attendant ainsi. Nous voudrions tant qu'en ouvrant un de ces journaux, ce fût comme une grande lettre de vous tous, et croire entendre de chères voix parlant de vos petits soucis à côté de notre grand devoir.

Elles sont si précieuses, ces lettres de famille où l'on nous dit que tel jour il a fait froid, que des poussins sont nés, ou que la mare sera vidée... Savez-vous que nous sommes bien surpris qu'il n'y ait plus d'accidents de tramways? Nous restons sceptiques — et nous lisons par désœuvrement ces histoires de héros dont les journaux sont pleins et dont un journal fait exprès pour nous, nous fatigue.

Au fait, il est vrai que vous, n'est-ce pas, ces histoires vous intéressent; et ne songeant qu'à nous, il vous plaît qu'on vous donne de nous un portrait « arrangé » comme ces photographies offertes en prime par les grands magasins. Nous ne pouvons tout de même regarder sans raillerie l'image d'un monsieur si bien campé devant l'éternité.

Je suis certain que, chez vous, les garçons allant au collège, portent un bonnet de police et tendent le jarret en rêvant à la manière de devenir un héros. Ils ne savent pas, les chers gosses, que cette gloire n'a pas d'éclat ici, et que nous sommes des hommes tout ordinaires sur lesquels le sort s'appesantit. Sous l'étreinte, chacun réagit à sa manière, selon ses forces, ses nerfs, heureux s'il peut n'être pas au-dessous de la circonstance.

Nous sommes ici pour le devoir, l'accomplir nous suffit, et ceux qui cherchent la gloire ou défient le sort, nous agacent; ils ont un peu l'air de travailler pour eux-mêmes et de se pavaner devant nos pensées douloureuses. Nous savons si bien que, même pour la gloire, le hasard ici est encore dieu. C'est à lui que nous devons et le poste dangereux où nous

tomberons obscurément, et la place en lumière où l'honneur nous touchera. Combien reposent sous un tertre anonyme, qui devraient être sous la stèle des héros ! Seuls, des camarades répètent leurs noms et honorent leur mémoire ; on ne sait pas toujours ce qu'ils ont fait, mais on sait ce qu'ils valurent parmi ceux qui attendent leur tour de combat, comme la corvée, en exigeant que ce ne soit pas toujours les mêmes qui y aillent. Nous savons lesquels n'écoutent jamais l'épouvante. Nous connaissons les braves avant qu'ils se connaissent eux-mêmes, et, de ceux que l'occasion a déjà révélés, les noms sont sur toutes les lèvres, à leur passage, et les faibles se rapprochent d'eux pour s'encourager.

Bristish Head Quarters. X^e Brigade.

« J'avoue », m'écrit Philipp, de Dixmude, « que si l'on n'objecte pas d'argument plus sérieux, contre la guerre, que ses inforts et ses privations dans l'ordre de la vie matérielle, je ne vois pas le bien-fondé des plaintes pacifistes. L'humanité ne se révolte contre ces souffrances, pas plus que contre l'accouchement par exemple, qui est douloureux aussi, et dont l'inévitabilité est admise par les mères. La guerre est la suprême exigence que la nature impose au sexe mâle, comme la parturition aux femmes. Les guerres sont les tortures de l'enfantement de l'Ere nouvelle... »

Ces lignes sur un grand papier-diplomate, glacé, solide, timbré aux armes d'Angleterre. Le gamin qui

les écrit était encore à Oxford, il y a six mois. Il méprisait l'action, croyait à la sainteté de l'art, à l'inutilité du mouvement qui dérange les lignes, entre son sofa où il fumait l'opium, et son harpsichord sur lequel il jouait des fugues de Bach !

« Dans les moments de repos, il y a près d'ici un piano et je continuerais mes études du grand Sébastien, si je n'étais aussi sollicité d'accompagner mes chanteurs de camarades, amateurs du *Gaiety*.

Tipperary, Beautiful Baby Doll et *Cant you go back to Michigan* sont parmi les « nuisances » de la campagne, les plus pénibles pour votre petit *Father Bach* ! »

Une photographie, dans la même enveloppe, représente Philipp avec une moustache noire et des yeux qui reviennent de l'autre monde. Mélancolie pathétique de cette silhouette en khaki ; métempsychose ! Je dresse cette image à côté de la reproduction du groupe de deux petits garçons et de deux filles, que je faisais poser avec tant de peine, pendant qu'Aunt Brunnel lisait à haute voix les aventures de M. Pickwick. Philipp n'écoutait rien, mais éclatait de rire, chaque fois que mes lunettes tombaient sur le parquet. C'était à cette époque-ci, un peu avant Noël, et l'on se préparait à partir pour le Nord, chez le grand-père, auprès de ses fabriques du Northumberland. Philipp s'est engagé, ainsi que devait le faire l'héritier du baronnet, le futur directeur du Creusot de l'Angleterre. Jim, seize ans, veut s'échapper d'Eaton, et imiter son frère Philipp. Marjorie interrompt son rêve d'*Alice in Wonderland*, aide à la cuisine des réfugiés belges, et Cynthia apprend à bander des plaies.

Scarborough vient d'être bombardée par la flotte allemande; elle est venue; elle a tiré ses boulets; elle est repartie comme elle était venue. Londres attend les zeppelins. « Bon pour le recrutement », grogne Kitchener.

Un secrétaire de l'Ambassade à Paris me téléphone que la grande victoire navale de la semaine dernière (navires allemands capturés là-bas, là-bas dans l'Océan Pacifique, et dont nos journaux ne parlent pas) est un fait gigantesque pour le commerce et le ravitaillement; que l'on ne doit pas arrêter son attention sur une misérable plaisanterie comme celle de Scarborough. Pourquoi l'ambassade ne force-t-elle pas nos journaux à nous donner ces bonnes nouvelles?

Personne en France ne se doute, en effet, de l'œuvre colossale que l'Angleterre accomplit dans le silence hautain de son Amirauté. Sans elle, que seraient nos côtes de la Manche et de l'Océan? Elle nettoie les mers en traînant un grand filet où se prennent les bateaux ennemis comme du *white bait* dans la Tamise.

Mais nous ne pouvons pas oublier les paroles de Kitchener : « Même Paris dévasté, et aurions-nous à descendre jusqu'aux Pyrénées, nous reprendrions l'offensive et serions vainqueurs ensuite. » Propos de cabinet sur les bords de la Tamise, tenus devant le feu, avant d'aller à l'Alhambra. L'Angleterre n'est, pas plus que la Russie, angoissée. Londres s'amuse encore. Londres dira toujours : « No use making one self too miserable. » Vienne danse au son des czardas. Berlin est à son ordinaire. Les deux jeunes comtes russes qui soignent leurs bronches à Cannes, nous écrivent

qu'ils n'ont pas un parent ni un ami sur le front. « Est-ce que vous fûtes troublé par l'expédition à Madagascar?... » demandent-ils. Pour eux, c'est une expédition...

Non, il n'y a pas la guerre, mais des guerres. Tenons à la nôtre, Français de l'Île-de-France, qui y avons nos fils et nos amis.

Comment toutes ces guerres vont-elles se fondre et s'achever en un bouquet de fusées d'artifice?

Je suis, chez moi, à Paris, la pensée aussi lucide que celle de lord Kitchener, mais ma pensée ne rejoint pas encore la sienne. Pour nous, la guerre ne se passe pas sur la terre étrangère.

17 décembre.

Le Gouvernement est rentré à Paris.

« La vie reprend. » Des affiches de cinémas, de musics-halls, de concerts et de théâtres bariolent les kiosques Morris qui, hier encore striés de bleu, de blanc et de rouge, semblaient des guérites de sentinelles.

Le Parlement va siéger, les magasins rouvrent; le gaz s'allume, les rues s'encombrent de voitures, le mot d'ordre est « reprise des affaires », confiance, sérénité.

Tel officier écrit à sa famille : « Surtout pas de mélancolie. Ne changez rien à vos habitudes. » Et il conseille les visites, les cadeaux du Jour de l'An. C'est la trêve des confiseurs. Une vie factice s'organise à l'instar de Berlin et de Vienne. Paris, si digne et si

lavé de ses taches, le Paris d'hier va faire une grimace, vaporise ses parfums de femmes, comme pour faire oublier l'incongru voisinage.

La politique reprend langue. Les partis doublent leur provision de cartouches et mettent la main sur le revolver.

« La Réaction, par le prêtre, essaye de se saisir de la tranchée.....

« Qui ne voit donc que nous sommes entre les mains de ceux qui, ne voulant pas la guerre, sans préparation, mais l'ayant acceptée et prônée même, au nom de l'Egalité, de la Liberté et de la Justice, ont plus d'action que vous, timides d'hier, sur un peuple qu'ils ont mentalement formé à leur manière? Les uns agissent avec les autres, pour nous tous, dans la collaboration de ces heures décisives, loin de la politique. Ayant besoin de toutes les bonnes volontés et de tous les optimismes, même les plus suspects, il n'est pas encore temps de nous épier et de nous reconnaître. Accommodons-nous des voisinages indésirables, quitte à les déplorer plus tard, quand nous serons vainqueurs. »

Ainsi s'adresse à nous mon ami le député socialiste. Mais est-il sûr que ses collègues ne s'épient pas entre eux? Il revient de la guerre, qu'il attende!

Les parlementaires sont gardés par des flottilles d'aéroplanes au-dessus du Palais-Bourbon. Pourquoi sont-ils partis, s'ils devaient revenir si tôt? Si demain l'ennemi faisait une nouvelle marche contre Paris, la fuite ne serait plus possible. Le Président et ses Ministres auraient à jouer les Bourgeois de Calais. La

corde au cou. Et pourtant, leur devoir serait ailleurs que dans Paris... mais il ne faut pas le dire !

Les pianos se font entendre quand on passe sous les fenêtres. Pourquoi ? Le Gouvernement est rentré. Sécurité dans l'air. Alors la guerre est finie ? Voulez-vous donc la paix ?

*
* *

Les Parisiennes, en allant ce matin faire leurs emplettes, dépliant leur journal, ont lu ceci : « Bombardement de la côte anglaise par la flotte allemande. » La flotte fraîche sort de sa boîte de joujoux pour Christmas, quitte ses eaux avec lesquelles le ton neutre dont elle est peinte se confond, et surprend la Licorne endormie dans son île. Asquith, Churchill, Lord Charles Beresford, chacun occupé à manger vos rôties à l'heure du thé, qu'avez-vous pensé, en recevant les télégrammes de Scarborough ?

*
* *

La princesse T. de X. est allée voir son mari, près du front.

Elle le rencontre à la poste où, vaguemestre, il porte la correspondance de son bataillon. Le prince sait que sa femme doit tenter le voyage, mais ignore quand.

Surpris, d'abord il ne la reconnaît pas dans son tailleur « genre guerre » et sa toque de toile cirée. Il laisse choir le paquet de cartes qu'il tient dans son sarrau. On s'embrasse, il demande des nouvelles des

enfants, et puis se tait, n'ayant plus rien à dire. On ne va pas ainsi au pays des héros.

— Maintenant que je t'ai vue, c'est bien, va-t-en. Je n'ai rien à te raconter.

— Mais, je suis venu de Biarritz jusqu'ici, dit-elle.

— Merci, f... le camp !

Elle lui apportait des tricots, des passe-montagnes. Le vaguemestre, dédaigneux, regarde et commande :

— Remporte cela ; ce n'est pas d'ordonnance. Nous n'avons besoin de rien.

M^{me} de X. fut mieux reçue par ceux qui ne sont pas son mari.

Elle a pris un repas dans la tranchée, et sa malle, dans la gare de Biarritz, était lourde de casques, de fer barbelé et de quelques balles dum-dum, quand elle débarqua, résolue à ne plus faire de zèle.

18 décembre.

Josselin, pour deux jours à Paris, demande à sa sœur où l'on peut danser. Y a-t-il un *Ciro's* ?

— Vous vous morfondrez là comme si ce n'était pas assez que nous battions la semelle dans la neige. Dansez donc !

Son meilleur ami était mort la veille, dans ses bras. Josselin a reçu la médaille militaire et fut blessé déjà.

Que la vie continue : telle est la loi, et sans doute la sagesse.

14 décembre.

Les femmes de Paris attendent des lettres de soldats, derrière des fenêtres moroses et muettes dont je ne puis détacher mes yeux. Les femmes de Paris ont la patience, et elles ont l'énergie; mais à elles, plus qu'à toutes autres, le temps dure, et il en est dont le désir de revoir un époux ou un fils, prend la forme d'une obsession.

J'en connais une pour qui tout obstacle s'aplanit, entre elle et le cantonnement de X... où se trouve le père de son enfant de trois mois. Un matin, elle part, le bébé dans ses bras, un petit sac pendu à sa taille.

Elle sait quels sont les dangers; elle part, toute de candide assurance, et dans un long manteau de laine bise, non pas munie de papiers en due forme, mais prétextant, chez le commissaire de police, d'une cousine à soigner dans un village picard; c'est donc bien à l'aventure qu'elle se met en route, avec un permis pour le chemin de fer.

Quand elle descend du train dans la ville où elle a, soi-disant, affaire, elle marche.

Le poids du nouveau-né est lourd, car l'enfant est de belle venue. Elle trotte à travers champs, le jour, se dissimule quand la nuit vient, couche dans les granges. Elle ne redoute pas les outrages, car elle porte un enfant, son bouclier, avec sa candide assurance. Elle patauge dans la boue, sous la pluie; un soir, elle perd une de ses bottines, retire l'autre, et attend les premières lueurs du jour pour retrouver la

manquante. Elle ôte ses bas, et n'en ayant pas de rechange, va nu-pieds.

Madame Laplanche se dirige vers la guerre, et comme dans un orage le tonnerre, elle croit entendre de tous côtés le canon. Elle va vers la guerre, et ne voit que la campagne s'étendre indéfiniment; des hameaux aux arbres grêles, des fermes, un simple paysage d'hiver. Où est-elle? Qui lui dira son chemin? et quoi répondre aux questions qu'on lui posera? Elle se dissimule, elle est prise de désespoir; quand les gendarmes, l'un après l'autre, l'interrogent, elle n'a plus d'esprit, elle s'embrouille. Une fermière lui prête un tablier et un fichu, elle accroche son sac à sa taille, sous ses jupons, ce qui la fait paraître difforme. Elle a plusieurs fois envie de s'enfuir et commence à comprendre la sottise de son équipée.

Mais un militaire lui assure qu'avec prudence, patience et adresse, peut-être pourra-t-elle *le* voir à la fin, son homme, s'il est encore vivant, car « ça chauffait dur, ces jours-ci, près de X... »

Et son désir devient si impérieux qu'elle en oublie ses misères. L'homme avait dit : — Des femmes ! C'est pas ça qui manque près des lignes. Une fois que vous serez à Saint-Pol, il y aura moyen de vous arranger. Il y en aura toujours une pour vous donner un tuyau.

Le cinquième jour, l'enfant tousse, il a de la fièvre. Il refuse le sein. La mère croit devenir folle. Elle est prise de vertige. A bout de force, elle tombe au bord de la route.

Une automobile passe; les roues de devant s'enlizen

à quelques mètres de l'endroit où Madame Laplanche s'est effondrée.

Une femme descend de la voiture, pendant que deux chauffeurs réparent. Cette personne est jeune, cheveux blonds frisés, casquette de cuir, et sa voix rauque, les mots immodestes dont elle interpelle ses compagnons font bien peur à Madame Laplanche.

Toutefois un colloque s'établit entre les deux voyageuses au sujet de l'enfant malade; il est convenu que si l'automobile se remet en marche, la mère et le petit seront convoyés à Saint-Pol.

Madame Laplanche ne se sent pas de courage pour dire non — ni le droit, en pareille détresse — quoique la soi-disant infirmière ait l'air « bien originale » et d'un genre qui ne vous revient pas.

Ce que Madame Laplanche dut écouter, je n'en appris que ce que ses gestes m'en ont traduit, par des bras levés au ciel.

— Faut-il, monsieur, qu'il y en ait, des gourgandines ! Enfin j'avais le gosse et je voulais voir mon mari !

Saint-Pol est, comme le décrit l'heureux Hélié, une ville assez gaie en temps de guerre. Si les bombes d'avions pleuvent parfois sur elle, comme des dragées de baptême, on y fait chère lie. Le vin de Champagne y coule comme la bière; les bijoutiers, les traiteurs, les libraires s'y enrichissent. Les Anglais ont fait venir des bar-maids pour les servir dans des salons de thé et des tavernes. Le long des trottoirs, c'est une foule d'officiers en khaki, de soldats français, de goumiers en khaftans bleus, et des filles se promènent, haut perchées sur les

talons de leurs souliers à empeignes blanches, une badine à la main, vêtues de ces complets à redingote, de ces jupes courtes et plates qui les font pareilles à de jeunes garçons.

Madame Laplanche comprend qu'elle est *dans la guerre*, et pourquoi l'on dit que nos hommes ont un si bon moral. Sa bienfaitrice le lui a assez dit : Là où il y a beaucoup d'hommes, il faut bien du plaisir et des femmes.

Madame Laplanche n'avait plus d'illusions sur la blonde à la voix de rogomme. L'ayant beaucoup remerciée, Madame Laplanche se déroba : elle prit une chambre chez une fruitière.

Ce n'était pas encore la tranchée ! le cantonnement de son mari était à une distance qu'elle désespéra, une fois de plus, de jamais atteindre...

De Saint-Pol, il faudrait gagner Béthune, et de là ?

Un paysan lui offrit une place dans sa charrette, il allait, lui aussi, à Béthune avec un chargement de carottes et d'oignons.

Le temps était devenu plus froid, il gelait, une neige fine saupoudrait des espaces vides, les terrains à peine ondulés du pays du charbon, et ces routes aux rares voyageurs, où filent les autos militaires, bolides éclaboussant au passage la malheureuse et son fardeau sur les bottes de légumes.

Passerait-elle encore des nuits dans une ville ? On dit Béthune pis encore que Saint-Pol.

Le paysan encouragea Madame Laplanche.

— Voyez-vous, la mère, c'sont les Parisiens qui croient tout ça. On n'a jamais autant travaillé par ici. Y s'en fait

des fortunes ! Y a des terrains que c'est plus riche en cuivre, en fer qu'en cailloux. Un vrai arsenal ! Ce que ça vaudra quand ils déterreron les balles, la mitraille, les morceaux d'obus ! Y en a qui veulent acheter tout de suite. Si on avait de l'argent ! Ah ! quel beau commerce ! La guerre, ça n'arrête rien par ici. Les semailles sont faites. On ne lâche pas son bien à cause des shrapnells. Chacun est content d'emplir ses poches. A Béthune, c'est la rigolade, y zont de quoi godailler, les officiers avec leur paye !

Madame Laplanche se décida pour Nœux-les-Mines, village aux maisonnettes toutes pareilles, derrière leur jardin potager ; habitations d'ouvriers, propres à l'intérieur. Elle y prit quelque repos ; elle s'offrit même le luxe de faire sa toilette à fond, car les mineurs ont des établissements de bains et des douches. Elle voulut laver la trace de ses privations à l'approche de l'époux. Mais le plus difficile de l'expédition restait encore à accomplir.

Madame Laplanche s'arrangea avec une commère qui, tous les trois jours, porte des oranges, du sucre et des quatre-quarts, à V..., c'est-à-dire à l'ouverture du boyau de trois kilomètres qui mène aux lignes.

Autour de Béthune, dans les corons ou dans les fermes, d'innombrables errants viennent chercher un abri ; famille aux patois incompréhensibles, pauvres diables que ravitaillent les braves gens de la ville. Il fallut piétiner dans des cours gluantes de fumier, attendre de porte en porte, pendant que la marchande pérorait.

Sur la route, ce sont des patrouilles, des estafettes, des convois, des sentinelles. Plus on se rapproche du

front, plus l'aspect des lieux déconcerte : un pays congestionné par la fièvre, comme un affreux mal crevant et d'où s'écouleraient toutes sortes de sanies. Une pléthore de vie dans un décor de ruines ; des constructions à moitié détruites et qui n'ont plus leurs trois dimensions, devenues toutes plates comme des découpures d'ombres chinoises ; des pans de murs avec des trous dedans, et qui ne se raccordent à rien, des cheminées tronquées comme des colonnes de sépultures ; des cimetières, le long des routes ; des tombes, des tombes, des tombes, des croix de bois, la mort fleurie, honorée et vite oubliée, dans la course des cyclistes, des pétrolettes et des automobiles. Une vie grouillante, intense, pressée, indifférente, des appels, des crépitements de mitrailleuses, des salves, au loin ; le silence, puis du bruit encore ; dans le ciel, un nuage blanc, un sifflement, un obus décrivant sa trajectoire, un ballon captif au bout d'une corde, monte ; et — si incessante que bientôt accoutumés vous ne l'entendez plus — la canonnade.

Madame Laplanche, joyeuse à la fois et saisie d'épouvante, rit, pleure, regarde les tiges de fer, les poutres qui pendent des faîtes sans ardoises ni tuiles, les arbres décapités, les branches hachées, les cloaques où la voiture s'embourbe pour faire de la place à un détachement de soldats. La dévastation — et au milieu de ce sinistre chaos, des chansons, des hommes, des hommes boueux qui chantent, des visages de santé, par centaines, par milliers, anonymes, des hommes parmi lesquels, peut-être, le papa du paquet qui pleure dans les bras de sa mère, chante aussi.

Un passage à niveau ; une sentinelle. Voici V..., le

dernier petit village, et puis la tranchée. Le long d'une palissade, des femmes comme un jour de foire se tiennent assises ou debout, leurs paniers à terre. De la volaille, des lapins, des légumes frais. Une de ces femmes porte sur un éventaire : papier à lettres, chaînes de montre, menus objets dont elle tire un gros profit.

Madame Laplanche est à l'orifice du boyau. C'est de ces coulisses que, peut-être, *il* va sortir.

Elle s'enhardit, elle demande ; elle arrête les hommes : Ont-ils vu le caporal Laplanche ?

— Laplanche ?

— Il a été évacué il y a trois jours.

— Blessé ?

— Ah ! oui, ceux qui en sont revenus, ils peuvent dire que la mort ne veut pas d'eux.

Où est-il ? Madame Laplanche ne se rappelle pas comment, elle aussi, en est revenue. Quand elle rentra à Paris, Laplanche était au Val-de-Grâce.

22 décembre 1914.

Une pluie froide et dure, une sorte de grésil crépite en tombant sur le toit de la vérandah ; ce soir remplaçant Adèle à l'ambulance de la gare de X., Madeleine ne rentrera pas. J'étais seul, j'ai prié Gratien de m'apporter les dernières lettres de son frère Stéphane, le lieutenant de chasseurs ; lettres écrites pendant la bataille de l'Yser.

Gratien affronte l'hiver à Paris ; les médecins veulent l'expédier à Malte, mais il ne consent pas à s'éloi-

gner ; il a déjà suivi un convoi américain jusqu'à la Panne ; il en suivra un autre, il veut revoir son frère.

Stéphane était en Chine jusqu'au mois d'août, après deux ans d'exil à l'Université de Harvard, pour ses études de mathématiques supérieures. Les deux frères, orphelins de bonne heure, firent, dès leurs classes achevées, le tour du monde. Stéphane est revenu en France pour son service militaire ; puis il alla à Heidelberg, à Bonn, suivre des cours. Gratien passait l'été à Saint-Moritz, et à Cannes ses hivers, à cause de sa santé ; il se lia avec des Russes, des Autrichiens, des Allemands. Il ne possède plus que des malles et n'habite, depuis la mort de ses parents, que des hôtels ou les châteaux de ses amis. Cette vie errante ne nuit pas à son esprit sérieux. Il a déjà signé deux ouvrages sur Kant. Sa bibliothèque se compose de deux malles-armoires de Vuitton : l'une comprend les auteurs classiques, latins, grecs et français, les philosophes, les historiens ; l'autre, des ouvrages modernes, de la poésie, de la fiction. Il peut lire à peu près toutes les langues, mais il parle l'italien, l'allemand et l'anglais comme sa propre langue.

Gratien m'a dit :

— Quel repos, ici ! Vous doutez-vous de ce que c'est que d'être chez vous, ce soir, dans cette pièce où chaque chose vous rappelle votre passé ? ces portraits, ces meubles... Pendant que mon pauvre frère est sur les bords de l'Yser, je suis encore à l'hôtel, à Paris... un oiseau sur la branche, un errant. Que ne puis-je me battre sous ses ordres?... parlons de lui !... ça ne vous ennuie pas ?...

Gratien ouvre une de ses caisses plates en cuir — un de ses meubles de voyageur — où il collectionne et classe par dates les lettres de son cousin J. de T., tombé à Morhanges, et celles que lui écrit, chaque jour, le lieutenant Stéphane.

— Stéphane aurait pu être mobilisé à la Légation de Pékin. Il a voulu rejoindre ses chasseurs. A travers les Indes, la Grèce, l'Italie, il est revenu à son poste. Nous nous sommes retrouvés à Pallanza. J'étais alité dans la villa où m'avaient recueilli nos parents di San S.; l'air pur du lac Majeur me redonnait quelques forces. Le jour où mon frère nous surprit, mes hôtes m'avaient, comme je me sentais mieux, fait porter sur une terrasse, à l'ombre de myrtes. j'étais sur une chaise longue. J'aurais aimé revoir mon frère en France, non sur cette terre étrangère. J'ai trop vécu hors de France. Les San S. habitaient Munich, de Noël à Pâques; entre eux, ils conversaient en allemand; il me semblait être encore en Allemagne, à la villa di San S. L'Allemagne! Comment ai-je pu m'y plaire? J'y avais entraîné mon frère; je subissais le prestige des philosophes, des poètes, de la musique... Aussi, comment puis-je relire cette lettre :

Sur l'Yser, novembre 1914.

Mon cher Gratien,

Ce front de l'Yser est un des cercles de l'Enfer de Dante. Les générations futures ne pourront pas concevoir l'horreur des jours que nous avons vécus — car

il y a dans la souffrance humaine des profondeurs que l'imagination ne peut atteindre. Et maintenant seulement je me rappelle tout ce que j'ai lu dans l'Histoire. Les pages les plus cruelles avaient été jusqu'ici comme la lumière pour un aveugle, et maintenant, hélas ! le soleil se lève aussi pour moi. — Et quel soleil ! — Mais comme, de la Grande Histoire, on ne revient guère, moi non plus je ne retournerai pas à la vie des hommes pour leur apprendre à lire dans l'Histoire et leur enseigner la Grande Pitié.

Ta chère Allemagne !

Qu'a fait du monde ta chère Allemagne ?

La métaphysique mène-t-elle à la folie, ou bien ce goût du transcendental conduit-il au mépris de la vie, de la matière, de la civilisation ?

Quand je dis ta chère Allemagne, je pense à ce cher bon Kant qui, il y a déjà cent cinquante ans, a condamné toute cette horreur — je pense à Goëthe — à Weimar — à la divine musique, à Ulm où j'ai vécu.

L'Allemagne moderne, nous la détestions pareillement, et je me rappelle notre fureur lorsque ensemble nous remontions le Rhin, il y a deux ans, entourés de la pire vulgarité, la vulgarité riche et ambitieuse. Et Nietzsche qui ne me quittait ces dernières années — quelles larmes il aurait versées devant l'immense drame ! Le *Santo* de Gênes n'aurait pas signé le répugnant manifeste des intellectuels, et que cette barbare Germanie moderne ne s'imagine pas que la haute pensée l'assiste, car le solitaire serait retourné dans sa caverne avec son serpent et son aigle, en maudissant ce qui est le plus grand crime de l'Histoire.

Je m'oublie un instant auprès de toi, loin de cette monstrueuse réalité. — Je fais travailler ma mémoire. — J'évoque mes souvenirs perdus. — Tu te souviens, dans le Zarathustra, du *Chant du Tombeau* : « O vous, images et visions de ma jeunesse, ô regards d'amour, moments divins ! comme vous vous êtes vite évanouis ! Aujourd'hui je songe à vous, comme je songe aux morts que j'aimais. »

« C'est de vous, mes morts préférés, que me vient un doux parfum qui soulage le cœur et fait couler les larmes. En vérité, il ébranle et soulage le cœur de celui qui navigue seul. »

Oserai-je dire au milieu de bons et tendres camarades — auprès de mes compagnons de naufrage, prêts à donner leur vie pour la mienne, comme je suis prêt à mourir pour eux — oserai-je dire comme le sage, que je navigue seul ?

Cette impression d'isolement me vient peut-être de mon terrible goût *du contraire* ; de ce désir de réagir, de penser différemment des autres, de rompre la gravité, de hurler dans le silence. Et ici au seuil de la mort qui chaque instant nous appelle, dans ce monstrueux sillage de haine et d'héroïsme, dans cette mêlée sanglante, au milieu de cet effort immense de la pensée commune de millions d'hommes, ce goût du contraire qui m'éloignait de tous et me porta à choisir une vie simple et contemplative, fait que ma pensée s'échappe de la pensée commune, que je me surprends, dans les moments où mon attention n'est pas nécessaire à mes hommes, à mille lieues de cette bataille où s'effondre la civilisation ; je retrouve le fil

de mes pensées, je retrouve dans ma mémoire les moindres détails de ces beaux paysages aux antipodes de ces lieux de carnage, et d'où j'arrive : le Canada, les nuits du Pacifique, le Japon, les lacs japonais et ces arbres penchés, aux teintes inconnues, la Corée, la Mandchourie, la Chine ; tout cela était hier ; et aujourd'hui la France dispute à l'Allemagne le passage de l'Yser ; que de géographie et d'histoire en quelques mois... Ainsi, jadis indifférent, je feuilletais Thucydide, Michelet ou Thiers.

Est-ce un rêve ?

Non, je souffre, j'ai mal. En ce coin du monde, les cadavres non ensevelis sont plus nombreux que les vivants. Je suis couvert de sang, j'ai la fièvre, et comme dans un horrible dédoublement, ma pensée est ailleurs ; que ma matière ne peut-elle ainsi se dissiper !

Yser, 3 décembre.

Tu me demandes de te raconter, je ne puis m'y résoudre. Tu ne sauras jamais quelles souffrances, quelles angoisses ; il n'y a pas de mots, il faut avoir vu.

Par moments tout est si intense : l'amertume, le chagrin, la pitié, la crainte, la haine, le dégoût, la rage, la douleur, que je me sens proche de la folie. A d'autres moments, ma lucidité est complète malgré les nuits sans sommeil. Il ne me sert de rien d'être lucide. Qu'y a-t-il à comprendre ? Il n'y a rien à comprendre. Pourquoi ai-je été tiré des hauts sommets de ces pures mathématiques auxquelles je m'étais adonné, pour être,

par une nuit de décembre, pleine de cris, de rumeurs et de l'effroyable grondement, appuyé contre un remblai de cadavres durcis par le froid, les jambes engluées dans la boue sanglante ?

Si je puis t'écrire ainsi, c'est que nous sommes pour deux jours *au repos*, à quelques kilomètres à peine de la ligne horrible, et ici encore le canon ne cesse de faire trembler le sol. Vite je viens à toi qui es si près de mon cœur, je viens te confier un peu de ce trouble que mes hommes ne soupçonnent pas, ah ! les chers enfants, leur regard est sur moi comme une éternelle question et mon impassibilité, ma fermeté sont mon éternelle réponse, je les tiens dans ma main comme mon épée.

Quelles journées, quelles nuits ! Dans moins d'un jour, de vingt-quatre heures, le cauchemar reprend. L'ennemi est là à trente mètres peut-être. D'où vient-il ? Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu et ne puis le voir, car il vient du fond des siècles comme moi-même et mes troupes et tout le reste que j'ignore.

Pourras-tu lire ces lignes nerveuses sur ce papier humide et taché ? et peut-être ne te les enverrai-je jamais, pour que je sois mort sans me plaindre.

Et je me pose les questions sans répondre — tout est question. Et pas un sage, pas un livre, pas un sentiment qui réponde une chose sensée ! Pourquoi cette guerre ? Qui a voulu ce carnage ? Qui a désiré que des hommes, pires que des bêtes, se creusent dans la terre un gîte parmi les cadavres ? Qui a voulu tant d'horreurs et de crimes que jamais rien au monde ne pourra réparer, pas même la tendresse de doux paysages de paix autour des côtes de Sicile et de l'Archipel, pas

même les constellations qui, comme dit Heine, se regardent avec tant d'amour, pas même l'amour des hommes. Je bénis Dieu, qu'à toi, mon pauvre cher frère, soit épargné tout ce que j'endure. Mais combien il me serait doux d'attendre à tes côtés la commune mort, combien j'aimerais te serrer près de moi au moment de la suprême pitié de Dieu, au moment de mourir.

La pluie tombait toujours; Gratien dit :

— Il est sur les bords de l'Yser... à cause de cette Allemagne haïssable ! Ecoutez la pluie ; elle tombe sur eux et nous sommes dans votre salon ; nous lisons ces lettres, pendant qu'ils lisent les nôtres... tout le temps nous sommes ensemble par la pensée... et ils sont perdus pour nous... En voici une du 10 décembre :

10 décembre 1914.

Vers quelle destinée allons-nous ? J'ai peur de l'offensive que nous allons prendre. Cette guerre a prouvé la faillite de l'offensive sur un front continu comme le nôtre où les mouvements de flanc ne sont plus possibles. Nos échecs du début, en Alsace, en sont un témoignage tragique et ceux que les Allemands ont subis sur tout le front, en prouvent l'évidence même. Actuellement, de part et d'autre, on sait faire la guerre, on se cramponne au terrain, on fait des tranchées étroites et difficiles à atteindre et l'on plante, devant, 25 à 30 mètres de fil de fer barbelé. Derrière cette

première ligne, on en organise une autre non moins forte, mieux aménagée et plus soigneusement faite. Si la première est enfoncée, un tir d'artillerie, en tir de barrage, empêche les troupes d'attaque de secourir et de renforcer les premières unités engagées. C'est ainsi qu'on arrive à prendre une tranchée sans pouvoir avancer davantage, on peut ainsi gagner 200 ou 300 mètres, quelquefois un peu plus, et le bel élan qui nous anime est fauché par la mitraille. On procède généralement la nuit et à tâtons et on ne va pas loin quand les balles sifflent et tombent autour de vous. Les Allemands, malgré leur façon supérieure de faire la guerre, n'ont pu forcer à Lassigny, pas plus que sur l'Yser, en sacrifiant cependant un monde fou. Je crains donc qu'on nous lance ainsi en avant. Nous nous élancerons magnifiquement avec la conscience du sort qui nous attend. Nous n'avancerons pas et nous nous ferons tuer. Le fil de fer est infranchissable, et bien souvent il subsiste après une intense préparation d'artillerie. Si la liaison était bien faite, notre situation de fantassins serait souvent moins précaire. L'artillerie qui est derrière nous se rend-elle assez compte que notre vie dépend de son activité et de la précision de son tir? Ça va, parce que tout le monde y met du sien et que dans nos bataillons on sait avoir une idée un peu haute de son devoir d'officier et de soldat.

.....

De loin les choses semblent différentes. Mais quand dans la boue et l'eau sanglante, entouré de cada-

vres, on passe quatre à cinq nuits sans dormir une minute, je t'assure qu'il faut serrer son monde. Combien de temps vais-je tenir? Je suis encore, malgré les fatigues incroyables, assez bien portant, sans avoir encore les pieds gelés. Mais c'est inévitable, un de ces quatre matins, la maladie, la balle, l'obus ou le froid m'atteindront comme les autres. Rien ne peut faire que cela n'arrive. Peut-être je me noierai comme cela m'est plusieurs fois presque arrivé, au fond d'un de ces bourniers où la fange a l'odeur des cercueils. Je n'aurai même pas un dernier regard pour le ciel car la brume est sur nous comme un pesant linceul où nous nous débattons.

Ces vingt jours de tranchée et d'incessante alerte m'ont épuisé, au fond de mon cœur je me sens las et triste, mais mon énergie ne faiblira pas et je saurai me faire tuer avec élégance à l'assaut, à la tête de mes hommes qui me suivront avec amour.

On nous a joints à la brigade marocaine — 32^e corps d'armée — je retourne aux tranchées ce soir, après deux jours d'un repos intermittent à cause du bombardement. Il pleut! Je retourne à la première ligne dans la charogne et la boue. C'est peut-être la dernière lettre que tu reçois de moi. Souviens-toi! Quel chant du cygne! C'est plutôt le cri de la bête traquée que je pousse. Est-ce la mort qui m'effraie? Non pas, je l'ai trop souvent souhaitée pendant mon adolescence, un peu spéciale et métaphysique, malgré ma violence et mes efforts. Je me rappelle trop bien mon désir juvénile que ce fût fini, que la mort achevât le rêve. Mais je n'ai jamais désiré l'horreur, et cette mort glorieuse

et hideuse au milieu de cadavres ennemis auxquels on a prêché le même Dieu qu'à moi !

Nos tranchées ne sont pas des tranchées mais des canaux stagnants où flottent des débris humains. Cette terre inondée est tellement au niveau de l'Yser et des canaux, que dès que l'on creuse on trouve l'eau sans qu'il soit possible de se défendre. Il faut creuser en profondeur un minimum de 60 centimètres ; mais quelle position un homme peut-il garder dans une hauteur de 60 centimètres ? On creuse davantage, on a les pieds et les jambes presque jusqu'à la ceinture dans la boue et l'eau. Il pleut. L'eau vient du ciel et de la terre — entre les deux, notre supplice. Souvent il faut creuser une nouvelle tranchée, là même, sans qu'il soit possible de la creuser ailleurs, c'est pour nous une question de vie ou de mort. Les Allemands ont fait un travail pour nous prendre de flanc, il faut rectifier la disposition de nos tranchées et nous rétablir en face d'eux, il faut creuser là pour vivre, si l'on peut appeler cela vivre. On attend la nuit, la brume enveloppe tout, le froid est intense, l'ennemi est là tout proche, à 30 mètres par endroits, chez nous personne ne dort, il faudra peut-être, dans dix minutes, se battre corps à corps, sortir les baïonnettes et ce sera dans l'obscurité des hurlements, des cris, des voix, des appels, des coups de feu, des râles, l'immonde tuerie que déjà nous connaissons.

On apporte pelles et pioches et sans faire trop de bruit, on attaque le sol ; horreur ! Chaque coup de bêche nous retourne un atroce fragment humain ; odeur, désespoir sans pareils. Ce sol où nous allons

creuser notre tombe a déjà été ouvert; il y a déjà un large fossé et on l'a rempli de cadavres; ils sont là des milliers, sans linceul, l'un contre l'autre. On s'est déjà battu en cet endroit il y a quinze jours peut-être, ce fut une hécatombe; heureusement les Allemands attaquèrent et ce sont eux qui sont tombés en masses profondes. Oh! l'atroce travail que je dirige, nous forons dans le cadavre; le bruit des pelles et des pioches!... la puanteur, la consternation, comment expliquer, comment dépeindre?

Quelle faiblesse de regarder un cadavre et de ne point aimer le sang!

Mais je suis sûr qu'aux yeux du monde mon énergie et ma dureté ne failliront pas, j'aurai au milieu de mes chers hommes la mort la plus belle, celle que les siècles éternellement glorifient. Mais toi, tu reliras les philosophes et les poètes en pensant à moi et quand tu voyageras, sois comme jadis à mes côtés. Adieu.

Cette lettre est-elle la dernière?

.....

Chacune des lettres récentes que Gratien a reçues, de son frère, se termine par ces mots : « Est-ce la dernière? (1) »

22 décembre.

— La victoire s'installe lentement mais sûrement.

(1) Le lieutenant Stéphane de X. était mort, à l'heure où son frère me lisait ces lettres; il était tombé au champ d'honneur, dans l'un des derniers combats de cette bataille, peut-être la plus tragique de toute la campagne.

Nous en sommes à l'acte ennuyeux et traînant du drame, avant la magnifique scène finale qui le dénoue — dit Jean, tout ébloui des spectacles aériens. Compagnon de Garros, il voit la guerre en poète qui laisse la terre, bien loin, en bas, sous son biplan.

Mais comment la victoire s'organise-t-elle? Je vais m'enquérir auprès de mon ami le député qui est revenu siéger, après quatre mois de campagne.

Une conversation avec lui nous ramène ici-bas. Ses poches sont pleines de lettres de soldats, camarades socialistes; des ouvriers, des artisans intellectuels. A entendre cet autre son de la douleur — moins résignée — du citoyen qui se rappelle sa vie de luttes, de revendications, de libre examen, de révolte sociale, je me demande quelle sera l'attitude des parlementaires. Vont-ils recommencer à causer?

Il y a donc des camarades qui supplient qu'on les relève. Ils n'en peuvent plus. Ils n'ont pas le soutien moral d'une foi religieuse, ou profonde, ou d'occasion, qu'aide les autres dans le constant voisinage de la mort.

La force morale et la force physique ont leurs limites dans le gel, la neige et l'inconfort des disciplines. L'esprit critique des électeurs de T. n'est pas endormi par les promesses d'une vie future.

Pour eux, il n'y a pas de Dieu qui les regarde d'entre les nuages, et s'ils adressent des prières, ce n'est pas aux saints, mais à leurs mandataires du Corps législatif.

X. a confiance dans les « camarades », mais il est nécessaire que le Parlement siège, et que les députés servent de régulateurs de l'administration militaire.

Nous devinons déjà quel est l'ennemi, non encore

avoué, quels sont « les noms suspects », des chefs entre les mains desquels la France, un bandeau sur les yeux, a remis ses pouvoirs. « Les camarades demandent à voir » : cinq mois de crédit, cinq mois d'applaudissement à des actes joués derrière le rideau de fer. Va-t-on réclamer aujourd'hui la grande lumière pour tous, et que les vedettes de la troupe défilent devant la rampe? Il n'est pas encore temps de juger, va-t-on exiger des représailles?

X. avant de venir dîner, hier soir, est allé voir M. Poincaré.

Le Président, en chapeau mou, molletières, tenue de campagne car il revient du front, affiche « la plus absolue confiance ». Les membres du Gouvernement partagent cet optimisme serein et leur opinion s'exprime par les mots : « Nous les tenons ! »

— Ne les portons-nous pas plutôt sur nos épaules?

— Nos lignes sont maintenant si fortes, qu'il serait impossible de les percer.

Les Allemands s'expriment de même quant à leurs armées, leurs positions, leurs re ranchements, et nous espérons percer leur ligne...

Si nous sommes de chaque côté inamovibles, c'est une muraille de la Chine ! La muraille de la Chine est debout depuis combien de siècles?

Néanmoins Paris attend une « poussée » prochaine qui balaiera la France du Nord avant la fin de janvier. Prenons date.

La muraille de la Chine gémit. La boue monte jusqu'à la ceinture des hommes à qui sont infligées des souffrances telles, que jamais notre planète n'en conçut de sembla-

bles. C'est dans cette géhenne, perdue dans les brumes du solstice d'hiver, que la France militaire apprend son métier; comme dans un four à bachot, elle met les bouchées doubles, rattrape en quelques semaines le temps perdu, sûre de son génie créateur.

De l'autre côté de la muraille, il y a de bons élèves, les « forts en thème » qui pleurent et s'impatientent de ne pas retourner pour la Noël dans leurs maison intactes. Ce que le Kaiser leur a promis.

C'est, d'un côté et de l'autre, la popote ensanglantée, le fourneau, la marmite grasse d'une cuisine régimentaire, l'hivernage raidi de sommeil; c'est la guerre morne, la terre vue comme par les chiens qui marchent la tête basse. Plus haut, l'aviateur file à travers l'espace, « survole » les régiments, les divisions, les armées, le soleil ou la lune dans l'œil, se trompe sur les différentes nuances de khaki, de brun ou de beige, laisse tomber des bombes sur ses frères comme sur ses ennemis, tape dans le tas, sans y voir et s'évade vers le zénith.

Mais ce n'est pas non plus dans les nuages que tu te feras des idées nettes!...

A MISS T., LONDRES

23 décembre.

Chère amie,

Il faut pourtant se souhaiter quelque chose, à l'occasion de Christmas! Merci du *Home-made plum-pudding*, lequel nous mangerons mélancoliquement après-demain, en pensant à vous tous; puisqu'il ne

serait pas sage de souhaiter pour nos deux pays la fin prochaine de ces horreurs, souhaitons-nous la force d'âme, la patience, la résolution, sans quoi nous manquerions le but de tant d'efforts déjà accomplis, de tant d'autres que la patrie exigera encore pour abattre Goliath. Pour vous, j'ose écrire ce nom ; en public, il serait interdit, du moins ici, où la fiction est nécessaire. Et tant mieux, qu'on ait si complètement ignoré l'ogre qui aiguisait la lame de son coutelas à dépecer l'Europe.

Si les échecs de vos armes, ou une surprise comme celle de Scarborough, fouettent vos énergies, nous avons besoin de croire au succès. De nos journaux, les hommes de la tranchée ne lisent que le *communiqué* : le reste, ces braves l'appellent « guerre pour les civils ». Eh ! bien, nos journaux sont excellents, leurs articles sont la littérature qui convient aux non-combattants.

Le plus admirable, c'est que des esprits sceptiques, et judicieux à l'ordinaire, se soumettent à la règle et récitent le nouveau catéchisme. Dans un immeuble parisien, chaque locataire partage les espérances de la concierge et ne se méfie que de l'espion inoffensif qui porte un nom étranger. On répète : « Nous ne leur permettrons plus d'avoir ni un fusil, ni un canon, nous les écraserons comme des punaises » et l'on parle déjà de l'anéantissement définitif de l'Allemagne.

« Nous donnerons jusqu'à la dernière goutte de notre sang. » Cette formule ne suffirait-elle pas ? Autour de moi, l'on objecte : Guillaume a fixé des dates pour la prise de Paris, de Calais et de Varsovie ; pourquoi n'annoncerions-nous pas que nous ne nous arrêterons qu'à Berlin ?

Une phraséologie encourageante est la colle qui sert à tenir ensemble les différents partis politiques, dans l'*Union sacrée* des civils, qui sera moins durable, je le crains, que celle de la troupe, où l'union est une conséquence du péril et une nécessité. Toutefois n'oublions pas que « poilu » sait lire et qu'il connaît mieux que nous la lourdeur de sa tâche. Prenons garde qu'il ne se rie de nous.

On m'écrit : « Nous ne sommes ni dans la Sociale, ni dans la Réaction. » C'est du bon sens, du gros bon sens, bien confiant en sa raison, sûr de sa cause juste. Mon cher Pitou, je l'aime beaucoup, même quand il est saoul, ce qui lui arrive assez souvent. La guerre m'aura révélé cette espèce de gens très terre à terre. Pas de génie, pas d'élan, même pas de vues sur la mission du pays, quoi qu'en aient dit les « genre Hervé », tout bonnement la conception claire que l'on doit d'abord se défendre contre les voleurs. Le sacrifice, la douleur, la ruine, nos hommes les supportent avec la volonté de tout rebâtir ensuite : admirables caractères d'hommes, ces Français de 1914, que vous apprécierez bientôt puisque vos amies, les Misses W., vous prendront dans l'ambulance qu'elles organisent en Normandie. Vous passerez par Paris, n'est-ce pas ?

Nos pauvres campagnards seront surpris de vos soins, de vos manières, et ils vous étonneront. J'imagine votre ambulance modèle, dans le village que vous allez secouer de sa torpeur. Avec l'administration du service médical, qu'allez-vous faire ? Et vous aurez peut-être des démêlés.

Félicien, l'infirmier, n'y tient plus ; je n'ai qu'une

crainte, c'est qu'il ne parvienne un de ces jours à jeter aux orties son tablier de toile. Il a rejoint Desroches, le nouveau sergent de chasseurs, qui a fini par partir sur le front (car chacun y va, s'il le veut, fût-il borgne ou bancal). Cacan n'aura de cesse qu'il n'ait un fusil sur l'épaule, il juge plus nécessaire de tuer que de relever ceux qui tombent.

C'est une conception du devoir patriotique, dont les conséquences sont incertaines : faut-il qu'un diplomate lâche son ambassade pour aller au front, qu'un fabricant de munitions dise adieu à ses ouvriers, qu'un médecin devienne colonel d'artillerie ?

Chez nous, je redoute le gaspillage ; un homme y est rarement « in the right place ». Dès qu'un travail est ébauché, l'esprit français se sent appelé vers un autre objet. Il a trop d'idées. Son imagination est riche, il veut toujours faire mieux et méprise sa trouvaille d'hier. Les autres en profitent.

Je ne dis pas cela pour mon ami, car je sais son enthousiasme et devine ses larmes, son découragement dans ces ambulances d'évacuation démunies de tout, auprès des amputés dont l'insuffisance du service sanitaire double le nombre ; quelle rage de n'y pouvoir rien et de savoir ce qu'il faudrait faire !

Félicien est utile à ses malades, avec la douceur maternelle de son geste, ses paroles affectueuses, son intelligence souple et inventive. Il est à la fois un carabin et une « religieuse poilue », comme l'appellent ses malades ; il serait un organisateur, un chef. Voilà l'homme qui balaye, vide des cuvettes et assiste au pansement des plaies par des doigts non lavés, sans

même obtenir qu'on flambe les ciseaux de l'opérateur.

Le Service de Santé, dans les postes de première ligne, plus improvisé qu'existant, aura commis de terribles fautes.

Routine, bâtons dans les roues, négligences, et surtout : rivalités bureaucratiques. Enfin, bientôt, vous serez admise à regarder derrière le paravent.

Chère amie, quelle lettre de Noël ! Quel sera le prochain Christmas ? Où le célébrerons-nous ? Quand pourrons-nous parler de choses moins graves ? Peut-être jamais plus...

Je voudrais vous montrer les Christmas-cards que je reçois de Béthune : des prisonniers allemands, des faces rendues vertes par l'arrêt du sang et que la terreur plombe, des chevaux éventrés, des cadavres. L'art est vivant tout de même, si j'en juge d'après les merveilleux cahiers de croquis dont je vous expédie, par cette poste, quelques-uns.

A bientôt !...

24 décembre.

Barrès n'a pas maintenu sa motion relative à la fête nationale de Jeanne d'Arc. Barrès a su plier par discipline. Il ne faut pas mécontenter M. Homais, Jeanne est suspecte.

Grande séance de rentrée. Personne n'a dit de paroles imprudentes ; voulue historique, et un pendant à celle du 4 août, la séance fut digne et belle.

Il fallait cette séance pour nos ennemis et nos alliés,

une séance que les câblogrammes porteraient au loin comme un écho du cri de la France. Les parlementaires ne montrent que la coque de l'œuf, avant de la briser. Que vaudront le blanc et le jaune ?

Journaux enthousiastes ; discours de Viviani, discours de Paul Deschanel, « un vrai petit bijou » m'a dit mon médecin.

Aujourd'hui, autre séance. Ce n'est point encore celle-ci qu'on redoute.

Les parlottes de bureaux et de couloirs débrident les plaies, le pus tombe dans les crachoirs des buvettes ; mais « *il n'est pas possible — écrit Barrès — que les séances régulières de la Chambre et du Sénat reprennent, on ne pourrait pas éternellement les remplir de somptueuses draperies qui étouffent les querelles et les imprudences* ».

Il proteste contre des sessions en janvier. On n'étale pas aux yeux du public ses misères comme les blessés ont tant envie de découvrir les leurs. Mais qui croit encore aux blessures sales ? Habitude d'hôpital !

Taisons-nous ; laissons le cancer de guerre suivre son cours. Pour l'enrayer, espérons en le génie d'un grand inconnu qui cherche dans son laboratoire un nouveau Radium. Mais gare à celui qui le trouvera ! Personne, alors, pour célébrer l'auteur de la découverte, pas plus qu'une Jeanne d'Arc ou une sainte Geneviève.

Chacun, une fois le remède trouvé, avec un clignement d'yeux, désignera sa poitrine : « C'est moi ! » laissera-t-il entendre, et une autre guerre se livrera dans le Parlement. Les députés croient leur mission éter-

nelle ; qu'une fois la paix signée, ils retourneront, chacun à son pupitre et à son fauteuil, comme des employés à leur ministère. Et il n'y aura rien de changé dans leurs âmes !

Le monde se transforme, et la fourmi n'interrompt pas son œuvre.

« L'union sacrée », si elle existe dans la partie de la nation qui, par la mort, recrée une vie, existera-t-elle chez ceux qui ne songent qu'à replâtrer les fissures de la demeure ancestrale ? chez cet autre qui bâtit la sienne avec de patientes économies, ou chez celui-là surtout dont le toit lui fut prêté, et qu'il ne lâchera plus ? Nous parlions une langue nouvelle : Dieu veuille que les parlementaires ne nous en enseignent pas encore une autre !

Il y a « union sacrée » entre nos défenseurs et nous tous qu'ils défendent. Il y a union dans la partie de la nation qui est déjà dans la nouvelle cité qu'elle bâtit sans le savoir, en s'offrant à la mort, hors du vieux monde qui se cramponne à la vie. Comment y aurait-il union, chez ceux qui proposeraient chacun son plan de reconstruction, ou de restaurer des ruines ? Ne soyons pas des Viollet-le Duc.

Le futur s'élaborera dans les régions où le héros a fait l'union sacrée. Si, pour qu'elle se prolonge parmi nous, nous devons encore penser comme la concierge, soumettons-nous ainsi que Maurice Barrès.

Les parlementaires, qu'ils s'occupent de nos fabriques de munitions. Combien d'obus aujourd'hui, combien pour demain, combien pour le printemps, et de quelle qualité ? Voilà ce que je veux savoir. Faire

plus, faire mieux, mais pas encore de représailles contre celui qui a failli ! ne demandez pas s'il va à la messe, ou s'il est mécréant. Donnez-nous plus d'obus.

25 décembre. Noël.

Elle portait un voile de crêpe qui moulait son crâne. C'était un casque de crêpe, et elle était toute noire comme les cils de ses yeux, qui paraissent voir les choses et ne voient que dans les âmes. Elle tenait un mouchoir sur ses lèvres, quand nous nous sommes dit adieu. Elle me regarda longuement par la vitre de sa voiture, jusqu'à ce que je disparusse sous la voûte du Métro.

Quand nous rencontrerons-nous sur cette place de la Concorde qu'elle ne croyait plus retrouver avec les colonnades de Gabriel, les fontaines et les chevaux de Marly ?

La voilà déjà qui repart pour l'autre bout de l'Europe.

Jamais deux mains ne se sont pressées avec plus d'éloquence. Elle inclina la tête comme une reine qui remercie en s'en allant.

Elle est venue par l'Allemagne, par l'Autriche et l'Italie.

Elle compara les capitales. Son cœur s'est angoissé dans Paris. Elle sait. Elle sent. Enfin, elle s'en va et je ne puis deviner la couleur de ses visions d'avenir, sous son casque de crêpe, dans la rue de Rivoli.

— Bien rares, les heures où, à des questions comprises, nous obtenons des réponses qui y répondent.

Le jeu des propos interrompus qu'est la conversation, dérange inutilement les molécules de l'air. Point de départ et but opposés; va-et-vient des deux trains qui passent à côté l'un de l'autre, et ne se rencontreront pas sur leur lignes parallèles... ou peut-être dans l'infini, qui est vraiment trop loin. Nous sommes entraînés dans ce rythme mécanique, et l'on ne s'étonne que si l'un des wagons déraile. Il se produit alors un tumulte, on s'empresse pour remettre la machine en marche, et l'on se relance sur les lignes parallèles... Les hommes se battront toujours à cause de la confusion de la parole dans cette tour de Babel. On se heurte contre la pensée d'autrui : on meurt d'incompréhension mutuelle, dans les peuples comme dans les ménages, — m'a-t-elle dit.

C'est pourquoi nous devons nous taire en rentrant chez nous, et sourire et approuver toutes choses, car chacun aujourd'hui croit être sincère.

Elle et moi, nous sommes-nous entendus?

Elle a dit encore :

— Les bons se sont fait une âme de la Légende Dorée. Ils croient à tout, acceptent tout, ignorent l'impossible. Les expulsés du Nord et de la Belgique, dont les maisons n'existent plus, même les corps coupés en plusieurs morceaux, se ressoudant comme par un miracle de saint Nicolas, se retrouveront, heureux et tels qu'avant, dans leurs demeures rebâties pour la fête de l'Ascension.

Le premier dit : J'ai bien dormi ;

Le second dit : Et moi aussi,

Et le troisième répondit :

Je me croyais en Paradis.

Boucher, boucher ne t'enfuis pas,

Repens-toi, Dieu t'pardonnera !

Dieu pardonnera, le boucher pardonnera, les enfants seront contents, coupés, hachés, recollés.

*
* *

Bertrand, mon compagnon de collègue, est venu déjeuner pour le jour de Noël. Il s'écrie en entrant :

— Quelle purification ! Que cela est beau ! Quel avenir splendide !

J'en suis témoin, Bertrand adresse depuis quarante-quatre ans des rogations au Ciel, et, Dieu soit loué ! Bertrand n'est pas mort, avant que ne tombât la purificatrice averse de sang.

Puissions-nous glaner les blés futurs avec les coquelicots rouges, devenus de géantes pivoines sombres dans l'or des champs, et vivre heureux d'une hécatombe si pleinement réparatrice.

Bertrand, en ce crépuscule de 1914, se rappelle-t-il que nous sommes à une époque où rien n'a, depuis longtemps, reçu de solution, où il n'y a plus de proportion juste entre les moyens et le but, l'effort et le résultat ? Les hommes posent les chiffres et s'arrêtent devant la preuve. Comme le bon lecteur de journaux, Bertrand croit à une « liquidation ». Bertrand croit à un âge d'or ; il s'apprête à entrer dans la ronde des bienheureux qui tressent des guirlandes de pâquerettes

et sourient séraphiquement, tels que J.-D. Ingres les peint dans sa fresque de Dampierre.

Réconciliation, allégresse religieuse. Finale de la Sonate pour piano et violon de César Franck.

Le Paris de cette fin d'année 1914, obéit à l'ordre parti du front; les magasins illuminent, les petites boutiques du boulevard dressent leurs lampes d'acétylène, une foule se presse sur les trottoirs, des paquets de bonbons sous le bras, et les marchandes de fleurs poussent leurs charrettes où le houx se mélange aux blanches boules de gui.

Pourtant, voici un nouveau timbre dans les journaux: *ne pas perdre patience, ne pas se déprimer*. Je crois que le mot *déprimer* est, pour la première fois, mis en noir sur du blanc cet hiver. Le public s'attendait à une offensive, à la grande marche en avant de Joffre. Celle-ci fut essayée trop tôt. Et puis l'on cherche *l'Espion*. Quand le trouvera-t-on? N'y en a-t-il qu'un? En est-il plusieurs? Voici une question que Bertrand néglige.

*
* *

Notre terre doit être bien étonnante, vue de la planète Sirius. Dans l'éther, Garros, maître de ses ailes, de ses bombes, de sa tactique, mène sa bataille à lui tout seul, dans son biplan. Sa virtuosité d'aviateur est faite de son intelligence. Etablissons, même dans la guerre, une préséance des cerveaux.

Deux artistes dans le ciel, duel des avions : Garros dans l'un, et H..., dans son taube. Comme des bretteurs-champions, les deux virtuoses s'étaient si souvent

mesurés, que leurs passes, leurs feintes, leur rythme, leur sont reconnaissables comme le bouquet d'un vin à des dégusteurs professionnels.

Garros écoute, croit reconnaître un son, entend et ne voit pas. C'est son rival d'hier, peut-être son ami, son égal, aujourd'hui l'adversaire qu'il faut abattre.

Ils se cherchent dans la nue. Garros plonge de l'aile gauche, l'autre fait de même; boucles savantes, entrelacs en huit, belles formes géométriques, ils inscrivent leur signature dans l'air : les deux Chevaliers sans-peur foncent l'un sur l'autre. Serrement de cœur, angoisse... mais non, en voulant se détruire, ils s'évitent à cause de leur virtuosité même.

31 décembre.

Dans le *Times* d'hier, ces lignes que les journaux français reproduisent aujourd'hui : « Guerre dure, très dure, terriblement dure. La terre est de boue, le ciel est de boue, nos soldats sont des blocs de boue, boue liquide et froide où les hommes se meuvent. Elle remplit les culasses, on ne peut plus tirer, les hommes se battent à coups de crosse et à coups de poing. »

C'est pour cet holocauste qu'on prépare les petits jeunes gens que de grandes affiches vertes appellent aux cours du soir, jeudis et dimanches, après la soupe en famille. Cent cinquante-et-un jours ont fait, des Français, des Spartiates; les mères admirables doivent sourire et encourager, elles entrent, le cœur fier, dans la seconde année de guerre.

« Il les grignotte ». On répète le mot de Joffre, dont la silhouette placide, ronde, paterne, est celle d'un bon gros chien de garde ; il grignotte l'immense quartier de chair et d'os qu'il tient entre ses pattes. Il sait qu'il a le temps.

Je suis seul éveillé dans la maison à attendre les douze coups de minuit. Nos fils attendent, aussi, là-bas ; et les cloches, comme à Noël, vont se mettre en branle, dans les plaines de boue et de sang, le vin de Champagne, frappé par le gel, grésille sur des langues brûlantes de fièvre, comme de l'alcool sur une pelle rougie. Les sacs de bonbons, les chocolats à la crème dégringolent dans la boue avec les papiers d'enveloppe des inutiles présents de l'affection et de l'amour. Sur ma table, ces deux lettres, d'il y a huit jours :

Noël.

... « Comme au temps jadis, je voudrais faire des vœux pour vous, les vôtres, votre maison. Qu'en dépit des deuils, des alarmes, persiste la coutume ! Je veux songer à la vie, comme si demain était à nous. Maison si chère, si accueillante, où des pensées toujours attentives surent embellir le spectacle de la vie, foyer de tendresse, restez intact !

J'ai aux lèvres le goût de la mort, mais détruire devient un geste saint et utile, s'il protège ce foyer, s'il prépare la matière de quoi seront faites des œuvres nouvelles.

On entend des cloches, malgré le tonnerre des canons, et j'aime plus que jamais tous ceux que j'ai aimés ;

c'est dur, ce soir, de n'être qu'une carne qui rendra plus grasses les prochaines moissons. Œuvres, famille ! travail de Pénélope, tout à recommencer...

Mystère impénétrable, fatalité cosmique qui dépasse notre fragile raison. Les Allemands, aux tranchées voisines, célèbrent leur Dieu par des cantiques. Tout à l'heure, une voix de ténor chantait *La Jeune Fille et la Mort*. Ils ont Schubert, ils ont Schumann, et la Bible avec eux.

J'ai une Bible, aussi, dans mon sac, je l'ai découverte dans des ruines, et je relis Ezechiel et le livre de Job.

Tout recommencera : c'est notre réponse éternelle et notre orgueil...

A vous de tout moi-même.

F. C.

Et celle-ci :

... « Ne croyez pas ce qu'il vous dit, nous avons de tout assez, et trop même. Il nous vient, d'on ne sait où, les choses les plus bizarres, certaines de formes tellement inconnues, que la question se pose souvent : pourquoi est-ce faire ?

Mes braves chasseurs ont encore du sang chaud, beaucoup de courage et de bonne humeur. Ce soir, je me demande si je rêve : l'odeur des fourneaux vient jusqu'ici, Cacan partagera notre gigot de Noël, un pot-au-feu ronronne depuis ce matin, et le pâtissier du petit patelin confectionne des tartelettes que nous mangerons avec honte, en pensant à ceux qui n'ont plus rien chez eux. Est-ce vrai ce que les journaux

racontent, qu'à la Cour de Berlin, les Altesses en sont aux épluchures de pommes de terre? Je ne le crois pas, mais je le répète aux « poilus ».

Ne nous plaignez pas. Quelle joie de voir Cacan rentrer dans mon gourbi! chaque fois qu'une course l'amène par ici. C'est un peu de vous que je revois. Mais il s'en va après! Je suis sa silhouette sur la route boueuse, qui coupe une plaine comme celle d'Hautot. J'ai à ce moment-là une émotion, vite refoulée, car on ne se permet pas ces faiblesses-là.

Il veut passer aux chasseurs, et il finira par y venir. Je ne puis pas imaginer Cacan sous mes ordres, mais c'est bien là un des effets de cette guerre de 1914. Il est étonnant, il a une figure de Christ, et, après lui, pendent des albums, une boîte à couleurs; c'est un rapin et un militaire magnifique.

L'autre jour, il pleuvait à verse, puis soudain un splendide arc septicolore apparut. Son cintre était au-dessus de nos lignes; l'une de ses bases dans le camp ennemi, l'autre dans le nôtre. Cela semblait une invitation divine à la fraternité. Mais peu d'instants après, la fusillade qui s'était tue, comme par magie, a repris de plus belle.....

Votre M. D.

Des millions d'hommes écrivent ainsi et des millions d'hommes et de femmes lisent les cartes, les chiffons de papier à chandelle, sur quoi les mêmes pensées s'expriment ou essaient de s'exprimer; la bonté emplit le monde, l'être humain exulte d'amour et d'appétance au moment où il tombe dans le néant. Hommes de la

glèbe, hommes des fabriques, bétail humain, et vous princes, artistes, poètes, tous confondus comme les grains de sable du désert, la blancheur de votre gloire scintille, telle cette poudre lumineuse d'étoiles que verse, cette nuit, sur vos têtes inclinées, le noir firmament.

Minuit a sonné. Nous voici dans un autre inconnu.

1915

A MISS T., LONDRES

2 janvier.

Ma bonne amie,

Combien je souhaite de vous voir ici, que votre affaire d'ambulance s'arrange au plus vite, et de vous dire ce que les lettres ne peuvent raconter.

Je sais qu'une âme amie devine, mais selon vos conseils, j'évite ce qui est personnel. Vous vous méfiez du cabinet noir. Votre correspondance devient sybilline, les noms manquant...

Je crois que la politique est, chez vous, sinon autant qu'ici nerveuse. Dans cette improvisation quotidienne pour tous, hormis les Allemands, l'on marche à tâtons. Je crois que 1915 nous prouvera que nous ne savions rien de ce que doit être la guerre moderne. Il n'y a rien de fait, *il n'y a rien de commencé*, de tout ce qui était prévu par celui qui inflige au monde cette épouvantable misère; de l'ordre et de la marche du programme, il ne reste rien debout. Ce qui devait être

court, brusque, d'un effet foudroyant, le Maître l'a « raté ». Tout est remis en question. Celui qui a voulu hésite-t-il? Quels seront ses nouveaux atouts?

Jusqu'au printemps, nous serons encore dans cette incertitude à laquelle tant d'esprits mous s'accommodent. La clairvoyance dans le danger n'est un stimulant que pour ceux qui savent regarder en face. Les forts peuvent se permettre ce que les faibles appellent pessimisme — terme inexact.

Notre adaptabilité dépasse ce que j'aurais cru possible. Mais elle comporte aussi trop de confiance, et certains prennent leur irréflexion pour une vertu de guerre.

Le premier janvier, nous dînions chez nos cousins X., traditionnel repas qui remonte au temps de mon père. Sauf que les deux gendres présents étaient en uniformes d'officiers, ce fut à l'ordinaire.

Comme pendant « l'Affaire », pour avoir quelques minutes de détente, on *n'en parla pas*. Il est convenu de dire que tout va au mieux. Mais chacun garde devers lui son opinion.

Les aiguilles à tricoter la laine aident beaucoup les femmes à remplir les silences et détourner la conversation qui s'échauffe. Les ouvriers, les ambulances, le ménage des blessés, occupent les maîtresses de maison et celles-ci parlent comme des gardes-malades. C'est à mourir d'ennui, mais moins dangereux que « les points de vue ».

Madeleine, dès le matin de ce jour de fête, où les jeunes viennent voir les vieux comme nous, Madeleine qui ne sortait plus jamais le jour du nouvel an, est

partie pour le Bourget, dans une automobile pleine de cadeaux anonymes.

Est-ce une faiblesse ? Sans des figures aimées, ou du moins connues, sur lesquelles je fixe mon attention, il me semble que je deviendrais machinal et fonctionnaire. Je sais, d'ailleurs, que *servir*, c'est cela même. Mais cela est *mal servir* !

Aux ambulances, je crains que les femmes n'endorment trop leur sensibilité. À voir tellement souffrir les hommes, elles deviendront comme les carabins et les infirmiers civils. On les dit compliquées : telle leur psychologie nous paraît souvent, mais elle est d'une simplicité désarmante, à un point que l'homme ne peut concevoir.

Et nous cherchons en vous des mobiles mystérieux, alors que vous n'avez qu'un instinct...

« Vous », il est bien entendu que c'est « les autres »...

Ayez soin de votre beauté, même sous la coiffe et le voile blanc, soyez coquettes, sans avoir la franchise de cette dame, qui disait, minaudant dans ses fourrures :

— Je suis fataliste ; puisque nous sommes environnés de terreurs et de dangers, je ferme mes paupières ; je sais ce qui arrive avec une simple lampe à alcool, j'ai failli être défigurée en me lavant les cheveux. Surtout, qu'on ne touche pas à mon visage !

Les vertueuses et les sages, dans leur professionnelle diligence d'infirmières, exercent une sorte de justice distributive sans doute d'ordonnance, mais d'une rigueur trop militaire.

Qu'avons-nous donc tant besoin de vos mains sur

notre front au moment de la fièvre et de la crise, si vous devez les enlever, alors que le patient vous crie : — Encore ! encore, vos mains et votre voix !...

Et le malade appelle pendant que l'infirmière passe dans l'autre salle, *pour ne pas faire d'injustice*.

Il y a dans les meilleurs hôpitaux des thermomètres détraqués, et qui ne marquent pas.

Les brevets ne sont rien, sans le diagnostic.

Pardon, chère amie, de ce procès aux femmes. Vous me comprenez, vous savez combien l'égoïsme des hommes peut les rendre injustes, quand ils se croient frustrés.

Rappelez-vous que si les hommes sont très naïfs, ils sont bien plus compliqués que vous. Ne devenez pas aussi dures pour vous-mêmes que pour les autres, dans l'exercice de votre aide patriotique... Combien difficile d'être une bonne infirmière !

A L A M Ê M E

7 janvier.

La politique recommence à combiner le mélange de ses poisons. Depuis le retour des Chambres, le téléphone m'appelle (parce que je ferme ma porte aux visiteurs.) J'entends trop de bruits de couloirs, je devine les manœuvres et je prévois les guets-apens. L'armée passe au second plan dans cette guerre comme il n'y en eut jamais. On ne sait dire où notre destin se joue, mais c'est ailleurs que là où le public porte

son regard; dans les cabinets de ministres, d'ambassadeurs, conseils d'administration, bourses, fabriques, loges maçonniques, « trade unions ». Peut-être ailleurs encore. Les rouages politiques d'une démocratie comme la France sont d'une complication telle, que l'on se demande à chaque minute comment la machine ne s'arrête pas. Si elle s'arrêtait tout court?

Nous ne supporterions pas une crise ministérielle, dit-on. Et pourtant, on en prépare une. Amertume des arrivistes, malveillance jalouse, bas sentiments que la présence du péril empêcha de remonter à la surface, ou qui se cachent encore dans l'eau trouble où se pêchent les portefeuilles; incompétence des ambitieux; aussi, hélas! incompétence des spécialistes, que d'autres incompétences veulent remplacer. Il est des ambitieux à tous les étages.

La conscience de nos politiciens ne s'éclaire pas, comme celle des monarques, des lumières du Saint-Esprit. Icônes, tabernacles, médailles, cathédrales, il n'est pas trop de votre prestige spirituel pour unir autour du columbarium les fils, les filles, les mères, les épouses. Puisse l'union sacrée de nos gouvernants survivre aux grandes séances publiques — historiques de la Défense nationale.

S'il est encore des espions, nous sommes à la merci des « traîtres », des traîtres inconscients, souvent involontaires: traîtres par ancienne vénération pour l'Allemagne: par foi dans cette Allemagne qui les forma intellectuellement: traîtres par impatience, par dilettantisme, par élégance, et traîtres surtout par imbécillité. Peut-être braves gens dans le privé. Mais qu'importe?

Il faudra se mettre à l'écart de la politique; mais n'est-ce pas un enfantillage, que de dénier au député qui dépose son uniforme militaire, le droit de « venir voir aux affaires de l'Etat »? Déjà l'on dit : *embusqués parlementaires*. Il aurait convenu qu'une loi ne les laissât point libres de choisir entre le Front et le Parlement. Ou bien, dissoudre la Chambre.

Le puzzle du moment semble être celui-ci : expliquez la victoire de la Marne. Monseigneur le cardinal de Paris dira : reliques de sainte Geneviève. Péguy n'eût pas contredit le cardinal Amette, notre grand Péguy qui, de son épée, signa la plus belle strophe de son ode au moment du miracle!

Vous entendrez dire : Joffre, ou bien Gallieni. D'autres noms de généraux seront prononcés. Chaque parti en réserve plusieurs, à l'aide desquels il veut faire pâlir l'éclat d'autres étoiles. Politique, politique!

Le jeune Clampin, mobilisé à la gare de X..., est venu m'offrir ses vœux de nouvel an. Il me raconte comment l'obstination du kronprinz à rester dans l'Est, retarda de vingt-quatre heures la rencontre du prince avec le général von Kluck. Celui-ci attendit; ce serait à ce hasard que Paris doit son salut. Racontars!

En septembre, des tauben survolent la gare de X... chaque fois qu'un train se forme pour le front; la gare est souvent atteinte. Les Allemands ont, dans le voisinage, des compères dont ils obtiennent tous renseignements. Sur une partie de la ligne, il y a des directeurs d'usines, des ouvriers fraîchement naturalisés; ces espions aident les espions-propriétaires : fermes, châteaux, vignobles appartenaient à des

« Boches ». On ne pouvait se protéger contre eux, ils s'étaient infiltrés partout, même dans nos bureaux et nos administrations. Etions-nous assez naïfs ! Encore dix ans de paix et nous étions conquis.

Votre cousin de Scotland Yard doit avoir de belles histoires d'espionnage. Nos deux nations gardèrent trop longtemps la sereine confiance du brave homme qui ne veut pas connaître ses ennemis et s'étonne d'en avoir, jusqu'à ce qu'il reçoive des coups dans le dos. Aussi bien, on vous dira que les Allemands... mais je viens de vous parler de ces traîtres, ou de ces esprits trop ingénieux qui ne peuvent se résoudre à voir l'Allemagne telle qu'elle est. Et quand, au début de la guerre, ceux qui la connaissaient avaient le malheur d'exprimer leurs angoisses... enfin, vous vous rappelez les autruches : Il y a des gens qui ont une étrange façon d'être patriotes

A LA MÊME

9 janvier.

... Vous avez donc aussi vos différends avec les réfugiés belges. L'auréole des héros et des martyrs s'éteint, en dehors de l'arène. Leurs Souverains, ces personnages épiques, s'enfoncent de plus en plus dans la brume de la légende.

E. de B. et sa femme ont fait encore un mois de service à Furnes. Aujourd'hui, la comtesse souhaite

un repos, l'oubli de l'enfer dont elle est sortie. Une heure après son départ, la petite hôtellerie où elle descendait a reçu les dernières bombes qui la démolirent. Un mois de disette, de froid dans l'obscurité, au bord de la mer phosphorescente, sous les tauben, les zeppelins et les shrapnells ; chemins impraticables, travail d'ambulance impossible. L'auto des B. dut passer par-dessus deux chevaux d'artillerie, une bouillie rouge, fumante encore d'un obus reçu. Les B. allaient à la Panne voir la comtesse Ghislaine de Caraman Chimay, dame d'honneur auprès de la reine Elisabeth. Les monarques dont la tête est mise à prix, et que les avions guettent, n'ont pas voulu abandonner cette langue de terre, qui est le royaume de Belgique.

Ils prirent une petite villa de bains de mer, d'où les propriétaires avaient fui. Presque sans vivres, sans vêtements de rechange, la reine est là, ne quittant pas le roi ; ils vont dans les tranchées tous deux, près de ces quelques soldats belges qui « n'en peuvent plus ». Pommes de terre des dunes, viandes de conserve, voilà tout ce dont « la Cour » dispose pour sa table. Le déjeuner fut interrompu par la chute des bombes, et c'est toujours, dans l'air, comme le ronflement d'un immense vol d'abeilles, à l'heure où les avions sont le plus haut ; mais ils descendent parfois très bas. La comtesse Ghislaine fait de l'aquarelle, comme jadis sur la falaise de Dieppe. Elle ne tient plus compte des zeppelins, depuis Anvers où, la nuit, elle voyait la lumière de ces monstres par les vitres de sa chambre, comme un tramway qui passerait très

vite. Elle ne se lève plus quand elle entend leur moteur :

La reine croit reconnaître la canonnade des Bavaois. Malgré sa haine pour les envahisseurs, elle s'informe, et n'admet pas que les Bavaois, ses cousins, son frère lui-même « fassent le mal », combattent contre son peuple à elle.

Quel formidable tragique, ce ménage royal sans royaume, presque sans armée, aussi pauvre que les réfugiés d'André Gide, ce couple souverain dans un chalet de bains de mer, symbole réduit au plus élémentaire schéma, d'une Cour royale au vingtième siècle !

La reine espère rentrer à Laeken pour le printemps !

L. G. était le maréchal des logis de l'expédition. Il avoue n'avoir jamais fermé l'œil dans l'hôtellerie de Furnes, pendant que B. dormait si tranquille qu'on n'osait pas le réveiller pour descendre dans la cave, quand « ça bardait ».

Ils connurent la fameuse proclamation de Joffre, qu'interdit la censure. Ce devait donc être *la grande offensive*. Nos amis avaient l'ordre d'attendre les blessés à six heures du matin. Ils se couchèrent de bonne heure ; ils furent réveillés par un bruit de mascaret ou de torrent dans la montagne. C'étaient des moteurs, des roues sur la route pavée. B. se leva. Une file d'autobus de Paris, phares éteints, stores baissés, emmenaient au combat de pauvres enfants endormis et rêvant de gloire, les moutons de la classe 1914.

B. se découvrit au passage de ces voitures, plus noires que des corbillards. Il avait si souvent fait la route ! Elles iraient tout droit, puis, à droite, jusqu'au point rapproché où descendraient les dormeurs en s'étirant. B. comptait les secondes.

A peine B. était-il à son poste, avec ses brancards et ses aides, que déjà revenaient quelques déchets de cette adolescence. L'hécatombe avait été inutile ! Pas moyen de prendre l'offensive. Ces nouveaux baptisés racontent qu'ils « pionçaient » dans l'autobus, croyant aller à quelque dépôt. Le Sort les avait versés dans la fournaise comme du coke.

Les quatre membres de l'expédition sont venus hier chez Marie M. ; j'ai pu confronter les témoignages. Ils concordent.

A les entendre, on ne sait que penser de ces jeunes êtres gais, de nouveau en vêtements civils, autour de la table à thé, qui ont faim de gâteaux, et décrivent l'enfer. Sur leurs visages, ainsi que chez les blessés, passe de temps à autre comme un nuage dans un ciel clair. Il y a des arrêts subits dans leur discours, comme s'ils avaient peur de ce qu'ils vont dire. Le plus merveilleux, c'est cette liberté d'esprit chez des gens qui vont des bords de l'Yser à leur maison de Paris, et retournent au feu avec une belle humeur que rien n'entame.

Et de B. est brave et même téméraire, le boute-en-train de la bande ; en voilà un pour qui la bravoure fait partie de la bonne éducation. Il se tient sous la mitraille comme sous les lustres de fête. Il n'a point d'effort à dépenser et repartira, après-demain, comme

il est venu hier. Le service qu'il organisa, dès le début, aura servi de modèle aux autres entreprises volontaires. Son équipe a été citée à l'ordre du jour. Nous le verrons bientôt en uniforme, mobilisé...

11 janvier 1915.

Quelques jours après son retour de Béthune, Madame Laplanche, guérie d'une bronchite qui l'avait tenue alitée, est admise à revoir son mari au Val-de-Grâce. Elle y va sans le bébé; Laplanche, lui écrit-on, n'a pas encore repris connaissance; cas grave, sur lequel les médecins ne se prononcent pas. Un jeudi, elle est introduite dans la petite chambre du caporal : — Ce fut, me dit-elle, comme si Edouard était mort; il ne remuait pas, il était là, emmaillotté; de sa tête, il n'y avait que le bout du nez dehors; ses yeux étaient fixes, ah! ses yeux! bref il ne me reconnaît pas, ça, j'en suis sûre, quoiqu'il m'en ait dit après. Enfin! c'est déjà loin de nous, c'est fini, mon Dieu! On ne sait pas comment on se remet de ces coups-là!... Moi qui n'entrais jamais dans une église, j'ai été à N.-D. des Victoires, l'ancienne paroisse à maman; j'ai fait brûler des cierges dans la chapelle où il y a un cœur d'argent que maman a donné après une méningite dont j'ai réchappé à l'âge de huit ans. C'est ridicule peut-être ces pratiques-là, mais en pareil cas, on ne sait plus à qui, à quoi, avoir recours. Nous sommes toutes les mêmes, nous autres femmes, et ça ne tire pas à conséquence. Le plus important, c'est qu'Edouard

vive, et maintenant qu'il m'a reconnue, j'ai de l'espoir. Les communiqués me semblent meilleurs, la guerre peut durer ce qu'elle voudra...

— Et aujourd'hui... ai-je demandé à Madame Laplanche, comment est-il?

— Oh! monsieur, bien mieux! mais qui sait? Les majors parlent de désordres intérieurs, d'opérations... la chirurgie fait tant de progrès... enfin, ce sera pour plus tard, Laplanche ne sait rien.

— Et son moral?

— Le moral? cela dépend des jours, mais, il ne raisonne pas comme d'habitude. Il se désintéresse du petit, comme si le bébé était d'un autre. Je lui dis : — Voyons, Edouard, ce n'est pas ton père tout craché? et Edouard répond : — Papa n'était pas déjà si beau que ça! Depuis qu'il va mieux, on l'a remis dans un dortoir avec les autres; c'est regrettable, parce qu'on n'est pas aussi libres pour causer, du moins, c'est ce que je me dis, des fois; d'autres fois, comme il ne veut pas me répondre, ou s'il est méchant, je me console, parce que ces hommes-là se distraient entre eux, ils causent de la guerre, ils ne pensent qu'à la guerre, aux tranchées, il y a toujours au moins un nouveau blessé qui en revient. Avec moi, Edouard est si méchant!

— Comment? Méchant?

— Madame Laplanche répète : Oui, méchant; contrariant, bougon, ce n'est plus le Laplanche qui n'aurait pas manqué, le samedi, de me rapporter une surprise cachée dans ses poches, au retour de l'imprimerie. Il pourrait au moins, étant ici pour des mois et

des mois, ne pas parler sans cesse du départ. Un jour, j'étais assise au chevet d'Edouard, lui tranquillement allongé sur ses couvertures ; je retrouvais mon Edouard un peu comme autrefois, je le reprenais ; mais une infirmière lui remet une lettre, il la lit tout bas. Alors son visage s'illumine, il s'agite sur ses oreillers, des larmes coulent le long de ses joues, puis c'est une explosion de colère : son lieutenant lui écrit ce qui s'est passé là-bas à la dernière attaque, la magnifique affaire qu'il a manquée. Tous ses amis sont tombés, le bataillon a été cité à l'ordre du jour, et lui, où était-il ? Au Val-de-Grâce ! Je le sens qui m'échappe encore ! il voudrait, je le sens bien, que moi et le petit nous soyons au diable !... repartir sur le champ... Pourquoi vais-je le voir ? C'est à peine s'il m'embrasse. Ce qu'il peut être méchant ! Rien n'existe plus pour lui que son bataillon... C'est contagieux, oui ! parfois, monsieur. On se sent devenir comme lui. C'est bête, n'est-ce pas pour une femme ? Tout de même il y a des « grands blessés » qui se réhabituent à l'idée de ne plus y être, dans cet enfer ! Avec le temps, qui sait ? Edouard lui aussi... il voudra peut-être rester ?...

Madame Laplanche soupire ; elle admire son héros, elle ne l'en aime que plus pour son courage. Mais cette nouvelle séparation, il l'éviterait, s'il le voulait. Madame Laplanche sait qu'Edouard pourrait ne plus repartir *jamais* pour le front ; des infirmières le lui ont dit :

— Je lui ai répété. Quelle maladresse, ce mouvement de joie ! je me suis même écriée : — Edouard, pour nous, la guerre est finie ! il m'a appelée

imbécile, et m'a défendu de tenir devant lui des propos de grue. Et puis, il m'attrape toujours à propos de mon escapade à Béthune, pour tous les périls auxquels je me suis exposée, *par curiosité*, dit-il. Par curiosité, monsieur!

Madame Laplanche suffoque. C'est une insulte intolérable.

— Il se passe quelque chose entre Edouard et moi, quelque chose de drôle, à quoi chacun pense et qu'on ne s'avoue pas. Quand je reviens dans le Métro, après mes jeudis et mes dimanches au Val-de-Grâce, c'est plus fort que moi, je pleure, sur ma banquette. Je n'emmène plus le petit, son père est fou; dès que l'enfant crie, Edouard fait mine de le jeter par la fenêtre. C'est pas croyable. Les douceurs que j'achète pour mon mari, il les donne à ses camarades; il prétend que tout est meilleur à l'hôpital; je lui avais fait une crème à la vanille — il l'adore — vous croiriez qu'il en a voulu? Non! le sucre le dégoûte... Enfin, il est exécration, je ne sais pas ce qu'il a... et cependant, qu'est-ce qu'on n'inventerait pas pour ces hommes-là?

Le caporal Laplanche ne se meut plus aisément au milieu de ces complications féminines dont la psychologie lui échappe, quoique, chef d'atelier à l'Imprimerie des *Annales*, il ait bourré sa mémoire de romans modernes, dévorés les jours de fêtes et aux vacances, dans la barque qu'il louait à Nogent pour flâner sur l'eau, ses plus chères délices. A la mobilisation, Germaine faisant preuve d'un moral aussi beau que celui du guerrier, l'avait accompagné

à la gare en chantant la *Marseillaise*. Depuis, Laplanche n'a reçu que des lettres encourageantes; le fils est né après la Victoire de la Marne; quant à lui, Laplanche ne s'en est tiré pas mal jusqu'ici, et il accrochera la médaille militaire sur sa capote; il ne demande qu'à être de nouveau capable de finir la campagne — « et cela ne tardera pas! » — auprès de ses camarades, ses frères, sa vraie famille; Paris est encore debout, la France est victorieuse. Laplanche possède le bel optimisme d'une conscience sans peur et sans reproche, il adore son nouveau métier, il vous confierait, entre hommes, que la guerre est plus « son affaire » que la typographie. Eh quoi? sa femme se mêle de lui dire qu'il sera toujours un éclopé, qu'il n'ira plus au feu? Oui, elle désire cette honte, ou du moins Germaine accepterait cette déchéance pour l'avoir, lui, son mari, tout à elle!

Wehrler, l'ébéniste de la rue Ribéra, a fait visite à Laplanche; le caporal s'est senti revivre, dit-il, en causant avec l'Alsacien, ancien combattant de 70.

— Il y a des femmes qui sont impossibles pendant la guerre, dit Wehrler, qui approuve Laplanche. Mais il est indulgent, il sait ce que c'est que les épouses; il a été veuf trois fois; il n'a que des filles, dont les époux sont prisonniers ou tués; il a donc pitié aussi de Madame Laplanche, mais il lui conseille de « fiche la paix » à Edouard.

— Un de ces jours, c'est moi qui vas lui dire, à Laplanche : — Voyons, mon vieux, non, c'est-il avec cette patte-là qu'on fait du bon travail à la guerre? regardez-vous un peu, v'là un poilu! Il n'y a donc plus d'autres

lascars pour vous remplacer à la compagnie? Ce n'est pas comme si vous étiez le père Joffre! Voilà ce que je lui dirai, car il faut bien qu'il sache. On n'a qu'à le voir, c'est sûr qu'il n'y retournera pas, à moins qu'on ne prenne les infirmes comme chez les « Boches », puisqu'ils n'ont plus rien à se mettre sous la dent!

Wehrler déplore la maladresse de Madame Laplanche : Celle-là, quand il y a une gaffe à faire, elle ne la rate pas. Elle a été à Béthune sans tambour ni trompette, un beau matin, comme si c'était à Saint-Cloud, et avec son gosse encore! Maintenant, elle n'a plus qu'une idée, c'est qu'on lui rende son mari, chez elle, en convalescence; bon! c'est sûr, ça arrivera un jour, mais il a fait jurer à Germaine qu'elle n'en soufflerait plus mot.

Malgré le pacte conclu après une scène de larmes, et l'engagement de se taire devant Edouard, Germaine Laplanche déploie une irritante stratégie, pose des mèches pour faire sauter les résistances, s'écarte, se rapproche, abandonne, reprend un jeu que Laplanche déclare être cousu de fils blancs. Parfois elle dépeint en de sombres couleurs sa vie solitaire, avec ses modiques ressources; on les croit à leur aise, dans Passy : Germaine est trop fière pour toucher une allocation. La maison de blanc où elle était coupeuse ne rouvre pas cet hiver, le patron est au feu, comme ses employés, « tous Français et jeunes », atteste une patriotique réclame collée à la devanture du magasin.

Laplanche pense que Germaine fera comme les autres; si c'est trop difficile à Paris, ses sœurs, de Nantes, ne demandent qu'à l'héberger; mais Germaine ne s'est jamais entendue avec les provinciaux, et moins

encore avec de vieilles filles, jalouses des enfants, et dont le cœur est « comme du marbre ».

Tantôt elle tousse pour alarmer Edouard, se plaint de sa santé; elle a une mauvaise pierre dans son sac! Un bon réchaud avec des braises, un simple tuyau de gaz, et l'on se débarrasse de l'existence quand on est à bout. Il y a bien le petit gosse qui, lui, n'a pas payé pour venir au monde, mais Laplanche ne le regarde même plus.

Laplanche songe en lui-même : Ce sont des giries, mais le fond n'est pas mauvais. Quand je serai reparti, elle redeviendra une ménagère courageuse comme avant; si nos femmes pouvaient aussi peu se préoccuper de nous que nous nous tracassons peu d'elles! A chacun son sacrifice,.. Je croyais pourtant Germaine plus patriote, plus d'attaque.

Wehler posa cette question à Madame Laplanche :
— Si votre mari voulait se faire embusquer, alors, qu'est-ce que vous diriez?

— Je divorcerais! s'est-elle écriée.

Et voilà pourquoi dans les nouveaux cas d'incompatibilité d'humeur que la guerre engendre, les deux parties seraient vite à court de griefs, et les avocats n'auraient pas à plaider.

Si Madame Laplanche était moins naïve, elle compterait plus sur la collaboration des autres héros dans les lits du dortoir, pour faire patienter son trop bouillant Achille. De même que l'eau tombant goutte à goutte finit à la longue par entamer la pierre, les jours qui se décomposent en interminables heures, en lentes minutes, pour les malades qui ne peuvent sortir;

l'attente, semaine après semaine, d'une permission de mois en mois retardée; l'oisiveté à laquelle la plupart s'accoquinent : voilà ce qui rend quelques autres fous-furieux. Une atmosphère tiède et émolliente, les soins maternels des infirmières, et le bavardage, détendent les plus violentes énergies.

Pour le campagnard, ce sont aussi les lettres de chez lui qui le tiennent au courant de menus faits, si graves pour le cultivateur, et dont il écarte le souci quand il brave la mort; pour le Parisien, c'est la fréquentation des familles de camarades, dont les vêtements apportent dans leurs plis l'odeur du pavé de bois; c'est la rumeur de la ville qui, avec des caresses, s'insinue, cajole et ensorçèle son enfant retrouvé.

Epargnons à ceux-là qu'un hasard ramène dans nos hôpitaux, le réveil du matin, le bruit de ferraille des boîtes à lait, le roulement des charrettes le long du trottoir, et les rares cris de la rue que la guerre n'a pas supprimés encore.

A MISS T., LONDRES

12 janvier.

... Je suis de votre avis sur les paroles dites par les ministres de nos deux pays. Je relisais tantôt les discours de décembre. La déclaration de votre gouvernement ne me semble pas très politique, mais sonne plutôt comme une fanfaronnade tapageuse. Pour-

quoi s'engager, d'avance, jusqu'à l'extrême de ce qu'on souhaite d'accomplir, par des formules péremptoires qu'on agite comme du rouge devant le taureau ? Il y a, certes, notre courage à soutenir et il faut nous préparer à la longue attente ; mais nos journaux passent les frontières, et si nous nous moquons des manifestes impériaux, prenons garde, nous-mêmes, à la grandiloquence. La vraie dignité est plus réticente. Les vertus de paix ne cessent pas d'être des qualités assez belles en temps de guerre, surtout puisque l'ennemi est si près, et si difficile à déloger. Gardons les crépines d'or pour le jour béni de la victoire définitive, et d'une paix rédemptrice. Les alliés se présentent trop tôt comme des vainqueurs.

Chez nous, l'enquête sur les atrocités *devait* être faite, mais j'aurais attendu, pour la divulguer, le retour après une invasion, possible mais non pas certaine, de l'Allemagne. D'ailleurs cette enquête est expurgée, l'auteur s'arrête là où le sadisme commence, et le sadisme fait partie de la religion du guerrier german. Ne comparons pas entre eux les actes des belligérants, les crimes de soudards grisés par l'odeur du sang et dont la raison chavire, ou je réclame le huis clos. Chez les Caraïbes, ceux qui doivent faire la guerre sont, à leur naissance, pris par les prêtres et les sorciers, on entoure leur tête de bandelettes, comprimant le front, modelant pour ainsi dire le cerveau. Ces peuplades sauvages croient ainsi former une race de brutes combatives...

Vous me demandez des nouvelles de nos garçons. Quand vous serez ici, je vous donnerai leurs lettres,

je les classe dans des cartons que vous me faisiez faire, à d'autres fins. Je suis assez déconcerté par la nouvelle psychologie de ces êtres de douceur et de tendresse, avec qui je vivais sans soupçonner ce dont ils seraient un jour capables.

Félicien me fait peur. Certaines de ses lettres sont d'un fou. Desroches qui le voit souvent, et avec qui il s'échauffe et s'exalte, me le décrit tour à tour comme un bandit, ou comme un Jokonahan halluciné. Si ces deux-là envahissent l'Allemagne, quel appétit de carnage auront ces deux bêtes à bon Dieu !

Félicien s'adapte à notre guerre française de hasard, d'improvisation, d'ingéniosité, d'irrégularité, de fol héroïsme, avec la rude endurance, les illusions, l'enthousiasme, les tristesses et les révoltes, parfois, de l'intelligence. Ce soldat de fortune sera militaire, comme le furent nos hommes de la Révolution.

Je l'aurais vu partir pour la conquête de l'Alsace-Lorraine, avec un fusil fleuri d'une rose ; le romantique-classique de la Revanche. Mais il semble que la guerre pour laquelle il nous quitta en août, soit sur le point de se fondre en une autre, beaucoup plus mystérieuse, où le plan de ceux qui l'ont voulue est débordé, et de proportions surhumaines.

On n'ose pas dire ces choses ; cependant vous sentez, n'est-ce pas, mon amie, que, s'ils furent jamais entre les mains des monarques, nos destins se tissent au-dessus de ces têtes augustes. Il ne s'agit plus d'une guerre. Dès le jour de la mobilisation, j'ai cru au cataclysme universel. Autour de moi, les gens ne voyaient qu'une chance de revanche. Vous, Anglais,

je ne sais ce que vous imaginiez, mais vous avez tout de suite conclu des baux de trois-six-neuf. Au seuil de cette année 1915, on frémit en songeant aux complications de la maladie initiale. Les docteurs vont perdre leur science. Il s'agit bien (entre nous) d'être pessimiste ou optimiste en présence d'un mal inconnu!...

Mais je m'arrête, il n'est pas encore temps de parler franc, même à vous, chère Licorne qui dressez votre blanche défense dans votre île orgueilleuse!...

Vous trouverez, avec cette lettre, des notes sur l'Ambulance de Suippes, que je vous prie de ne pas montrer à ces Dames de la *British Red Cross*...

P.-S. Frederick Nietzsche dit, dans *Zarathustra*, je crois : « Qui ne sait pas mentir, ne sait dire la Vérité. » Mentir, soit ! pour mieux dire la vérité.

Suippes, 30 octobre 1914.

« Toutes les chambres sont encore pleines de blessés, même la pièce qu'ils ont, entre eux, appelée la chambre de malheur.

Sept mourants y râlent, et l'on ne peut rien faire d'autre que d'attendre la fin ; blessés à la poitrine, ils suffoquent, la soif les brûle, et ils ne peuvent boire ; ils vomissent, se vident, s'infectent et meurent en gémissant : A boire ! La nuit en faisant la ronde, j'écoute à la porte et je retarde de l'ouvrir.

Dans le noir, le moindre bruit prend des proportions fantastiques, des souffles haletants remplissent cette grande maison dont ma lanterne sourde est la

seule lumière. J'enjambe des corps étendus, des yeux s'écarquillent, effarés, sous le rayon aveuglant. Ceux qui ne remuent pas, on les touche du doigt, légèrement, craignant de les sentir froids. Certains se lèvent, fantômes surgis de l'ombre, on ne les entend pas, mais on se heurte à eux, ils poussent un cri; on a frôlé une plaie. L'un, entre autres, la tête bandagée jusqu'au menton, n'y voyant pas, butte, inconscient, contre des lits, monte dessus, trébuche et réveille des douleurs qui protestent et hurlent; il cherche en hurlant une issue... seule pensée qui lui reste. Il ne souffre pas, paraît-il, malgré son crâne défoncé, mais nous devons l'attacher, parce qu'il grimpe sur les camarades et les piétine. Quelques moments après, je le trouve fourrageant avec ses mains du côté de sa bouche; ce sont des pommes de terre crues qu'il a ramassées.

La brute d'infirmier qui le veille dit : — Il est idiot, il s'amuse.

Il y a des coups qui ne laissent rien à un homme de ses facultés cérébrales. A vingt ans, être comme en enfance, l'œil à peine sensible à la lumière, et peut-être pour ne pas mourir tout de même!

Un autre a la moitié de la joue en moins; on l'a cru perdu; hâtivement pansé avec des chiffons sales, parce qu'on en a peu et que ce ne serait pas la peine, on l'a mis à l'écart, dans un cabinet, en attendant qu'il y meure, il sent déjà la pourriture.

Deux jours plus tard, il brise un carreau, et je vois des lambeaux de chair violette, avec un œil suspendu dans son orbite, un paquet monstrueux et répugnant. Il n'est pas mort, il réclame, il arrache son pansement,

il est dans l'ordure, une odeur asphyxiante sort du réduit dont il a brisé une vitre avec son coude, car ses mains sont en bouillie.

Celui-là, j'ai pu en faire mon affaire, je sais qu'il vit encore. On voit sa langue par un trou, et son front est emporté jusqu'à l'oreille. Si nous avions de quoi les soigner, ces pauvres bougres ! Mais non, rien, et il faut que j'assiste à cela impuissant ! Oh ! faites-nous parvenir des linges, un peu de pharmacie !...

Certaines nuits, l'habituel convoi des brancardiers ne rapplique pas. Ah ! ceux qui n'ont qu'un seul mot dans la bouche : Pas faire de zèle !

Où alors, c'est un officier, un lieutenant d'artillerie, comme hier, qui nous ramène sur ses caissons des rescapés d'entre les lignes ennemies, d'un terrain où le combat date de trois ou quatre jours. Jours de pluie, sans nourriture, sans assistance, là où, entre deux feux, personne ne va plus. Mais il y a parfois l'audace d'un canonnier, qui connaît les lieux et se détourne de sa route, dans la nuit, pour faire le Bon Samaritain.

Magnifique apparition, celle d'hier soir, d'un lieutenant sous le rayon de ma lanterne !

Je remarque une survivance — ou une renaissance — du type militaire peint par Géricault. Et on les verrait aussi, ces braves, comme ces cavaliers francs, que taillèrent dans le marbre les Romains. Ils pourraient porter, aussi bien que le képi, la calotte d'étain, et monter à cheval sans selles et sans étriers. Ils caracolent dans le carnage, heureux du coup de main réussi. Mon lieutenant s'est dressé sur ses étriers pour raconter les effets de sa première pièce à répétition : — Les bras,

les jambes sautaient dans la poussière, et la pétarade était telle, que mon cheval dansait de bonheur.

Et c'est ce diable-là qui rapporte à l'ambulance d'autres bras et d'autres jambes à ressouder; mais des membres français, cette fois...

« Le Créateur voulait détourner les yeux de lui-même, alors il créa le Monde. »

16 janvier.

Le palais démontable du Kaiser roule sur les grands chemins de l'Aisne en des fourgons escortés par des soldats du train; puisque Compiègne n'a pu être gardé par ses troupes, le Kaiser Wilhelm habitera sous la tente, jusqu'à une meilleure occasion de dormir sous des lambris Louis XV.

Tapis, tapisseries, tentures de soie à l'aune, fauteuils, pliants, tables pour banquets, vaisselle plate, livrées à quadruples galons, bas de soie et escarpins à boucles des serviteurs; uniformes des pages, heiduques, valets de pied, pêle-mêle, chevaux toujours sellés, réseau de fils téléphoniques, l'escorte et tout le fourniment de l'empereur d'Allemagne, suivent le monarque sur les grandes routes de France. Une bataille se prépare, à laquelle l'empereur veut assister... d'un peu loin, car il n'aime pas les avions dont le grondement des moteurs lui est particulièrement désagréable.

Sitôt dressé dans un parc, le palais démontable (à roues qui glissent sur des rails pour fuir plus vite la

menace du biplan), le service d'observation organisera les miroirs où se reflètent les grands oiseaux ennemis, et, peut-être, deux zeppelins captifs feront bonne garde dans les airs, afin que Wilhelm goûte quelque repos nocturne.

De puissants projecteurs promènent sur les nuages leurs rayons lumineux. Les maréchaux, les généraux sont mandés. L'empereur veut faire une entrée solennelle dans l'antique ville de Soissons. Toujours, dans cette guerre, des raisons politiques dictent aux Allemands leurs entreprises militaires. Ce fut Bruxelles, Nancy, ce fut Paris, puis Anvers, Calais, Varsovie.

Aujourd'hui c'est Soissons ! Elle possède une cathédrale et une antique tradition. Le Kaiser en rêve...

Guerre que voudrait théâtrale cet empereur d'opéra : les figurants sont dans la coulisse, prêts pour la marche à grand orchestre. Le chef s'impatiente, tient le bâton levé dans une trop longue pose. Le rideau s'entr'ouvre et se referme ; l'entrée rate, les spectateurs renversent les petits bancs. La mère de la débutante pleure.

Dans la fausse manœuvre, d'innombrables machinistes ont perdu, qui un bras, qui un œil ; il y a eu des pompiers de tués ; c'était un service d'honneur.

Derrière la toile, l'impresario et les commanditaires se disputent. Autour du théâtre, c'est toujours la boue, le noir et le terne d'un hiver que la victoire ne se décide pas à éclairer...

A MISS T., A LONDRES

... J'avais imprudemment promis aux P. V. de passer avec eux la soirée : mon premier « dîner en ville » fut lamentable ; une de ces réunions soi-disant intimes, où des Parisiens, en temps de guerre, croient qu'ils se « feront du bien » les uns aux autres, et où chacun se cache soi-même. Rien ne sort de la conversation, il n'y a point d'échange.

Madeleine, revenue tard de son hôpital, ne se rappelle plus cet engagement. Quand il s'agit de faire sortir de l'armoire une tea-gown un peu ouverte, puis de se voir ainsi dans la glace, Madeleine est saisie d'une telle honte, que je suis sur le point de prier qu'on l'excuse. Scène violente, reproches. Enfin, à huit heures et demie, nous entrons dans le salon des V. où quatre personnes ont l'air de dormir. L'abat-jour rouge, au milieu de la pièce, teinte de carmin les fatidiques pelotes de laine et les ouvrages pour soldats. Les dames s'excusent d'avoir fait un bout de toilette. Les hommes sont gauches dans leurs tentatives de politesse. Il fait très froid, et chacun remet sur ses épaules un manteau.

On essaye de paraître libres d'esprit ; mais dans la salle à manger, nos bons hôtes sentent, dès le potage, qu'il n'y a rien à faire : c'est une réunion de mannequins. La maîtresse de maison condamne les mets venus du dehors et le service féminin, le couvert incomplet. Je ne me suis pas aperçu qu'il manquât

quelque chose ; être dans un fauteuil, assis à une table bien claire, à la fin d'une après-midi lugubre, se réunir entre amis, c'est un étonnement comparable à celui d'un blessé qui se réveille tout à coup, propre, étendu dans un lit.

J'ai, à ma gauche, X. qui ressemble maintenant à Meilhac. Il fait des mots, par habitude, mais d'un air d'inquiétude, et les mots ne font plus rire. V., l'ancien ministre, et sa femme, dont on attend toujours au moins des nouvelles fraîches, ne parlent que de politique de couloirs.

Savaient-ils les événements de Soissons ? Directeur d'un grand journal, X. devait les connaître, or il prétend que les « gens bien informés » ne le sont pas plus que le public. V. fit mille efforts, mais sa somptueuse éloquence n'eut pas le dessus, il s'arrêtait court au milieu de ses périodes.

Chacun s'impose une règle depuis le tocsin, de ne pas dire ce qu'il pense, même chez soi. J'ignore où nous conduira cette obéissance militaire, car nous ne sommes point dupes les uns des autres. Il n'y aura bientôt plus qu'hypocrisie, *par crainte*. Il semble impossible, aujourd'hui, pour quatre vieux Parisiens qui se rencontrent, de se regarder en face, car ayant peur de rire, ou de se jeter des assiettes à la figure comme au temps de « l'affaire », il ne leur reste qu'à dire des platitudes. V. qui est un « warfare specialist », je devine les blâmes que, dès son réveil dans la pièce voisine, il adresse à l'Etat-major. Il hasarda quelques-unes de ses critiques à la Napoléon, mais le directeur y coupa court, avec l'annonce des zeppelins. L'éclai-

rage réduit dans les rues de Paris, a, dit-il, vidé son club en quelques jours. Des familles revenues de province pour l'hiver, viennent de repartir. Alors l'ancien ministre s'emporte contre les grands bourgeois.

— On les salera après la guerre; ils verront! Ils n'ont qu'à bien se tenir!

Il réclame un ordre rappelant tous les parlementaires du front; inadmissible, qu'à faire son métier l'on passe pour un « embusqué ». Il mènera sa campagne jusqu'au bout, dût-il faire une interpellation. Je gage qu'il n'en fera rien. Ces paroles sont toute l'audace qu'il se permette.

Le journalisme, la politique! Nous croyions les oublier, et les voilà, tels qu'avant, comme des reprises de matchiche ou de tango.

Vous avez cru que la guerre serait courte? Comment l'espérer, puisqu'elle doit produire un nécessaire changement de mœurs, ou n'avoir point de sens? La guerre durera dix ans, avant que le tango et la matchiche ne deviennent, ainsi que la pavane et le menuet, des danses de Conservatoire, des documents d'époque.

Tout reste à changer dans la politique de ce pays, mais personne, dans le Gouvernement, ne veut être responsable. On s'y cache comme dans les tranchées, où l'on n'ose pas faire sortir sa tête par crainte « de recevoir un pruneau ».

La pire crainte de celui qui n'occupe pas de fonctions, mais observe, c'est que, vers le printemps, sur lequel chacun compte pour « régler l'affaire », Français — et

Anglais aussi, ma chère — ne se réveillent après une léthargie hivernale, pour mesurer enfin la tâche qui leur reste à... entreprendre. Nous aurons, d'ici là, vécu sur de vieilles routines, construit sur des gabarits d'antan des ponts de fortune, alignant des chiffres, des chiffres qui ne correspondent, d'aucune manière, aux nécessités du présent.

Tandis que nous louons avec complaisance, et même « avec une surprise agréable », notre œuvre accomplie, l'Allemagne, déçue d'un « retard », emploie tous les cerveaux de ses savants à la préparation d'engins formidables. Ses Machiaviels se démènent et réparent des fautes diplomatiques.

L'énorme et obscure Fafner, dont nous continuons à sous-estimer la puissance et la taille, soudain se redressera devant nous; des vapeurs, comme dans « Siegfried », sortiront de sa gueule, vous vous passerez la main sur les yeux, vous les porterez à votre gorge, et alors il faudra trouver, en hâte, d'autres moyens d'agir.....

.....

Vous Anglais, vous n'avez pas plus de hâte que les Russes. Songez à nous, dans notre attitude de cariatides, qui portons sur nos épaules le plus gros poids de la guerre. Le Kaiser Wilhelm est sous les murs de Soissons, auprès de la Marne dont la crue menace les faubourgs de Paris... Vite, des munitions! Vous voyez la guerre de trop loin...

A LA MÊME

18 janvier.

Si vous ne voulez pas attendre votre « job » en Normandie, venez tout de suite à Paris. J'ai une place pour vous. Dans les sous-sols d'une grande gare, vos « boys » s'arrêtent entre deux trains. M^{me} W. connaissant leurs goûts, a fait, d'une salle de consigne, un salon de lecture, un dortoir, un bar (et Dieu sait quoi encore), qu'elle régit de onze heures du soir à cinq heures du matin, et de midi à six heures. Elle est épuisée de fatigue. Son mari voudrait une dame anglaise pour la relayer.

En cherchant pour vous une occupation, je suis passé par un étrange endroit; il en faut de tels dans une grande ville comme celle-ci, pour la bohème cosmopolite, et ces vagues étrangers qui n'ont pas d'autre patrie, ou ne peuvent retourner chez eux. C'est un va-et-vient de ces personnes inclassables, de nationalité mal établie, demi-anglaises, demi-américaines, à noms « boches », scandinaves, correspondantes de journaux, manucures, chanteuses, statuaire, peintres, ténors, comédiens, agents d'assurance, jeunes diplomates, attachés sans poste. Ces épaves font de ces bureaux leur club et leur tea-room. J. T. les aurait déjà mis dehors, si certains Argentins et Brésiliens, sans compter des dames à cheveux courts et à cols masculins, ne fournissaient des fonds considérables. On est surpris

de tous les dons recueillis par cette Association cosmopolite de millionnaires inconnus, de mystérieux étrangers établis en France. Et qu'importe si les bank-notes arrivent jusqu'à nous par les chemins de la vertu, ou par d'autres? Il faut des fonds! Ces dames et ces messieurs auront, pour une fois, servi à quelque chose de bien.

Il y a des peintres dans l'équipe de nuit. Ils sont étonnants, dit J. T., tous des nerveux, trop impressionnables, ou s'efforçant de reprendre leur train-train d'atelier. Ils sautent sur leur palette, dès qu'ils sont séduits par un effet de couleur, et oublient de courir au-devant des convois.

Enfin, votre amie, me dit J. T., « fera grande figure » dans ce milieu. Je ne ris pas! De là, vous irez ailleurs.

Où que ce soit, il vous faut être « très sévère ». L'armée anglaise a pris ses habitudes quand au repos; dans les villes, elle fait la fête entre deux « week-end », comme « at home. »

Il y a deux postes de police britanniques dans Paris, pour ces enfants terribles. Ils ne peuvent se priver. Des établissements de nuit, des lieux de plaisir se sont rouverts à Montmartre, avec tziganes et demoiselles, pour une clientèle qui paye bien. Vos boys ont beaucoup de succès.

Le corps expéditionnaire regarde encore la France, comme les touristes et les hivernants de la Riviera. Il est urgent de faire remuer vos hommes, impatients s'ils restent plus de quelques semaines au même endroit. « They get se depressed, the poor dears! » On les envoie dans le Midi inspecter des hôpitaux; le voyage

à Monte-Carlo est la récompense la plus haute d'un dévouement d'un mois à Paris. Tout cela est fort gentil d'ailleurs.

Si un « poilu » arrive, harassé, à la gare de X., il refuse la baignoire et le lavabo, pour ne pas perdre une minute des heures où il jouira d'un lit. Certains se pincent, luttent contre le sommeil, pour bien sentir qu'ils sont, pour de bon, dans des draps. Vos Tommies, eux, commencent par se baigner, ils se rasent, prennent le pot à vaseline, s'en lustrant les cheveux, se font une belle raie par derrière, et demandent le chemin du Moulin Rouge (d'ailleurs fermé), ou bien ils se couchent par terre ; ils sont sensibles aux nappes blanches de la table à thé et aux pots de fleurs des sous-sols de la gare. S'ils y reviennent après un « leave », M^{me} W. reçoit d'eux de petits souvenirs d'Angleterre, des photographies d'enfants quelconques, sur les charmes desquels elle s'extasie.

Un de ses clients habituels a obtenu une permission pour s'aller marier en Angleterre, dans une famille de Scarborough ; il y débarque le matin du raid, quand la jeune fille vient d'être tuée par un obus allemand ; la tête ne tenant plus au corps, on rase la chevelure.

Le Tommy confie sa peine à M^{me} W. et tire de sa musette une boucle de cheveux roux. Que diriez-vous d'un semblable présent ?

19 janvier.

L'on dirait que nous en sommes aux périodes orageuses du printemps, quand pendant des jours de pluie, un ciel gris opaque cache le soleil. Des roulements sourds, lointains, l'orage approche. Un gros coup, et la foudre tombe. Ce fut d'abord la « réglementation de l'éclairage des magasins et des maisons particulières », la visite de Millerand aux travaux de défense contre une visite possible des zeppelins.

Les Parisiens ne s'émurent pas, mais se demandèrent : pourquoi ?

Puis, *des blancs*, aux dernières nouvelles ; *des blancs* dans les articles. Il paraît qu'on connut en haut lieu les projets de l'ennemi.

Et Soissons est le point qu'on surveille. *Ils* sont proches, *ils* envoient des renforts dans le secteur de l'Aisne. — Nous avons cédé du terrain. Un jour, deux jours, on attend le journal du soir ; dès midi, on tire la montre de sa poche, dès que la lumière baisse : l'*Intran* est-il paru ? Dans le tramway, on surprend des dialogues à voix basse :

— Savez-vous quelque chose ?

— L'oncle de ma cousine, qui est au cabinet du Ministre, dit que ce n'est pas si mauvais que cela. Ça n'a pas d'importance dans l'ensemble de la ligne de front.

La confidente, dans le tramway, essaie de s'en convaincre.

Dans ces moments-là, il faut se taire et ne voir que la cuisinière, pour les repas. Le réveil du bourgeois est une fatigue. Il en veut à la nuit d'être finie, à la bonne qui apporte le journal et ouvre les rideaux; au soleil qui glisse ses rayons rouges sur la muraille. Monsieur voudrait la journée terminée, et, d'avance, n'y place rien si ce n'est le morne ennui, l'attente des communiqués. *L'Information* vers midi, c'est trente sous de plus par mois.

Monsieur a mal à la poitrine; une barre sur l'estomac. Il balbutie, quand Madame lui parle en revenant de l'ambulance.

— Le petit brun du Poitou a-t-il fait de la température?

— Es-tu seulement allé le voir? Qu'est-ce que ça te fait? Reste donc sous ton édredon, puisque tu gèles.

Le soir, il y a des articles techniques, explicatifs et consolants, qui effrayent bien plus. Alors Monsieur et Madame parlent politique et de la fragile essence des zeppelins; mais jamais de Soissons.

Le concierge monte une lettre — dernière distribution.

Madame lit : C'est de Mathilde, tiens! — Elle lit tout haut :

« Ma chère cousine,

« Nous voici à Corbeil — forcés d'évacuer la Maillerie après les horribles événements de la semaine dernière.

« Il a bien fallu encore une fois céder la place aux
« Boches... »

Madame pose rageusement la lettre sur la table, sort du salon en claquant la porte. Monsieur prend la lettre. La réalité est là, qui remplace le délayage du journal.

— Ce n'est même plus un tableau... c'est un panorama. Croyez les communiqués!

Monsieur tire encore sa montre de son gousset, fait un détour par le couloir pour éviter la chambre de Madame. Il va « oublier » jusqu'à demain matin, sous l'édredon, car le calorifère est éteint.

*
* *

Pourquoi ces orgies de sang, ces cris, ces lamentations dans l'orage de l'artillerie, composent-ils tout de même un tableau sec, froid et pâle comme une toile des derniers cubistes?

Guerre de mathématique, d'algèbre et de géométrie, elle pourrait, semble-t-il, se prolonger après la mort du dernier soldat, tant qu'il y aura des savants pour inventer des engins et des ouvriers pour les faire; aussi longtemps qu'il restera des murs debout et du métal pour entamer la pierre.

Pourquoi des orgies de sang, la chair meurtrie, les os mis à découvert, si à l'aide de cylindres, de tuyaux, de boîtes de cuivre et d'acier, au déclic d'un ressort, un bouton pressé, l'alchimiste peut endormir des régiments, changer en un château de la Belle au Bois-dormant forteresses, bastions et capitales? Les grands secrets de la destruction, écrits en illisibles caractères, qui les extraira des grimoires poussiéreux? Mystères

qui pèsent sur les hommes ! Signes cabalistiques ; palimpsestes ; tarot ; appareils de zinc et de fonte ; boutique du ferblantier ; arsenal moderne de la guerre cubique ! Et pourtant, ne t'étonne pas, ne cherche pas à comprendre, attends : pour certains militaires, « c'est clair comme de l'eau de roche, c'est bête à force d'être simple ».

A ceux dont les entrailles ne sont pas tenaillées par l'angoisse : neurasthénie ; pour certains : plaisir de spéculation transcendante en face d'un problème.

Désappointement de l'amateur d'exécutions capitales !

Point de spectacle, pour le public du cinéma !

Cela se passe sous la terre, ou trop haut dans le ciel.

A l'arrière, c'est une obsession comme le cauchemar de celui qui croit devoir repréparer son bachot, après s'être encore une fois fait recalier pour n'avoir pas répondu aux questions de l'examineur. On se réveille en sursaut. C'est la guerre qu'il faut apprendre !

Soirées de la solitude du cœur, soupirs de la compagnie, grincements de dents, et son impatience à cause du gant au crochet dont elle ne peut arrondir un doigt ! les derniers pas, à l'étage supérieur, de ceux qui vont se coucher. Puis, plus rien.

Des soldats meurent dans le froid des wagons, des prêtres les communient. Le Kaiser occupe la chambre principale d'un château de l'Aisne dont le propriétaire habite les communs. Les journaux s'impriment pour demain, pareils à ceux d'hier. Minuit sonne une fois encore. Reprise du cauchemar quotidien.

20 janvier.

Pendant qu'on éteignait gaz et électricité à Paris, ils allaient, à travers le détroit, semer leurs bombes sur le Norfolk. A dix heures, quelqu'un me téléphone pour m'apprendre le raid à Sandringham, d'où le Roi et la Reine sont partis quelques minutes avant. La nouvelle en paraîtra dans *l'Information*, à midi.

En rentrant de l'hôpital, Madeleine rapporte ce journal. « C'est peu de chose. Quand ils ne réduisent pas une maison en poussière, ensevelissant les dormeurs, il n'y a que de légers dommages. »

Voilà le ton. On y est fait.

Madame de P. prépare, pour dimanche, le quintette de César Franck. Capet dit : — Ça vous donne confiance. On va de nouveau faire et écouter de la musique, « qui vous rend meilleur ».

Il pleut. Dans la cour de la maison voisine, une femme chante, accompagnée d'un excellent violon et d'une guitare. Je vais au bout du corridor, sous le vasistas qui s'ouvre sur cette cour. Soprano de théâtre, plus pathétique qu'un orgue de Barbarie dans un Paris d'août. Les larmes vous montent aux yeux. On a envie de descendre à la cave et de se mettre du coton dans les oreilles.

Ces musiciens ambulants sont des Belges, ils quêtent pour « leurs malheureux frères ». La femme à la belle voix est une artiste célèbre à Bruxelles, élégante encore, et dont Olivier me dit : — Bigre!

monsieur; ça c'est une femme! Ça vous raccommode avec la guerre!

Les sous tombent dans des papillottes de papier, le couplet fini; les exécutants crient : — Merci pour la pauvre Belgique, et s'en vont ailleurs. Le concert de plus en plus faible, s'éloigne de courette en courette, jusqu'au bout de la rue.

*
* * *

Béatrice m'écrit, comme je m'étonnais qu'elle ne répondît pas à ma première lettre :

Nice, 18 janvier.

« Cher monsieur,

« Que voulez-vous que je vous raconte? Je suis stupide de tristesse et d'horreur, et j'ai pris la résolution de me taire, n'étant presque jamais, de pensée, avec ceux qui m'entourent. Je n'aperçois que des gens qui gesticulent, qui triomphent et qu'on honore. Je hais ces héros, les pieds sur les chenets. Que ceux qui sont sur le front parlent de gloire et de victoire : c'est leur droit, à eux; mais nous, nous devrions mourir de chagrin, au spectacle de ces douleurs. Pour moi, je vois et ne puis me soustraire à cette hantise.

« Aussi vous avouerai-je, tout simplement, avoir mal lu, et assez distraite, les livres que vous m'envoyez, qui, en temps ordinaire, m'auraient tant intéressée : j'attends des lettres du front et je n'en reçois plus. Je meurs d'inquiétude. Comprenez-moi. Vous savez pour qui. »

Pourquoi ai-je écrit à Béatrice?

Par un phénomène de double-vue, comme certains êtres qui ont beaucoup aimé, Béatrice voit peut-être, de la Riviera, une autre jeune fille, tignasse blonde, petits pieds clapotant sur l'asphalte mouillée d'une cour d'hôpital. Cette inconnue descend d'automobile, rejette sa mante où se découpe une croix rouge, approche d'un lit, tourne et sourit, en apprêtant des potions.

C'est à Dinard, que les nouveaux amis ont fait connaissance. Pour sa légère blessure, il fut soigné là; et c'est une autre comédie qu'il va jouer dans un autre décor, avec une autre jeune fille que Béatrice.

Un cœur fut brisé; un autre se fêla.

Mèches folles, taille fine, accent anglais, petits pieds glissant sur le parquet ciré. Le lieutenant entr'ouvre son pyjama de tussor sur une poitrine blanche; on s'ennuie, entre les heures de pansement : pourquoi ne pas se fiancer? On verra bien, après la guerre, pour le mariage. Une de plus, une de moins!

21 janvier.

A la permanence, ils se sont demandé si aujourd'hui, 21 janvier, l'on célébrerait l'anniversaire du Roi Martyr. Ce sont ceux qui regrettèrent qu'on ne donnât pas le titre de Duc de la Marne, au Généralissime; aux mêmes, ne déplairait pas qu'Albert de Belgique fût appelé sur le trône de France. Il y a aussi les Bonapartistes. Combien dur pour eux, et

faut-il le souhaiter? que la République, avec les outils du désordre, forge la victoire, quarante-cinq ans après que Napoléon III y faillit!

Chacun veut pêcher dans le sang; chaque parti est sûr de son droit, sûr de sa belle mission; chacun compte profiter, et puiser à pleines mains dans ce trésor d'héroïsme qu'un million d'hommes déposent aux pieds de la France, à la stupéfaction de l'Univers entier.

Et pendant que les Saints de glace et de boue recréent une âme à la nation, brûlent lentement les vieilles herbes et les branches mortes, des Français se dissimulent dans l'opaque fumée qui vient jusqu'à nous et croient pouvoir jouer leur rôle de conspirateurs.

*
* *

D'UN PRISONNIER

Allemagne. Camp X. Baracke X.

« Mes très chers, je suis vivant, enfermé dans un camp, du côté de la Pologne. Ne me répondez pas, car je serais fusillé. Si vous avez de mes nouvelles, c'est que l'un de nos gardes est un ancien camarade de mon rayon, aux « Galeries », un « Boche » qui vous fera parvenir ceci.

« Pas un mot, surtout, à personne! à cause du brave type.

« Je vous embrasse.

« RENÉ »

Soltau, Camp II, Baracke 64 D.

« Mon cher ami,

« T'est-il possible de me faire expédier par colis postal quelques comédies ou vaudevilles pour notre superbe Théâtre du Camp? Nous avons fait jouer dimanche « Mon Bébé ». Le succès a été très vif. Nous n'avons, il est vrai, que ce remède-là pour remonter notre moral.

« Envoie-moi des pièces dans le genre de « la Belle Aventure », « le Vieux Marcheur », « l'Anglais tel qu'on le parle », « L'Ane de Buridan »; surtout rien de très fin, car il y a des Flamands ici, et il faut plaire à tout le public. J'écris à Reynaldo pour qu'il m'envoie des mélodies. J'ai trouvé parmi les Belges un nommé F. qui fut son élève et qui chantera dans nos soirées mondaines du vendredi.

« Malgré tout, le temps est intolérablement long...

« R. CARTER. »

D'un autre prisonnier :

Bayreuth, II^{me} bataillon de guerre, II^{me} Compagnie,
4^{me} Section, Baracke 23.

« Ma petite femme chérie,

« J'ai reçu la carte de maman, du 3 de ce mois, et la tienne du 6; tu dois avoir maintenant toutes mes cartes en retard. Pour le pain, il serait sage de le faire cuire et d'attendre un jour après la cuisson,

car l'essentiel est d'éviter la moisissure. C'est très humide ici. Merci pour les autres victuailles. Pas de livres, s'il te plaît. Je ne sais plus lire. La pelle et la pioche entretiennent la santé morale et physique et je dors dès que je ne travaille pas. Je voudrais pour toi et ma fille être le même quand je reviendrai. Aussi, je fais des corvées doubles.

« Mon pain n'a jamais été moisi, mais celui des autres l'est souvent, ce qui dépend de ce qu'il n'est pas recuit, ou qu'il est chaud quand on l'expédie. Enfin, jusqu'à présent, je l'ai toujours eu en bon état. Envoie-moi des rillettes, du gras autant que possible !

« A toi, ma chère aimée, ainsi qu'à ma fille chérie, mes plus chers baisers.

« Ton LOUIS. »

Cette carte de « son Louis », après les dix autres qui la précédèrent, M^{me} L. voudrait ne pas l'avoir lue. Louis était un magistrat un peu précieux, très « intellectuel », un grand liseur. Chaque correspondance de Bayreuth indique une diminution de son cerveau. Il n'a pas de fille, mais il a deux fils. M^{me} L. se demande si Louis n'a pas imaginé un langage secret qu'il la croit capable d'entendre.

La famille, réunie en conseil, fait prendre des bains chimiques à la carte, la retourne dans tous les sens. Chacun propose une explication. On décolle le timbre pour voir s'il n'y a pas, dessous, quelque chose de caché, comme à l'envers de celui où un prisonnier avait écrit : « J'ai les deux pieds coupés. »

Le docteur vient, M^{me} L. le consulte. Le docteur

compare les onze cartes l'une à l'autre, et sans ménagements prononce : « Ramollissement du cerveau. »

*
* *

23 janvier.

Ce fut une scène digne de Hogarth : deux docteurs Tant-Pis sont en visite chez M^{me} X. qui vient de subir deux opérations, pour un mal pris en soignant les blessés, comme ferait une jeune femme, et il y a longtemps que M^{me} X. n'en est plus une. Enfouie, sous sa couverture de satin blanc, dans le grand hôtel à moitié fermé, elle prend un modeste thé de guerre, optimiste par tempérament, inquiète par politesse pour ses visiteurs qui sont « plutôt noirs ».

— Etes-vous aussi confiants que mes fils ? Ils prétendent que tout va à merveille.

M^{me} X. questionne deux hommes graves, l'un tout rond dans sa redingote, et ganté de gris de fer ; l'autre, très maigre, flotte dans sa jaquette trop ample. Ces messieurs baissent la tête, pèsent leurs paroles de peur de se compromettre, pendant la consultation dans le boudoir de l'infatigable optimiste, au-dessus des salons aux girandoles éteintes, dont les boiseries sont imprégnées encore des lieux communs de naguère, et prêtes à absorber ceux de demain.

Mais les deux docteurs Tant-pis sortirent sous l'averse, partagèrent le luxe d'un fiacre à traction animale, et une fois dedans, ils se turent ; l'un avait cru qu'Esterhazy avait écrit le bordereau ; l'autre avait prétendu croire que Dreyfus en était l'auteur (ou l'avait

cru, mais il ne s'en souvenait plus bien). Maintenant, ils pensaient tous les deux de même, et, en vrais Français, *à cause de cela*, s'en tinrent-ils à des généralités, quand le silence était trop lourd...

Quand la voiture déposa à sa porte celui qui demeure le plus près, l'autre, avant de continuer sa route, osa demander : — Mais, tout de même, peut-être pourrait-on reprendre la conversation ! au fond, qu'en pensez-vous ? Comme moi ? Nous sommes sans doute d'accord...

L'averse redoubla d'intensité ; dans le bruit de la pluie sur le trottoir, une voix grêle répondit : — C'est bien possible...

Mais personne n'en saura rien pendant la guerre.

*
* *

24 janvier.

C. L. revient d'une tournée d'inspection, à X. Des centaines d'enfants, perdus comme des chiens perdus, sans parents, sans état civil, quelques-uns assez grands pour savoir qui ils furent, mais qui l'oublient déjà, furent recueillis par un philanthrope dont l'entreprise doit durer tant que ces enfants ne seront pas des hommes et des femmes. L'esprit de ces réfugiés de toutes les parties du territoire, belges ou français, se formera artificiellement entre la mer et les roches bretonnes, sous des moniteurs et des monitrices de hasard, prendra un pli commun, et ce seront toujours *les enfants* de 1914.

L'idée du phalanstère intéresse C. L. Il faudrait pouvoir les suivre dans la vie, ces enfants dont le cas est une conséquence de la guerre, qui invite les rêveurs sociologues à essayer sur cette jeunesse anonyme l'application de vieilles théories scientifiques, de même qu'un savant s'exerce sur des cobayes.

Parmi ces enfants, sept viennent de Roye ; probablement des bohémiens de roulotte, bruns à cheveux crépus, que les Prussiens, d'abord (« ces messieurs allemands » disent-ils), gâtèrent, comblèrent de dons, de chocolat, de flatteries, puis abandonnèrent sur la route. Ces enfants-là superposent déjà des souvenirs de bienfaiteurs — mais dans ces cerveaux encore plastiques comme de la cire, un théoricien, sûr de soi-même, se charge d'imprimer des caractères indélébiles et *ils ne devront pas avoir de nom*, ces pupilles de la Patrie.

*
* *

Le poète L. M., âgé de 24 ans, partit pour Cherbourg le 3 août. Deux jours après, il était envoyé à Compiègne, et son poste fut dans une compagnie de Marocains, les plus terribles révoltés, ceux qu'on avait fait venir en France pour purger le Maroc.

L. M. se trouva donc passer de la petite revue dont il était le secrétaire, à la position de garde-chiourme. L. M. est devenu fou. Il est enfermé.

D'une lettre à un député :

27 janvier.

... Il serait temps de regarder devant soi ce qu'il faudra reconstruire, la paix une fois signée. Pour cette reconstruction, les entrepreneurs seront terribles, quand ils devront « soumissionner » en vue du grand œuvre national.

Rappelons-nous les tendances germanophiles de certains partis extrêmes, les comités internationaux qui exhumeront d'anciens projets; rappelons-nous d'autre part les extravagances d'un nationalisme puéril et aveugle, opposant Auber à Wagner, et Ponsard à Schiller.

Les Français qui ne sont pas au feu ont-ils déjà changé de nature? Sont-ils d'accord au moment où se pose à l'Europe contemporaine, comme elle se posa à celle du moyen âge et de la Renaissance, la question de l'Unité allemande?

« Il faudra qu'un génie nouveau invente un nationalisme démocratique et autoritaire, mais ouvert, accessible à tous, sans esprit de représailles, large et instruit des affaires de l'extérieur, avec un « Foreign Office » laborieux, attentif, à côté d'un puissant Ministère du Travail », disait F., vous en souvenez-vous?

Rêveries? Peut-être aussi inconsistantes que celles des pacifistes d'avant-hier. Si tous font semblant d'être d'accord, quand ils sont en public, chacun, en particulier, reste sur ses anciennes positions. Nous avons le temps de rêver, la neige pèse depuis quatre jours sur nos tempes, sans vouloir tomber; l'oiseau bleu

sautille dans sa cage, et picore sa banane. Les journaux de ce matin sont pareils à ceux d'hier. Tout est paisible autour de nous. Serions-nous déjà habitués à ce gris?

Si nous nous installions trop vite dans le provisoire, inhospitalier comme il l'est, c'est que nous étions tranquilles, délivrés de la politique; les chantiers de maçons ne sont plus gardés, même par des dogues; on ne tirait plus les verrous, depuis que les hommes sont des soldats; le Gouvernement occupait les mauvais gars dans la banlieue : nous nous en remettions à l'autorité militaire. Accord tacite des adversaires réconciliés? Sens du péril commun? Nous avons cru cela.

Mais non, voici de nouveaux symptômes d'inconscience. Plus de *Légende Dorée*! Ils n'ont plus peur!

Il se pourrait que tout reprît et recommençât comme devant, et je le croirais en écoutant ici nos petits héros en pelisse de fourrure; mais il y a d'autre part les grands héros aux pieds gelés : que seront ces revenants, ces loqueteux à chevrons, ces médaillés barbus, ces éclopés, ces estropiés, les mutilés chevaliers de la Légion d'honneur? Que fera la France quand les têtes fortes ne seront plus sous les obus?

Ils sont partis pour trois mois, nos guerriers! Heureusement, ils n'en savaient pas plus long que les parlementaires, ni sur la durée, ni sur la distance de Paris à Berlin, par les tranchées. Si non, ils n'auraient pas mis si gaiement une fleur au bout de leur fusil, vos électeurs!

Eux partis, le souvenir de leurs traits pacifiques

s'efface dans notre mémoire. Maintenant, leurs poils ont poussé, leurs traits ont durci et les ourlets de la douleur descendent tout le long de deux joues creuses.

Ce ne sont plus vos électeurs; le pays les vole à la politique. Ils n'appartiennent plus à leurs femmes, et leur écrivent : « Laissez-nous dans notre boue, et occupez-vous des gosses. » Quand le député les reverra, ils seront des étrangers qui useront d'un langage incompréhensible pour nous, comme le nôtre le sera devenu pour eux.

Je ne vois pas les députés organisant des rentrées triomphales sous des arcs à la romaine, des cortèges en khaki au chant du Péan. Ils souhaitent plusieurs généralissimes à noms interchangeables, et point trop éblouissants de gloire *personnelle*. Le Capitaine victorieux doit rester anonyme!

Demandez son avis au « poilu ». Que dira-t-il?

Nous savons déjà ce que pensent les Belges du prologue, ceux que, peut-être, nous reverrons au dernier acte dans une apothéose, s'il doit encore y avoir de ces gros effets-là.

L'un dit :

Nous étions bien heureux dans nos Flandres grasses.

moi, je n'ai plus que la main gauche pour signer mon nom, et c'est bien ennuyeux, à mon âge, de réapprendre à écrire. On m'a dépouillé, chassé, on est passé sur mon dos pour mieux entrer en France; je suis ruiné par le Roi de Prusse.

Nourrissez-moi. Servez les fèves et les rôts pour l'appétit que je me suis refait. Que m'importe le style de l'architecte qui reconstruira mon toit? Faites vite pour que j'y retourne!

Le Poilu ne parlera pas de même. Il aura été de tous les actes, du premier, du deuxième, du troisième, du quatrième et du cinquième. Il sera, surtout, de l'épilogue! Songeons au retour de la Terre de Feu!

Il dira : — Je suis ton frère, ton sauveur, ton dieu. Je suis une force. Qu'une seule volonté soit faite, la mienne. — Tirez-vous de là, citoyens sans armes, qui ne pouviez rien accomplir sans nous; à nous appartient le territoire que nous avons défendu!

Barboiron, avec son bras en écharpe, répond à un gardien du Trocadéro qui l'empêche de marcher sur les pelouses : — C'est-y pas à nous? Si nous n'avions pas été à la Marne, ces jardins, tu parles qu'ils seraient à toi? Et Barboiron remonte à l'hôpital, en traversant les pelouses. Le gardien rit.....

D'une lettre à un député :

24 janvier.

.....
Il y a aussi la question de l'Alsace-Lorraine; le grand point d'interrogation depuis le commencement jusqu'à la fin de la guerre, et bien plus encore : après.

Nous avons confiance dans les plans de l'Etat-

Major, mais si nous sommes sûrs de reprendre l'Alsace-Lorraine, que nous direz-vous de la réfection, l'immense tâche à remplir, alors que ces provinces seront redevenues françaises? Avez-vous des plans, administrateurs, comme l'Etat-Major en a pour reconquérir notre bien?

On écarte, jusqu'ici, la question de l'Alsace-Lorraine à dégermaniser après l'avoir reprise. J'assiste à des séances que tiennent nos Alsaciens à Paris, je lis les projets qu'ils élaborent; savez-vous ce qu'ils demandent, avez-vous lu leurs requêtes?

Il faudrait d'abord que nos législateurs se rappelassent les conditions où l'Allemagne avait soumis ses nouveaux sujets, en regard de ce qu'elle leur donnait; puis, bien peser ce que nous pourrions leur offrir. Ou persisterons-nous toujours à ignorer l'Allemagne comme nous l'ignorions auparavant? Cachait-elle ses desseins, quand, assise au milieu de nous avec cynisme, elle souriait à notre accueil?

Faut-il le croire? Les fonctionnaires nommés pour administrer les parties récupérées de l'Alsace seraient pour la plupart

sur les pétrisseuses de nouilles
et de pains à l'anis.

Pensons à ce que nous aurons à reconstruire là-bas, et avec quelles amitiés nous aurons affaire.

Il ne suffit plus d'habiller nos filles en petite Alsacienne pour le jour du mardi-gras, et de leur enseigner

à lire, dans les albums du dessinateur Hansi, des couplets patriotiques et des odes à la France. Il ne suffit plus de pleurer en lisant l'*Ami Fritz*, comme nous faisions dans notre enfance, ni d'accrocher au mur l'*Alsacienne* de Cot, tirée depuis quarante ans à tant de milliers d'exemplaires. S'il y a une question d'Alsace-Lorraine, il y a aussi la question du « Régionalisme » dont nous faisons si grand état, avant l'Union sacrée... Il n'est plus parlé du Régionalisme. Pourquoi? Pourquoi donc Bismarck crut-il jadis indispensable de donner à l'Alsace un régime particulier? Bismarck dut renoncer à soumettre l'Alsace à la règle métropolitaine.

Poilu nous dira ce par quoi les hommes sont le plus fortement unis : les idées ou la race.

Allons dans les salles d'hôpitaux, de lit en lit : tous Français, combien de races? Normands, Bretons, Bourguignons, Lorrains, Provençaux, Auvergnats, Poitevins et Basques, ont-ils donc tous un *idéal commun*? Si l'on voulait définir ce qui lie ces illettrés, ne serait-ce pas un certain patrimoine d'histoire dans leur subsciont, la vision filiale d'une vaste maternité qu'ils nomment France? Ceci est bien fort, à la fois, et tout à fait impondérable. Quelle forme, quel moule donnera-t-on à ce concept, s'il faut l'objectiver? Suffira-t-il du sens national français pour résoudre tous les problèmes de la paix, comme le fut le problème de la guerre? Ces bras amaigris luttèrent, lutteront jusqu'au bout pour ce que vous appelez l'Idéal français, l'Idéal de la Révolution. Qu'en savent-ils, de la Révolution?

Je lis dans un journal catholique que les Allemands

font cette guerre dans l'esprit *de notre Révolution*. Qu'est-ce à dire?

Les Allemands conçoivent leur Culture comme une sorte d'unité civilisatrice, qui implique des habitudes de pensée; celles des savants, des artistes, des professeurs, des généraux, pénétrant la nation jusqu'aux classes laborieuses; formant le peuple théoriquement, par l'Idée. Les problèmes fondamentaux de « l'édifice social », les rapports du capital et du travail, ceux des hommes et des femmes, étant les mêmes en tous pays, les Allemands décrètent qu'ils répandront leur culture sur l'univers entier, comme une miraculeuse manne de leur génie; et que les autres races leur seront reconnaissantes, dès que s'engourdira la douleur de la blessure de guerre. Organiseurs, dans le palais impérial, le collège, la fabrique et l'église, les Allemands tiennent la race humaine pour matière brute, pouvant scientifiquement être travaillée et refondue par l'Etat. L'Allemagne est, disent-ils, parvenue à l'âge d'organisation. L'Allemagne se croit capable de donner à la France cette unité qui nous fait encore défaut...

Si nos socialistes furent attirés par l'Allemagne, est-ce à cause de cette unité qu'ils veulent aussi créer, mais « manu civili », au reflet de l'unité de leur doctrine? Ils sentent la nécessité de ce caporalisme.

Mais, ces races de France que nous voyons dans les lits d'hôpitaux, le suffrage universel en a-t-il enregistré les aspirations? Loin de la tranchée, nos hommes n'auront plus de discipline, refuseront d'être enrégimentés dans une caserne de civils; et le socialisme ne vaut-il pas surtout par la discipline? Alors?

Une éternelle caserne, donc? Mais nous voulons détruire le militarisme à la prussienne! Rêves aussi?

L'électeur jusqu'ici docile au socialisme ne sent-il pas déjà que, pendant qu'il crut briser la tradition ancestrale, supprimer les frontières, les armées, et jusqu'à ses ennemis, il favorisait cette Kultur qui allait bientôt vider nos veines? Et demain, quand ces veines seront vidées? Alors, il inventera un socialisme auquel nous n'avions pas songé... militaire, cette fois!

Attendons le retour des « poilus »! Que penseront-ils des camarades socialistes d'Allemagne?

Ils sauront, alors, que *nationalisme* et *socialisme* ne sont pas une antinomie pour le Germain, mais deux formes nécessaires de l'impérialisme, indispensables pour cette organisation du monde, dont *nous ne voulons pas!* nous aurons tout sacrifié pour ne pas la subir, cette *organisation*, elle aura fait connaître à l'homme des souffrances que l'homme ne pouvait pas concevoir, et elle sera haïe. Donc nous opposerons à la leur, une organisation nouvelle. L'univers aura à choisir. Il faut que *la nôtre* soit la bonne. Etes-vous conscients de la grandeur de votre tâche?

Le docteur X., d'Ambrumesnil, me communique une lettre d'Auguste R... qui fut si malheureux au régiment, avant d'être un sous-officier enthousiaste à la guerre : Auguste R., mécanicien dans une usine pour n'avoir pu achever ses études d'ingénieur, Auguste le mécontent, écrivait le 29 décembre, quelques jours avant d'être tué :

« J'espère que vous ne m'appellerez pas un traître ou un faible, si je vous fais part de ma transformation

et des causes que je lui attribue. Si mon pauvre père était encore parmi nous, je n'oserais peut-être pas les dire, à lui qui tenait tant à ses idées...

Il y a des gas de chez nous, dans ma compagnie, avec qui l'on n'aurait voulu échanger que des coups; on se regardait de travers, histoires de politique des parents. Ici, nous n'avons pas tardé à faire connaissance. On se groupe par « pays ». Je n'aurais jamais cru cela possible, car ce n'est pas pour moi que le clocher a jamais beaucoup sonné; il y a autre chose que cela, mais c'est bien bon de se sentir pareil à ses voisins.

Que de querelles vont cesser au retour! On se respecte plus les uns les autres, si différents qu'on soit, avec ou sans religion; il y a bien des préjugés qui tombent, car ce n'est pas toujours les natures qu'on a crues les meilleures, à cause de leurs opinions politiques, que j'admire le plus, comme chefs, comme camarades, comme troupiers... ».....

Vous aviez raison et nous devons faire notre « mea culpa »; nous aurions tous dû nous atteler à l'œuvre, et ne pas mépriser la politique, comme une maîtresse de maison qui ne veut pas descendre à la cuisine et mettre la main à la pâte. Pourquoi tous ces nobles êtres — les élites — puisque c'est ainsi que se désignent orgueilleusement ceux qui croient remuer des idées et tiennent une plume, pourquoi les « Péguy », les centaines d'autres « intellectuels » qui sont devenus, du jour au lendemain, des officiers, des militaires sublimes, pourquoi ceux-là ont-ils livré la place aux fils de M. Homais?

Mais vous nous répondrez : que ne sont-ils venus

travailler avec nous? Et ils n'auront plus rien à dire.

Aura-t-il donc fallu les massacres de cette guerre, pour que tant des nôtres, qui se renfermaient dans leur Tour d'Ivoire sous prétexte qu'ils ne savaient à qui parler dans la rue, aient lié conversation avec le balayeur?

J'en ai un, dans mon quartier, qui est un être charmant. Je le connais de longue date et je cause souvent avec lui. Comme un de vos collègues, X., s'impatientait pendant que je m'attardais à ma porte, je dus pour me faire pardonner mon ridicule, raconter à X. la mort des deux fils du cantonnier. Ce brave homme me montrait la photographie du dernier tué, laquelle il garde dans un médaillon noir en forme de cœur. Il ne devenait intéressant que par la mort de son fils! Je sais que vous sentez comme moi, et je suis loin de méconnaître votre abnégation, les dégoûts que vous eûtes à surmonter depuis que vous êtes dans le « groupe ». Excusez-moi, si parfois je vous blesse par ma franchise. Puissiez-vous être plus utile dans les couloirs de la Chambre, que dans les boyaux de la tranchée, où vous voudriez tant retourner; et je sais que vous êtes sincère! Ne m'en veuillez pas...

*
* *

1^{er} février.

A la gare de Passy. Un réserviste, tout en poils et en tricots, attend le train avec sa famille. Le père, la mère font les cent pas sur le quai; ils ont un air de

retour d'enterrement, mais ils ne sont pas en deuil. La conversation languit. Le militaire, couleur de boue, hausse les épaules et je l'entends dire : — C'est bien la peine de revenir chez soi pendant trois jours en éclopé, pour qu'on vous fasse une tête, S. Nom ! Les Parisiens nous dégoûtent, avec des gueules longues comme ça ! Nous autres, on est heureux de vivre, on y va de bon cœur, on sait ce qu'on fait, et vous ? tas de tire-au-flanc, on dirait qu'il y a le feu au d... ! C'est épatant, ces gens-là ; ça vous f...rait la colique.

Les Parisiens font un petit effort pour rire, cherchent des plaisanteries et n'en trouvent pas. Le père met son chapeau en avant, gratte sa nuque, pousse ses filles dans le train qui stope, se retourne vers le Poilu :

— Tu sais, Eugène, ici on ne se chauffe pas avec des braseros, comme vous dans les tranchées. C'est l'Gouvernement qui vous paye le combustible. Ici, le charbon coûte...

La portière du wagon se referme, le train repart, je n'entends pas le reste de la phrase.

*
* *

Dans le train de ceinture. Le compartiment n'est que crêpe noir. En face de moi, une blonde grasse, myope, avec un visage que le chagrin tire ; quarante à quarante-cinq ans. Un immense voile, comme dans nos provinces, tombe du chapeau de cette femme, la drape d'une façon très noble. Au travers, je devine un profil à nez retroussé ; la tête s'incline un peu de côté, comme d'une personne qui est malheureuse et qui

juge décent que les autres le sachent. Sa fille, vingt ans? autre visage de blonde, rieur, mais non sans gravité quand il est immobile; le cou découvert; point belle, mais saine, luxuriante sous un chapeau rond de grand deuil. Ces deux femmes viennent, j'en suis sûr, de perdre un être très cher. Elles ont essayé de lire ensemble un fascicule des sermons du Père Ser-tillage, dont la couverture sang-de-bœuf rougit de son reflet leur pâleur; la fille tient la brochure, attend que la mère ait fini une page, pour la tourner; la fille s'aperçoit que la mère ne lit plus; elle attend, puis referme le livre; elle regarde sa mère comme font les petits enfants qui ne peuvent supporter une expression de souffrance, ni le mutisme. Elle se rapproche, commence une phrase. Sa mère la repousse du coude, une grimace s'estompe sous le voile. La fille essaie encore, chaque tentative est suivie d'un retour à la position primitive de la bouche qui a souri et se pince, puis d'un coup d'œil rapide vers sa mère.

En arrivant à Courcelles, la jeune fille avait entamé un récit; il y eut dialogue si tendre, si agréable, que, cette fois, la mère baissa son voile encore plus bas, honteuse d'être vaincue et de ne pouvoir plus s'empêcher de rire. La demoiselle, se sentant observée par nous, de temps en temps repençait, par pudeur, sa tête de côté; sa bouche s'arquait, à nouveau son menton fuyait — et la mère fit celle qui dort, après avoir donné une tape sur les mains de l'indiscrete : — Tais toi, grande sotte, laisse moi, ma chérie, laisse moi... fit-elle comme en repoussant un jeune chien.

L'enfant essaya encore de lire la prose héroïque du

Père Sertillange — mais on arrivait à la gare Saint-Lazare.

*
* *

2 février.

Jusqu'ici (commencement du septième mois), les civils ont eu patience et courage. Kipling écrit à un ami français :

« Je ne me moque pas souvent de vous, mais j'avoue que votre débonnaire résignation au préjugé qui vous fait tenir pour un peuple peu sérieux, me rappelle la formule d'un vieux manuel de géographie moralisant qui vous définissait : une nation adonnée à l'usage du vin et à la danse. »

Dans une autre lettre, datée du 25 octobre 1914, il écrit : « Quant à la politique, nos deux pays en ont une indigestion chronique, mais entre deux maux, il faut choisir, et je me persuade que le nôtre est moindre que celui des Allemands, et que les démocraties demi-corrompues peuvent mieux faire, dans le toho-bohu d'une pareille guerre, qu'une grande machine parfaite dont les détails sont minutieusement prévus, et qui reste une machine... »

Peut-être que Kipling a raison, mais quant à la politique, nous n'en sommes pas encore repus, et les non-combattants qui l'avaient autant oubliée que le militaire, en reprennent trop vite l'habitude. Le sage, l'être vraiment heureux, qui s'abstient de raisonner et semble incapable de réfléchir, c'est le petit bourgeois économe, fier d'avoir fait de grosses provisions et rempli son bas de laine en temps de paix. Le coupeur

de sous en quatre donne, aujourd'hui, achète, s'accorde même des douceurs. Les pâtisseries n'ont jamais autant « travaillé. »

L'avare petit rentier ne se demande pas ce qui l'attend; d'ailleurs, s'il devait plus tard regretter quelque chose, ce ne serait que de moindres impôts et de médiocres joies. S'il trouve les futurs impôts trop obérants, il ne commandera plus de saint-honoré au boulanger, et ses pièces de cinq francs rentreront à nouveau dans des bas de laine. Ce lui sera un grand plaisir traditionnel. Pour lui, ce n'est pas un monde qui s'écroule et il jouit du triomphe temporaire de ce qu'il croit être ses vertus.

La fourmi en face de la cigale.

Mais pour les artistes! La circulation du sang, violente et riche, tout aussi bien que le génie, produit les grandes actions, la qualité héroïque, la témérité noble.

Nos plus magnifiques espoirs sont anéantis avec les hommes qui ont conduit, ou allaient diriger la pensée des hommes, de tous ces jeunes Français que nous aurons à peine connus, ou point du tout : les promesses pour l'ère future! Ces germes pourrissent dans des crânes où se repaissent les corbeaux.

Un sang héroïque dégage des vapeurs que le soleil pompa, que les lunes d'hiver ont bues.

La neige recouvre l'enveloppe humaine des Martyrs pour qui la guerre aurait dû être l'initiatrice à des mystères dont ils n'auront atteint que le seuil. Certains se sont écrasés contre la porte du temple dans un assaut de désir, pour pénétrer dans le sanctuaire.

Ce furent les éclaireurs, les sacrifiés de l'avant-garde.

O vous, découragés dont le succès dépassa la valeur, et qui brisez vos lyres aux cordes détendues ! Une belle fin rehausse votre œuvre pâissante. Mais nous ne nous consolerons pas d'autres bouches réduites au silence, qui avaient tant à dire encore !

Il ne restera bientôt plus que des enfants qui croiront posséder la science infuse, pour avoir, trop tôt, vu trop de choses prodigieuses, et ils n'auront pas d'âge ! Au-dessus d'eux, un espace vidé par la mort ; plus haut, les vieux d'avant la guerre, les « hors-concours », les non-renouvelables, et les rares génies pour qui l'automne est, comme pour la terre, la saison des grandes vendanges.

Nous comptons nos morts, Daniel et moi, assis au fond de sa chambre. Le vieux Paris, au-dessous des fenêtres, le Pont Neuf ; plus loin le Louvre, les quais, la Seine, flottaient entre le jour et la nuit, incertains de leur identité comme des convalescents qui, après une longue maladie très grave, ont les jambes molles et les souvenirs imprécis.



Un des jeunes artisans libertaires que Daniel a connus dans l'Allier, revient, aveugle, des environs de Dixmude. Lors d'un premier arrêt dans un village belge, il remarqua, dans une niche de pierre, une Madone gothique pour laquelle il conçut une admiration superstitieuse. Du bourg, de l'église, il ne restait plus

rien debout, deux mois après, que la Vierge et la niche; Durand se promet qu'il sauverait cette merveille. Il eut des insomnies, il ne put reposer tant l'image de sa chère statuette le hanta. Enfin, il rassemble le peu qui lui reste de force, grimpe, avec un ciseau descelle la Madone; mais Durand chérissait en son cœur un autre dessein, et de le réaliser était encore plus difficile : il voulait offrir son butin à une certaine femme.

C'est ainsi qu'encourant les pires risques, il s'achemina vers la Panne avec son mystérieux fardeau. Il l'a déposé un soir chez la Reine Elisabeth — et puis s'est enfui sans dire son nom.

3 février.

Le Kaiser a mal à la gorge, il rentre à Berlin consulter un spécialiste. Vieille histoire de cancer, double héritage de son père et de sa mère. Un entre-filet, dans un journal du matin, exprime la crainte que Néron ne meure avant que ne s'écroule son empire. Cependant, il n'a qu'un mauvais rhume, vers Soissons pris en dépit des martres, des foulards et des douillettes. Il revient de la Marne et songe en son esprit d'enfant gâté : Ils ne veulent pas de ma culture, ces ânes de Français ! Je leur préparais des remèdes incomparables. J'ai couru vers eux pour prévenir une totale décadence. Je les aurais sauvés. Je voulais leur refaire un habitacle. Mes architectes rhénans ont des ordres. Ils connaissent les besoins du pays, pour avoir vécu et étudié en France. Je reconstruirais les

maisons, les quartiers de Reims et sa Cathédrale. J'ai même imaginé — les croquis sont dans mon cabinet — un compromis entre le style pratique du jour, et les styles du dix-septième et du dix-huitième siècle. Ce serait merveilleux, et *plus que français*. Les façades encore debout seraient consolidées seulement, afin de ne rien changer au caractère de la ville; mais à l'intérieur, au lieu des incongrus vestiges d'une hygiène barbare, nous multiplierions les salles de bains et les monte-charge, qui font partie du confort moderne, et le tout-à-l'égout daterait de ma conquête.

Empereur d'Occident? Empereur du monde, peut-être? — Mais ils sont sourds à ma voix, comme on chante dans les opéras! Comment ne sentent-ils pas que je les aime?

L'empereur sonne.

Un chambellan : — Majesté?

L'Empereur : — Télégraphiez à Son Excellence le général von Kluck qu'il arrose la cathédrale. Télégraphiez à Bruxelles : douze zeppelins; qu'ils partent pour Paris (1).

*
* *

Herr Ganghofer écrit dans les *Muenchner Neueste Nachrichten* :

« J'ai entendu Sa Majesté dire, à propos des calomnies des Alliés : — C'est fort! mais heureusement, la

(1) Les plans de la construction de Reims étaient établis à la date du 3 février. — On connaît le nom des architectes.

Vérité est, au cours du temps, la meilleure voie et la plus courte.

La conduite chevaleresque de ses ennemis personnels le réjouit. Le Kaiser, au sujet de la Grande-Bretagne, me dit, dans son langage mesuré : — Vous êtes un homme de sport. Si dans une course les plus faibles tombent et seulement deux des meilleurs chevaux disputent la victoire, avez-vous jamais vu le jockey du cheval qui flanche par derrière, cravacher le jockey de celui qui gagnera ? Pourquoi l'Angleterre nous cravache-t-elle, au lieu de sa vieille jument paresseuse ?

Il dit ailleurs :

— Beaucoup qui nous jugent sur l'apparence, nous qualifient de barbares. Ceux-là ne font pas de différence entre civilisation et culture. La Grande-Bretagne est la nation la plus civilisée. On constate le fait dans les salons ; mais posséder la culture implique que l'on soit *profondément consciencieux* et *d'une haute moralité*. Mes Allemands possèdent cela. Quand des étrangers disent que je veux fonder un empire du monde, ils disent une sottise ; mais la Conscience, la Moralité et *l'Esprit d'industrie des Allemands*, c'est de cela qu'est faite cette puissance de conquérir qui leur ouvrira l'univers.

On nous promet un volume : Conversations intimes de S. M. l'Empereur, tenues pendant la grande guerre.

A FÉLICIEN CACAN, CHASSEUR A PIED

5 février.

Il est bien beau, votre cri d'indignation après la lecture de l'article que je vous ai fait parvenir. En effet, ce n'est pas humilité de votre part, votre refus de croire qu'il y ait une « élite des esprits ». Là-bas, vous voyez les hommes dans une magnification de leurs plus nobles instincts, vous ne distinguez plus entre les uns et les autres, et un juste orgueil vous ordonne de vous fondre dans cette sublime masse anonyme de la ligne de feu.

Enfin, vous y êtes ! et sans être passé par *le dépôt*. Ceci me semble un peu trop « artiste »... vous serez toujours un hors cadre et un fantaisiste ; mais comment avez-vous réussi ? Desroches vous apprend à manier le fusil, il vous a baptisé chasseur, solennelle cérémonie ; il est tremblant d'émotion et de scrupules, à vous avoir dans sa compagnie, d'avoir à vous commander. « Quels hommes magnifiques, m'écriviez-vous, quand vous vous êtes rencontrés, ces diables bleus ! je brûle d'être avec eux au péril ». Au péril ? Vous y étiez avant, mais ce n'était pas assez pour vous.

Oui, c'est la noblesse, c'est la valeur d'âme et l'intelligence de ces braves gens, qui font un devoir aux élites de se sacrifier à côté de ce peuple qui est

lui-même une élite; et quel enseignement il donne, aujourd'hui, à ceux qui feignirent de l'ignorer, ou qui ne le connaissaient pas! Une telle race *ne peut pas, ne doit pas* disparaître. Elle est l'honneur de l'humanité.

Pardonnez, tout de même, aux vieux qui voient avec angoisse, chaque jour plus longue la liste des pertes subies par cette « élite intellectuelle », dont Barrès célèbre l'éloge funèbre.

Que notre enthousiasme égalitaire ne nous empêche pas de fléchir le genou au bord de ces tombes glorieuses. Pour nous, rien ne peut combler ces vides, et une indicible mélancolie nous étreint d'avoir à suivre en pensée ces funérailles lointaines, sans messe et sans famille, enterrements de nos plus belles espérances.

Ce sera la plus grande gloire de la France, de s'être toute donnée, et qu'étant inférieure par le nombre de ses enfants, elle se montre si supérieure par ses richesses morales.

L'Allemagne militariste et hiérarchisée a voulu mettre à l'abri du canon les forces spirituelles qui devront servir, après, comme pendant la guerre. Savants, artistes, poètes, ne sont pas, pour elle, des « embusqués ». Leur patrie les embusque à son propre profit, les encourage à poursuivre leur œuvre, et jamais la production allemande ne fut plus active qu'en ce moment. A Berlin, il y a des imprimeurs pour imprimer les livres et les magazines, la philosophie, les vers, la prose, les dessins; il reste des interprètes pour la musique et les pièces de théâtre. Les chimistes et les ingénieurs sont mobilisables dans leurs laboratoires, dans les fabriques. Pussions-nous nous offrir un tel

luxe, beaucoup d'entre vous préféreraient le danger. Vous voulez que votre sacrifice soit total.

Vous troquez vos légers outils de paix contre des armes, et, pêle-mêle, jeunes hommes, vous vous donnez à la guerre, heureux et fiers de ce que la France ait besoin de vos bras, sans différences ni lois d'exception. Vous interdiriez à la République d'être économe.

Je vous envoie un fragment de lettre. Le capitaine d'artillerie qui la signa est un grand savant, son âge le désignait pour continuer ses travaux dans le silence et la retraite, ou pour appliquer ses découvertes scientifiques dans les hôpitaux. Il est au feu depuis août, comme vous brûliez d'y être vous-même :

« Vie passionnante. Nous avons devant nous l'artillerie de marine allemande. Leurs obus de 380 font dans le sol des trous de 8 mètres de diamètre, et de 3 mètres de profondeur. J'y enterre trois chevaux. C'est même commode. De mon poste d'observation, j'ai reçu tout ce que j'ai voulu. Ils me voyaient et réglaient sur moi. Je baissais la tête et retirais le bras qui tient la jumelle, pour qu'il ne fut pas arraché. Les fantassins me voyaient également et me prenaient pour cible. Rien de tout cela n'est dangereux. Nous occupons peu de place dans le monde et il y a beaucoup de vide à côté. A part cinq minutes par mois, le danger est très minime, même dans les situations critiques. Je ne sais comment je me passerai de cette vie quand la guerre sera finie. J'aurai eu la chance d'avoir été chargé de missions spéciales qui m'ont mis au centre d'un spectacle grand. Mes camarades prétendent que ma batterie et son capitaine ont été trempés dans les

eaux du Styx, pour avoir échappé aux dangers courus. C'est inexact. J'ai été prudent, j'ai tout combiné. La légèreté de mes pertes tient à des dispositions voulues. J'ai failli être enlevé quelques fois et il s'en est fallu sans doute de quelques minutes ou de quelques secondes. Mais il en est toujours ainsi. La blessure ou la mort, c'est une conjonction de l'espace et du temps. C'est l'exception.

Reçu ta lettre. Reçu le passe-montagne de Valentine. Veux-tu l'en remercier? Pour un moment, peux écrire. Au feu tous les jours depuis trois mois et demi. Depuis plus de deux mois, combat pour ainsi dire de tous les instants sur un des points les plus chauds du front. Ma batterie à l'endroit le plus dangereux, au rendez-vous de tous les obus allemands. Position forcée, la seule qui me permettra de faire taire les batteries ennemies. Je leur ai fait exploser dix caissons et sauter une maison entière de munitions; c'est un beau spectacle dans la plaine. J'ai dû leur démonter un nombre plus élevé de canons, le canon étant plus vulnérable, mais je n'en ai vu que quatre, la gueule en bas, ou la gueule en l'air. J'ai perdu, pour moi, un canon tombé dans l'Yser par dix mètres de fond, avec ses six chevaux et un conducteur qui y sont restés, et son capitaine qui s'en est tiré. Le canon a été repêché cinq jours après. J'ai perdu, encore, un avant-train explosé, trois caissons démolis, un avant-train encore, consumé un second canon amoché par un éclat d'obus de 320, qui est entré dans l'âme et a vrillé une rayure — canon réparé depuis. Quarante chevaux tués environ, trois cents hommes tués également, vingt-deux blessés. J'ai

été blessé moi-même quatre fois, deux fois à la tête, une fois à la jambe, une fois au pied, les quatre fois d'une façon insignifiante. J'ai, par exemple, un pied à demi gelé qui me fait souffrir cruellement. Il faut me voir marcher le matin. J'ai une allure!

Reçu lettre de X., pourrai-je lui répondre? Donne-lui le texte de l'ordre qu'il me demande. Il honore le chef qui l'a rédigé et qui est bien le plus bel officier que j'ai jamais vu au feu. J'ai été blessé avec lui par le même obus, à Lombardsyde. On vient de m'interrompre pour des ordres. Je suis depuis huit jours à l'Etat-Major. Je bous de reprendre le service de ma batterie, d'autant plus qu'une mission nouvelle va m'être confiée, qui m'enchanté par avance. Amitiés à tous, à tous les camarades et amis que tu verras et à qui je pense constamment. Mes hommages au pied de M^{mes} de Clermont-Tonnerre et de Noailles.

6 février.

La famille Vaugeins a ses tribulations de guerre. Madame Vaugeins a pris son parti dès la mobilisation : elle ne soigne pas les blessés, elle ne veut pas quitter ses filles, son foyer restera à l'ordinaire, elle l'a promis à M. Vaugeins, officier d'intendance en province. Ces demoiselles Vaugeins ont supplié leur mère de les laisser aller dans les hôpitaux, comme tant d'autres de leurs ex-camarades de cours. On n'accompagne plus les jeunes personnes dans la rue, c'est l'indépendance pour toutes. Marthe Vaugeins a fait

le voyage de Paris à Agen, toute seule, pour aller embrasser son père, au Jour de l'An ; Renée, sa sœur qui n'a que dix-huit ans, va deux fois par semaine dans un ouvroir, à Javel, et en revient par le Métro *sans femme de chambre à ses côtés*, quand Madame Vaugeins est retenue par les leçons de ses deux fils, Claude et Thierry, qu'un abbé éduque à la maison. Madame Vaugeins est la personne la plus active et la plus civique ; sa fille aînée, Claire Marsane, dirige l'usine de son époux, depuis que celui-ci est à la guerre. Madame Marsane a deux cents ouvriers sous ses ordres ; malgré l'aide que lui assurent un ingénieur, un comptable et un vieux contremaître de confiance, Claire prie Madame Vaugeins de l'éclairer de ses conseils. Ces dames passent des heures en conférence avec le comptable et vérifient les chiffres.

L'excellente Madame Vaugeins a, comme surcroît à ses occupations, celles que lui imposent ses six réfugiés belges. Dans les communs de sa villa de Neuilly, elle loge deux familles : au premier, dans les anciens appartements du chauffeur : Madame Van der Zickelen et deux enfants ; du garage, on a fait un dortoir pour les Monsbruck, des paysans du Hainaut. Ceux-ci prennent leurs repas à la cuisine, entretiennent le jardin converti en potager. Les Monsbruck sont propres, c'est tout ce qu'on peut leur demander ; mais ils se plaignent de n'être pas à la campagne, ils se plaignent d'avoir trop à faire, ils se plaignent d'être à plaindre ; de semaine en semaine, ils se relâchent, sont plus mécontents, et Madame Vaugeins a dû prendre un jardinier en extra.

Les Monsbruck vinrent à Neuilly aux temps héroïques

où chaque Parisien, ému par tant d'infortunes, voulut avoir son réfugié. Peu après, on apitoya Madame Vaugeins sur le sort d'une personne distinguée qui avait fui devant l'invasion avec une valise et « ce qu'elle portait sur son dos ». Deux petits blondins, ses fils, encore habillés comme des princes, n'avaient ni linge, ni vêtements de rechange. Quels compagnons de jeux pour Claude et Thierry ! Dès la rencontre de Madame Van der Zickelen et de Madame Vaugeins, chez une généreuse intermédiaire, Madame Vaugeins fut enchantée, s'éprit des enfants. La maman lui parut « parfaite », un peu froide — ce n'en était que mieux — avec une jolie réserve et de la dignité. Les Vaugeins firent asseoir leur nouvelle amie à leur table : après tout, ce ne serait pas éternel. A midi et le soir, l'abbé, en face de l'hôtesse, avait à sa droite et à sa gauche, les demoiselles de la maison, Madame Van der Zickelen, Josse, Théophile, Claude et Thierry, quand ce n'était pas Claire Marsane, Mademoiselle La Verduelle, professeur de piano, ou des parents rémois, réfugiés à Paris aussi. Alors on ajoutait des rallonges pour quinze à vingt couverts. Une toile cirée remplaça la nappe qui se couvrait trop vite de taches ; les légumes de la propriété seraient un bon appoint, avec des pâtes, « de bons gros plats confortables », le tout très simple, comme il sied pendant la guerre. Les Monsbruck aideraient pour laver la vaisselle, donneraient un coup de main à l'office, pour décharger la cuisinière et les deux femmes de chambre, dont se compose le personnel domestique depuis que les hommes sont mobilisés.

D'abord, la villa de Neuilly fut un paradis. On s'appela vite par ses prénoms. Madame Vaugeins, Marie, embrassait Thérèse Van der Zickelen. Tout le monde s'embrassait. On tricotait ensemble, on faisait des vêtements. Thérèse parlait peu ; naturellement ! N'avait-elle pas du chagrin, cette pauvre exilée, qui, de l'opulence, tombait dans la gêne ? Aurait-il fallu qu'elle fût gaie ?

Premier nuage : Thérèse redoutait l'embonpoint ; elle était habituée à manger de la viande et les pâtes étaient contraires à son régime. Josse et Théophile ne buvaient que du lait, le médecin leur ordonnait de la volaille et du poisson de rivière, ou du merlan à la maître d'hôtel.

Second nuage dans l'azur : Thérèse ne brûlait que du bois dans la chambre de ses enfants, car le poêle de son logement lui causait des maux de tête : ne pourrait-on transporter les lits, du garage dans le billard et la bibliothèque, chauffés par le calorifère à eau ? Ces pièces étaient inemployées.

Troisième nuage : Thérèse s'avisa un soir que le piano à queue se désaccordait. Possédant une belle voix de « soprane », elle se mit à étudier ; d'abord ce furent des exercices, puis des airs d'opéra : *le Cid*, *Lakmé*, *les Dragons de Villars*, *Mignon*.

A Noël, Madame Vaugeins emmena ses fils voir leur père à Agen, confiant ses filles à la respectable Belge qu'elle avait admise dans son intimité.

Claire Marsane télégraphia le 2 janvier à sa mère : « N'ai pas charge rappeler les réfugiés à la raison. Sœurs embarras, reviens vite mettre ordre chez toi. »

Le lendemain, écourtant les vacances des garçons, Madame Vaugeins rentrait à Neuilly sans prévenir. Il était onze heures du soir. La maison était éclairée, les lustres du salon flambaient, Thérèse jouait des valses sur le Gaveau, les jeunes filles dansaient avec des amies. L'abbé-précepteur était encore en Normandie.

Thérèse Van der Zickelen ne s'émut pas : — J'ai voulu, dit-elle, faire comme chez nous, à la Chaussée de Zermunde. Je donnais toujours une fête enfantine pour le Nouvel An. Il faut amuser la jeunesse, c'est trop triste cette guerre ! J'ai profité de votre absence, ma chère Marie, pour réaliser « mon petit desiderata ». Nous couchons sous votre toit, plus chaudement. On est mieux dans le billard. C'est moins spacieux que ma chambre à la Chaussée de Zermunde ; mais, je le **sais**, on ne peut donner plus que ce que l'on a. Un jour viendra où je vous revaudrai cela. Vos charmantes filles m'ont promis de venir à la Chaussée, quand la Belgique nous sera rendue. Nous ferons des tours dans une de mes autos. M. Van der Zickelen est un maître du volant...

Madame Vaugeins eut un mouvement de révolte, mais elle s'abstint de réflexions désobligeantes. Cependant elle dit à Thérèse que hors de saison étaient des danses, des chants, même le piano — excepté pour étudier — car l'on ne sait jamais si un bel organe, un « talent d'artiste », ne seraient pas, dans l'avenir, plus profitables que des fonds dans une banque bruxelloise. Thérèse prit cette allusion en mauvaise part, risqua quelques propos aigres sur le peu de secours dont la France avait été pour la Belgique.

— J'ai tout encaissé, reconnaît Marie, — on ne peut rien répondre à des malheureux qu'on héberge chez soi dans des circonstances aussi tragiques.

Depuis lors, les choses ont été de mal en pire.

Madame Van der Zickelen est une hâbleuse, impertinente, « sans manières et sans éducation ». Elle se coupe à tout bout de champ. — Imaginez-vous qu'un jour, Claire lui offre de faire retaper un chapeau chez une petite modiste en appartement, une ancienne première de chez Reboux. Eh bien, Thérèse Van der Zickelen, qui ne sait pas qui est Madame Reboux, fait la petite bouche et répond qu'elle n'a jamais été chapeautée à moins de *quarante-cinq à cinquante francs* ! On ne peut pas se couper mieux que cela... Ah ! ses autos, sa chambre de quinze mètres carrés, à sa Chaussée de je ne sais quoi, savez-vous ! Y a-t-il seulement un M. Van der Zickelen ?... se demande Madame Vaugeins.

On sert la réfugiée à part, dans le billard, parce que la conversation n'est plus endurable. Les rapports sont réduits au strict nécessaire ; Marie sait que Thérèse touche des allocations de plusieurs côtés : au Secours national, au Comité central, au Foyer, chez des Américains, et reçoit, de la main à la main, des chèques qu'elle se fait donner par des personnes charitables *sans jamais prononcer un nom*. Thérèse a pris des « Bons de la Défense », elle met de l'argent de côté. bientôt c'est à elle que Marie Vaugeins devra en emprunter.

M. Vaugeins et son gendre Marsane ordonnent à Marie de chasser de chez elle Madame Van der

Zickelen ; mais cette femme, aussi rouée que hautaine, est inamovible.

— Elle a tous les toupets du diable — dit Madame Vaugeins — quelqu'un l'a vue au Foyer faisant une scène d'esbrouffe, parce qu'un de ces Messieurs ne la recevait pas assez vite, elle veut passer partout avant les autres. On lui manque de respect ; si j'avais été là, pendant qu'elle attendait son allocation hebdomadaire ! Elle a été si grossière, que ce Monsieur lui a dit :

— Voyons, madame, supposez-vous dans votre pays, vous êtes à ma place et je viens vous demander un secours, feriez-vous un passe-droit ? Ces pauvres gens sont là, depuis deux heures, sur les bancs, à attendre.

Sans broncher, elle a dit :

— Je me recevrais la première !

Madame Vaugeins va vivre à l'hôtel, dans le centre de Paris et fermera sa villa de Neuilly. Les Monsbruck sont en guerre avec les domestiques. La cuisinière a rendu son tablier, l'ouvrage étant trop fort pour elle. Les femmes de chambre cherchent une place. M. l'abbé veut s'engager dans une équipe de brancardiers ; on mettra Claude et Thierry à l'Ecole Lacordaire. Ces demoiselles Vaugeins seront « accompagnées » dorénavant, mais — on ne peut pas se couper en deux — dit leur mère, — je crois que je serai obligée de chercher un couvent pour ma cadette...

7 février.

Nous entrons dans une nouvelle phase de la guerre. Du 3 août à la fin d'octobre, il me semble voir des gens qui attendent l'éruption d'un volcan : de quel côté se répandra la lave ? Tremblements de terre, adieux aux maisons dont on ne retrouvera plus que les pierres. Le feu est au village, mais on compte, à défaut de pompiers, sur de mystérieuses aides, ou humaines ou divines. On ne s'étonnerait pas de voir battre des ailes blanches dans le ciel, ou s'animer une théorie de Saints et de Saintes sur le porche des cathédrales. On compte sur Geneviève et sur Jeanne, à peu près autant que sur les Russes, les Japonais et les Indiens. D'où qu'il vienne, le sauveteur va paraître :

— La communauté de la souffrance, dans la nuit, fait qu'ils acceptent leur mal sans se plaindre —, dit le directeur des Quinze-Vingts.

Nous sommes aussi des aveugles, dans notre préau. Ceci fut la première phase.

La deuxième commence à mon passage à Lyon. Certains voiles tombent ; c'est le retour des Chambres, les premières rencontres, les révélations faites à huis clos. Les jours noirs, les nuits longues. On s'habitue aux ténèbres, juste assez pour mettre la main sur le bouton de la porte.

Petit à petit, avec les jours qui allongent, le soupirail tourné vers l'Est laisse passer un rai de lumière plus vive. Clair-obscur dans une cave.

Jusqu'ici, la France *a cru passionnément*, avec cette unanimité qui fut si admirable et si intense chez le peuple pendant six mois ; le troupeau resta compact, et, sans que le chien eût à mordre trop de jambes, les moutons se collaient l'un à l'autre autour de la maison du Berger.

Le Généralissime, sous son capuchon, avait rabattu sa visière. Les moutons connaissent le beau volume que fait sa houppelande, la lourde silhouette du Pasteur, au milieu des champs.

Aujourd'hui, que des amis de l'Allemagne n'aillent pas nous dire que les moutons se rallient autour d'un mannequin rembourré de paille, d'un simple épouvantail à corbeaux !

La France n'était plus sceptique, la France était crédule, comme catéchumène. Puis, un lent travail ténébreux s'est fait dans les racines de sa foi.

Où sont les traîtres et les espions, où sont les mauvais génies ?

8 février.

J'ai dû, ce matin, aller au Foyer Franco-Belge qui est maintenant rue Royale, à la galerie Druet. C'en est fini des affiches jaunes annonçant l'exposition d'un génial inconnu ; mais Manet, Gauguin, reproduits en photographie, et deux panneaux décoratifs de Maurice Denis encore pendus aux murs, nous rappellent que si nous poussions une porte, au fond à droite, et insistions un peu, Druet nous montrerait des Cézanne, s'ils ne sont pas à Toulouse comme la *Vénus de Milo*.

M. Druet prête sa galerie; on le voit qui circule, avec sa bonne figure rouge, entre les paravents qui servent de confessionnaux à Gide et à ses amis. Le nouveau public de la salle d'exposition n'a pas le temps de voir la peinture moderne, quoique, assis sur les banquettes, les chaises, couchés sur les marches mêmes du vestibule, des hommes, des femmes, des enfants attendent des heures dans leurs inemployables loisirs et un paradoxal apprentissage de la vacance.

Donc, je suis sorti; c'est bien, de nouveau, Paris: un mois de février à peine différent des autres. Des députés déjeunant chez Wéber. Mais il n'y aura pas, ce soir, de *premières* aux théâtres. Il fera nuit dans la rue; point de petits salons de cercle avant les grands salons; tout de même, c'est un Paris de février. J'ai rencontré tant de gens entre la Madeleine et la Concorde, qu'il me va falloir décrocher le téléphone pour que les vivants ne me rappellent pas qu'à telle heure, on doit faire telle chose, que les gens de France sont prêts à reprendre la conversation interrompue.

Dès que le dernier obus aura rayé le ciel comme une fusée d'adieu, les Parisiens seront pareils encore à ce qu'ils furent.

La foule, au retour d'un feu d'artifice, est muette dans le Bois noir; mais aux premiers réverbères du faubourg, un loustic siffle, un autre chante, et tout le monde reprend en cœur le refrain. Aussi bien, ami! n'aie pas honte de ta frivolité, pourvu que tu saches être grave: Français, tel es-tu, et, pour ton caprice, l'Allemand ne te comprendra jamais.

INTERLUDE

3 février.

Un temps d'avril, depuis hier, tiède, pur, un vrai soleil qui réchauffe. Les petits musiciens choisis par Madame de P. jouent un quatuor de Borodine, dans l'atelier de la rue Cortambert. Ensuite, l'hôtesse s'est mise au piano, et ce fut le quintette de Franck.

Le feu flambe dans l'âtre; les rideaux en cretonne de William Morris tombent lourdement, la lueur des lampes est discrète; — et, réunis dans cette salle basse, on se croirait à la campagne en automne, si le téléphone du boulevard des Invalides n'eût annoncé, vers dix heures, qu'on signale un taube.

Les dames tricotent. Elles tricotent sans arrêt, à table, en voiture, en écoutant de la musique. La mélodie grave et sereine de César Franck est aujourd'hui la bienvenue : dès les premières mesures, je sens que je la supporterai; puis, me laissant conduire par le développement des thèmes, jusqu'à un état,

presque, de béatitude, ou au moins de placidité d'âme, je rencontre, comme dans un rêve, un autre homme que je fus.

Perception très nette de différents « soi-même ».

Depuis six mois, aucune mélodie n'a chanté dans ma mémoire et je n'en souffrais point. Quelle est donc, me demandais-je, le genre de plaisir que la musique procure au mélomane? De même que les fumeurs déshabitués du tabac sont honteux de leur ancienne manie, je ne m'expliquais pas comment j'avais pu jadis jouir de la musique.

Un soir de cet hiver, chez Mrs. B., j'avais écouté la voix d'une femme, et un violon, à la façon dont tant de gens écoutent au concert, ou regardent des tableaux dans une exposition, avec cette indifférence qui bientôt dégénère en ennui. Et je m'étonnais aussi de ce que les grandes salles du Châtelet ou de Gaveau, pussent se remplir d'auditeurs si nombreux. Si l'on n'est pas dans un état de grâce, comment écouter de la musique?

Ce 3 février, une membrane inerte depuis la guerre vibre de nouveau; la mélodie a remis en action des cellules qui chômaient. Quelqu'un m'appelle de très près? De plus loin? C'est ainsi que tu crois soudain percevoir un message de l'au-delà.

Je note cette date. C'est un curieux arrêt dans le long tunnel, à un point d'où il vous semble voir enfin de vagues clartés du côté où l'on désespérait de ne plus jamais parvenir.

La musique, ce soir, me révèle, à nouveau, ce sens que je ne croyais plus avoir, et dont j'oubliais

presque la fonction dans mon organisme. Le plus curieux, c'est que je ne m'en savais pas privé. — Si un peintre devenait aveugle, pourrait-il, en appliquant son esprit à quelque étude ardue, oublier la joie des formes et des couleurs, la lumière même, ne plus les regretter?

Il doit y avoir de ces « grâces d'état ». Sinon les Quinze-Vingts compteraient des suicides quotidiens — or ces dames qui tricotent autour de moi parlent de leurs malades de Vincennes, « des blessés aux yeux », désormais dans la ténèbre, et pour la plupart sereins, si quelques-uns semblent déjà s'acheminer vers la mort.

Le final du quintette de Franck, avec ses entrelacs et ses reprises de tous les thèmes, me réveilla comme d'une léthargie.

L'ironie est une mauvaise forme de l'esprit. J'ai raillé des exécutants trop pleins de componction, qui paraissent voir les anges en raclant leur archet. Je n'avais pas compris « celui qui marche vers la Sainteté » quand il disait, à propos d'une sonate de Dukas : *Cela rend meilleur, et cela vous donne du courage*. Il ne faut rire de personne.

Cette musique m'a fait sentir *que tout pourrait recommencer*. Le bon grand organiste a-t-il voulu cela? Croire — faire croire? Franck a eu la foi du savetier. Un peu à la façon de « celui qui marche vers... » et comme « l'humble servante wallonne ».

L'atelier de la rue Cortambert, réduit comme il l'est aux proportions d'un salon, est tout de même reconnaissable... En écoutant cette musique, je revoyais une fin de journée vers 189....

C'était au printemps. Je me tenais debout dans la bow window à ferronneries, qui s'arrondissait encore sur le jardin. Des lignes de chaises, de chez Belloir, faisaient face à l'orchestre où Ed. de P., en pantalon à carreaux noirs et blancs, redingote flottante à la mode du second Empire, conduisait un de ses « chœurs parlés ».

Le glauque d'un ciel de juin, sans tache, je fais une teinte cadavérique sur les auditeurs, présents, mais dont la pensée suivant son cours habituel allait aussi loin de la musique que celle du musicien était distante de son public. En ce temps-là, je ne pouvais voir un être humain sans me l'imaginer sur son lit de mort. C'étaient des femmes peintes, sous leurs chapeaux de fleurs, des hommes inattentifs, des yeux qui regardaient dans le vide quelque image pénible ou complaisante, de ce soir ou de la nuit prochaine : tout ce dont il est défendu de parler. Ces hommes, ces femmes immobiles étaient comme autant de planches d'anatomie. Tumeurs, maladies horribles, cas de clinique — et c'était la fête ; champagne, café glacé, babas et sandwiches, vapeur de la bouilloire, plastrons empesés des maîtres d'hôtels, favoris, mentons glabres, taffetas, mousselines verdissaient sous le reflet de l'Est, qui absorbait, comme un buvard boit l'encre, les choses et les créatures.

Je me rappelle que, mon malaise devenant intolérable, je sortis dans l'avenue Henri-Martin, encombrée par un retour de Longchamp ou d'Auteuil ; les roues bondissaient sur le macadam, les voitures de courses agitaient leurs grelots, le soleil déclinait derrière le Mont Valérien. Je n'échappais pas à la solitude.

Par cette nuit de guerre, sous la lune et les étoiles, je suis rentré chez moi moins seul, ce trois de février. Est-ce au quintette de Franck que je dus ce bienfait? La mort semblait enfin moins hideuse....

24 février.

Non, j'ai mal dormi, Madeleine m'a réveillé à six heures en partant pour son hôpital; j'ai eu des cauchemars à fleur de paupière, la matinée aurait pu être mauvaise, mais le soleil déjà plus haut conseillait de sortir.

Le Bois est rendu aux Parisiens. Appareils-joujoux de la défense, chevaux de frise, ferraille archaïque, palissades, arbres en travers de la route, sentinelles, tout a disparu! Les autos filent par les avenues, les nurses accompagnent des bandes d'enfants au-devant de qui vont les jeunes mères qui se sont attardées au lit; les cavaliers, comme jadis, galopent sur la piste, les cygnes du lac redressent la tête, les canards demandent du pain de seigle aux promeneurs. Une tiède brise du Sud chasse la guerre plus loin. Des maçons, dans les échafaudages, reprennent leurs travaux, des peintres fredonnent et retournent au chantier, les mains dans leurs poches, blouses retroussées. Madame D., de sa fenêtre, parle à sa cousine, qui fait jouer ses filles au tennis dans le Parc de la Muette. La marchande de sucre d'orge et de quatre-quarts garnit son kiosque au Ranelagh. — La guerre est finie; y a-t-il jamais eu une guerre? Un Monsieur et une

Dame s'arrêtent à la devanture d'un bric-à-brac et distinguant un bibelot qui ferait bon effet sur la table de leur antichambre ; ils entrent et l'achètent.

Ceci ne se faisait plus.

Des mélodies me chantent dans la tête, et je me suis surpris à siffler. Interlude !

Le soir, j'ai rouvert mon piano et relu des pages de Claude Debussy. Enchantement ! Ensuite, des partitions de Richard Strauss me tombent sous la main : *Elektra*, *Salomé*, *le Chevalier à la Rose*, *Joseph*, cette musique de ballet, faite exprès pour Paris, sur commande de Diaghileff. Strauss s'y applique à vêtir sa muse facile au goût le plus fin du jour ; et afin que des auditeurs de choix ne reconnaissent pas les gros traits de la fille, il l'enveloppe de voiles si épais, que nous n'entendons plus que le soufflet de poumons haletant d'effort. Debussy, Richard Strauss : la France et l'Allemagne modernes.

Le génie de Debussy ? Tout juste ce que les Allemands enragent de ne pas comprendre, et nous envie ; la grâce, la forme, sous l'apparence de l'indécision ; le dessin qui se cache sous des nuances changeantes comme la pluie d'un arrosoir au soleil. La mélodie monte droit vers le ciel comme un jet d'eau, et retombe brisée. Pour recevoir cette poussière d'eau ou de pierreries, ces diamants réduits en gouttes, l'élève de Brahms tend la main, la ferme, la rouvre, ébahi : elle est sèche, il n'y a rien dedans ! C'est un art atmosphérique ; on dirait d'un élément de plus dans la nature, qui défie l'obstacle des fenêtres à

bourrelets, s'insinue, pénètre partout, mélancolique, alerte, joyeux; quelque chose qui s'assoupit et se tait comme la bise, emprunte la couleur du paysage, de l'heure et de la saison. Fruits, pétales dans la corbeille de Berthe Marisot, dans le verger de l'impressionniste, de l'aquarelliste, de la pastelliste, avec des papillons dessus; mais aussi coquillages pleins de l'embrun sonore du large et du roulis des galets de la plage où Pelléas mène, de grotte en grotte, au rayon de la lune, une Mélisande qui pourrait être Manon, Mimi, Reine de Saba, ou Rarahu.

Ce même soir, peut-être, dans une petite ville d'Allemagne que ne menacent pas encore nos avions, quatre Messieurs, devant des pupitres, répètent le quatuor de Debussy. Ces Messieurs voudraient pourtant comprendre! Le fils du premier violon vivait à Paris; c'est lui qui envoya les étranges tableaux signés de noms français, dont les hiéroglyphes décorent la « Stube » modern-style où quatre maniaques à gros ventre s'enferment et se livrent au plaisir de la musique de chambre. Otto, jeune homme « avancé », et patriote loyal, ne jure que par l'art de chez nous. Si nos armées envahissent le Wurtemberg et poussent jusqu'à X..., les officiers qui logeront au numéro 9 de la Donaustrasse, s'ils ont un peu de culture, ne seront pas dépayés.

Le père, la mère, les sœurs d'Otto savent qu'il faut admirer les ouvrages de Debussy, dont Otto possède la série complète.

Eva tâche d'apprendre les chansons de Bilitis, pour quand le guerrier reviendra de la Marne. Sophie sait

par cœur *la Nuit dans Grenade*, mais elle ne l'apprécie pas, car il n'y a ni commencement ni fin à ce morceau qui ne dure qu'une minute.

Toute la famille tricote, ce soir, sous la lampe, comme les dames de France, et le quatuor de Debussy est un écho de l'Ouest où Otto, le cher Otto, languit dans la pluie et la boue.

Quatre paires de lunettes sont penchées sur des pupitres, quatre pieds battent la mesure sur le parquet. Impossible de « mettre en place » le second mouvement du quatuor. Le père d'Otto s'obstine, ses partenaires sont prêts à lâcher la partie; le plus hardi se lève :

— Ceci n'est une fois pas de la musique, monsieur le conseiller privé! Ceci n'a pas de forme, pas de construction, et un Allemand sait ce que c'est qu'un quartett! Un pays où l'on construit si mal ne doit pas faire peur au pays de Brahms!

Mais le père d'Otto croit avoir distingué un embryon de thème, qui lui rappelle *Mime et Siegfried*; il s'acharne, il veut reprendre le « mouvement », car il pense que « cela est beau » puisque son fils le lui a dit.

Ces herren s'épongent le front. Fraülein Evchen apporte de la bière pour les quatre gros exécutants qui transpirent. La mère dépose ses aiguilles à tricoter sur la table, et toute fumante de colère :

— C'en est trop — dit-elle — pour ce soir; cette musique-là serait capable d'apporter la maladie dans ma maison! Maintenant, « Evchen, mein schatz », un peu de vraie musique, « bitte ». Mets-toi au piano avec

Sophie; donne-nous le finale de la dernière symphonie de Mahler, ou le *Heldenleben* de notre grand doctor Strauss. Cela une fois, c'est de la musique, pour les parents de nos héros!...

Et les jeunes filles retirent de leurs doigts les bagues de fer à devise patriotique, qu'elles échangèrent contre leurs anneaux de fiançailles, car ne faut-il pas de l'or pour aider à la guerre?

Et elles jouent de la *vraie*, de l'« Echte deutsche musik ».

7 février.

Minerve est rentrée à Paris. Nous irons consulter la Sagesse et l'Intelligence dans son nid d'aigle d'où l'on découvre tous les points de l'horizon.

Elle est étendue sur son lit de repos, tricotant, comme les autres femmes: ses impatientes petites mains blanches, aux ongles polis, sortent de dessous des châles noirs et les soies jaunes d'une courteline éredonnée.

Un capitaine en bonnet de police et en veste bleue, prêt à repartir pour le front, fume une cigarette contre la cheminée; la vie martiale lui a rendu son vrai caractère de chef gaulois; à la dure des tranchées, il s'explique à lui-même.

Rien de changé dans la chambre: je réoccupe le petit fauteuil d'où je peignais l'hiver dernier, en écoutant des propos admirables; voici l'abat-jour chinois, l'appareil du téléphone parmi les boîtes de pastilles de Vichy et les trente-six fioles d'essai; les livres empilés.

tous les journaux, et sous les cheveux de jais qui tombent en mèches, deux yeux en amande, les yeux rieurs et graves dont je n'ai jamais pu rendre la profondeur, la mélancolie, les mille expressions tour à tour de la femme et de l'enfant.

— Oui, me dit-on, sévère, après de vagues préambules, je n'ai pas répondu à *cette mauvaise lettre*; vous étiez, monsieur, avouez-le, un peu trop mélancolique. Confessez-vous.

Et les deux lèvres si fines de cette bouche impossible à dessiner, s'arquent en une moue grondeuse.

Je n'essaie pas de me disculper: mais au bout de dix minutes, « le bon sens de Sancho Pança » qui s'allie au lyrisme en cette belle petite tête classique, droite sur de menues épaules, la raison, le jugement le plus sûr, vont remettre les choses au point.

Premières constatations: on sait encore ce que parler veut dire: mais on se jure de ne pas prononcer de noms — pendant que durera la guerre. A part cela tout est permis! Allons-y donc!

Et alors les trois, qui se retrouvent entre la Tour Eiffel et le Mont Valérien, prennent le récit au début de la grande aventure et comparent leurs expériences. Mais cela est déjà bien loin. Il y eut de l'atroce, mais du sublime de part et d'autre.

X., dit l'un, fait des choses étonnantes, il se bat comme un preux.

— Pourquoi pas? réclame l'autre.

— Et Y. n'est-il pas colonel, quelque part dans le Nord?

— Et pourquoi n'y serait-il pas? C'est qu'il y a dans

cette guerre les mêmes acteurs que dans la fameuse « affaire », et il nous faut applaudir ceux des deux camps.

Et l'affaire Desclaux-Beschoff??... Voici des noms, mon Dieu ! Nous en ajouterons d'autres que la censure interdit d'imprimer. Peut-on causer, à Paris, sans prononcer des noms briquets ? L'allumette part.

Et nous retombons de haut, sur le sol de la France d'hier ! Au-dessous de la poésie, il y a la politique ; le Parlement n'a pas eu de vacances : en voici les échos, dans la chambre où bat un « cœur innombrable ».

Demètre se fait annoncer. Il est venu de sa Légation, de Londres, pour une quinzaine à Paris. On frappe, un vieux serviteur l'introduit, les yeux de Demètre enquêtent et questionnent, avant qu'il n'ouvre la bouche ; c'est nous qui voudrions savoir ce qui se dit ailleurs.

Londres est pareil à Paris, quoiqu'on y parle tout autrement qu'ici de la guerre. Optimisme à l'anglaise, dans la société, dans les classes les mieux informées : ils sont contents de leur œuvre. En quelques paroles, Demètre me replonge dans l'atmosphère que je n'ai pas, depuis dix-huit mois, respirée. Tous ceux que l'on connaît meurent, les clubs se vident, et le frère va au théâtre, deux jours après que son frère a été tué.

Les jeunes gens de l'aristocratie partent sans affecter d'enthousiasme. « It's the right thing to do », simple sentiment du devoir. Ils partent tranquilles, comme ils se rasent et changent d'habits pour le dîner, montrant un curieux mélange de joie de vivre, de désœuvrement, de goût de l'inconnu et d'orgueil national, de courage

et d'oubli voulu de ce qui est pénible. Enfin nos chers Anglais, lents et agiles, brusques, obstinés et polis, gais et silencieux, braves, orgueilleux, assurés et timides, c'est ainsi que nous les retrouvons pareils à eux-mêmes sous le kit et le khaki, lâchés par les routes de France, dans notre guerre comme dans notre vie de paix, satisfaits ou mécontents *sans le dire*, installés chez nous comme chez eux, mais qui jamais ne se mélangent : huile et eau.

Demètre promet l'envoi de trois millions d'hommes magnifiques. Mais quand? Kitchener répond à une dame qui lui demande à quelle époque finira la guerre : — *Cela, je ne puis le dire, mais je sais qu'elle commencera au mois de mai.*

Donc la guerre des Anglais est en préparation. Il n'arrive que 60.000 hommes ce mois-ci; 200.000 en avril. Les 3.000.000 annoncés viendront plus tard et il en viendra toujours et toujours. Maintenant c'est « Poilu », peu lavé, jamais relevé, le même qu'en automne, c'est lui qui soutient la voûte.

Des revues sont passées dans les parcs de Londres, on fait l'exercice dans les squares; des tentes et des baraques s'élèvent sur tous les points de l'Angleterre; Hilaire Belloc monte sur l'estrade des chefs d'orchestre et ses conférences à Queen's Hall remplacent les musiques; les corps expéditionnaires s'embarquent dans les divers ports pour le Sud-Africain, pour l'Egypte comme pour la France, en chantant *Tipperary*. Et Bernard Shaw publie son pamphlet. Shaw est *irlandais*.

En écoutant Demètre parler, un Christmas number du Graphic se déroule devant nous, toutes ces guerres

s'animent, se prolongent l'une l'autre... jusqu'en Amérique. Si jamais, en effet, une nouvelle coalition de puissances politiquement réactionnaires se dressait sur ce continent, ne serait-ce pas pour les Etats-Unis une menace aussi claire que pour les pays démocratiques de l'Europe occidentale? Supposons un regroupement des alliances, selon le rêve des leaders réactionnaires de l'Allemagne: supposons la Russie immobilisée: alors que deviendraient les idées de progrès pacifiques des Américains du Nord? Est-il une nation qui puisse n'être jamais entraînée dans cette guerre? La guerre ne se prépare-t-elle pas tout autour du globe?

Nous demandons: Quand la Roumanie va-t-elle *marcher*? Demètre enrage de ce que son pays n'ait pas plus tôt saisi l'occasion d'entrer en scène, il craint que la Roumanie n'attende le dernier acte, étant retenue par l'Italie et par la prudence de son ministre Bratiano, le radical opportuniste. (Bratiano! que je revois, en tunique de collégien à Paris, sortant le dimanche, chez mon père.)

Le roi Carol était trop vieux, et un Hohenzollern de tradition. Le jeune roi est profondément Allemand aussi, mais il s'oubliera et s'effacera devant l'unanime vœu de son peuple. Reste la Bulgarie, qui est entrain d'être acquise par le Kaiser... La Grèce est prête à tout donner. — Notez cela, — dit Demètre — La Grèce tient une conduite admirable avec Vénizelos à sa tête. Le grand sphynx, c'est Ferdinand de Cobourg avec ses fétiches et ses amulettes.

L'Italie? Elle sent qu'elle devrait se mettre au premier plan de l'épopée. Mais elle consulte encore ses

forces. Sa dernière campagne lui donne à réfléchir. Tout, plutôt qu'une invasion teutonne, le casque prussien à Milan, à Florence, à Rome... à Naples. Elle resserre d'un cran la ceinture de sa neutralité.

Cette grande guerre moderne se comporte comme le commerce et la banque. Les défaites et les victoires, comme les banqueroutes ou la prospérité d'une firme, dépendent, en certains cas, d'un monsieur, assis à l'autre bout du monde devant son appareil de téléphone, qui dit *oui* ou *non*. Beaucoup ont cru cette guerre impossible, qui savaient que « les affaires sont les affaires ». Et elle a lieu tout de même, et le petit rentier lit le communiqué comme le cours de la bourse, en éliminant toutes les valeurs étrangères dont les noms l'embrouillent, et il y en a encore bien d'autres, qui n'ont jamais figuré sur les cotes des journaux européens.

Enfermés dans Paris, nous ne voyons plus de la guerre que ce qui est près de nous... et encore ! Mais avec Demètre qui connaît les pays, les littératures, « les esprits » et leur formation, nous nous mettons pour un instant au point de vue d'où nous avions coutume de juger les choses. Le tableau s'élargit tellement, qu'il serait nécessaire de se déplacer pour le voir dans son entier, et si nombreuses sont les mains qui y collaborent, que nos yeux n'étant plus aussi près de la toile, nous deviendrions moins sensibles à la technique, et bientôt ne reconnaîtrions plus notre touche.

On dirait qu'un siècle s'est écoulé entre aujourd'hui et les semaines d'héroïque folie d'août et de septembre,

où le sort du monde semblait se jouer sur le sort de la Marne. C'est une autre guerre qui commence !

8 février.

Les journaux anglais célèbrent encore « l'admirable unanimité de l'opinion française ». Paris n'est pourtant plus dans la « zone des armées ».

Hier, nous dînions chez F. sept Français, de même éducation, du même monde, et si les poignées de main furent échangées au départ, c'est qu'il y avait des dames parmi nous.

Maintenant, on ne parle plus du présent, mais du début de la guerre et de l'avenir : la politique hausse la voix, et comme les manœuvriers parlementaires sont mieux connus des civils que ne le sont les militaires, on juge les députés, plus proches de nous que les généraux et les officiers d'état-major.

On prend déjà ses positions, on installe ses batteries. On se met en avant, on condamne les autres, et l'on se taille, à même la pièce, une belle cape dont on se drapera pour la rentrée en scène avec « son parti ».

Tous les citoyens étant des héros d'égale valeur, « les citations à l'ordre du jour sont pointées par classes ». F. dit : — Il faut que vous le sachiez et que vous le répétiez partout : sans nos hommes (les unifiés de la C. G. T.) il n'y avait *rien à faire*. C'est nous qui avons maintenu l'esprit d'ordre à Paris au moment de la mobilisation, et c'est encore nous qui faisons la

plus rude besogne; vous n'avez rien compris à rien, depuis vingt ans, bourgeois!... Vous ne nous parlez que des prêtres!

Il se lève, furieux, tend son poing vers B. qui, bourgeois comme F., n'a pas encore réussi dans les élections législatives pour être toujours resté en marge de deux programmes. Très nombreux sont aujourd'hui les mécontents, irrités de n'être pas les maîtres de nos destins, et à qui les maladresses de leurs adversaires *donnent beau jeu*.

Les dames intercédent : — Ne touchez pas aux prêtres, ils sont sublimes!...

F. hausse les épaules : — Ils se font mousser, on ne voit que leurs noms dans vos journaux!

Les dames se regardent. Armande s'écrie : — Je ne suis pas une catholique, mais si nos journaux ne sont pas toujours adroits, faudrait-il donc passer sous silence les ecclésiastiques qui meurent et soutiennent leurs camarades de leurs encouragements et de leurs prières? Vous, vous fûtes pendant trente ans hypnotisés par la laïcisation; les meilleures réserves du pays au lieu de s'employer pour la seule *Défense nationale* s'épuisaient lentement dans la poursuite de chimères pacifistes. Vous croyiez que la science moderne de la guerre rendrait impraticable la grande guerre actuelle, or elle est imposée aux Français; ils la subissent religieusement et s'y donnent corps et âme, et non contents d'une campagne inévitable, vous continuez d'en faire une seconde, comme en temps de paix! Vous jouez sur plusieurs instruments à la fois. Chacun en espère tirer des sons différents, couvrir la voix d'un compé-

titeur, et chaque parti est responsable de la cacophonie. Où est-ce que tout cela nous conduira?...

Habitudes parlementaires que l'on crut défuntes. Mais non! on se prépare déjà pour le cas d'un revers, on bombe la poitrine en vue d'un succès, on redoute de rester assis entre deux chaises, ou d'être pris entre deux feux...

Le jour où nous ne serons plus sous l'autorité militaire, que nous arrivera-t-il? Ce dîner d'amis nous le fait prévoir.

Ceci dans un journal modéré : « Nous ne devrions pas désirer savoir à qui profitera le succès. Ce qui est essentiel, c'est qu'instituteurs, ouvriers, francs-maçons et socialistes, soient d'accord avec la France entière sur l'effort total, sur la nécessité de la victoire complète, au prix de tous les sacrifices, et ils le sont. »

On écrit ceci en plein Paris. Les lecteurs, à l'étranger, s'il leur tombe sous la main quelques-uns de nos journaux, puissent-ils être aussi éblouis sur notre compte que nous le sommes par le ton de la presse allemande!

Pas plus que nos soldats dans les tranchées, les civils ne voient l'ennemi.

Chacun est réduit à l'attitude du joueur de poker, car les règles de ce jeu sont peut-être les nécessités premières des belligérants.

*
* *

A la salle des Agriculteurs, rue d'Athènes. concert au profit d'un vestiaire franco-belge. Public de l'ancienne « Société Nationale de Musique Française ». Des gens

qui vont au concert comme par profession. La salle est pleine. C'est gris, c'est guerre. L'organisateur se multiplie et distribue des programmes aux Américains « amis des bons et des mauvais jours » (c'est leur gentille formule). Une sonate de Saint-Saëns, une autre de Boccherini.

Madame Bathori s'accompagne au piano, assise de côté, pour être entendue du public qu'elle cherche à séduire avec du Lekeu et du Chabrier. Mais voici que madame Bathori chante *la Grotte* de Debussy et, dès les premiers accords, l'atmosphère s'allège. Une odeur de varech nous fait ouvrir les narines, on respire mieux. Quelques autres lieder, et nous allons oublier ce jour sombre, cette assemblée glaciale. Effet purement physique? L'art de Debussy a fait cela. Et, n'importe laquelle de ces harmonies, quelles que soient les paroles du texte, nous transporte hors de la morne salle, sur les plages, vers les forêts, dans le grand vent, en pleine nature. Dix minutes d'illusion.

Mais déjà madame Bathori quitte son tabouret. La plate-forme est vide, et ces phrases de Maeterlinck, lues ce matin, me reviennent à la mémoire : « Maintenant, à toutes ces horreurs, la mort ajoute l'effroi du mystère. Elle n'a plus de visage, elle n'a plus d'habitudes, elle n'a plus de sommeil, elle n'a plus de relâche. Elle est toujours aux aguets, toujours tendue, toujours présente, éparse, insaisissable et dense, insinuante et lâche, diffuse, obsédante, innombrable, surgissant de tous les points de l'horizon, émergeant de la terre, et tombant du ciel, infatigable, inévitable, occupant tout l'espace, occupant tout le temps, durant des jours,

des semaines, des mois, sans une minute d'interruption, sans une seconde de rémission... »

Pendant que se diluait le finale d'une sonate de Saint-Saëns, le concert se prolongeant, et comme je n'osais pas partir, j'eus l'imprudence de tirer de ma poche une lettre non ouverte encore.

X. m'écrit : « Je vous enrôlerai dans la Ligue pour l'arbitrage, dont je fais depuis longtemps partie, et vous nous aiderez, je pense, à obtenir pour elle la reconnaissance d'utilité publique qu'on lui a toujours refusée. Mais les partisans les plus fermes de l'arbitrage de la Paix par le Droit, réclament aussi la guerre à outrance, car la guerre dont il s'agit est précisément la seule dont ils ont toujours proclamé le caractère sacré : la guerre pour l'indépendance ; ils demanderont, pour la mener à bonne fin, que nous allions jusqu'au sacrifice du dernier homme et du dernier sou. Chez les partisans de la Paix par le Droit, il y a la foi en la Justice, et c'est encore elle qui les soulève et en fait d'admirables guerriers. »

Ceci acheva de dissiper les mélodies de Debussy, qui bruissaient encore dans mes oreilles.

La rue d'Athènes est noire. J'achète un journal que me tend une de ces petites vendeuses qui, n'ayant plus le droit de « crier », proposent le communiqué, comme les camelots jadis des cartes défendues. Le communiqué ressemble à celui d'hier : « *L'ennemi a fortement bombardé Nieuport et les rives de l'Yser, mais il n'a causé que quelques dégâts matériels ; notre artillerie a efficacement répondu. Dans l'Argonne, région de Bagatelle, après une lutte violente, à coups de lance-*

bombes, une attaque allemande a été dirigée, à treize heures, contre l'ouvrage Marie-Thérèse. Elle s'est exécutée en ligne de colonnes par quatre, sur cinq cents mètres de front, et fut brisée... »

*
* * *

SECT. X^e, EN GUERRE.

13 février.

Je languis d'avoir de vos nouvelles. Êtes-vous toujours à Paris? Vous êtes au centre où tout afflue et vous ne m'apprenez rien. On m'y paraît assez nerveux, ces temps-ci, alors que chez nous, au contraire, la guerre, l'adaptation, la mort regardée chaque jour dans les yeux, versent une sorte de sérénité, une ivresse calme, ou exaltent jusqu'à la frénésie et donnent à la vie sa valeur vraie. La beauté de ce que nous vivons commence à se dégager, même pour les plus simples. Ils sortent de leur plus étroit égoïsme avec la sensation religieuse d'une hérédité héroïque qui est en eux. Je crois que c'est nous qui menons une existence normale. Il se prépare ici un bien bel avenir...

Je me porte comme un pin de chez nous.

J. G.

A JOACHIM GASQUET

13 février.

Je me suis fait une règle de ne pas parler de nous aux soldats, et voilà que, vous aussi, me demandez d'être moins réticent. Je croyais que vous ne faisiez

plus partie de notre monde. Que vous importe notre existence à Paris? Elle n'offre aucun intérêt à ceux qui préparent la germination prochaine, sentent déjà le printemps sourdre et verront les bourgeons s'arrondir avant d'éclater dans une grande aube de victoire. Plantés dans la terre, vous développez, dites-vous, des racines qui s'emmêleront à celles des grands bois. Les saisons dévident leurs écheveaux autour de vos épaules, vous êtes des dieux sylvains. Et vous songez à Paris?

A un autre que vous, je ne répondrais point; mais je vous connais, et le seul risque que je puisse courir, c'est que vous allumiez votre pipe avec ce papier.

Paris est nerveux? Non. Pourtant, depuis le commencement de l'hiver, nous avons un peu changé. En quoi? Comment? Ici, l'on appelle « impondérables » les influences qu'on préfère ne pas s'avouer à soi-même. Si nous avions, comme les malades, à la tête de leur lit d'hôpital, une feuille où se marquât notre température, il semble que nous tracerions une ligne assez capricieuse.

Que désirez-vous savoir? Nous savons bien peu de chose. L'ambassadeur d'une puissance neutre vient de m'expliquer la bataille de la Marne, à laquelle il assista. Il m'a fallu cinq mois pour apprendre les détails de ce prodige, qui est un des plus grands de l'histoire. Cette « Excellence » répandit la nouvelle au travers du monde par un télégramme adressé au roi de X. J'ai vu ce document. Un attaché militaire (neutre aussi) fort savant, de formation allemande et, je le crains, assez prévenu contre nous, doutait et alla même jusqu'à

nier ce triomphe. *Après une minutieuse visite sur les lieux, et toutes pièces en main*, il dut s'avouer vaincu. Mais son Gouvernement n'est pas encore *avec nous*.

Vous souhaitez savoir ce que fut la politique aux jours abominables de la fin d'août? Si je le savais aujourd'hui, quel besoin auriez-vous que je vous le dise?

Septembre, octobre, novembre nous firent oublier qu'il y eût en France d'autres hommes que des militaires. Nous adorâmes des *saints* et des *héros*, race dont nous ne faisons pas, en temps de paix, notre compagnie habituelle. Nous faisons une station en Purgatoire, avant d'être admis au Paradis.

Vous voulez que je redescende sur terre et vous confesse... quoi? Eh bien! que nous sommes toujours de pauvres pécheurs?

Les grands mots dont se gonflent nos joues sont en train de perdre de leur magie. Sans en concevoir trop d'orgueil, le peuple de France s'est senti illuminé par le Dieu des Combats, et, pendant cinq mois, la lampe électrique des salles à manger Louis XVI, Henri II ou sans style du tout, sembla répandre sur la nappe et les convives un peu des rayons de cette gloire bénie. Si la lumière est moins égale ces jours-ci, ne vous inquiétez pas : c'est que le charbon est plus rare, qu'on s'agite dans les Commissions parlementaires. Mais il y a des séances historiques, lesquelles le *Bulletin des Armées de la République* vous signale. Négligez les vains bruits de couloirs!

Votre compatriote, le député de X., veut faire de moi un franc-maçon, ou tout au moins m'enrôler dans

la Ligue pour la Paix par le Droit. Voici des nouvelles de l'arrière.

Sur le front, qu'est-ce qu'on appelle le Droit? Je connais la formule des Allemands; si elle n'est pas très nouvelle dans l'histoire des nations, elle ne manque pas de force; bientôt nous aurons les mêmes moyens à votre service. N'est-ce pas le seul?

Les problèmes sociaux sont sur le tapis. Les officiers de carrière, l'Arche Sainte de l'Etat-Major, « les vieux errements » sont combattus. Il n'y a plus, dit-on, que des civils pour faire de bons chefs : notaires, industriels, banquiers ou ingénieurs, n'importe quels hommes énergiques, tous préférables aux professionnels. On recommence à avoir de l'esprit, et l'on fait des paradoxes qui ne sont que des truismes déguisés, quand ils ne sont pas des sottises.

Vous me demandez ce que deviennent les amis? J'en vois peu.

J'ai porté ma copie à la *Revue de Paris*. Marcel Prévost, capitaine d'artillerie, m'a reçu à son bureau, en uniforme constellé. Comme au rapport!

Ambroise Vollard achève d'imprimer son livre sur Cézanne. Il vous devance.

Druet installe un ascenseur pour ses nouvelles galeries, pendant que des familles belges défilent entre deux paravents, au rez-de-chaussée où quelques forcenés regardent des Signac ou des Ch. Guérin et causent subrepticement peinture.

Maurice Denis est libéré et peint un *Chemin de Croix*. Bonnard et Vuillard colorent plus que jamais.

Bernheim expose dans ses vitrines un bronze patiné

et patriotique de Rodin, à côté d'une infirmière mondaine par Gervex.

Fénéon est grave, au milieu de ses Van Dongen.

Maurice Ravel jette au feu sa partition de la *Cloche engloutie*, ne pouvant plus collaborer avec Gerhardt Hauptmann. Ravel passera bientôt bombardier dans l'aviation. Il est admirable. Vous comprenez son enthousiasme, qui est le vôtre. Son uniforme est un peu russe et anglais à la fois.

On espère que Debussy travaille sur *Tipperary*.

Les orchestres réunis de Colonne et de Chevillard donnent des concerts dominicaux. Saint-Saëns nous signale qu'il a écrit de quoi fournir tous les programmes religieux et profanes.

M^{me} de Noailles dénonce Pan.

On hésite à publier tout poème vraiment sublime jusqu'à la fin des hostilités. Les manuscrits s'entassent. Ce n'est pas l'heure des lyriques en chambre.

Le théâtre du Vieux-Colombier élabore un programme français, et l'on répètera au printemps.

Le *Mercur* de France va bientôt paraître.

On joue, à la Comédie-Française *la Fille de Roland*, de l'Augier et du Corneille : les jeunes premiers ne peuvent avoir moins de cinquante ans. Vers Pâques, une adaptation de *Colette Baudouche*.

Le Cinéma annonce des films militaires sentimentaux, et quelquefois, dit-on, des scènes américaines rappellent aux bancals et aux amputés qui remplissent la salle, qu'il se passe quelque chose ailleurs et que leur situation de guerriers est exceptionnelle.

Mais c'est un éclair.

Dans les tramways, les employés de « premières » sont des hommes chauves, et dans les « secondes », ce sont des femmes maigres, en bonnet de police, qui donnent des tickets aux voyageurs. Les conducteurs baissent les stores quand vient la nuit, mais comme ces stores sont transparents, les lampes du tramway éclairent la rue qu'elles indiqueraient aux zeppelins, s'ils s'aventuraient jusqu'ici.

Si mes nouvelles de Paris vous plaisent, vous en aurez d'autres, mais sachez surtout que nous ne pensons qu'à vous...

126 février.

Miss T. arrive ce soir de son hôpital normand ; elle passera quelques jours avec nous ; dans son manteau de voyage, elle m'est apparue tout autre et fatiguée par son travail de « woman of all hands ». Le village de pêcheurs, où ses amies, les Misses S., ont leur « formation modèle », est une longue cavée où s'engouffre le vent de mer, qui souffle la bronchite. Miss T. habite chez la mercière et le peu de combustible dont elle eût pu se servir, elle le cède à ses malades, « the dears », nos garçons français dont elle constate que mes descriptions ne sont pas surfaîtes. — On ne peut que les aimer, dit-elle.

Cette visite si attendue après les longs mois d'absence, ne modifie en rien notre nouveau ton. L'habitude est si forte, que, malgré la joie du revoir et la surprise de nous retrouver si différents de nous-mêmes, il nous semble tout naturel, dans le petit salon

où nous avons si souvent, par des discussions d'esthétique, prolongé la veillée autour de la théière, d'être ce soir assis, décrivant des opérations, comparant des cas, des maladies, comme feraient des parents pour l'appendicite ou la scarlatine de leurs gosses.

Miss T. vient consulter un neurologue pour un Breton, Le Kerdirec, qui présente d'étranges phénomènes. Il crache le sang ; on l'a cru phtisique, mais cinq semaines d'auscultation prouvèrent que les bronches sont saines. Le Kerdirec affecte un patriotisme enflammé, supplie qu'on le renvoie au front et ne veut plus attendre. Autre stage au dépôt ; au moment de se mettre en route, il a de nouvelles hémorragies. Il revient à X. Le matin, l'on remarque sur l'oreiller des taches rouges. Mis en observation, ces dames ont fini par découvrir des indices suspects. Propos exaltés, redoublement de patriotisme, Le Kerdirec se fera sauter la cervelle, s'il ne retourne pas au feu. Un médecin anglais, de passage à X., croit à un cas d'auto-suggestion.

Autre stage au dépôt ; mêmes phénomènes, retour à l'ambulance de X. Une blessure de mauvaise apparence à la main gauche. Le Kerdirec s'explique vaguement : il se serait blessé avec un tesson de verre sur la plage où il s'est assis au soleil sur les galets. La plaie s'envenime, on la nettoie ; l'infirmière y découvre une petite médaille de Sainte Anne d'Auray, profondément entrée dans les chairs.

Le Kerdirec est malade d'effroi et veut être un héros. Le Kerdirec est un cas pour l'aliéniste.

Je voudrais pourtant obtenir des nouvelles anglaises de l'expédition aux Dardanelles, qui accapare toute notre attention et dont nous ne savons rien encore en France. Miss T. n'en a point.

Nous lisons comme par acquit de conscience le communiqué quotidien : « *En Argonne, le 24 février, l'ennemi a essayé de déboucher de ses tranchées devant l'ouvrage Marie-Thérèse; cette attaque a été arrêtée net par notre feu. La tentative a été renouvelée le lendemain avec un égal insuccès. Au ruisseau des Meurissons, près du Four-de-Paris, nous avons détruit un blockaus.* »

On s'émeut moins, quoiqu'on sache que la moindre de ces actions est un combat homérique, par l'héroïsme qui s'y dépense furieusement; des lettres en attestent, privées ou ouvertes, papier trop fragile pour qu'il se range dans l'histoire, et nos cerveaux n'étant plus réceptifs assez, n'enregistrent pas les avances, les reculs, le terrain gagné ou perdu au nord de Perthes et du Mesnil-les-Hurlus, du côté des Jumelles d'Ormes ou en d'autres hameaux aussi obscurs et difficiles à trouver sur nos cartes. Notre accoutumance, et la durée, déprécient cette menue monnaie de la gloire que frappent inlassablement, nuit et jour, à vingt lieues de Paris, des hommes dont le profil devrait se dessiner en relief sur des médailles.

Les Dardanelles ! Minarets, dahabiés, caïques, Sainte-Sophie, bientôt, et la Corne d'Or ! Notre imagination resserrée depuis trop longtemps entre dix provinces du Nord où des taupes se terrent, où languit l'espérance, notre pensée se presse de répondre à l'invitation au voyage lointain ; et puisque l'Amirauté britan-

nique l'y convie, c'est que l'itinéraire, les escales de la croisière furent bien organisés...

Nos marins, impatients d'aussi bien faire que les officiers de terre, se plaignent de ce que la France n'ait pas été plus tôt consultée, et qu'elle ne doive qu'en suivante, prendre part au cortège vers le Bosphore.

Le lieutenant de vaisseau P. m'écrit, de Toulon, avant de s'embarquer :

« ... Dans la marine, nous n'y avons jamais cru ; et pourtant c'est un beau rêve. Puisque l'Angleterre juge l'entreprise possible, tentons-la ! Oui, c'est un rêve qui s'enrichit des souvenirs de notre jeunesse, de quels noms, de quelle histoire, de quel passé ! La poésie des époques légendaires, Jason, le roi d'Iolcos, l'élève du Centaure Chiron, Jason, le conducteur des Argonautes à la conquête de la Toison d'Or ! Constantinople, porte de l'Asie ! La guerre peut-être en Colchide ? Mais la Colchide n'est-elle pas aujourd'hui cette Mingrélie russe qui s'étend au sud du Caucase ? Souvenir d'Alexandre le Grand, roi de Macédoine, fils de Philippe et d'Olympios, qui vainquit les troupes de Darius au Granique et à Issus, et les Perses à Arbèles, prit Babylone, Suse, brûla Persépolis, campa sur les rives de l'Indus ! Jusqu'où ne serait-il pas allé si les Macédoniens l'avaient suivi ? Quel rêve, en effet, pour les Septentrionaux, de déplacer la guerre, de contrarier le mouvement fatal qui entraîne les peuples, les villes, de l'Est à l'Ouest, de l'Orient à l'Occident : quel rêve de conquérants ! Puisque jusqu'ici rien de ce que nous prévoyions ne se réalise et que, chaque jour, l'invrai-

semblable devient le vrai, croyons au miracle, car les lois de l'Univers paraissent abolies. Aussi bien, Shakespeare ignore la géographie et place la Hongrie sur les bords de la mer; ses noces de Théséus se célèbrent quelque part du côté de Windsor, dans la vallée de la Tamise, au milieu de la forêt du *Songe d'une Nuit d'Été*. Je veux croire à tout, puisque faux était tout ce que l'on m'enseigna.

« Peut-être allons-nous, les Alliés, nous rejoindre, pour terminer la guerre, sur un front éloigné de celui où elle commença et où elle aurait pu se conclure. Nous irons faire la paix à Constantinople, à moins que nous la signions à Téhéran. Les navires britanniques sont partis les premiers; on aurait pu nous prévenir. Nous languissons dans la Méditerranée, nous attendons depuis longtemps notre tour de recevoir notre portion d'honneur et de risques.

« Je vous embrasse donc avant de m'engager dans une expédition chimérique et sublime comme les plus belles entreprises des conquérants... »

Un violent désir nous pousse vers ailleurs, puisqu'une muraille de Chine se dresse entre la Manche et les Alpes, et nous rêvons de « fronts » nouveaux, de quelque audace en Bavière, d'un débarquement en Hollande, peut-être de victoires orientales. Et voici les Dardanelles qui proposent de nouveaux thèmes à l'imagination qui travaillait à vide.

Personne ne sait rien de cette affaire, et les journaux de Londres diffèrent de gratifier d'une grande surprise leurs lecteurs trop souvent désabusés.

En vue d'une expédition française, les demandes

affluent, de jeunes hommes qui veulent partir, attirés par le romantisme d'une expédition byronienne. De quelque côté qu'il soit, l'opinion exige *du nouveau*. Du côté de la Serbie? Il serait question d'y envoyer quelques milliers d'hommes; *fort discuté* entre alliés.

*
* *

Mrs. R. W. Bliss, femme du conseiller de l'ambassade des Etats-Unis, dirige de nombreuses et admirables œuvres de guerre, avec Mrs. Edith Warton et quelques autres membres de la colonie américaine à Paris.

Elle nous convie à rencontrer M. et M^{me} Paderewski dans ses salons où, tout l'hiver, se réunirent ceux qui agissent, donnent et ne se fatiguent jamais. La charmante et frêle femme revient des ambulances du front, sereine, calme et souriante; à peine a-t-elle déposé ses manteaux de voyage, qu'elle apparaît en maîtresse de maison, sert le thé, nous installe deux par deux près de petites tables volantes. L'on se croirait dans un salon de la Fifth Avenue, plein de fleurs, de lampes discrètes et d'invites à causer d'autre chose que de misères.

Je n'avais jamais vu Paderewski qu'au piano, et de loin; son visage d'archange et de pianiste ne m'avait pas, je le confesse, révélé la grande âme de l'incomparable virtuose.

Aujourd'hui, je suis conquis par une voix chaude et bien timbrée, par des manières très simples; les traits de Paderewski sont d'une finesse exquise, les

coins de lèvres retombent douloureusement, et par cette bouche la Pologne exhale sa plainte d'éternelle martyre.

Paderewski part pour l'Amérique, en une tournée de conférences; il veut prendre l'Univers à témoin et lui rappeler le sort invraisemblable de la Pologne sanglante, piétinée par l'envahisseur, ruinée, souillée, affamée, plus immolée que la Belgique et perdue dans ses lointains marécages. Les lamentations chromatiques de la Pologne meurent dans l'indifférence d'une humanité blasée sur un chant trop connu, et qui perd encore de son accent quand l'état d'angoisse est celui de millions et de millions d'hommes; les « atrocités », comme l'héroïsme, n'ont plus toute leur force émotive, et, même dépeintes par celui en qui habite le génie de sa race, la Pologne risque, telle qu'une pauvre honteuse, de quêter une obole qui tombera comme à regret des mains pleines.

— Notre pitié dépasse à peine la ligne d'horizon. Loin des yeux, loin du cœur!... dit Paderewski.

Il montre sur la carte de géographie l'ample tache qui se fond dans l'Autriche et la Russie, de ces terres auxquelles notre imagination se refuse même à reconnaître leur étendue. L'Amérique, si elle a tant donné pour la Belgique, et lui donnera encore, c'est surtout à cause du « chiffon de papier » de Bethmann-Holweg, et d'une neutralité violée. Pour la Pologne, il ne faudra rien moins que la lyre d'Orpheus pour faire suivre les rochers.

Paderewski, après une grave maladie, dut renoncer à la musique, mais il a repris les études du virtuose,

et cette main de Titan qui, sur le clavier d'un piano, fit entendre tous les registres de la voix des hommes, portera par delà les mers les lamentations du Slave mourant, si loin, si loin, qu'on sembla désespérer de l'atteindre et de le secourir.

J'allais me retirer; quelqu'un me montre une dame étrangère dans un coin du salon. C'est la tante d'une jeune fille en traitement dans les environs de Paris. Au début de la campagne, des officiers allemands demeurèrent pendant huit jours dans un château de Liège. Ils y furent bien reçus, s'en avouèrent satisfaits, mais ne quittèrent qu'après avoir violenté leur hôtesse et ses deux filles. L'une en mourut, et l'autre est folle.

Nœux-les-Mines, 22 février.

« Mon cher, cher Maître,

« Maintenant, tout est clair comme le jour! J'ai un fusil, deux cents cartouches, et Desroches est mon sergent. Je le vois de profil. Il joue aux cartes et son nez de coq se courbe encore, car le coup est difficile. Et voilà la guerre! demain, ce sera la tranchée. Insoucieux! le suis-je? Non, car votre lettre est arrivée ce soir et nous l'avons lue ensemble, fraternellement réunis par l'affection et par les armes, et par ce que vous savez nous dire.

« Magnificence de la guerre! Elle est un labeur gigantesque qui nous retourne comme de la terre et montre le tréfonds des êtres et des choses. Les *qualités*

paraissent, et seules résistent à l'épreuve. Des villes ont été détruites pour toujours, mais d'autres, rasées de siècle en siècle, se sont relevées quand même : vertu de la sainte énergie ! C'est parce qu'elle nous éprouve et fait une sélection en vue des œuvres de la paix, que la guerre est sacrée. Elle met notre main dans la main de l'Eternel et ennoblit la poussière que nous sommes par le sang du sacrifice. Non, cette guerre ne peut pas être stérile.

« Pour ceux qui combattent, quelle joie de se hausser au niveau de ce qu'ils admiraient chez leurs aînés ! Ceux qui nous suivront seront d'autant plus forts que nous aurons su tomber ; plus forts pour quelle besogne ? pour quelles conquêtes ? quelles luttes ? Peu importe. La guerre entretient et dégage cette énergie sans quoi la vie s'éteindrait. Ne croyons pas que cette guerre sera la dernière, et surtout pas, qu'après cette crise, ce sera l'Age d'Or. Les explications seront longues et peut-être terribles. Comme vous le dites, toutes les valeurs seront bouleversées, mais, hélas ! les incompréhensions entre classes plus véhémentes que jamais. L'Union est subordonnée au péril, et, après, viendront les récriminations et les exigences. Les yeux n'auront pas été ouverts, et c'est avec les mêmes haines, les mêmes jalousies, que les problèmes seront abordés. Il y a une force énorme dans le peuple, et la guerre l'a révélée. La guerre sera aussi la gloire des aristocraties.

« Osons tout dire : une certaine petite bourgeoisie prudente, avisée, économe, songeant au lendemain, fut peut-être inférieure. Beaucoup d'officiers classés n'étaient que des petits fonctionnaires, et on les a vus

à la besogne ! Les « petits fonctionnaires » de l'armée, ne concevant rien d'autre que leur propre fonction et l'utilité immédiate, haïssent le vrai soldat qui a son idéal et sa poésie, un luxe « pour les élites ». Je sens que tout ceci est à côté de ce que je veux dire et je m'exprime en charabia... Enfin, vous connaissez les mille et un menu-faits dont j'ai tant souffert et qui m'ont fait tenter l'impossible pour m'évader.

« Pardon de ce décousu. J'entends d'une oreille Desroches parler de rapports et donnant des ordres. Ici, il se révèle comme vous l'avez deviné. Ses amis écoutent sa voix, et les hommes simples qu'il commande (encore des enfants instinctifs) sentent sa conviction et le suivent, confiants et entraînés. Quelle joie d'expansion dans sa nature ! Vraiment, il aime à se donner, et il m'a pris sous sa protection vigoureuse, s'ingéniant, non pas à m'éviter des corvées, ce que je ne veux pas, mais à les rendre abordables. C'est encore un des bienfaits de la guerre, des amitiés scellées par la peine et le danger...

« F. C. »

22 février.

.....
 « ... Cacan me fait rougir en me lisant ce qu'il vous écrit. Je voudrais vous faire connaître son courage, sa belle humeur, malgré certaines fatigues auxquelles il n'est

pas encore habitué, et que je voudrais prendre pour moi.

« *Monsieur Cacan*, chasseur dans ma section ! Il me semble que je rêve ! mais non, il est là qui écrit à côté de moi, et ce n'est plus celui à qui j'aurais respectueusement demandé tous les conseils, comme à un grand aîné, non plus « *Monsieur Cacan* », mais Cacan, un frère.

« Nous attendons des charges héroïques et faisons, en même temps, des projets d'avenir auprès de vous, convaincus que les deux peuvent se réaliser, si Dieu nous protège. Merci de l'article de Maeterlinck que Cacan et moi avons lu ensemble...

« Votre...

« M. D. »

Le destin l'a voulu ainsi. Maintenant des doubles lettres sous une même enveloppe, et des jours et des jours d'attente ; et la recherche des noms de lieux, dans les communiqués, du côté de Béthune.

28 février.

Dans le journal de la Librairie allemande, du 16 février :

L'idée anglaise en Allemagne.

Pour la préservation contre l'Impérialisme.

Par Ernst Müller-Helm.

Un volume in-8°.

Epigraphe :

L'idée de l'Empire du Monde, l'Impérialisme, dans le sens propre du mot, n'est pas née sur le sol allemand, mais on l'importe. La préconiser, s'appelle exercer une trahison contre la substance, la substance la plus intime de l'esprit allemand.

Conseiller intime FR. VON LISZT.

De temps en temps, nous trouvons dans les journaux allemands, dans la correspondance des prisonniers de nos camps de concentration, des indices comme d'un fléchissement de leur superbe; des précautions oratoires qui sembleraient nous donner quelque espérance d'une lassitude de Goliath; mais nous connaissons trop, d'autre part, l'intangible discipline teutonne, pour croire que, jusqu'à la veille de la défaite, un peuple docile et obéissant va s'avouer vaincu.

Autrement il en sera de nous, qui ferons semblant de désespérer, montrant nos plaies avec insistance, prêts pour le pire, et rebondirons jusqu'à la dernière minute. Nous confessons nos faiblesses sans y croire tout à fait, comme un homme très riche qui avoue n'avoir plus un sou en poche, mais dont tout le monde sait qu'il a enfoui des trésors dans son jardin : il n'aura qu'à les déterrer si la circonstance l'y force.

A L'HOTEL MAJESTIC

4 mars.

Je connais des femmes dont l'optimisme fait bien peur; on se prend à douter des bonnes nouvelles qui,

d'entre des dents aiguës par la haine, et des lèvres peintes au carmin, vous sont jetées comme un reproche ou un défi. Habitude qu'a la coquette de voir ses désirs exaucés coûte que coûte — et à quoi l'homme acquiesce, dût-il se damner ou en mourir ! Le geste féminin qui tue l'homme en l'enlaçant de caresses, s'élargit comme pour forcer le destin. Les violentes, les insensibles, auront été, pendant cette guerre, redoutables dans leur bavardage, qui, inhabiles à se représenter les choses, et à raisonner, exhibent un civisme barbelé comme des fils de fer.

Que ceux qui n'ont pas d'imagination, et moins encore de dialectique, ne peuvent-ils faire aux malheureux qui en ont un peu, de petits prêts sur l'honneur ? Ceux-ci se trouvent, par rapport aux premiers, dans une posture humiliante, contraints d'abandonner la partie comme s'ils avaient triché.

Entre hommes, soit ! Je sais ce que j'ai à faire. Mais certaines femmes abusent de la politesse que nous leur devons. Avec elles : s'incliner ; ou fuir et ne plus les revoir. Mais elles savent que nous reviendrons, quitte à redescendre, par mollesse, au niveau de leur ignorance ou de leur naïveté.

Dans un salon où des fleurs envoyées du Midi mêlent leur parfum à celui des plus savants fards et des triples extraits, des amies pérorent en mangeant des gâteaux. L'appareil du téléphone est à portée de la main : des ministères, des ambassades, des cabinets de directeurs de journaux, les informations sensationnelles, vers l'heure du thé, arrivent toutes fraîches, et si elles ne sont pas favorables, ou s'il n'y en a pas, la patriote

fustige l'informateur : — En voici un, dit Madame X., qui aurait besoin d'aller dans la tranchée. Est-ce qu'ils ne devraient pas y être tous ?

Ou bien, ces linottes déforment la nouvelle reçue, comme un chapeau qui arrive de chez la modiste, et qu'elles « retapent », tripotent, jusqu'à ce qu'il convienne à leur genre de beauté.

Il y a une offensive du 4^e corps engagé dans l'Argonne et jusque du côté de Blamont. Elle n'est que mentionnée dans les journaux. Notre attente s'inquiète de sentir le soldat s'ankyloser, perdre même son impatience d'une attaque dans les autres parties du front où l'action est moins vive ; il tombe sans défense contre les obus, ou s'effrite comme les statues du portail de Reims délitée par la pluie.

Francis lit tout haut une lettre d'Anthime, qui souffre d'une sorte de crise de dépression et se plaint, lui, le bon écrivain, « de ne plus trouver ses mots ». Il y a, écrit-il, de la neurasthénie dans l'air. Sa lettre contraste avec ses poèmes d'enthousiasme et sa confiance des dernières semaines.

Francis croyait émouvoir ses auditrices, les amies d'Anthime, mais non !

— Quand vous aurez, ainsi, des lettres de fous à nous montrer, vous ferez aussi bien de vous en abstenir. Tout le monde meurt, que ce soit d'une façon ou de l'autre ; qu'importe cela, puisque nous marchons vers une victoire magnifique et radieuse !... Encore une tasse de thé, chérie ?... N'écoutez pas Francis, nous pouvons respirer librement. Dans un mois, les alliés seront à Constantinople. X. qui était à

la « Dette », part la semaine prochaine pour préparer les premiers arrangements financiers...

Les dames applaudissent et reprennent du plum-cake. Elles iront ce soir au cinéma.

— De la patience ! — réclament ces dames — il n'y a qu'à avoir de la patience ; pas un homme dans les tranchées (pas un homme digne de ce nom), qui n'en ait. Quant à nous, nous donnons l'exemple, n'est-il pas vrai ? Si vous croyez qu'on n'aimerait pas mieux faire autre chose que de tricoter et de demander des postes d'honneur pour ses amis... Ils veulent partir tous pour les Dardanelles !...

Ces dames sont très occupées. Il leur faudrait une escouade de secrétaires pour tenir leur correspondance à jour.

Chaque fois qu'on les rencontre, ces personnes importantes ont vu la femme d'un ministre ou d'un des principaux des Affaires Etrangères ; il arrive même que l'un d'eux accepte une invitation à dîner : mais alors, ce diplomate s'accorde au diapason et tient des propos destinés au reportage.

La maîtresse de maison raconte :

— Comme une jeune fille demandait à Joffre, son parrain, qu'il fît revenir pour trois jours son fiancé, le lieutenant C., et que le mariage eût lieu tout de suite, le Général a répondu qu'il serait témoin, à Paris, à la fin de mai. D'ailleurs X., le bras droit de Delcassé, m'a promis une place au Congrès de la Paix... à Berlin, probablement : septembre ou octobre... Moi, je crois que ce sera à Paris... ou à Francfort !

Le même X. me faisait, hier, la plus venimeuse critique du ministre, imaginant des interventions, un imbroglio tel, qu'il faudrait deux ans pour achever le règlement des comptes, et après avec une reprise partielle des hostilités; le diplomate aime les complications, entrevoit les séances laborieuses de la conférence de la Paix, où son action personnelle commencera de se faire sentir.

— C'est alors que nous ferons, j'espère, quelque chose qui jettera dans l'ombre l'œuvre des militaires, et grandira la France!..

Peut-être voulait-il se soustraire à des leçons de civisme, sinon à un cours sur « l'Idée nationale », dans le salon politique et cosmopolite où des vestales guerrières croient entretenir le Feu divin comme un samovar.

« LES REVENANTS »

5 mars.

Temps d'avant-printemps. Les jardins se réveillent. Les giroflées fleurissent et vont bientôt parfumer les bordures. Des crocus blancs et lilas piquent, de leurs petites flammes oranges, le gazon déjà plus vert autour des catalpas.

La belle journée de fin d'hiver! Deux spectres marchent à travers Paris. Le Cours-la-Reine, les grandes avenues, la Seine, se confondent dans un poudroïement jaune et mauve, et sur le trottoir sec, l'ombre des arbres s'allonge, à peine plus foncée que la lumière.

Ils marchent à l'aventure, pour le plaisir de détendre leurs jambes et de respirer. Les autos roulent, des femmes promènent des enfants; il est trois heures, et c'est l'animation d'une grande ville où il n'y aurait que des muets.

Les dômes du Grand Palais deviennent presque beaux en s'estompant dans le ciel, relient les violets sombres des toits du premier plan aux lointains faits d'impalpable ténèbre brune : les quinconces des Champs-Élysées et des Tuileries, et tout au fond, la rue de Rivoli. A droite, brille le casque à pointe des Invalides. Les choses et les gens sont pris dans l'atmosphère compacte comme des fruits dans une gelée où ils perdent leur couleur, leur forme et leur dimension.

Les deux revenants sont seuls à regarder, *car personne ne regarde plus et personne ne voit plus.*

— Tu ne devrais pas lire le communiqué! — dit l'un à l'autre. La terre mange, et les hommes ne veulent pas se résigner à lui servir de nourriture. Les hommes politiques, les journalistes, ces fonctionnaires du destin, remuent des haines et des amitiés de surface, qui donnent un rôle à ces fils d'une mère carnivore.

Souviens-toi de la jeune fille offerte à la terre, au second tableau du *Sacre du Printemps*. C'était le rouage qui se détraque, l'héroïsme hagard, l'amour ancestral, le sacrifice inévitable de soi. Lisais-tu les récits des grands accidents? Et comptais-tu les morts? Quelques zéros de plus ou moins, quelle importance dans la folie de l'univers?

Il faut choisir entre le suicide, la révolte de poètes tourmentés d'inconnu, ou la résignation la plus humble.

Ton malaise vient de ce que tu ne te décides ni à disparaître, ni à rire des malheurs officiels, ni à jouir tout simplement du paysage. Regardons, puisque nous avons encore des yeux pour voir. Crois-moi, la guerre est normale, aussi normale que l'amour; — les plus rudimentaires biologies se battent et s'accouplent au fond de la mer. Ce qui est fou, c'est le progrès régressif, l'erreur qui fait boule de neige, l'homme qui marche sur les pattes de derrière, *les canons pour se tuer, et les pendules pour attendre celle qu'on aime.*

J'approuve certain désir secret de sucer des oranges dans un hamac de Floride, comme j'excuse ces spectateurs qui condamnent la pièce, mais demeurent au théâtre parce qu'il fait froid dehors, qu'il y a des jeunes femmes dans la loge, et qu'il y eut jadis là des spectacles charmants...

Et comme les deux ombres s'attardaient à voir couler la Seine, sous le pont de la Concorde, Besselier qui revient de la Chambre, dans un merveilleux bleu d'horizon, avec sa croix de guerre sur la poitrine, s'arrête, reconnaît ces anciens Parisiens, frappe sur l'épaule du plus jeune : — Comment? Vous? Je ne vous croyais plus vivant, mon cher. Quelle bonne rencontre! Venez donc avec moi. Je remonte par l'avenue jusqu'à l'Etoile, accompagnez-moi, je suis seul, j'ai le spleen. Luc m'attend là-haut, il m'apporte l'esquisse d'un scénario dont je lui ai fourni l'idée. Un rien! un sketch — mais très mouvementé, très « poilu », très

guerre, avec la note sentimentale. On pourra donner cela au printemps. Je n'ai plus que quatre jours de permission à Paris, il faut boucler l'affaire; il faut bien continuer son petit métier! Que croyez-vous, vous qui êtes à l'arrière? Moi, je crois que ce n'est pas la peine de se mettre en frais d'imagination et de chercher des formules nouvelles; mon cher! Ça va être le triomphe du vieux Vaudeville. Venez que nous vous lisions ça, je suis curieux d'avoir votre avis.

Silence. — Mais Besselier n'aurait pas écouté la réponse, s'il en avait obtenu une.

Il reprit :

— C'est si bête, la guerre! Si c'était au moins excitant! Pas même! L'ennui plat, mon cher! Tant que je fus avec les Anglais, il y avait du sport, l'auto, et puis c'était la belle saison. Maintenant, on a beau regarder, il n'y a rien à voir. Qu'est-ce que vous faites là tous les deux? Paris, Paris! Si ce n'est que cela, nous nous sommes donc tous trompés! Allons, venez avec moi je vais vous lire ma pièce... Paris sans les théâtres, ça ne vaut pas la peine.

Il voulut les entraîner par le bras. Mais les deux fantômes s'étaient déjà fondus dans la brume. Au loin, une bande rouge, sur le Trocadéro, était comme une bûche qui achève de se consumer dans la cendre.

*A MISS T..., HOPITAL TEMPORAIRE 234**A X... (SEINE-INFÉRIEURE)*

10 mars.

Chère amie,

Je vous ai à peine vue et je n'ai pu prendre congé de vous au moment où vous quittiez Paris appelée déjà par vos malades. J'ai manqué de quelques minutes vos adieux à la maison, ayant couru à la gare du Nord m'enquérir des heures de trains pour Boulogne. Dans l'après-midi — pendant que vous étiez au Consulat — j'ai reçu un mot de Desroches qui, d'une ambulance de première ligne, devait être évacué sur Abbeville; « non pas blessé, hélas! écrivait-il, mais malade, et c'est peu intéressant pour les civils : je vous avais bien dit que je ne rapporterais pas de lauriers! »

Chez moi, j'appris qu'on avait téléphoné d'Asnières où il venait d'arriver et que Cacan, blessé, était parti vers un autre hôpital, en province; l'un et l'autre se sont retrouvés en route, comme s'il y avait un sort qui les unît dans cette guerre.

J'ai cent fois observé des familles auprès des blessés, me demandant quelles sont les sensations de cette mère, de ce père, de cette sœur, de ce mari, quand ils retrouvent leur cher soldat. On craint de troubler les visiteurs des salles d'hôpitaux, quoique, la plupart du

temps, l'entretien ne paraisse ni très intime ni très animé. J'ai même vu des hommes qui redoutent les visites et qui, jeudis et dimanches, sont de méchante humeur. On voudrait suivre le combat intérieur d'une âme de petit guerrier séparé de ce qui est sa nouvelle famille, entre la joie du retour — moindre qu'il ne l'aurait crue — et la crainte de montrer son nouveau visage, ses nouvelles préoccupations, comme s'il était un peu perdu parmi nous, à la façon des pensionnaires qui sont chez eux pour quelques jours de vacances.

Les blessés sont plus libres avec les indifférents ; selon leur nature, ils jouent un personnage ou sont sincères, même, parfois, sans nulle vergogne ; ils se gênent, ou trop naïfs, ne se gênent pas assez.

Pour les parents, ce doit être aussi comme le retour parmi eux d'un fils missionnaire, qui ne parlerait plus la même langue que nous. Et tout le monde finit par se taire. Quant au soldat : voici donc celui dont les lettres avaient le prestige mystérieux de venir d'un ailleurs que nul timbre de la poste ne désigne. Notre amitié le paraît de grâces charmantes, mais confuses, car la mémoire est vite infidèle, et opère comme les mauvais retoucheurs de photographies.

Ce que doit être pour une épouse et pour une mère, ce premier revoir au chevet d'un soldat de 1915 !

J'ai donc été, dès le lendemain, à Asnières. Le hasard a bien fait les choses. L'hospice est installé dans une ancienne école religieuse, vieille bâtisse d'aspect provincial, et qui n'a rien de militaire. En entrant dans la salle, conduit par Olivier, je regardais à droite et à

gauche, sans apercevoir mon malade. Je ne l'aurais jamais reconnu : une boule rouge, à moustaches rousses, à cheveux ras, un gros tas. Quand ses yeux s'ouvrirent, ses prunelles disparaissaient presque dans la paupière relevée. D'une voix faible et rauque, il gémit : — Ah ! c'est vous, enfin ! Il me prit les deux mains, les serra, et je suis resté ainsi dans un état de malaise, à attendre que je pusse tirer quelques mots de cette gorge enflammée ; si ce n'est à cause de Félicien, Desroches se serait déshabitué, dit-il, de la parole. Maintenant, c'est l'habituel abattement des nerfs qui suit un long effort de volonté.

Les infirmières m'ont fait signe qu'il était temps de partir. Il faudrait attendre pour revenir que la fièvre fût tombée. J'aurais voulu qu'on me remît les carnets de notes trouvés par ces dames dans sa musette, car il ne me les montrera pas. Il m'a dit : — Je ne suis pas fier de vous revoir ainsi, ce doit être une si grande joie de sentir son sang couler ! Dire que je laisse tous les camarades derrière moi ! Et je suis encore ici avec une de mes bronchites ! Surtout, n'amenez personne...

Jusqu'à ma seconde visite, laquelle j'appréhendai, je ne croyais pas être sûr que ce fût lui que j'avais vu à Asnières. Pour moi, il était encore là-bas, dans cette atmosphère de légende que notre imagination a peut-être créée. Mais quelle joie, de nous retrouver !

Il recommence à être un peu lui-même. Nous attendons sa femme, Madeleine a jugé qu'il vaudrait mieux la faire venir après qu'il aurait eu quelques jours de repos.

Je n'avais pas vu, depuis quelques semaines, des hommes revenus tout droit des lignes, ceux qui

rapportent la température et disent le climat actuel de la Terre de Feu — climat changeable selon les mois et *l'âge* de la guerre. Pris au débotté, ils commencent par fournir des renseignements précieux; chez tous les individus de bonne qualité, la résolution et la confiance sont toujours là; mais aujourd'hui plus que jamais, le troupeau a besoin de ses bergers, de ces chefs, même de grades inférieurs, dont la parole énergique et la continuelle présence les tient en haleine. Il y a ceux qui aiment la guerre et la regretteront plus tard; il y a aussi les pères de familles, les maris inquiets; ceux-là croient que l'arrière est devenu une géhenne et que partout en France, c'est la privation et la tristesse. Ces braves enfants — qui ne sont pas tous conformes aux clichés des journaux — sont toujours capables d'obéir, si l'on sait les commander; si la mort décime leurs guides, à un et deux galons, plus la guerre dure, moins les chefs se sentiront indispensables pour modeler ces êtres amorphes, mais malléables, dont on fait aisément des héros, car, c'est prouvé, chez nous, l'homme du peuple a l'instinct du commandement et sait prendre de l'initiative.

Le grand chagrin de notre sergent, c'est de les avoir quittés, ses pauvres bleus. Ceux qui le touchent le plus, sont les nerveux qu'il faut traiter comme des enfants, les plus terribles, aussi, les trop entreprenants, les « trop lyriques », dit-il assez comiquement — comme Félicien qu'il fallait punir, ou l'en menacer, aux instants des « folies inutiles ».

Dès que je saurai où est Félicien, je vous l'écrirai, et j'irai si c'est possible le voir.

A LA MÊME

14 mars.

Félicien est à B. de l'O. Je ne puis démêler ce qu'est sa blessure, laquelle il décrit comme une simple estafilade; mais comme il annonce, d'autre part, qu'il fait venir sa femme et ses enfants, pour qui l'on a loué une maisonnette dans la ville, j'en conclus que ce n'est pas pour huit jours. Les sous-officiers camarades de Desroches lui ont déjà fait part de la belle conduite de Cacan, qui va être cité à l'ordre du jour. Pas plus que le genre de sa blessure, je n'apprendrai de lui ce qu'il a fait.

Voici sa première lettre : « Ne vous irritez pas, ce n'est pas désinvolture et mépris de ma chair, je vous dis la vérité : je n'ai rien de grave. Ce qui fut *quelque chose*, c'est les mois d'attente, ces mois d'angoisse, et ce que j'ai vu ! Vous aurez, d'ailleurs, mes feuilles de route, vaines, mais chères pour vous, je le conçois. Sans ordre, sans suite, j'ai bien peur qu'elles ne représentent pas ce qui, chaque jour, m'a fait devenir le fou que vous me reprochez d'être. Au combat, sous le canon, au centre du mal, le délire qui vous jette en avant, est un *calmant*. »

Je comprends aujourd'hui ce que doit être la souffrance du voisinage avec « le sergent restaurateur à Riom », comptable méticuleux qui fait parade de notions

scientifiques, d'économie politique ; ou celui qui s'est « envolé pour faire la guerre comme les Boers » et qui veille à ce que ses actions soient régies par *sa raison*, haineux pour ce qu'il ne croit pas être le bon sens, pour ce qui choque sa vulgarité. « Fous dans la médiocrité ! Sont-ce ceux-là qui sont l'avenir ? »

Mon Paladin est hanté par le souvenir d'un tableau de Rembrandt, que je lui ai jadis fait copier. Dans un paysage rocailleux, un cavalier insouciant se dresse sur un fin cheval arabe, cimeterre au côté, aigrette au turban. Il va droit devant lui, souriant à l'orage qui noircit le ciel.

« C'est le pacte du héros avec on ne sait quelle puissance mystérieuse. Il jette la vie au vent, par passion ; image des temps révolus, qui n'a qu'à disparaître comme Reims, comme les palais de Venise, comme Versailles, un jour sans doute. Peut-être ai-je un coup au cerveau, mais comment la foi entretrait-elle en nous, sans briser quelque chose ? Vous savez de quels bords je reviens. Je ne crois plus que « les forces sociales » puissent jamais supprimer ces horreurs ; je sais la vanité et l'impuissance du rêve pacifique des hommes ; mais il reste autre chose, et c'est la joie de se donner — et elle nous appartiendra toujours. — Je suis fou d'avoir extrait tant de vivants d'entre des piles de morts — et, dans les soirs de bataille, derrière des pans de murs non écroulés, d'avoir tout de même entendu des rires de filles... Mais maintenant je suis heureux, puisque je sais ce que c'est que d'aller à l'assaut. »

Ne me demandez plus, chère amie, de vous tenir

au courant de la politique. Me voici en face d'une réalité qui est plus belle.

18 mars.

Dimanche, le temps était doux et printanier, nous avons, en revenant d'Asnières, marché dans le Bois où il y avait foule; une exposition des nouvelles toilettes de guerre. Les petites femmes qui se balancent sur les hauts talons de leurs souliers à empeigne de toile, — comme des mousmés japonaises sur leurs patins — tanguent, montrent leurs jambes que découvrent les jupes à la mode. Elles ont, avec leurs toques sans rebords ni ornements, et leur redingote à taille, des allures étranges. La Parisienne porte volontiers une badine ou une canne, comme les officiers britanniques, et se dandine à la manière des mannequins. Cette friponnerie s'exhibe avec de jeunes blessés élégants, qui sèment l'or de leur paye dans les restaurants où l'on goûte.

Il y a de l'indifférence et un laisser-aller tout nouveau, chez ces promeneurs dominicaux, aux Acacias que protègent les avions au bourdonnement sinistre. On est en train d'oublier, on gazouille comme les oiseaux à l'approche d'avril.

Nous sommes rentrés en passant chez la Sorcière. Grande conférence dans le premier salon. On attend Polybe; on entoure signor O., venu de Rome officieusement, en ami de la France, prévenir notre gouvernement que « tout est à faire » auprès du roi

d'Italie et des ministres. L'Italie demande à causer. Elle observe l'Angleterre, et pourrait se laisser tenter par l'Allemagne qui ne demande qu'à l'indemniser aux dépens de l'Autriche. Le prince de Bulow représente puissamment l'Allemagne, à Rome. Signor O. supplie qu'on se hâte. Les minutes comptent.

La Sorcière a convoqué pour ce soir trente-six personnes d'importance. Les hommes se regardent un peu de travers, hésitent à s'aboucher, et l'on sent qu'aucun ne dira ce que l'un attend de l'autre.

Mais il y a un nouvel optimisme qui flotte dans l'air, dans ce salon comme au Bois de Boulogne. Les Anglais étonnent par leur nombre et leur activité ; on annonce qu'ils marchent sur Lille ; La Bassée serait prise, mais on ne l'annoncerait pas encore. L'artillerie britannique arriverait en tel nombre, que les communications entre les deux côtes seraient interrompues. L'offensive d'Hindenburg se calme sur le front russe. Les Dardanelles s'ouvrent. Le *Dresden*, l'avant-dernier des croiseurs allemands dans l'Océan Pacifique, a été coulé devant Valparaiso. La guerre sous-marine est abandonnée, ou ralentie, dans la Manche et la Mer du Nord. Nous avançons en Champagne.

La chaleur, qui fait craquer les bourgeons, va pousser nos hommes hors des tranchées. La Sorcière délire. Elle voit déjà les fils de fer coupés, des bataillons s'élancer à l'assaut, volant jusqu'au Rhin avec des ailes de papillon, et l'Allemagne se rétrécir comme un vieux bas de mauvaise qualité. Polybe prouve.

Le *Journal officiel* donne des nouvelles du front : « *Comment nous sommes entrés à Vauquois.* » Cet

admirable récit enlève les plus incrédules. — Comme A. F. dit tout bas à une voisine le chiffre des pertes, dans cette affaire, l'une des plus coûteuses depuis les combats sur l'Yser, une dame répond : — Ne nous parlez pas toujours du nombre des œufs qu'on a mis dans l'omelette ; du moment qu'elle est réussie, peu importe...

A MISS T.

19 mars.

Je vous adresse les dernières notes reçues de B. de l'O., lesquelles j'ai fait copier à la machine pour vous et vos amies. Je garde par devers moi des lettres trop intimes adressées à Madeleine, et qui traitent des enfants ; le père envisage la situation où il les laisserait « s'il tombait ». La rencontre avec les siens a dû être à la fois délicieuse et poignante. Vous verrez les problèmes qui se posent au retour du « poilu ». Voici, déjà, que se développent sous nos yeux certains drames, conséquences de la guerre, dont j'ai, dès le jour du tocsin, entrevu les données. Il y a, dans les lettres de certains pères, du désespoir et une folle joie de sacrifice, des inquiétudes, et une sorte d'« adviennne que pourra ! Je m'en remets à la Patrie. »

Comme dans les maladies sthéniques, il est une hyperesthénie de la guerre, une exaltation de la force organique, et une dépense des nerfs concomitante : donc déséquilibre. Seules y résistent, ou en sont garan-

ties, les natures très primitives. Et encore ! Mes expériences concordent avec les vôtres. Les cas si intéressants que vous m'avez signalés parmi vos malades, j'en retrouve d'identiques, ou presque, dans ces salles de l'hôpital d'Asnières où je me plais tant.

J'aime ce train-train paisible, domestique et monacal, dans cette ancienne pension religieuse ; ces préaux, ce jardin séparé des cours de l'école par une palissade sous laquelle garçons et filles glissent des bâtons de sucre d'orge, et des images à nos blessés. Les infirmières *ont le temps* ; il y en a peu de professionnelles, et elles sont sous la direction d'une doctoresse russe de grande intelligence et d'une bonté parfaite. Si les blessés y reçoivent des soins maternels, et y jouissent d'une liberté fort peu militaire, nous nous demandons, avec Jeanne Desroches, en revenant vers le soir, s'il n'est pas dangereux, avec ceux qui repartiront, de recommencer à parler des choses de la vie normale. Marcel lit mes récits de ses adieux, dans la *Revue de Paris*, et espère employer sa convalescence à dactylographier la suite !

Après quinze jours de repos, mais d'autant plus fatigués, semble-t-il, toutes leurs misères physiques de naguère ayant reparu, les hommes sentent leur corps... Ils avaient, pour nous, dans le lointain, une sorte d'impersonnalité, ils nous apparaissaient comme dans une théophanie flottante, sur une nuée, intangibles, sacrés, — et les revoici, gras, épais, encore soufflés par le plein air, — trop *réels*, sur un matelas d'hôpital. Petits soucis, les vêtements à recoudre, les souliers à remplacer, le blanchissage, le dégraisseur ; et la grosse affaire de la digestion et du thermomètre. Nos bons

« héros » sont d'une humeur capricieuse, qui saute de la profonde tristesse à un besoin de rire. Ils se donnent et se reprennent ; *ils s'invitent*, et s'excusent de ne plus être capables d'être à nous.

Ils sont un peu comme ces floraisons sous-marines des aquariums, ces champignons de mer, ces formes inertes ou mouvantes, qui, telles que des ventouses, se collent contre la vitre, et que nous voudrions toucher, que nous croyons faire mouvoir en cognant ; mais le verre épais et l'eau s'interposent.

Un nouveau règlement du service de santé enjoint aux directeurs d'hôpitaux militaires de n'y pas trop prolonger le séjour des malades. On sait combien vous vous dévouez toutes à ces malheureux êtres que vous avez arrachés, parfois, à la mort, et qu'il va falloir lui rendre ; vous vous liez à eux, vous remplacez leur famille ; d'aucuns en *perdent la tête*, comme le prouvent certaines lettres que vous m'avez montrées. Que faire ? Quelles responsabilités ! et vous leur êtes si nécessaires ! La dureté que je vous reprochais est-elle préférable ? On se fait violence à soi-même : peut-être !...

Imaginez que Monna, en descendant du train, n'a pas reconnu son père. Dans chaque lit, elle croyait que c'était Cacan, son papa militaire ; quand elle le distingua, elle rit beaucoup de ses cheveux gris, le jugea sale, et alla faire la gentille avec les voisins rasés.

— Tu repartiras bientôt, dis, pour la guerre ?

C'est tout ce qu'elle a trouvé à dire, — et Cien a un peu peur de ces guerriers.

Mon ami, qui espère graver dans ces mémoires si molles de bambins le souvenir d'un *grand exemple* !

Le Devoir en bonnet de police, à barbe emmêlée!... Cien et Monna se souviennent-ils encore de l'an dernier, quand ils apprenaient à tenir un crayon dans la salle de Varengewille, à la table où ils étaient quatre assis pendant que sonnait l'appel aux armes?

Ces huit mois, cet été, cet automne de 1914, cet hiver de 1915, qui demain s'achève enfin, ce siècle qu'il nous semble avoir vécu... non! c'était hier, tout cela qui tombe dans un puits comme une pierre.

Je vous enverrai, le mois prochain, telles lettres qui pourront me venir de B. de l'O... et des dessins.

120 mars.

Le comte di V. V. revient de Saint-Moritz. Une dame américaine qui correspond avec des officiers allemands, prête au diplomate, de ces lettres. La confiance semble diminuer, dans les classes supérieures. V. V. croit de plus en plus à l'intervention de son pays; il est sûr du résultat et ne supporte pas la discussion.

Nous avons dîné chez la Sorcière; ils ont parlé littérature, comme jadis, « pour se délasser », et ils étaient tous surpris que, de vivre des jours où se recrée à chaque minute un nouveau monde, puisse être si monotone, quoique si dru.

Attente de quelque événement décisif qui se produise sous nos yeux; dépit d'être au théâtre et de ne rien voir, de ne courir que de médiocres dangers. — Il y a des moments, dit un dilettante-voyageur trop peu astreint à des besognes civiques, il y a des

moments où je me demande si cette impossibilité d'entrevoir la reprise des communications internationales, supprimant une partie de nos désirs, ne nous fait pas prendre, déjà, des habitudes de paresse, d'imprévoyance, d'*irresponsability*, comme disent les Anglais. Nous sommes comme les tourlourous, un dimanche de permission, qui tournent autour de leur caserne sans sou dans la poche.

En vérité, chacun souhaite en lui-même *que cela finisse vite*, et l'instant d'après — *ayant la notion qu'il ne faut pas* — se replonge dans le terrible présent, auquel on s'habitue comme à toute règle. Si ma pensée retourne vers l'hier, il se décolore, et rien n'y sourit. Nos petites cuillères en *Sheffield plate*, achetées chez Harrod's pour mon atelier de William Street, au lieu d'évoquer le Londres actif de la saison, ne me rappellent que l'attente des modèles, entre quatre murs bruns, la fenêtre sur l'arrière-cour, le carillon de la paroisse, et les hymnes chantés faux. Je ne désire et ne regrette rien. C'est l'assoupissement du fiévreux.

Quand se réveille la pensée, alors c'est une activité douloureuse, comme d'un membre qu'une accidentelle atrophie nous oblige d'exercer.

22 mars.

Ai-je fait un rêve? Des zeppelins sur Paris, pour la première nuit du printemps!

Je suis encore vivant.

A mesure que les détails se multipliaient, un poids

plus lourd tombait sur notre cerveau; j'apprends donc que nous avons assisté à un épisode de la guerre des Marsiens; des Arches de Noé-frégates volent sur les villes et les écrabouillent comme une cité de fourmis.

Ce matin, des jeunes gens jouaient tout de même au tennis, par un temps magnifique; les badauds du dimanche se promenaient; Armand de G. est allé entendre un concert de musique russe chez Gaveau, et j'étais invité au cinématographe.

Il paraît qu'on illumine à Berlin.

Retournons en arrière. Vendredi dernier fut un jour lugubre; il a neigé: à la porte, mon ami le député a soulevé et flanqué sur le trottoir, dans un accès de colère, un camarade politique « un peu boche », qui l'avait suivi jusque chez moi pour lui prouver que nous devons faire la paix. Aux hôpitaux, les blessés avaient tous « le cafard », quelques-uns étaient repris par la fièvre, ils se couchaient comme des gosses mécontents. Barboiron prenait Madeleine à pleine taille, l'embrassait et disait: — Tant pis! on est trop triste, ce soir! On s'embrasse!

Samedi, le temps s'était débarbouillé; mais les moteurs aériens étaient si nombreux, qu'on aurait dû se douter d'une alerte. D. marchait lugubrement le long des maisons dans l'avenue d'Iéna; nous ne nous sommes pas parlé, mais j'ai deviné quelque malaise; j'ai servi le repas des blessés de Madeleine. Ils ne parlaient pas et n'avaient pas faim. Le soir, Lili dînait à la maison. Il n'a été question que de vilains cas et d'opérations dégeâtantes. Nous sommes sortis dans le jardin pour reconduire Lili à sa voiture. Le ciel était

très pur, il gelait un peu ; point de vent, le mince croissant de la lune laissait deviner toute la sphère.

Je me couche à dix heures, disant à Madeleine qu'on oublie tout, quand le ciel est redevenu bleu. Demain, le Bois sera charmant.

Je suis réveillé à une heure et quart du matin. — C'est drôle, l'orage ! ou des combats autour de Paris ? le Président avait l'air si noir, tantôt : Est-ce le retour de l'ennemi ?

J'écoute encore... Allons donc ! C'est le comte Zeppelin !

La maison est paisible, je n'ose déranger personne ; la canonnade persiste, toute proche. Je devais être dans un demi-sommeil, je me rappelle que j'étais très retenu par l'oreiller chaud, et je répétais : Etrange ! Etrange ! Etrange ! Ma pensée ne parvenait pas à se déganguer. Ai-je dormi d'un œil ? J'ai tout entendu et il me semble que rien ne m'eût fait bouger ; je crois même que je souriais comme d'un rêve comique.

A quatre heures et demie, j'entends des clairons, je sonne pour appeler les femmes, en haut. Je crois que c'est le « garde à vous ». Cette fois, un effort ! il n'y a plus de doute, c'est le zeppelin !... Nous nous habillons, il est temps de se préparer pour voir le spectacle. Les gens dégringolent dans l'escalier.

Une fois dans le sous-sol, quelqu'un ouvre la porte. C'est l'aube, un coq chante. Une voix dans la rue : — Maintenant, on peut se recoucher, les pompiers sonnent la « berloque ».

Ainsi, nous n'avions plus qu'à rire, comme d'une grande Epouvante, depuis si longtemps attendue, et

qui s'était enfin produite, sans que nous le sachions presque. Non, ce n'était pas encore le baptême du feu ; à peine un ondolement...

[4^h heures après-midi.

Les journaux de midi nous apprennent l'équipée des trois zeppelins, l'incendie de Neuilly, quelques maisons bombardées aux Batignolles, à Asnières. Marcel a, pour camarades de dortoir, deux fillettes et un homme blessés par les bombes. Lili et sa mère téléphonent qu'elles ont vu les traînées des projecteurs dans le ciel, et des boules de feu tomber.

Cyprien décrit le dirigeable : un tramway éclairé dans l'air. Il y en avait un grand blanc, tout neuf, gigantesque, et un second, plus petit, plus vieux, jaunâtre. Dans un demi-sommeil, une demi-conscience, nous avons subi le phénomène : — et il en est ainsi, tout le long de cette vie, jusqu'à ce qu'on la quitte pour une autre, croyons-nous.

Le service des renseignements a très bien fonctionné ; à l'Etat-Major, on a connu, quart d'heure par quart d'heure, la marche des aéronefs depuis la ligne du front. Mais il n'y a rien pour nous défendre contre ces bêtes fantastiques ; les canons ne peuvent les atteindre sans tuer des citoyens paisibles, dans une ville. Mont Valérien, Tour Eiffel,
ont tiré sans résultat.

L'excitation est telle dans les rues, que Madeleine a cru à une émeute, alors que ce n'était que rassemble-

ment et bousculade pour avoir un numéro de l'*Information*. — Enfin ! « *on en a été* », Paris a eu sa petite part de risques, Paris aura pendant quinze jours de quoi causer, chaque soir attendra une nouvelle alerte.

Cependant, on annonce que plusieurs théâtres ferment, et les collégiens en vacances de Pâques, ne rentreront plus par les boulevards éteints, après avoir applaudi Mademoiselle Chenal, drapée dans les plis du drapeau tricolore. Cette plantureuse Marseillaise sort des tranchées en bois et carton peint de l'Opéra-Comique, à la tête de figurants dont le maquillage scandalise des soldats ignorants des conventions scéniques.

25 mars.

La Revue des Nations. La Suisse va nous envoyer le professeur Hœberlin, qui revient d'Allemagne où il a fait un tour dans les Universités. Ce bon savant croit pouvoir discuter *objectivement* les problèmes de la guerre, et mettre les *intellectuels* des peuples belligérants, la main dans la main, par-dessus les frontières et les tranchées. Situation incommode que, seul, un neutre peut nous proposer de tenir.

« Nous voudrions », écrit M. Hœberstein, « essayer de rétablir sur un terrain neutre le contact rompu entre les représentants spirituels des nations belligérantes, mais un contact de nature à n'altérer en rien les convictions personnelles, les sentiments patriotiques. Nous ne songeons point à être, déjà, des préparateurs de la

paix. Nous acceptons la situation qui est faite aujourd'hui à l'Europe. Nous voulons nous abstenir de tout sentimentalisme. Notre désir est simplement de créer l'occasion d'un entretien calme, positif, sincère... »

« Organe suisse, mais de culture européenne... »

Quelle ignorance, Monsieur, de nos « besoins intellectuels » ! Vous manquez de psychologie comme les Allemands. Vous voulez que nous soyons « calmes », « positifs » devant Fafner ? Anatole France veut prendre un képi et une capote pour suivre les jeunes recrues, et Henry Bergson s'est fait une âme de « Poilu ». Les autres représentants spirituels, comme vous les nommez, s'ils sont moins martiaux, n'essayez pas de les tenter par vos blandices.

31 mars 1915.

« Les Neutres vont entrer en lice, toute l'Europe se prépare. »

Les feuilles des arbres, retardées par le froid — il neigeotte, et la terre est saupoudrée de blanc comme une gaufre — restent encore repliées comme les désirs et les intentions des peuples qu'avril, croit-on, va faire s'ouvrir.

Les peuples se taisent comme ces Hommes-Ours à la noire pelure qui, dans le *Sacre du Printemps*, guettent l'agonie de l'Elue, avant de s'élancer sur elle.

Je revois, dans les bois d'Éavy, un scarabée moribond qu'entourent une myriade d'infiniment petits, prêts au partage dès que la grosse bête ne bougera plus.

Je revois, en même temps, l'extraordinaire danse de M^{lle} Piltz, long corps dégingandé qui semble pris d'une attaque d'épilepsie.

Rappelle-toi le décor du second tableau du *Sacre*, ce chaos, ces ossements, ces crânes d'animaux pendus à des pieux, ce ciel opaque et blafard de fin de mars, et cette musique haletante, ces cris de femmes en gésine, ces accords déchirants, comme grincés par les entrailles de la terre. Rythme douloureux de la parturition? Soubresauts de l'agonie?

Douleur, donc toujours douleur! Il faut plus de douleur encore, pour que, la croûte du sol crevant, jaillisse de dessous l'humus, et se répande la vie nouvelle...

Et alors, de quel cratère explosera, vers où se répandra la Vie?

Saison trop lourde de ce que tu portes dans tes flancs, tu sembles panteler dans l'attente d'une opération césarienne. Attente triste, attente d'avant-Pâques! Quels œufs rouges dans les halliers! Pour que le Renouveau bouche les crevasses, et fleurissent les vieilles margelles, un sacrifice humain est nécessaire. Fille Elue de l'antique légende, qui es-tu, Sacrifiée qui te démènes et lances tes membres de squelette vers les quatre points cardinaux?

Où es-tu? Je crois te connaître, je me flatte de savoir qui tu es. Mais si tu étais une autre!... Les Hommes-Purs t'épient. Savent-ils mieux que moi qui est Celle qu'ils emporteront, après sa dernière convulsion, croquemorts qui s'engraissent des cadavres?

Les Hommes-Muets attendront-ils longtemps encore?

Des vapeurs montent du sol, des nuages se forment épais, il n'y a plus de lumière sur nos têtes. Cesse de danser, Demoiselle-Elue, infatigable danseuse, tombe enfin sur cette terre que les jeunes gens barbouillés de sang, gluants du carmin des plaies, geignent, suent à frapper de leurs pieds et de leurs bras; tombe sur l'herbe tendre, pour que bientôt pointent les aillaux!

1^{er} avril.

Semaine Sainte. Jeudi Saint. Réveil mélancolique. Dimanche dernier, je n'ai pas, comme d'ordinaire, fait la promenade du jour des Rameaux, je n'ai pas encore revu la campagne, et je suis hanté par l'idée du *Sacre* et les grands symboles de la musique de Stravinsky. Le génie vierge et triomphant du Slave, fait de tous les suc printaniers de la forêt et des steppes, célèbre la fin d'un long hiver.

Pâques est de bonne heure, cette année-ci. Où serions-nous allés sans la guerre?

Madeleine a proposé une courte visite à Offranville, comme jadis.

Charfreitagszauber! Nous roulions en automobile par la Normandie, les prairies déjà toutes vertes, d'un vert-bleu tendre comme un émail, nous roulions joyeux de quitter la ville, le calorifère, les vieux tapis. Nous allions, près de la mer, causer avec le jardinier, disposer les fleurs pour l'été. La maison était froide, toutes les fenêtres ouvertes, pour que l'air pur entrât, il y avait une odeur de renfermé; et, quand on se

couchait, le soir, les draps étaient humides. Les cheminées fumaient, le fourneau de la cuisine ne marchait pas, et le dîner à l'auberge semblait exquis.

Varangeville, cimetière qui domine la Manche, gémissement de la bouée, et le *Tantum Ergo* des vêpres dans l'Eglise basse, ces voix traînantes des paysans, le soprano des enfants qui venait jusqu'à moi ! J'étais assis sur un banc de pierre, à la porte, à cause de mon vieux chien.

Il y eut aussi les Semaines Saintes d'Italie. Comme il y eut de belles Semaines Saintes, quand nous eûmes pris l'habitude des voyages ! Vacances de Pâques ! Vérone, Mantoue, Venise et la Brenta ; Florence, Arezzo, Pérouse. la grande randonnée des villes italiennes ; Rome et la Campania ; nous commençons nos découvertes. nous ne voulions plus nous arrêter. Déjà nous évitions les hôtels où les odieux touristes allemands nous eussent dégoûtés, à la table d'hôte, par leurs récits enfantins de ce que nous avons vu dans l'après-midi.

C'est à peine si, aujourd'hui, nous pouvons croire à la réalité de ces merveilles lointaines. Existent-elles vraiment ?

Les journaux sont fatigants par excès de l'inquiétude qu'ils nous apportent, de toutes les parties du globe. Et l'Italie ?...

*
* *

J'ai « promené » les blessés de Madeleine au Ranelagh, puis je me suis réfugié chez mon ami Lucien Simon.

Dans l'atelier, tout paraît mort, poussiéreux, comme chez moi sans doute — les toiles sont retournées contre le mur, ainsi que des cartons que Simon s'efforcera de peindre par discipline.

Il reçoit d'Allemagne des lettres de son fils Paul ; s'estime privilégié de le savoir vivant, à l'abri en somme, et je n'ose pas lui dire mon émotion devant le portrait que j'ai peint il y a dix ans, de ce bambin à la petite moue douloureuse, les yeux pleins de tristesse. Il semblait déjà un prisonnier de la vie.

La sensibilité fiévreuse de Simon se cache pudiquement — mais avec moi, il s'est laissé aller, les portes de l'écluse se sont grandes ouvertes, et les larmes qu'elle contenait se sont répandues.

— Pouvez-vous peindre, Simon?

— Avec rage ; comme un régime à suivre, sans joie ! mais il le faut ; car l'on ne peut tout le temps annoncer des deuils aux familles, visiter des blessés et faire ces lettres...

Simon accepte des besognes singulières. Deux fois la semaine, je ne sais dans quel bureau, ni pour quelle œuvre de guerre, il doit tirer d'une correspondance avec les pays occupés, ce qu'on peut dire aux destinataires, en maintenant le ton, l'essentiel, dépouillé d'inutiles et atroces détails. Nulle privation, nulle tâche ne semble suffisante pendant que son fils est captif.

Un journal illustré espagnol donne une photographie prise dans le camp de Jossen : des prisonniers modèlent dans un atelier de sculpture, où l'on croit que Paul peut exercer son métier. Avec une loupe, Simon espère reconnaître la silhouette de son fils. Illusion !

— Serait-ce celui-là, près de l'autel? me demande-t-il.

Je m'informe de nos anciens camarades de la « Société nouvelle », tous, nos contemporains. Desvallières, cinquante-six ans, est officier depuis le début : son fils, dans le même régiment que lui, mort.

Les aînés, qui ont voulu reprendre du service, durent, comme Ulmann, se retirer les uns après les autres.

Inconsolable depuis que son neveu Ernst est tombé, notre cher Cottet nous inquiète par son chagrin muet.

— Nous nous trouvions bien vieux, avant la guerre, me dit Simon, les jeunes générations nous poussaient dehors à coups de balai comme des résidus, des déchets des temps antédiluviens, et ils sont fauchés déjà, ils disparaissent aussi avec leurs ostracismes et leurs touchants mépris. Les théories, les écoles ! qu'en subsistera-t-il ? La Nature sera toujours aussi belle et il y aura toujours quelques bons peintres pour la rendre avec des pinceaux et des couleurs. Je sais que vous n'avez pas la tête à la peinture, mais... est-ce que je puis tout de même vous montrer?...

Et Simon découvre un panneau décoratif, une fête vénitienne, des masques dans une gondole, souvenir d'une scène à laquelle nous avons tous les deux pris part un autre avril.

On dirait que Simon a voulu braver sa douleur, ou donner le change sur lui-même. Selon son habitude, les types dont il s'inspira sont ses enfants, tous les membres de sa famille. Sous des costumes de la comédie italienne, je reconnais la mélancolique joueuse de violon que j'entends étudier, en bas, une sonate,

et ses plus jeunes sœurs, qui ne savent plus rire. Je regarde et ne puis prononcer une parole; un ciel de vent d'Est bleuit l'atelier où tout se fige comme du jus dans un plat.

Simon m'a reconduit, par les jardins du Luxembourg, jusqu'à la place Saint-Sulpice. Les tours de l'église avaient, à six heures, la consistance du zinc, la teinte glauque des crépuscules qui me rendaient malade, quand j'allais jadis à Notre-Dame-de-Grâce de Passy pour les Ténèbres et le Tombeau de la Semaine Sainte; les rues sentaient la morue, la friture d'huile et le chocolat à l'eau, qui, avec la salade de lentilles, signifient pénitence...

Dans le tramway, des dames valeureuses dévisagent un homme jeune encore, qui, elles haussent la voix pour le dire, fait scandale de porter des vêtements civils devant les blessés que la voiture ramène à l'hôpital de Buffon. Cet homme rougit, froisse son journal, se cache, se détourne, mais les voyageuses crient au conducteur qu'il devrait demander « au client » son livret militaire; c'est un « embusqué », ce type-là! un solide gars, ici, quand il y a tant de souffreteux qui se préparent à dormir à la belle étoile!

Arrêt du boulevard Montparnasse; l'homme valide se lève, salue la compagnie et murmure : — Pardon, Mesdames, quelqu'une de vous serait-elle assez bonne pour m'aider à descendre? Je ne suis pas encore très d'aplomb sur ma jambe de bois, quoiqu'elle soit si bien imitée qu'elle vous a fait illusion...

Excuses, compliments; tout le tramway a failli se vider.

Mais l'une des mégères avait de l'éloquence en réserve, et ce fut, jusqu'au pont de Grenelle, des diatribes contre l'injustice de la République qui protège les riches et favorise les « embusquages ».

— Ah ! la barbe ! — finit par dire le conducteur — combien que vous en avez donc, des fils au front ?

La patriote dut confesser qu'elle n'en avait pas ; les hommes la dégoûtaient tant qu'elle avait préféré le célibat. Eclat de rire général.

*
* *

Mon jeune député dîne avec nous. Nous espérons l'annonce des vacances parlementaires : quelques semaines sans politique à l'occasion de Pâques. Non pas ! ces messieurs ne quitteront plus, que par la force, les couloirs aux manigances sournoises. Il en est qui

Et sachant cela,
joue avec notre politique,

souhaite une
paix séparée, brusque et boiteuse, dût l'éternel ennemi, bientôt après, ne faire de nous « qu'une seule bouchée ». Le jeu de l'Allemagne est simple. Des soulève-

ments furent déjà sur le point de se produire dans nos colonies; le Kaiser traite nos prisonniers algériens et marocains — les Musulmans — avec une habile bienveillance. Il a voulu faire proclamer la Guerre Sainte et se donne comme le représentant en Europe de Mahomet. On dit qu'il renvoie un certain nombre de ces prisonniers en Afrique; déjà nos noirs, de retour chez eux, racontent dans leurs tribus

Des émissaires germains, répandus partout, exploitent cet état d'esprit.

Le député H. dit : — L'heure présente est une des plus graves de la guerre. La chance peut tourner subitement; il y a beaucoup à faire, à surveiller, il faudrait une cohésion étroite entre les parlementaires et le Gouvernement; or celui-ci se cache de nous et affecte une irresponsabilité *tabou*. D'un côté du Rhin, on travaille, on intrigue, on finaud diplomatiquement; de l'autre, on s'accoutume au *statu quo*.

Le bel entrain, l'union, le sacrifice consenti et aimé, nous en serons toujours capables, mais ne semble-t-il pas que *le ton soit changé*?

On combine un nouveau ministère. Il y a un portefeuille tout prêt pour

— et comme d'en dedans — du parti; H. grossit et exagère. par habitude de métier; tout de même, des secousses souterraines, des grondements m'inquiètent à l'heure où tant d'atouts viennent dans notre jeu. et quand les Allemands, plus nerveux,

s'agitent. La partie devrait être jouée serrée. Or, je note :

mois: insuffisance probable des projectiles, si nous faisons une autre avance comme celle de la Marne. Une offensive est d'ailleurs de moins en moins tenue pour probable par les chefs. Cependant le général X. se fait fort de « les avoir », *oui*, et quand il le voudra. Il est impatient de prendre une offensive, sans doute coûteuse: ceux qui approuvent X. n'approuvent pas la sagesse paisible de Joffre. Alors? alors?

Certains commencent d'accepter l'idée d'une seconde campagne d'hiver. Les Allemands organisent la Belgique comme s'ils devaient l'avoir à eux pour toujours.

Les Dardanelles sont rendues impraticables par la tempête. Il nous faudrait un nouveau front du côté de l'Italie. Sur le nôtre, les deux armées resteront éternellement face à face, pendant que le Kaiser construit une ligne de chemin de fer de Berlin à Calais et rouvre le théâtre de Lille où l'on joue *Parsifal*.

Dans les journaux, la Situation : « *Maintenant, c'est nous qui, de plus en plus, accumulons les succès locaux, en Flandre, en Artois comme en Argonne, tandis que nous enravons instantanément toutes les attaques de l'ennemi. Où que les Allemands essaient de nous surprendre, ils nous trouvent prêts à la riposte. Avant-hier, c'est entre Verdun et la Moselle qu'ils ont cru pouvoir prendre notre vigilance en défaut, aux bois de Consenvoye et des Caures, aux Eparges et au Bois-le-Prêtre. La journée d'hier a été relativement calme...* »

« *Sur le front russe, il se produit un très intéressant relèvement des deux ailes. A l'extrémité nord, nos alliés continuent à progresser, à l'ouest du Niemen. Ils refoulent ainsi l'ennemi vers la frontière de la Prusse Orientale. Ils occupent très fortement les cols de Lufkow et d'Ujok, c'est-à-dire les principaux passages. A l'Est, les Autrichiens se replient en désordre, et il est à prévoir que, très vite, ils auront évacué la Galicie et la Bukovine... »*

En gros caractères : *Nos alliés sont maîtres de la situation.*

En dernières nouvelles : *Dans les Dardanelles, la tempête a cessé. « Guerre prolongée ? » Le maréchal French s'explique : Un lecteur du Times ayant demandé au maréchal French ce qu'il fallait entendre par l'expression : « Guerre prolongée », le Maréchal a répondu : « La prolongation de la guerre dépend du nombre d'hommes et de munitions ; s'il est insuffisant, la guerre sera conséquemment plus longue. » Les Anglais s'enrôlent. Les fabriques d'obus se multiplient.*

Samedi Saint.

A l'hôpital de M., R. L. ; une salle de bal Louis XVI : au milieu d'un panneau, un portrait en pied, par François Flameng, d'une dame qui descend un perron en robe d'apparat. L'hôtel fastueux du financier est converti en dortoirs. La nuit tombe, les lustres de cristal s'éclairent ; on ferme les hautes fenêtres bleuies par le crépuscule, qui donnent sur le jardin rempli du pépiement vespéral des oiseaux au printemps. Tant

que le ciel est encore visible, les salons à boiseries blanches sont colorées d'orange, comme les lits, les linges, les visages et tout ce qui était blanc tout à l'heure. L'infirmière qui m'introduit me fait admirer cet effet « *à la Besnard* », car elle a entendu mon nom, et elle est « artiste aussi ». Elle me mène derrière un paravent, au chevet du commandant G.

Je retrouve avec peine sa belle tête aux yeux gris, maintenant perdus dans le bistré des paupières fiévreuses, les cheveux blanchis; il semble accablé de tristesse et il sourit. C'est toujours le même ton de psalmodie, une douceur et un calme d'apôtre dans l'attente du miracle. Netteté de la diction, longueur méthodique des phrases explicatives. On a envie de lui faire dire certaines choses et l'on voudrait le hâter, l'interrompre, mais il n'épargnera aucun détail, il est méticuleux et un tel accablement pèse sur lui, un récent passé si lourd sur son cœur, que vous devez le suivre là où il vous mène, dans les tranchées, dans ces lieux qui ne sont aujourd'hui que trop connus de nous. Ce que je veux entendre c'est l'opinion de G. sur les hommes, car s'il les aime en père, en frère, en patron, il est aussi un chef exigeant, et il tire de ceux auxquels il commande tout ce qu'ils peuvent produire, moralement et physiquement.

— Vous ne m'appellerez plus idéaliste, utopiste, me dit-il, puisque chaque fait de cette guerre est la justification des théories qui me sont chères... Si le pauvre Jaurès était encore là! « La nation armée! »...

Ce n'est pas de sa profonde blessure que souffre le commandant; sa douleur est toute d'amour et de pitié

pour autrui; ce qu'il y avait en lui, pendant la paix, de trop sentimental, ses mines d'enfant craintif, sa bonhomie un peu doucereuse, sa politesse, son onction pour ainsi dire sacerdotale : tout cela disparaît sur ce lit d'hôpital, ou se change en beauté mâle.

Peut-être ne pourra-t-il plus jamais rejoindre son bataillon, dont il est un des rares qui survivent; le bataillon, dont

Il baisse encore la voix, me prie de ramener sur nous les feuilles du paravent, afin de n'être pas entendu du jeune amputé qui s'exerce, dans le lit voisin, à écrire avec les deux seuls doigts de sa main gauche.

G. me raconte que le lieutenant-colonel et le colonel, croyant les ordres, reçus

; et, avec deux journaux, G. simule des tranchées, des boyaux, les « places d'armes » de ces villes de garnison que sont les retranchements construits en hiver — et où des troupes allant dans les deux sens, se rencontrent et forment mascaret, neutralisant leurs forces, à l'heure où il faudrait que les voies fussent libres.

Ceux , trop loin des labyrinthes, des escaliers, des couloirs aux mille méandres; loin des étages de ces « hôtels » que nos troupes ont, depuis six mois, dessinés et construits pour leurs propres besoins, et où il faut avoir vécu pour les connaître.

Le commandant me prie de revenir, car il est trop faible pour « tout me dire ». Mais il ajoute : — Malgré mon admiration pour nos redoutables ennemis, je ne

crois pas qu'ils vaillent, à cette date, le quart de ce qu'ils valaient en décembre (1). Je ne reconnais ni leur attaque, ni leur tir, ni leurs obus qui souvent n'explorent plus; ils ont de l'hésitation, manquent de cadres; ils se débandent à cause de la disparition de leurs meilleurs officiers. Au contraire, nous avons en nos sous-officiers, des chefs du premier ordre, meilleurs que les anciens officiers de carrière; si l'on pouvait les employer mieux!

Je parlais; il me retint : — Guesde, qui a vu Joffre au conseil des ministres répondre à mille questions de chacun d'eux, avec une entière lucidité, sans fatigue apparente, sans embarras, Joffre a « épaté » le vieux socialiste...

qui les manipulons, dans cette nouvelle classe d'officiers, qui sont... eh! bien oui... la nation armée, la troupe selon nos idées sociales... l'avenir, vous verrez!

Pâques. 4 avril.

Joseph est venu nous voir en sortant de la messe :

— Comment? Vous êtes donc converti au catholicisme?

— Vous ne le saviez pas? Tant mieux! d'ailleurs, je ne l'ai pas dit à mes parents; c'est inutile: oui, j'ai fait mes Pâques.

— Quoi? Vous pratiquez, vous avez la foi?

— Je l'ai eue pleine et entière, exultante: j'ai encore

(1) Au printemps, les Allemands eurent, pendant une courte durée, pénurie de munitions.

la foi, mais n'en parlons pas; ce n'est pas tout à fait comme avant... Je voudrais que cela durât. Pratiquerais-je toujours? Enfin, j'ai communiqué, au Sacré-Cœur de Montmartre, je l'avais promis à la Mère Supérieure.

Joseph est tombé le 20 décembre; le morceau qui reste de son oreille droite est une dentelle; sa bouche, quand il rit, rejoint l'oreille gauche, il louche en dehors, il est défiguré; il s'aide encore d'une béquille, Joseph, l'élégant bostonneur, l'anglomane, le joueur de polo; il fut un héros dans la guerre, mais surtout ne lui faites pas d'éloges.

J'insiste pour connaître l'histoire de la conversion.

— Cela, je puis vous le dire; ce fut assez beau. Comment suis-je arrivé à la ville de X? J'avais perdu connaissance; j'ai dû rester plusieurs jours dans un des bois qui, je me le rappelle maintenant, entourent le point où le corps à corps eut lieu. Pendant quelques instants, j'ai repris conscience, mais je ne sais où, dans une gare bombardée. Des camarades parlaient de moi, me tenant pour mort; on disait : — Il était bon garçon, quoique snob; il avait ses ridicules, avec ses manies anglaises et son accent... — Enfin, l'on me jugeait. Peut-être qu'on était même trop indulgent. Je fus vite repris par le coma, et je ne me souviens plus de rien, jusqu'à la veillée de Noël.

Je vous préviens que c'est comme un conte pour le supplément du *Figaro*.

J'étais dans un couvent. Des religieuses, dans un costume du moyen-âge, robe à traîne, majestueuses, des sœurs de X... qui auraient dû être cloîtrées... mais c'est trop long à dire; sachez seulement que depuis

l'affaire des Congrégations, ces dames n'ont pu rester chez elles qu'à la condition qu'elles hospitaliseraient des voyageuses indigentes — et depuis la guerre, elles soignent des soldats.

Donc, je me réveille, trois de ces dames me font la révérence, un plongeon jusqu'à terre. J'en ai une de chaque côté de ma couchette, et elles récitent des litanies; par une porte, j'aperçois un autel, des cierges, des fleurs en papier, une crèche. Je suis là pour assister à la messe de minuit; une cloche sonne au dehors.

Une de ces dames me dit qu'il faut avoir du courage; demain matin je dois subir une grave opération; ma jambe droite est très mal. Enfin, *je devine*.

— Voulez-vous mettre ces image et ce scapulaire sous votre oreiller? Nous prions pour vous, cette nuit — me dit une religieuse.

— Je ne suis pas chrétien, ma Mère.

— Tout de même, laissez-nous faire. Si vous étiez guéri demain, est-ce que vous croiriez à la divine miséricorde de N. S. Jésus-Christ?

— Oui, ma Mère, je vous le jure.

Le chirurgien est venu avec ses aides. J'allais être porté à la salle d'opérations — mais toutes les pailles, les morceaux de drap, les fétus qui envenimaient mes plaies, sont sortis d'eux-mêmes et jonchent mes draps. Les religieuses jubilent; elles appellent les majors et je me souviens d'un infirmier, un petit blond, imberbe, qui haussa les épaules et fit une plaisanterie.

Le chirurgien demande à me voir. Il n'y avait qu'à baisser la tête! Monsieur, je suis un *miraculé*! C'est drôle, peut-être? Non, je vous assure que ce fut splendide...

Depuis Noël, vous savez ce qu'il advint. J'ai failli plusieurs fois mourir; quand ce n'était plus la jambe, c'était la tête; ce qu'on a pu y faire, à ma tête, pour la ramener à l'état de beauté où je vous la montre aujourd'hui!... Mais grâce à mes bonnes religieuses de X. le temps m'a paru plus court. Maman est venue, elle a pris des chambres au « Grand Monarque » où elle me faisait cuisiner des plats délicieux. J'avais, de mon côté, fait promettre à ces Dames qu'elles ne soufflassent mot de ma conversion. L'instruction, le catéchisme, les visites du vicaire qui me prépara; il fallut combiner tout cela avec les exigences de maman, qui s'ennuyait à l'hôtel et ne me quittait que contrainte et forcée...

Vous ne savez pas ce que c'est que d'être *miraculé*! Comme c'est beau, la foi! Monsieur, je ne puis vous dire ce que furent ces dames de X. et mon catéchiste! Et l'atmosphère de ce couvent, pour quelqu'un qui revient du champ de bataille! Petit à petit, mes visions du corps à corps reprenaient la sale précision du réel, et puis c'était ma vie d'autrefois, si terne en comparaison avec les beaux avenir promis, les rayons de la foi! Comme elle éclaire toutes choses, votre magnifique religion, la mienne! Pourvu qu'elle dure, cette joie du néophyte!...

Les yeux de Joseph, si pitoyablement comiques, quand ils se retournent l'un contre l'autre dans l'animation du récit, réoccupèrent leur position normale, mais avec la tristesse pathétique des blessés, que nul pinceau ne rendra jamais... Il s'était tu.

Je hasarde : — Enfin, Joseph, il n'y a que trois

mois de cela, c'est encore bien récent, voudriez-vous laisser entendre?... Vous venez de faire vos premières Pâques, où en êtes-vous, trois mois après?

— Je ne sais pourquoi je vous ai fait ces confidences! Les camarades ont bavardé. Pourquoi ne me suis-je pas tu? Voyez-vous, monsieur, Paris est un endroit terrible pour ceux qui reviennent de si loin. On a du plaisir à revoir ses amis; mais c'est dangereux de toutes façons. Je vous assure que j'ai été comme un petit saint... écoutez... ne le dites à personne, surtout pas à ma famille... enfin, je ne veux pas de la réforme, je n'en veux à aucun prix. Si l'on ne veut plus de moi pour servir, qu'est-ce que je deviendrai? Ce n'est plus commode de se faire *moine*... dites, dites, serait-ce ridicule? Et puis, il y a Paris... Ah! Paris! On devrait créer des refuges, des retraites, je ne sais où, pour nous autres les grands blessés. Mes parents invitent, en mon honneur, toute la terre à dîner. Je vais devenir une sorte de Captain Scott... Ce Scott, s'il ne s'était pas perdu dans les neiges du Pôle, imaginez-vous son retour à Londres! Ce printemps-ci, c'est nous les blessés qu'on fêtera dans le monde; comme il n'y a pas de saison théâtrale, nous remplacerons les ténors et les Nijinskis. Si mes bonnes sœurs de X. pouvaient me prendre comme pensionnaire!...

Nous saurons plus tard si la foi de Joseph a survécu aux circonstances qui la produisirent: de saintes femmes prient pour qu'elle dure: puisse cette foi n'être pas affaiblie par des intercessions séculières.

11 avril.

L'abbé Langres me dit : — Jamais piété ne fut plus austère, plus dure; Madame Geyraud n'a pris de la religion que les épines; quelle douloureuse et noble créature! quel calvaire pour s'élever jusqu'aux hauts-plateaux de la foi! Il semble qu'elle veuille encore se punir de ses lenteurs, d'un passé d'orgueil intellectuel, je dirais même d'athéisme. Dieu l'a châtiée, croit-elle, en lui enlevant son mari qui était pour elle une idole; aujourd'hui, elle s'apprête à sacrifier son Denys qu'elle dispute à la mort depuis la naissance tardive de cet enfant malingre et délicieux. Denys a voulu s'engager. Si le père vivait encore, il aurait encouragé Denys. Frêle comme il est! dix-sept ans! Madame Geyraud m'inquiète. Je n'ai plus guère d'espoir, elle n'est pas de celles que la Sainte Religion rend heureuses. Quelquefois, je me demande si elle a vraiment la foi; Madame Geyraud est une âme que suit un prêtre, comme un médecin certains malades auxquels il s'attache d'autant qu'ils commettent plus d'imprudences, se débattent et veulent se soigner tout seuls.

Si je n'avais été l'ami du capitaine Geyraud, je ne verrais plus sa veuve. Je la vois peu d'ailleurs, mais j'ai de ses nouvelles par sa seule confidente, Madame Devilles. Madame Geyraud avait cherché un directeur janséniste... c'est déjà loin, cela, puis un campagnard, un ecclésiastique très simple. Entre les mains de qui est-elle aujourd'hui? Je l'ignore. Je suis très préoccupé. Si un malheur arrive à Denys, la raison de Pascaline

s'égarera. Déjà elle donne des signes de bizarrerie. C'est à peine si elle se soutient par quelques aliments... dont vous ne voudriez pas; elle n'a plus qu'une gamine pour la servir; sa maison est sans feu, sans lumière, dépourvue de la plus élémentaire propreté; la pauvre femme se creuse, ses vêtements sont en loques, elle marche du matin au soir, entreprend des tournées chez les indigents, distribue des aumônes, en disproportion avec ses moyens... et si l'on était toujours sûr de l'honorabilité de ceux pour qui elle se dépouille! Les Bonnes Sœurs qu'elle accompagne sont innocentes, Madame Devilles renonce à conseiller Pascaline. Il n'y a rien à tenter!

Madame Geyraud n'étant plus épouse — et combien elle a souffert aussi dans son amour! — elle n'est plus qu'une mère aux abois. Le devoir de la Française, elle l'accomplit, mais ses entrailles de mère sont déchirées; elle se traîne jusqu'à la table du sacrifice comme si elle portait encore Denys dans son sein! Elle s'offre toute pantelante au Dieu qu'elle nia jadis, au Dieu qu'elle ne peut imaginer que sous une couronne sanglante, chargé d'opprobres, le fils d'une femme, comme elle-même abîmée dans les pleurs.

L'abbé Langres se leva, ayant regardé la pendule, car les prières du soir sont à huit heures, et déjà le crépuscule assombrissait la chambre de l'abbé. Je le retins. Il se rassit et reprit :

— Vous avez connu Pascaline, encore jeune fille. Je sais que vous ne fûtes jamais de son intimité, je me rappelle ce que vous m'en avez dit... cependant, vous l'admirez, n'est-ce pas? L'existence de cette

curieuse créature est encore une énigme pour moi. Renfermée, sans souplesse, timide au fond, insociable, peu faite pour la société parisienne, la solitude de la campagne lui conviendrait dans l'absolue confiance d'une affection... non, ce n'est pas assez... d'une passion réciproque; femme d'un seul amour, absorbant, jaloux. Elle aurait pu connaître ce... — l'abbé hésitait, semblait vouloir que je prononce le mot — bonheur?.. Elle l'a peut-être eue, cette illusion du bonheur pendant ses trois premières années de mariage, là-bas en Tunisie. Ils vivaient l'un pour l'autre, ne fréquentant presque pas les ménages de militaires. Les seules « collègues » qu'eût supportées Pascaline, eussent été des personnes de province, les plus « vieux jeu », de celles dont elle disait, si quelqu'un s'étonnait d'un tel choix : Qu'est-ce que vous voulez de plus? elle ne parle pas art et littérature, elle ne dit pas de mal d'autrui, elle est tout à fait gentille, et ni plus ni moins bête que les autres.

— Je comprends pourquoi vous ne l'aimiez pas; elle devait se hérissier devant vous; vous représentez exactement ce qu'elle condamne, me dit M. Langres.

— Pardon, — ai-je objecté à l'abbé — j'ai eu trop peu d'occasions de causer avec elle; elle griffait comme un chat, dès que je m'approchais; elle vous contredisait, avant même que vous n'eussiez ouvert la bouche; enfin, je n'ai jamais vu son mari, dont il fallait être l'ami pour qu'elle vous jugeât « quelqu'un de comme il faut ».

— Vous ne vous trompez pas, dit M. Langres : Madame Geyraud n'était elle-même que chez elle —

et quand elle était heureuse, en confiance. Combien en pourrions-nous nommer, de ces femmes de haute vertu, qui se pétrifient dès qu'elles se sentent observées? Mais vous l'avez connue, dites-vous, jeune fille. Ah! la jeune fille, la républicaine, l'esprit fort! Elle ne veut pas qu'on lui rappelle son passé! Elle n'en veut plus rien savoir; pour elle, il n'existe qu'une Madame Geyraud, il n'y a jamais eu de Pascaline Lurich, mais dites-moi vos souvenirs?...

Il faisait nuit. De Sainte-Clotilde, le son des cloches venait jusqu'à la chambre du vicaire, comme dans une ville de province.

— C'est à cette heure, — me dit M. Langres — que vous devriez observer dans les églises la foule qu'attirent nos prières pour les soldats. Vous noteriez des expressions, des types avec toutes les nuances de la douleur et de l'espoir... venez donc un de ces jours.

Je m'excusai : — Monsieur l'abbé, je n'ai pas l'esprit religieux; mais vous êtes si libéral, que je serai franc. Beaucoup de personnes autour de moi, hier encore aussi incrédules que je le suis, semblent aujourd'hui ferventes, m'assurent qu'elles supportent d'une façon qui les étonne, des inquiétudes et des deuils qui les auraient détruites, disent-elles, sans le secours de la religion. Quels sont vos sortilèges, monsieur l'abbé? C'est admirable, assurément, votre puissance, mais il y a quelque chose de choquant, d'humiliant presque, dans ces subits avatars. Si les insensibles et les cruelles devenaient meilleures! mais il n'en est pas toujours ainsi! Quant à Madame Geyraud... eh! bien oui, elle m'a toujours paru... cruelle: je ne puis encore l'ima-

giner autrement. Sa charité pourtant? Vous en avez des preuves?...

— Vous ne l'avez pas comprise, m'assura l'abbé, ne vous hâtez pas de porter sur Madame Geyraud un jugement sévère; si elle fut un être de passion exclusive, elle a une sensibilité généreuse; sa seule pudeur, dites sa timidité, faisait d'elle un chardon, un beau chardon bleu des dunes. Je puis même vous dire qu'au début de la guerre, qui aurait dû exciter chez elle ces sentiments belliqueux dont tant de femmes n'ont pas toujours su doser l'expression, elle, la veuve du militaire, Madame Geyraud, n'a pas été atteinte du vertige... et alors, son fils n'avait cependant que seize ans et demi, elle pouvait espérer le garder sous son aile. Aujourd'hui, si elle se macère, si elle ne demande à la religion que des rigueurs, c'est qu'elle se reproche de n'être pas *héroïque*. Et ce Dieu en qui elle voudrait croire, — en qui elle croit peut-être — elle ne le supplie pas de la consoler, mais bien plutôt, qu'il la châtie.

Pascaline Lurich, devenue la pieuse Madame Geyraud! Je revoyais soudain une grande fille maigre, aux traits classiques, mais secs, des yeux pâles, une chevelure presque rousse, elle courait toujours vêtue d'un « tailleur » de serge bleue, garçonnière et décidée à ne jamais se marier. Elle songea à se faire protestante, puis renonça à toute religion, car aucun dogme ne satisfaisait sa raison. Elle suivit un cours d'hébreu au Collège de France, avant de s'adonner à l'étude de la médecine, qu'elle quitta bientôt pour la philosophie. Je la rencontrais chez M. Renan. Ary me présenta à elle: la conversation était impossible, à cause de l'hos-

tilité préventive de Pascaline. Pour se protéger de je ne sais quelle accusation imaginaire, ou pour couper court : — On peut me reprocher ce que l'on voudra, — disait-elle, — tout sauf d'être intellectuelle : je n'aime que les gens simples.

Ary qui la tutoyait et l'avait connue enfant, disait : — c'est pour s'inscrire en faux contre l'adage : « Qui se ressemble, s'assemble. »

Pascaline était la fille des vieux amis de Michelet. Son père, chirurgien, était célèbre par son horreur du prêtre et du soldat.

— Monsieur l'abbé, — repris-je, — elle fut élevée dans ce qu'on appelle « de bien mauvais sentiments ! » Je l'ai perdue de vue, puis je la retrouvai chez le sculpteur X., après la mort du Colonel Geyraud qu'elle avait épousé (mais je n'en ai pas été averti). Savez-vous pourquoi, comment ? Un soldat ? Quand je la retrouvai donc, elle ne portait déjà plus de crêpe, elle avait repris son classique costume de serge bleue, ses gros brodequins lacés. Il n'était plus jamais question de l'époux tant chéri. Elle était devenue plus loquace, sans plus que jadis désirer plaire. Elle faisait des sciences — je n'ai jamais su lesquelles — et se protégeait toujours d'un « je ne suis pas intellectuelle », d'autant plus irritant que chacune de ses phrases affirmait la haute opinion qu'elle avait de sa valeur. A juste titre, je m'en suis convaincu quand, après avoir encore perdu sa trace, je descendis dans un hôtel où elle habitait avec le petit Denys pendant les vacances de Pâques, à Rome.

« Madame Geyraud passait des heures dans la cha-

pelle Sixtine. Si elle m'apercevait, elle s'enfuyait. Elle m'a dit, sur Michel-Ange, les choses les plus intelligentes que j'aie peut-être jamais entendues, cette personne « toute simple », car le soir, après la table d'hôte, elle était bien forcée d'être polie avec ses compatriotes, au moins quelques instants avant de remonter dans sa chambre; à cette époque, mon cher abbé, Pascaline Geyraud n'était pas encore convertie, il s'en faut ! Quelle ironie dans ses discours; comme elle me semblait revêche...

— Oui, voici un nouvel avatar, dit l'abbé. Si je vous ai deviné, vous laissez entendre que vous doutez de la sincérité de certaines de nos fidèles. Vous les soupçonnez de venir à nous pour le bon exemple, comme tant de femmes iraient voter pour le candidat conservateur, si elles en avaient le droit.

J'avouai : — Oui, un peu; mais cette guerre nous place tous dans une terrible posture.

Voyant que l'abbé ne devinait pas encore, je lui fis des avances.

— Il est permis d'être hésitant, devant un tel dilemme ! Je ne veux pas de la grossièreté d'une laïcisation tyrannique dont je ne constate que trop les effets : c'est une faillite ! J'exècre l'anticléricalisme sectaire des politiciens, j'admire, je respecte votre religion, mais je redoute que la guerre ne galvanise des sentiments plus politiques que pieux. Je n'ai pas confiance dans les restaurations. Je ne les crois pas solides. Surtout, je suis épouvanté par les haines qu'attise chaque parti. Haine, haine, partout, je ne vois que haine ! Mais en face de ceux qui hurlent leur haine, le silence,

la réserve ne ressemble-t-elle pas à un acquiescement... par peur?

Quelle traversée dans la ténèbre ! Votre compagnie, monsieur l'abbé, combien précieuse serait-elle pendant le voyage ! Pourtant, je ne veux pas vous suivre à la façon de Pascaline Geyraud ! Pas de restriction mentale, avec Dieu !

Heureux ceux qui se battent et dont le geste est uniforme pour tous, quelles qu'aient été leur religion, leur morale, leur chimère. Pût-on assister à la messe dans la tranchée comme le soldat ! Le Génie du Christianisme ne créa pas de plus beaux rites, ni de décors plus émouvants que ceux de cette guerre. Les voix de ces hommes, de ces enfants, sont d'un plus sûr effet que celui des grandes orgues sous les voûtes des cathédrales ; le paysage remplace la magie des vitraux gothiques... Mais à Paris, mon cher abbé, les gens de l'arrière... ?

L'abbé Langres tournant une feuille de parchemin, m'invita à regarder une miniature du douzième siècle :

— Tenez, dit-il en souriant, vous n'êtes qu'un peintre ; regardez cette Piéta...

Mais je n'avais nulle envie d'admirer les miniatures du bon abbé.

10^e Bon, 10^e Cie, Secteur postal X.

Ma bonne Alice,

Me voici installé tout à fait dans ma nouvelle compagnie, elle ressemble peu à l'ancienne : plus d'hommes

de la campagne, comme sous-officiers et officiers, ce sont surtout des Parisiens. Voilà deux jours que je mange à ce mess et je me demande parfois où je suis. Je me demande aussi si c'est plus agréable. Là-bas, j'étais avec des êtres simples, un peu courts et la conversation n'allait pas bien loin, mais ici, c'est à croire qu'on est au café Pigalle. Par exemple, il y a une vraie bibliothèque, et tous les journaux possibles, surtout ceux que tu n'aurais pas permis qu'on laissât traîner chez nous.

Je vais te présenter mes supérieurs et mes camarades. D'abord, il y a, comme capitaine, un prince, il s'appelle X., tu vois que ce n'est pas de la gnotte ; comme lieutenant et sous-lieutenants : un critique d'art dont je te reparlerai ; un poète, je crois, je n'en suis pas encore bien sûr, mais enfin quelqu'un qui écrit dans une feuille royaliste : il y a un journaliste que je ne classe pas très bien encore et qui ne cause pas du tout comme l'autre. C'est des discussions, des dissertations à n'en plus finir. Le prince est un bel officier, très dur, mais très admiré de ses hommes, qui mange des prêtres tout crus — socialiste, mais là, comme Durain, tu sais, et très poilu. On dit qu'il est riche à millions. Il est tout le temps avec le critique d'art ; ils racontent un tas de choses sur les peintres, mais je n'ai jamais entendu nommer ceux qu'ils admirent. C'est des noms à coucher dehors. Hier, j'ai voulu sortir mon avis, puisque c'est ma partie, et comme je disais mon admiration pour M. Dagnan-Bouvret (on parlait de grand art), le capitaine m'a arrêté net : — Qu'est-ce que vous faites,

vous, dans la vie civile ? Je lui ai dit que je travaillais pour le « Printemps » où j'étais dessinateur. Le capitaine et l'autre ont été plus loin et ils ont ri. Le prince-capitaine fait collection de tableaux des peintres qu'on appelle les *cubistes*. Je ne sais si tu te rappelles qu'un dimanche Angèle nous a menés, il y a un an, à l'Exposition des Indépendants, près de l'Ecole militaire ; eh bien ! c'est de cette drogue que le prince orne son palais ; car il paraît que c'est splendide la maison de ce richard-là.

Ma pauvre petite femme, si tu savais comme ils sont cocasses et tout ce qu'ils disent quand on est au repos ! Et c'est qu'ils sont tous des durs-à-cuire, des poilus de la première ! Le poète, lui, il est toujours prêt à s'empoigner avec le journaliste. C'est à propos de politique et du bon Dieu ; moi je leur dis, pour les mettre d'accord, qu'il ne devrait plus être question de se manger le bout du nez à propos de ces histoires-là. C'est que les prêtres dans le civil, ce n'est plus comme dans le militaire. Ils vous rendent service, vraiment, ils vous remontent le moral, quand on a un peu le « cafard » ; ici on ne se demande plus si il y a un Dieu ou s'il n'y en a pas, on a besoin de croire qu'il y a quelque chose au-dessus de vous, une force qui vous protège. Le poète, lui, quand il parle de religion, on ne sait pas exactement ce qu'il veut dire, mais quand le journaliste vous dégoise ses laïus contre les religions, on a envie de donner la main au poète — et tout de même, il vous rase parfois avec sa monarchie et son *Action Française*, un journal qu'il a toujours dans ses poches.

Ici, ils lisent l'*Action Française* et la *Guerre Sociale*. Je t'avoue que je m'en tiens, quant à moi, à mon bon *Journal*, quelquefois le *Matin*, mais plutôt le *Journal*, quand je puis me le procurer, à cause des historiettes qu'il donne. Je ne t'ai pas encore raconté les autres types épatants qu'il y a à la compagnie. Il y a un musicien fantaisiste, un numéro connu des music-halls, qui fait le bruit des instruments variés dans son ventre, un peu ce qu'on appelle un ventriloque mondain. A table, il vous fait un de ces potins à ne pas entendre les marmites. Il y a un caricaturiste à l'aquarelle, mais pas comique. Le critique d'art et le capitaine se disputent ce qu'il fait et ils envoient ça à Paris par la poste. Imagine-toi des couleurs par triangles, des lignes de géométrie. C'est affreux. Ils vous donnent des noms à ces images-là, c'est l'écuyère du cirque, ou le retour des blessés après la Marne ; c'est tout ce que tu voudras, excepté quelque chose de véritable. Le capitaine voit ça aussi clair que je suis ici. Je ne me suis plus refrotté à replacer mon mot. Ça me serait égal, et c'est même divertissant, quand le capitaine et le lieutenant X. causent art ; mais ce qui vous énerve, c'est des fois que, le dimanche — tiens, le jour de Pâques, — au cantonnement, on voudrait aller jusqu'à l'église du village — et qu'il y a des fourgons ou une batterie en travers de la route. Non pas qu'on vous défende la messe, tu parles qu'ils s'arrogeraient ce droit-là, ces messieurs, mais ils s'arrangent de façon que les autres ne puissent pas démarrer. Et puis ce qu'ils peuvent jaspiner ! On a envie de se mettre un bouchon dans la trompe d'Eus-

tache. Enfin, ma bonne petite chérie, c'est comme une maison de fous. — Depuis que j'y suis, c'est pour moi une autre guerre. En ce moment, calme plat. Il n'y a plus d'activité, ni de notre côté, ni du côté boche, bien sûr, non plus, forcément. Mais ça ne pourra pas durer, bientôt la danse recommencera, et il n'y aura plus à savoir qui a raison des uns ou des autres dans la discussion, ils feront tous leur devoir pareillement. Mais tout de même, tu sais, ça change d'être avec des intellectuels, comme ils disent, quand on a passé six mois avec les têtes dures et les paysans de la Xe.

L'autre jour, il faisait pourtant bien froid, je me suis baigné dans la Marne ; j'ai fait ma réaction illico, moi qui aurais grelotté jadis. Il n'y a pas, je me porte comme un Pont-Neuf. Dans ton prochain envoi, n'oublie pas de mettre quelque chose de rafraîchissant — on souffre du manque de légumes frais, quoique aujourd'hui, on s'en procure dans les cantonnements. Il me tarde tout de même d'avalier de la salade du marché d'Ornano et du fromage à la crème de chez la mère Chipotte...

14 avril.

Un mariage, une messe de mariage du printemps 1915. Je n'avais pas quitté mes vestons depuis la guerre — et j'ai remis pour la première fois une jaquette, j'ai vu des redingotes, des chapeaux haut de forme : il y avait un suisse à pantalon long, des dames en toilette de cérémonie ; l'orgue était rem-

placé par un harmonium qui eut des rats ; quelques enfants chantaient des chœurs, il y eut même un vieux baryton, découvert pour la circonstance. Enfin c'était un mariage à Saint-Augustin, à midi et demie, messe dans la chapelle des catéchismes, comme pour des veufs ou des familles en deuil. L'entrée des jeunes gens était attendue avec émotion par la petite foule des vieux amis qui étaient conviés. Guillaume a vingt ans à peine, il était fiancé avant la guerre, nous ne l'avons pas revu depuis, comment allions-nous le retrouver ?

Trois coups de hallebarde ; voici le cortège.

Guillaume le domine de sa haute taille ; il a toujours sa tête d'enfant, mais d'un enfant qui sortirait d'une clinique trop tôt après une appendicite ; le cortège s'avance avec lenteur, et le bon Guillaume s'appuie sur une canne-béquille. Quand il passe près de notre banc, je remarque que son bras gauche est raide et qu'il tient sa main dans sa poche. La mariée suit avec son beau-père, qui pourrait aussi bien, tant il paraît triste, être à des funérailles. Les assistants osent à peine regarder, comme s'ils craignaient d'être indiscrets.

Voici donc cette cérémonie qui aurait pu être charmante, ces deux familles qui auraient dû être si heureuses par ce tiède et beau jour d'avril.

De quatre fils, deux sont prisonniers en Allemagne, le troisième est aux Dardanelles ; le cadet est Guillaume, qui vient d'être réformé après ses blessures. Le ruban jaune de la médaille militaire remplace à sa boutonnière l'orchidée traditionnelle.

Dans l'assemblée, des vieillards, ou des hommes en uniforme, sur le visage desquels on ne met pas tout de suite un nom, aujourd'hui de nouvelles personnes à l'allure martiale, la plupart rajeunies et de bonne mine. Quelques beaux officiers en bleu horizon, tenue de fantaisie, élégants et qui, malgré le rose de leurs joues, ont cette gravité, ce regard indéfinissable de ceux qui ont vu de près la guerre.

Le prêtre qui officie n'a pas eu pitié de nous, il a parlé pendant trente-cinq minutes — et n'ayant point fait allusion « aux circonstances », ni rappelé l'héroïsme de Guillaume, le public, d'abord déçu, puis agacé, reprit de lui-même sa conversation de tous les jours ; les nouvelles n'étaient pas très bonnes ; l'allocution de Monsieur l'abbé s'acheva dans une sorte de bourdon pareil à celui que font les voix dans un entr'acte, quand le rideau tarde à se relever. J'ai surpris des personnes qui se passaient l'une à l'autre le journal — n'attendant pas d'être dans la rue, pour se faire part de leurs divergences d'opinion ; et en faisant la queue, au bas de la chapelle, avant de féliciter le jeune héros et sa fière épouse, vous vous seriez cru dans les couloirs de la Chambre.

Les mariés partent pour Nice où ils passeront leur lune de miel, afin que Guillaume retrouve le chirurgien et les gardes qui devront le soigner encore de nombreux mois.

*
* *

Les admirables épouses françaises ont dû être prises d'un frisson sacré, en apprenant l'acquittement, par la

justice militaire, du capitaine Hérail. Tragique et horrible histoire de ce galant homme qui, poussé à bout par l'amoureuse folie de sa femme, perdit la raison, et mettant son devoir de soldat au-dessus de tout, devint un meurtrier.

Le cas du capitaine est moins complexe que celui de Madame Hérail. Peut-être dira-t-on qu'il aurait pu avoir recours à ses chefs, à ses défenseurs naturels ; mais la folie s'est emparée de lui, il se savait appartenir à la patrie, avant que d'appartenir à une créature humaine, si intense que fût son sentiment pour celle-ci.

Madame Hérail avait enchaîné son mari — soldat de métier. Aux grandes manœuvres, elle le suit, elle n'admet pas qu'il s'éloigne, elle ne peut supporter son absence ; la guerre déclarée, elle ne pense pas au péril, se faufille dans les cantonnements, autour des lieux où le mâle doit oublier sa compagne. Elle veut ignorer les ordres du commandement supérieur. Elle le nargue, elle regimbe et, par sa force de résistance, amène le capitaine jusqu'à l'assassinat.

La bonne Madame Laplanche est venue chez moi. Je ne l'avais pas revue depuis que son mari, soigné au Val-de-Grâce, est à la veille d'être réformé. Elle a repris son ancienne apparence, elle semble heureuse.

Je lui rappelle son voyage à Béthune.

— C'est oublié — me dit-elle — qu'il ne soit plus question de ces heures de folie ! Vous avez lu l'acquittement du capitaine Hérail ? On jette la pierre à sa femme. Aujourd'hui, je crierais comme les autres : c'est certain, *elle n'avait pas le droit*. Ah ! ne croyez pas que j'aurais agi comme elle : mais si l'on

admet que le capitaine soit devenu fou, il y a peut-être aussi des circonstances atténuantes pour nous autres, quand nous sommes brûlées par la passion. C'est très égoïste, la passion ; c'est furieusement et doublement elle-même que ne veut, et ne peut, sacrifier une femme quand elle est prise par la tête et... d'une autre manière. Il y a une révolte, un double instinct de conservation. On devient méchante, cruelle. On nous parle de nos devoirs ! — nous les connaissons bien, nos devoirs ! jusqu'à l'heure où c'est comme la panique qui prend une troupe, quoi ? Avec une guerre comme celle-ci, il y a place pour toutes les folies : celle de l'amour — comme pour Madame Hérail — et celle du devoir — comme pour son mari. Enfin, je suis une petite personne raisonnable, moi, n'est-ce pas ? et je crois que je suis plutôt patriote. Faut-il que je vous dise ?... faut-il ? vous ne me gronderez pas ? Laplanche ne pourra plus travailler, dans l'état où il est ; eh bien ! (c'est à peine si j'ose vous confier ça)... je n'avais qu'une peur, quand on le soignait, c'était qu'on ne fît pas l'opération. S'il était reparti... oh ! au commencement de l'hiver, je longuais les quais de la Seine, j'allais autour du lac ; c'était tentant, savez-vous ?... Si je n'avais pas eu le bébé... et encore ! Mon Dieu de Dieu ! Quand ils sont là-bas, pour certaines femmes, c'est comme s'ils étaient morts ; et il y a parmi nous des épouses qui ne sont pas consolables, qui ne se remarieraient pas. C'est tout de même les plus honnêtes, celles-là... on parle partout de héros ; peut-être qu'on ne songe pas assez aux héroïnes ?...

J'ai avoué à la trop vertueuse Madame Laplanche que non seulement nous ne les oublions pas, mais qu'elles nous paraissent sublimes.

— La guerre les expose à la torture — lui dis-je — mais reconnaissez que personne n'est assez grossier pour risquer des allusions grivoises, de ces plaisanteries dont les hommes abusent entre eux depuis que le monde est monde. D'ailleurs, s'il y a torture, que pensez-vous de celle des maris, depuis des mois privés de vous ?

Mais Madame Laplanche fit semblant de ne pas entendre. Pour les hommes, c'est autrement. D'ailleurs, ils sont si occupés, et toujours si proches de la mort, qu'ils n'ont pas l'obsession qui harcèle certaines femmes dans leur chambre solitaire.

Madame Laplanche conçoit la passion à la Corneille, celle qui engendre, précisément, le contraire de l'égoïsme.

18 avril.

L'Allemagne fait des tentatives pour nous forcer d'écouter ses propositions de paix ; ce qui ravive l'énergie des Alliés. Les sacrifices qu'on demandera à notre chair et à notre sang, dépassent tellement les limites de nos forces reconnues, que les plus pacifistes, les plus humanitaires, se voient dans l'obligation d'approuver, d'encourager ce qu'ils appellent *la folie du devoir*.

La prise de Vauquois et la *Victoire* des Eparges —

le mot est dans le « communiqué » officiel — ont été des hécatombes. Des Eparges arrivent quatorze trains à Marseille; il y en a d'autres dans tout le Midi. On assure que les Allemands ont eu des pertes s'élevant à trente mille. Cela, pendant que les feuilles de marronniers se déroulent lentement et que les myosotis étendent leur lac bleu au milieu du jardin. Les tout-petits que l'on croise dans les rues, affublés d'une capote militaire et d'un bonnet de police, traînés par leurs mères comme des singes costumés; les promeneurs du Ranelagh, tant de gens de la campagne, blessés, qui ouvrent leurs poumons pour les remplir d'air printanier; ce soleil haut dans les arbres, ce ciel immaculé, comme une lourde dalle de marbre : tristesse à pleurer!

Les seules personnes qui supportent cette atmosphère et « profitent », sont celles dont l'existence habituelle est si vide, qu'elles jouissent, pour la première fois, d'une sorte d'activité mentale, à lire les récits de *belles actions*, où aucun des leurs n'est engagé.

M^{me} L. G., pâle et fiévreuse, nous montre une lettre de son fils Gérard, qui trouve le temps de lui écrire chaque jour quatre pages. Le général X. a réuni les officiers du corps dont Gérard fait partie, et leur adressa un discours qui remua ces messieurs jusqu'aux larmes. Le colonel de Gérard était tremblant, balbutiant, devant la volonté froide du Général, qui est comme un Généralissime.

— Messieurs, il faudra tirer toute votre énergie du fond de vos bottes. Ce que je vous demande, ce n'est pas votre *bonne volonté*, mais *votre vie*. Il le faut, je

le veut parce qu'il *le faut* pour accomplir de grandes choses dont l'heure est venue.

S'agit-il enfin de la fameuse offensive, de la percée ? Où ? Gérard descend d'Ypres sur Amiens, croit-on, en route pour une destination que personne ne décèle. Mme L. G. baise la lettre de Gérard et la serre sur sa poitrine.

*
* *

Je reconduis à pied mon amie jusqu'à l'Etoile. Un vent d'Est, aigre vers le soir, crispe les nerfs. Les avenues nous paraissent des rangées de casernes ; la laideur du Paris moderne est plus dénudée dans ce crépuscule froid, avec sa couleur de ciment, ses pierres, gris de poussière. Dans un jardin, un pêcher sort une timide floraison blanche et rose. De rares becs de gaz s'allument ; un épouvantable mystère, une menace de mort plane une fois encore sur le pays ; c'est une veillée des armes.

Nous dînions rue Boissière, ce soir-là. Conversation à l'ordinaire. « On en prend son parti », on se prépare à une seconde campagne d'hiver, au tricot, aux aiguilles d'acier et aux crochets ; il faudra bientôt se munir de laine ; et l'on dit cela, déjà, pendant que les jours allongent, alors qu'on devrait oublier l'hiver devant ces bouquets de jonquilles et d'anémones lilas, que Lucie a cueillies tantôt dans la vallée de Chevreuse.

Sur une table, Lucie a posé, à mon intention, plusieurs de ces albums des photographies de musées, de cartes postales italiennes, ses voyages, nos « kodaks » de Venise, de Padoue, de Vérone, de la Brenta, sou-

venirs de notre dernière randonnée en Vénétie. Dans un des albums, c'est un choix exquis de chefs-d'œuvre de Rembrandt, de Rubens, de Vermeer, et des bas-reliefs grecs. D'abord, je dis : non ! Je ne pourrai y prendre plaisir et je saisis, par manière d'acquit, des {numéros de l'*Illustration* que, le dimanche, je feuillette, confondant les unes avec les autres, les atrocités, les ruines, les quelconques figures de nos héros, qui se surveillent comme des premiers communiantes devant l'opérateur.

Mais Lucie a son plan, elle me demande si je connais cette tête de vieillard par Rembrandt, cette libre esquisse dont la reproduction restitue la facture, le grain de la toile ; et cette femme de Goya ? Lucie m'oblige à *regarder*. Sera-ce, comme pour la musique dans l'atelier de la rue Cortambert, un sens atrophié qui va reprendre vie ? Si je ne pense plus à la peinture, est-ce parce que j'en ai volontairement jeûné, et que mes yeux se détournent des spectacles apéritifs dont l'artiste doit se suggestionner sans cesse ?

Oui, une simple feuille de papier à la gélatine, des blancs et des noirs, des lignes, des « volumes », l'écriture d'un maître de génie, me causent ce frémissement, me mettent, comme la première musique réentendue, dans cet état d'appétence, sans quoi l'artiste cesserait de produire.

Il est une contagion de l'œuvre d'art. Le chef-d'œuvre engendre des chefs-d'œuvre comme l'acte héroïque inspire les héros en puissance de devenir, qui s'ignorent ou s'oublient, jusqu'à l'instant où une divine étincelle les enflamme. D'où elle jaillit, pourquoi le saurons-nous ?

Au lieu de rentrer chez moi, réconforté comme après ma première réaudition musicale, cette soirée me laisse dans un accablement de mélancolie et de regrets.

Combien d'hommes semblent s'être mis à écrire de la main gauche comme s'ils étaient estropiés, tout en ayant encore l'usage de la droite? Le nouveau métier, choisi, ou que l'heure nous impose, le cours fatal de nos pensées, *la fonction de guerre*, fait de la plupart de nous l'équivalent, mais à rebours, de ces braves paysans qui, dans les hôpitaux de Paris, exercent leur doigts déformés par le maniement de la charrue et du fusil, à tresser des corbeilles, à fignoler de menus objets de salon, et qui n'éprouvent la nostalgie des champs, qu'à l'entrée du Parc Monceau.

*
* *

Quand nous rentrons de la rue Boissière, il nous faut traverser une zone de ténèbres auxquelles nul autre coin de Paris n'est comparable; l'approche du Trocadéro est, après dix heures et demie du soir, comme l'entrée d'un gouffre. Par les nuits sans lune, la silhouette du palais, les hauteurs du cimetière de Passy, avec ses ifs et ses cyprès, le cirque de ces noirs immeubles, le tout se confond dans une brume qui s'élève comme d'un étang bourbeux. L'on a envie de se mettre un mouchoir sur le nez.

Depuis les raids de zeppelins, il n'y a plus une lueur aux fenêtres, les marchands de vins ferment tôt leurs boutiques. C'est un silence de mort; une sentinelle reste immobile près de la palissade qui entoure

le canon dans sa fosse; une autre, devant la grille de la salle des fêtes; plus une seule lanterne de fiacre à la station de l'avenue d'Eylau. Paris se cache sous une couverture brune et s'aplatit à terre comme s'il passait dans le ciel un obus qui le visât.

Ce n'est pas que nos citoyens se couchent de bonne heure; mais, comme dans la tranchée, la vie se dissimule, et celui qui regagne à tâtons sa demeure, rase les murs derrière lesquels, jusqu'à demain matin, les vivants, par ordonnance de police, doivent faire le mort, même s'ils n'ont pas envie de dormir.

A un cinquième étage, une cuisinière, étouffant dans sa cuisine, relève son rideau bleu; sa lumière, là-haut, est comme un phare; l'agent sonne pour le concierge et le menace d'un procès-verbal. Les voisins guettent la moindre infraction à la règle. Certaines gens sont impitoyables et j'en sais qui, dès neuf heures, se mettent en embuscade, exigeant même que la demoiselle de l'entresol n'étudie pas son piano, car la musique pourrait s'entendre d'à bord les zeppelins.

26 avril.

Arsène a donné des ordres pour remettre quelques salons « du premier » en état; la saison est belle, son jardin emmêle ses arbres avec ceux de l'ambassade d'Autriche; il règne dans le faubourg Saint-Germain une paix provinciale; la Marquise, abandonnant son ambulance de Longueville, s'est mise à la tête du service qu'Arsène a fait aménager dans les apparte-

ments de réception, où sont soignés vingt-cinq malades. Les bustes de Houdon et de Pigalle sont remis à nouveau sur leurs gaines de porphyre, les tapisseries de Lancret sont découvertes; Madame la Marquise ne craint pas les avions, elle en a trop vu près de la ligne de feu. Arsène devient presque optimiste, sous l'influence de sa femme à qui il reconnaît des agréments, en plus des vertus chrétiennes dont il s'était trop vite lassé.

Gilles, le favori des Arsène, déjeune chez eux. Son attitude de l'hiver dernier n'a pas eu de succès; il a compris qu'elle ne convient pas à un Français conservateur des traditions; dans le monde, on lui tournait le dos. Gilles est enthousiaste dans sa joie de s'asseoir une fois de plus en face de la vénérable douairière; il est expansif et spirituel comme dans ses meilleurs jours. La Marquise songe à le prendre comme infirmier, car il amusera les pauvres « poilus ».

— Ma bonne Catherine, dit Arsène à la Marquise, vous avez ramené le soleil d'Austerlitz sous ces sombres ombrages. Je me sens gaillard, fier de nos gendres, confiant, et M. Gilles nous ferait croire, par sa présence, qu'il compte avec vous choisir chez M. Worth des toilettes de printemps.

— Epargnez-moi, Arsène! supplie Madame la Marquise, qui, pour le repas, a gardé son voile d'infirmière et son kakochnik à la petite croix rouge.

— Pardon! s'excuse le Marquis — il y a si longtemps qu'on n'a pas ri!... N'est-ce pas que ma table n'est pas mauvaise? J'ai toujours apprécié la cuisine des femmes — seulement, à la campagne,

dans des rendez-vous de chasse... une fois, vous ai-je dit cela, Monsieur Gilles? j'ai accepté l'invitation de Maître Dombas, le notaire de Laon. Un canard aux navets avec des pommes de terre... succulentes...

— Vous n'avez pas honte, mon ami! reproche Catherine — c'est dommage que ce mot « cuisine bourgeoise » soit si laid, car, en vérité, Madame Bellot fait une ratatouille excellente, on s'y abonnerait, comme ils disent.

— N'est-ce pas, Monsieur Gilles? n'est-ce pas?

Gilles, le gourmet, approuve. Mais Gilles veut être à la hauteur des circonstances.

— Il ne faut décidément jamais désespérer. Notre peuple a des ressources. Si je connais bien l'Allemagne, où j'ai eu les plus flatteuses relations, je la juge avec indépendance. mais ce qu'il y a de si pénible, c'est d'être contraint d'admirer quoi que ce soit chez ceux qu'on déteste le plus!...

— Comme il parle bien! interrompt Arsène, avec un clin d'yeux d'amateur.

— ... que la réussite, *l'œuvre achevée* des Allemands soit une grossière nécessité de la vie moderne, peut-être sa condition même?

— Vous allez trop loin, Monsieur, — gronde la Marquise.

— ... *une de ses conditions...*

— Peut-être y a-t-il, — dit le Marquis, — dans leur perfection apparente, un gros *loup* qui se révélera soudain —, et Arsène rappelle qu'on nomme ainsi les fautes dans les plans d'architectes; *il lui en a coûté!*... Les plus fameux architectes lui ont fait des « loups »...

M. Y., membre de l'Institut, n'avait-il pas omis de construire un escalier dans le Pavillon des Secrétaires, à Mourache?

Gilles est surtout inquiet du socialisme : ce qu'il apprécie tant dans l'Allemagne, c'est le respect de la naissance et de la hiérarchie.

Il dit : — Un peu avant qu'on ne parlât de la guerre comme d'une certitude, d'un fait inévitable, (l'empereur m'avait, à moi, *en personne*, juré qu'il ne la ferait pas), les socialistes de là-bas, non encore rendus muets sous la loi martiale, votèrent à une forte majorité contre la guerre. Redevenus libres, dans la paix, renverseront-ils la monarchie? Mais alors, c'est de leur côté aussi que toutes les questions sociales, les révolutions...

— Il faudra en passer par là. Moi, j'ai toujours été libéral. Mais, de l'ordre, avant tout! Peut-être ma goutte de sang roturier?...

— Vous n'en aviez pas encore parlé depuis mon retour, Arsène — sourit la douairière.

Gilles veut qu'on l'écoute : — Je vous le répète, je connais l'Allemagne; elle se groupe, elle se masse par catégories sociales, elle est le pays des *Verein*, fussent-elles des *Secession*, elle enrégimente les affiliés d'un dogme; si les Allemands détruisent l'Impérialisme, quel autre et plus épouvantable danger! Leur socialisme sera une caserne. Il n'y aura rien à faire contre cela. Et nous, alors?

Le maître et la maîtresse de céans se regardent. Arsène secoue sa main comme pour un reproche :

— Mon cher Monsieur Gilles, je vous croyais

guéri... mais vous êtes pire que cet hiver ! Et ce qu'il y a de plus grave, c'est que vous êtes si intelligent, si instruit, qu'il n'y a pas à faire la sourde oreille ! Moi, j'ai foi dans notre magnifique *peuple*. Je vais vous lire quelque chose, tout à l'heure, dans le fumoir ; non, deux choses ! c'est admirable !

On prend maintenant le café ; les fenêtres sont ouvertes sur le jardin où tournent, en bâillant, des blessés, bonnets, pyjamas aux couleurs d'Arsène : bleu et jaune, les couleurs de l'ex-écurie de courses du Marquis. Les girandoles des marronniers en fleurs s'abaissent jusque sur les pelouses qui, si elles ne sont plus tondues à la machine, ont été bien fauchées. Arsène cherche une lettre dans un classeur.

— Que pensez-vous de cela ?

Il lit d'une voix qui chevrote, avec une émotion de doyen de la Comédie-Française :

« Monsieur le Comte (c'est à mon gendre Adhémar qu'écrit Duval, son maître d'hôtel),

« Monsieur le Comte,

« Je ne crois pas devoir laisser Monsieur le Comte ignorer la proposition qui vient de m'être faite. Adjudant depuis l'Yser, à quoi Monsieur le Comte a bien voulu me répondre par des compliments que j'ai envoyés à ma femme qui les gardera dans nos archives de famille, je suis proposé pour passer sous-lieutenant. J'ai la croix de guerre, depuis la Marne ; j'ai la médaille militaire que j'ai gagnée à l'affaire où Monsieur le Comte a été cité à l'ordre du jour. Je ne sais pas ce

qui est arrivé depuis à Monsieur le Comte, mais j'ai entendu dire qu'il était promu, et il comprendra que son fidèle et respectueux maître d'hôtel hésite à être mis dans le cas de donner des ordres à son maître. Dans les hasards de la guerre, on ne sait pas ce qui peut bien ne pas se présenter. C'est pourquoi, Monsieur le Comte, je crois de mon devoir de lui écrire et de lui demander son avis. N'ayant pas l'intention de rester dans la carrière des armes, si le Bon Dieu me prête vie, mais comptant bien rentrer au service de cette illustre famille à laquelle je dévouerai ma santé et mes petits savoir-faire, comme mes père et mère, en retour de ce que j'ai reçu d'elle depuis mon enfance, Monsieur le Comte saura rendre justice à la délicatesse du sentiment, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, de Monsieur le Comte, son plus obéissant et fidèle serviteur.

« DUVAL, HONORÉ. »

Le Marquis, la Marquise et Gilles ne savent quoi dire. Après un silence, Arsène prend la parole :

— On n'a pas idée de cela... quelle délicatesse ! C'est l'âme de la vieille Gaule.

La Marquise : — C'est confondant ! Mais quel embarras ! Vous ne m'aviez pas montré cela, mon cher ami. Quelles situations va créer cette guerre ! On ne sait s'il nous faut admirer plus, ou craindre. Honoré ! On n'a pas idée de cela !... On ne pourrait pas même faire pour eux comme pour les curés de campagne, dans les châteaux. C'est horriblement gênant.

Arsène relit les dernières phrases en scandant les

mots : « ... n'ayant pas l'intention de rester dans la carrière des armes... rentrer au service de cette illustre famille... » Qu'est-ce que vous feriez, Monsieur Gilles ?

— Est-ce que votre gendre est passé à l'état-major du général X ?

— Pas moyen ! pas encore ! mais il n'est plus avec son *ancienne ordonnance*. Il avait vu venir le coup ; il a changé.

— Alors !... Seulement, si j'étais le comte Adhémar, je persuaderaï à ce brave garçon-là, qu'il aurait de meilleurs gages en Amérique. L'Europe va être inhabitable.

Mais Arsène en sa belle humeur d'optimiste détourne la question. Il a un autre document à lire, lequel son intendant et secrétaire (qui écrit dans les journaux) a découpé dans l'*Opinion* :

« On ne force pas le respect de la France, ni sa docilité. Elle ne fait rien que par amour. Elle est une personne. C'est le choix, c'est la conscience de soi et des autres, qui sont toute la personne. C'est l'Esprit. Où il y a plus de conscience, il y a plus d'humanité. Quels horizons pour la douleur ! Les mêmes, douce France, que pour la beauté et le sacrifice : les mêmes que pour l'amour.

« Sous les couleurs de l'anarchie, l'ordre de la France est prodigieux. C'est que le cœur et la raison y tiennent un équilibre, qui est un défi à la politique des autres peuples. Ils n'y entendent rien, même aujourd'hui. Ils ne sont pas des personnes comme la France : leur volonté est toujours égoïste. Ils n'ont pas reçu le don terrible et généreux d'être pour tous à la mesure où

ils sont pour eux-mêmes. Ce qui se fait ici se fait pour tout le monde... »

— Est-ce beau ?

Gilles : — C'est d'une langue admirable, sûrement d'un grand écrivain ; de qui est-ce ? Il faut mettre cela de côté.

Arsène fait signe que cela va prendre place dans le classeur.

— C'est, dit-il, de Monsieur Suarès. Ma fille Aude, qui aime les ouvrages de l'esprit — compétence incontestée par les arbitres du goût — m'a parfois lu des extraits des livres de cet auteur. C'était un peu au-dessus de mon intelligence de sportsman : mais ceci, c'est vraiment du premier ordre ! Et c'est clair comme de l'eau d'Evian. La guerre inspire toutes les âmes et les illumine...

27 avril.

Depuis vendredi dernier, les communiqués annoncent la reprise de l'offensive allemande du côté de l'Yser, bombes asphyxiantes obligeant Anglais, Belges et Français à reculer à plusieurs kilomètres ; c'est un trouble, une inquiétude d'un genre inconnu. Nous avons affaire, non plus à l'artillerie, mais à des empoisonneurs armés d'instruments dont les jardiniers se servent pour vaporiser du soufre sur les plantes malades ; cette sournoiserie, cette chimie détournée, cette engeance d'apothicaire, révoltent les plus aguerriés. Dès la lecture du communiqué « *des gaç* », et sans avoir plus de détails, on devina quelque chose

que les journaux laissent dans le vague. Depuis lors, réattaque de Notre-Dame-de-Lorette, des Eparges. Hier, perte de l'Hartmannsweilerkopf (reconquis, aux dernières nouvelles du soir). Ces trois jours, temps, lumière de plein été.

Avant-hier, J. m'a reconduit de chez M^{lle} L. C. à la maison. L'avenue Mozart, pour quelques travaux le long du trottoir, était toute en tranchées de la hauteur d'un homme ; des enfants y jouaient aux « poilus ». Ciel bleu froid, avec des écharpes d'or longitudinales, du côté de l'Ouest ; tous les arbres en fleurs, beauté panique du crépuscule ; plates-bandes de pansies lilas et de tulipes, baume de giroflées ; un lac de myosotis bleus, au milieu du gazon, vert de zinc peint. Miss T., rentrée de Normandie, nous attendait en lisant le *Times*. Nous nous attardons dans les allées que personne ne fréquente plus, le long des cours du tennis voisin ; un jeune soldat convalescent balaye l'asphalte pour la partie de demain. Il chante, comme une valse lente :

*Mourir pour la Patrie,
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie.*

Les recrues partent, le visage auréolé comme les martyrs chrétiens prêts à descendre dans l'arène, et les petites femmes de Paris leur donnent des bouquets, puis elles vont faire un tour aux Acacias, avec d'autres martyrs revenus de l'arène et qui y retourneront plus tard.

Les plus terrifiants récits sont lus par des bourgeois au Bois de Boulogne, où déambulent des *sauvés une*

fois, ribambelles de malingres et d'éclopés, qui rapprennent à vivre. Les Spartiates tuaient ceux de leurs enfants qui paraissaient débiles ou mal faits,

; il s'agit d'adultes aujourd'hui, qui *appartiennent à quelqu'un* et avaient pris leur place dans la société.

On pense, on sent ainsi, autour des tables à thé de la Porte Dauphine, d'où ceux de l'arrière regardent la verdure tendre, les autos, les femmes en tenue de petites filles, dont les pieds sont comme deux pigeons blancs sous des jupes courtes.

Cela, dans ce presque-été, cette moiteur de réveil!

J. ne voulait plus quitter le jardin, où les jacinthes luttaienent avec les giroflées, à celle qui, le plus sûrement, chavirera nos nerfs. J. disait :

— C'est la destruction sous la forme scientifique du canon perfectionné, le système d'horlogerie achevé avec soin dans les usines de l'Europe, pour plus vite détruire ce qui disparaîtrait de soi-même. Et cela, à quelle fin? Quelques pouces de terrain, de plus, à celui-ci, à celui-là? Aberration des hommes, plus sensible par ces soirées de printemps, alors que l'on entendrait la sève bruire dans les branches de lilas, si les moteurs-doubles des gros biplans nouveau modèle, ne ronflaient leur patrouille. En haut, en bas, instruments perfectionnés pour plus de douleur, bracelets-montres des veilles, des rendez-vous manqués, des stations dans l'angoisse d'attendre ; les nécessités de la condition mortelle rendues plus perceptibles par notre main : l'homme devenu son propre bourreau.

Et nous croyions tous avoir un idéal!

Dans le courrier du soir, cette lettre de l'officier de marine, maintenant dans l'infanterie, qui m'écrivait au mois de décembre :

« Ce serait un sport royal, si.....
 « Je suis blessé, gravement.
 Point encore mort. J'ai bien cru que c'était fini, mais Dieu ne juge pas ma préparation morale suffisante. — Je me sens prêt et plein d'allégresse : à l'approche de l'heure divine, je me sens soulevé, la douleur physique n'existe plus. On ne se figure pas comme le corps est un poids encombrant pour celui qui sait se hausser jusqu'à un plan où, seul, notre misérable enfantillage nous empêche d'accéder. Oui, je me suis cru dégagé, quand j'entraînais à l'assaut ces innocents qui réclament encore le bien-être et les bonnes payes, ces hommes de vingt-six à trente-cinq ans, tous syndicalistes, Parisiens, ou de la banlieue, que la guerre n'a pas encore instruits. S'ils ne savaient pas tant de choses, on pourrait les conduire, mais leur cerveau est farci des plus absurdes notions. C'est déplorable : leur facilité à apprendre gâtera leur médiocre existence de labeur ; ce sont des criminels, ces idéalistes, ou ces exploiters de la crédulité du peuple, qui lui font lâcher la proie pour l'ombre. J'aime la guerre, qui aura bien posé le problème. C'est pourquoi il me semble que je nage dans une eau pure ; je n'ai jamais eu de pareilles sensations, depuis que, de mon bord, je piquais une tête dans l'Océan Pacifique et rouvrais mes yeux, juste assez pour voir clair dans le cristal

liquide. Je n'ai plus de doutes, ma conscience est tranquille, nulle influence ne peut m'ébranler..

« Ah ! le bien-être ! Les bonnes payes ! Il s'agit bien de cela pour assurer l'avenir d'une race ! Tant qu'ils furent encapuchonnés par l'hiver qui endormait leurs sens, j'ai espéré pour ces hommes. Maintenant, ce sont des animaux domestiques qui jouent aux fauves lâchés dans les bois ; c'est le rut de l'animal, mais point l'enivrement de la forêt, cette cathédrale où nul maître ne leur enseigne à prier!...

« Ils sont comme les enfants de nos villages, dont l'œil confond, parfois, quand ils lèvent la tête, les avions dans les nuages, avec les vrais oiseaux que le moteur fait fuir. Questions de proportions, habitudes visuelles... »

1^{er} mai.

Les « premier mai » d'autrefois ! Processions le long de Picadilly, chars à bancs, bannières, tréteaux pour orateurs sociologues, sur les pelouses de Hyde Park ; manifestants des Droits de l'Homme ; longue file de femmes, d'enfants, d'ouvriers endimanchés, qu'encadrent des policemen. En passant sous les fenêtres des clubs, ils lançaient des invectives aux « *heureux* » qui fumaient au balcon en lisant le journal. Foules ! tragique des foules!...

Dans ce jardin d'Auteuil, soirs des Trente Juin et des Quatorze Juillet, retours d'Expositions universelles, de feux d'artifices sur le pont Mirabeau, ou dans l'île des Cygnes, près de la statue de la *Liberté éclairant*

le Monde! Nuits de fêtes avant les vacances, attente des heures d'oubli, silence furtif des quartiers à jardins où se brisent les bruits de la ville en liesse; torture de l'enfance, de la jeunesse; de toujours!... Revues à Longchamp, obsèques de Victor Hugo, soirs de fêtes, clairons, retraites, tambours, gramophone... canon!

Fut-ce pressentiment de ce qui devait se reproduire un jour? De ce qui, depuis l'origine des temps, fut une nécessité cosmique... Est-ce pour cela que les foules étaient si pathétiques? 1914 formait ses orages, la Terre se préparait au cataclysme.

5 mai.

L'attente fiévreuse de la participation de l'Italie, désirée ou crainte, selon les opinions, s'accroît de l'ignorance des faits de guerre, de l'imprévisible tour des prochaines hostilités. Certains escomptent un déclanchement, une diversion du côté des Alpes. Le débarquement à Gallipoli n'aurait pas réussi. Le général Gouraud remplacerait le général d'Amade. Les Allemands ramènent des forces et des canons gigantesques sur l'Yser. Les souverains belges ne pourront plus habiter la Panne. Le public s'agite; des éditoriaux sont destinés à calmer les nerfs.

Aujourd'hui, près de Gênes, a lieu la cérémonie de Quarto. Annunzio déclamera son grand discours lyrique, et, dans l'après-midi, recevra au palais Doria les délégations de patriotes, en face de la rade pavoisée et de la Méditerranée flamboyante.

J'imagine Gabriele d'Annunzio en costume de voyage, impeccable, ganté, un chapeau tyrolien à la main ; il cligne des yeux sous le soleil de Midi : un Lamartine de 1915, au milieu des uniformes, des décorations et des oriflammes, le même qui dirigeait, au Châtelet, les répétitions du *Martyre de saint Sébastien*, avec Bakst et Debussy, il y a un an. Annunzio se révèle, par la guerre, à la foule ignorante de littérature, car sa voix de poète symbolise le génie national. Le roi et les ministres devaient rehausser le prestige de la fête, en apportant la promesse de guerre exigée par le peuple : ils décident qu'ils resteront à Rome où le prince de Bülow « converse encore ».

Pour l'Angleterre, son amie traditionnelle, comme pour nous aussi, l'Italie est plus qu'une nation : une mère spirituelle. Nous voulons que l'Italie mette son poids dans la balance de Justice, à nos côtés : nous désirons et nous craignons à la fois. Souffririons-nous de ne plus la retrouver intacte, cette châsse de nos plus chères reliques ?

Mais l'heure n'est pas aux homélies sur la destinée des monuments.

Un bas-relief sur l'Arc de Triomphe de Chalgrin, s'expose depuis neuf mois aux outrages des tauben et des dirigeables ; le bras de la Vierge au bonnet phrygien brave l'ennemi qui se cache dans la nue, et je passe indifférent devant le grand chef-d'œuvre de Rude, alors que j'ai la gorge serrée en lisant les dernières nouvelles du soir :

« Comme à Valmy... la charge se fait au chant de *la Marseillaise*. »

6 mai.

L'article du *Times* sur la folie de l'humanité se termine par ces lignes :

« *Il a laissé un nom qui faisait pâlir de terreur l'humanité* », phrase si connue, que l'on hésite à la citer ; le Kaiser et son peuple ont appris leur leçon dans l'Histoire, mais, pour eux, ceci ne s'applique pas aux Germains. C'est la perversion de leurs facultés spéculatives qui rend les hommes si effrayants dans leur folie. L'animal n'explique pas ce qu'il fait, parce qu'il ne se regarde pas lui-même ; mais les hommes, même quand ils se conduisent comme des animaux, se croient obligés de donner, de leurs actes, des explications. Et ce sont ces raisons qui rendent les hommes si absurdes... Si seulement les Allemands pouvaient lire aujourd'hui le livre d'un historien german, écrit dans cent années d'ici, ils sauraient la vérité sur eux-mêmes. Puisque ceci n'est pas possible, sera-t-il toujours défendu aux hommes de se juger si froidement, qu'ils n'aient pas à craindre le jugement impartial de la postérité ? »

Il n'y a pas deux Allemands pour admettre que le Kaiser ait jeté sur l'Europe tous les aliénés de ses asiles ; et c'est cela que fut la déclaration de guerre : les portes ouvertes, les barreaux brisés, les camisoles délacées, une horde de furieux enivrés par le grand air et la lumière d'août, répandent au dehors un délire

contagieux, comme à bord d'un bateau l'équipage qui se saoule.

Nous n'avions, au premier choc, à prendre qu'un parti, et nous l'avons pris en nous exaltant. Ce fut un vertige auquel les plus sains n'échappèrent pas; nous les innocents, nous ne redoutons pas le « jugement impartial de l'avenir ». Mais c'en est fait! Nous sommes tous fous! Les Allemands réglementent la folie, avec leur force d'organiseurs. Cette folie est, comme le reste, un de leurs produits « made in Germany ».

Quel entêtement dans un même dessein, pour atteindre un but! Et leurs moyens! Si leur machine, aux plans si bien établis, pouvait se briser net sur un obstacle! Pussent-ils avoir une autre « panne » comme à la Marne, quelque roue folle, aussi! Mais ils auraient alors un bon mécanicien, fou de la folie de l'inventeur, et qui réparerait l'accident!...

7 mai.

La dernière huitaine fut angoissante. On ne sait pourquoi, c'est un malaise général, des conversations dans le vide, des nouvelles « alarmistes » données par les journaux de Londres. Miss T., *sits brooding on the Times*.

A l'hôpital d'Asnières, le sergent me dit que les chambres sont envahies par le « cafard ». Le lieutenant et l'adjudant lui écrivent, de Nœux, que, depuis qu'il est parti, l'on n'a plus rien fait. Quand va-t-on rebon-

dir? Les semaines s'écoulent, rien ne se produit, mais la mort fauche, comme par habitude.

S., employé à la traduction des propagandes destinées par le Gouvernement aux pays neutres, écrit, du matin au soir, des choses réconfortantes qui ne semblent pas le réconforter. Je l'aperçois, au Trocadéro, sa serviette gonflée de notes sur l'épuisement de l'Allemagne. Nous avons marché jusqu'à Auteuil par une fin de journée divine, et nous eussions, à cette lumière chaude et pure, sous les platanes des avenues, préféré les brumes de l'hiver.

Tel était hier. Aujourd'hui... la Sorcière me téléphone qu'elle a de bonnes nouvelles. Elle a dîné avec Berthelot et Briand. L'entente est faite avec l'Italie, la Roumanie et, « croit-on », avec la Grèce. Les journaux sont pleins de dithyrambes sur les fêtes de Quarto; Annunzio fut porté en triomphe. Si le *Times* peint en noir, c'est pour aider au recrutement. L'Angleterre, silencieusement, fait le blocus, coule des navires, arme des millions d'hommes. Les Eparges n'ont pas été reprises par les « Boches » comme on l'avait dit. Enfin « tout marche à souhait ».

Telle est notre humeur impressionnable, pendant cette période où l'on attend la décision de l'Italie, comme nous attendions celle de l'Angleterre au mois d'août dernier.

8 mai.

Le *Lusitania*, en revenant d'Amérique, a été coulé; Hugh Lane était à bord, avec quelques-uns des plus

beaux Degas de sa collection. Il y avait aussi l'un des Vanderbilt comme passager. Grande fureur en Angleterre et aux Etats-Unis, où l'on ne parle rien moins que de prescrire Boy-Ed, Dernburg et tous les Allemands. On se demande ce que cherche la Germanie. Elle dirait, ayant l'Amérique comme un ennemi de plus :

— Je suis victorieuse, j'occupe la France du Nord, mais je ne puis pas répondre au monde entier ! Maintenant, je veux la paix ! L'Amérique est un gros morceau !

La question de la paix est traitée dans les revues allemandes ; il semble que l'ennemi ait besoin du mot *paix* pour soutenir le courage de la Nation. Il y a chez l'Ennemi des indices d'un nouveau détraquement moral, une nouvelle folie qui le pousse à pavoiser à propos de victoires contestables, grossies par ordre.

Le commandant Moraht prêche aux Allemands qu'ils ont encore beaucoup à faire « avec un ennemi très fort » et il réprime l'enthousiasme de commande.

Bientôt à la mi-mai, dans tous les pays belligérants, on fouette les énergies, par ordre supérieur : en inquiétant, en menaçant, ou bien en donnant de fausses espérances, selon le tempérament de chaque peuple, on nous garde sous pression.

9 mai.

Les grands blessés et les malades s'ennuient ; les règlements changent souvent dans les ambulances, mais toujours pour restreindre l'heure et la condition des

sorties. Les hommes doivent être accompagnés, ils ne peuvent pas prendre de repas en ville. Depuis les longs mois que ces cultivateurs, ces campagnards, sont enfermés dans leurs chambres, visitent les monuments ou assistent comme des collégiens aux concerts et aux matinées, ils en ont trop, et ne demandent qu'à s'étendre sur les gazons des jardins. Barboiron, Tanguy, Delval, Jullien, sous la conduite d'un gendarme, victime d'un accident d'automobile et avec eux soigné par Madeleine, oublient dans mon jardin, pendant quelques instants, les autres « bonhommes », et veulent s'asseoir sur *de la terre*.

La mélancolie de ces grands enfants, une fois satisfaite leur curiosité de Paris ! Point de livres, « ils n'ont pas l'habitude » ; les journaux ? c'est des « menteries » et cela donne mal à la tête ; les images ? c'est encore des « bonhommes » comme les scènes de théâtre et les concerts. On voudrait tant retourner au pays ! Mais voilà ! Si l'on disait « qu'on a d'quoi vivre », est-ce que le Gouvernement vous donnerait la pension, en cas de réforme ? Et ils attendent, languissent, dépérissent d'ennui ; l'oisiveté les ronge, qui d'abord leur avait paru digne d'envie.

Lamentables hôtes des salles-de-fête-dortoirs, dans les *Majestics*, les *Astorias*, les *Ritz*, les *Carltons* et autres Palaces, qui collez vos visages aux vitres du rez-de-chaussée, ou balancez dans les rocking-chairs des terrasses vos corps rapiécés ; que pourrait-on pour vous, maintenant que vous n'avez plus de récits à faire ? Vous n'êtes plus une nouveauté pour Paris, vous n'excitez plus le même attrait, à moins que

vous ne soyez culs-de-jatte ! Et l'on vous traite en gosses ; vos meilleurs amis ont de la peine à vous occuper, ainsi que des gamins en vacances. Et vous êtes des pères de famille, possesseurs de quelques arpents, avec des responsabilités, des soucis pour le moins, quand ce n'est pas le drame horrible de la ferme ruinée, des enfants que vous ne reverrez plus jamais, ou avec lesquels vous ne pouvez correspondre, s'ils sont dans les départements envahis.

Et pas même un brin de cour à faire ! Les bonnes d'en face vous envoient des cigarettes, comme à des prisonniers ; vous font des signes par la fenêtre, risquent des gestes : et alors gronde l'infirmière, votre gouvernante. Vous la prenez par la taille et l'appellez par son petit nom, mais avec elle « ça n'ira pas plus loin non plus » ; car vous êtes comme le Municipal, le long de l'escalier, au port d'armes. Il sait que ces belles qui le frôlent, ce n'est pas la peine d'y penser. Et si, par malheur, la jeune fille qui vous débarbouille répond à la tendresse de votre cœur, c'est encore une bien autre histoire !

Ah ! comme vous voudriez, mes bons, que la guerre fût finie ! Ce n'est pas tous les jours drôle, dis, Barboiron, d'être des héros et des saints ! Pourras-tu jamais, avec ta main pendante, reprendre la pelle à enfourner l'émail des boîtes à sardines ?

*
* *

Les histoires de Barboiron sont assez belles, si vous parvenez à en dégager le sens, ce qui n'est pas tou-

jours facile ; elles devraient être enregistrées par les phonographes comme le pur et vrai langage du « poilu » de 1915.

Barboiron a « descendu » un nombre considérable de « Bôches », mais ceux-ci étaient comme les nôtres, des « bonhommes » pour Barboiron ; je confonds peut-être les uns et les autres, et ne saurais dresser une liste officielle de ses victimes.

Quand, assis sur le rocher de la prise d'eau, à côté des pivoines (ce mai-ci, de gros choux comme sa figure à lui), Barboiron cale la palette qui supporte sa main droite, se met en posture de narrateur public et commence, vous en avez pour des heures.

Futé, bon, sensible, cet homme aux yeux de souris conte des horreurs, comme un moine de Rabelais une chère lie. Quelquefois, il s'attendrit.

— On allait partir quand le sargent dit qu'il y en a douze dans la cabane ; qu'on y va ; qu'on se poste autour pour pas qu' les bonhommes en réchappent ; alors le bonhomme que j' porte sur mon dos, N. de D..., que je le flanque à terre. Y pourra attendre qu'un autre bonhomme le prende ; je t'escalade la turne, j'grimpe su l'toit avec trois camarades et que nous faisons tomber des grenades, une vraie pluie d'la Saint Médard ; les autres y tirent, pas vrai?...

— Lesquels, Barboiron ?

— Les bonhommes, pas ?

— Des nôtres, ou l'ennemi ?

— Nous autres, pardine ! qui font tomber l'étage sur les « Bôches »

— Mais alors, comment, vous, teniez-vous sur le toit ?

— Un toit? Mais y en avait déjà plus, même que mon poteau Yves étions sous une poutre, une solive qu'on appelle ça, pas vrai? qu'on ne peut pas le sortir que par un pied qui dépasse, et qui piaule : A moi! Maman! Maman! qu'on a fini par le retrouver dans le fumier aux cochons. Y vit encore, mais y voit plus clair; j'crois même ben, c'est y pas vrai, qu'c'est à Paris qu'on le soigne, aux « Quinze-Vingts », qu'vous appelez ça, pas? l' pauvre vieux, quand c'est qu'on ira le voir? Faudra avoir la permission...

— Mais Barboiron, « les Bôches » dans la maison?...

— Ah! ben, attendez donc, où qu'j'en étais?

Je lui rappelle : — Vous, sur le toit, et eux, en bas. Mais il n'y avait plus de toit! expliquez!

— Ah! ben voilà! y sont dans la cave, douze bonhommes qui flambent, qui piaillent.

— Les Boches?

— Ben, pardine, vous voudriez pas qu'on y soye dans la cave, nous autres! Y grognent comme des porcs à l'abattoir: Kamérade! Kamérades!... Ah! ça fait quèque chose! douze becs qui s'ouvrent comme des fours, des moineaux dans l' nid pour la pâtée, des gosses, tout rasés, verts comme diarrhée.. Pauv'petits! Y en a p'tête pas un, pas? qui a celle d'tirer su l'sargent, qui tombe roide sur moi, Barboiron? Tu parles qu'on en fait prendre aux bonhommes! L'un après l'autre, tous les douze, zigouillés quand y passe la boche par la lucarne; y tirions dessus nous c'te vermine là! je les ai-t-y pas eus à moi tout seul, Jean Barboiron, les sales Bôches, qu'ça vous fait tout de même quèque chose de voir ça, avec un ancien, un

bonhomme grison, qu'y zont cloué à la grille de derrière la ferme...

— Vous ne m'aviez pas encore parlé de celui-là, Barboiron, le maître de la ferme?

— Ah! ben, j'crovais que vous saviez, pas? C'est la même chose partout, pas? et puis les trois filles, pas? et puis la mère à qui y zavaient dit un mot, tu parles... y n'en restait plus qu'la pieâu et la chemise retroussée, sauf respect... Voilà... des bougres de lapins, qu'ces Bôches...

— Barboiron, mon cher, voyons, n'exagérez pas!

— Monsieur? pardon... vous dites...?

Barboiron devient aussi rouge que les pivoinés, il défait son écharpe, porte sa main et la palette à gauche, du côté du cœur.

Barboiron prend un camarade à témoin :

— C'est pas des histoires de « *l'Echo* » celle-là, dis Tanguy? pas vrai?

Olivier Tanguy, de Saint-Pol-de-Léon, maraîcher, l'une des premières victimes des gaz asphyxiants, encore une boule d'ouate où l'on devine un œil, me fait un salut très bas, et certifie l'authenticité du récit.

— Y en a deux, des câmarâdes de l'ambulance, qui z'y étaient avec le père Barboiron, y zont tout vu, comme y dit Barboiron.

10 mai.

Le plus beau des printemps; luxuriance de la nature, hymne à la joie, neuvième symphonie de Beethoven : délire de tout ce qui est vivant ! Les premières commu-

niantes sortent de la chapelle de la Miséricorde ; tourbillons de pétales qu'un coup de vent vient de souffler des arbres, dans les enclos voisins. Et c'est la terreur, le crime, la folie sanguinaire. Le naufrage du *Lusitania* comme celui du *Titanic* frappe les imaginations, plus que ne fait la plus meurtrière bataille. Chacun se sent menacé par la rage teutonne, et l'on s'attend à tout : rivières infectées, mares, sources contaminées. Certaines femmes, au moindre rhume, se demandent si les gaz asphyxiants ne se répandraient pas dans l'air jusqu'à elles ; les pharmaciens anglais confectionnent des masques préservatifs. Les hostilités prennent un caractère hystérique, et Paris est plein de blessés et de convalescents, qui sont des condamnés comptant les jours.

Mais il y a partout, parce que c'est mai, une activité, un trépignement, une plénitude de sève, un besoin de reprendre des libertés.

Nos blessés sont les touristes de 1915.

De grandes voitures Cook mènent ces convalescents et leurs infirmières aux festivals du Trocadéro, où un Ministre leur adresse des discours et les encourage à donner jusqu'à la dernière goutte de leur sang ; puis les grands chars automobiles les ramènent aux hôtels-hôpitaux, pour l'heure de la table d'hôte.

*
* *

Nous dînions chez Madame C... ; Jean nous apportait des nouvelles des opérations vers Arras. On aurait percé la ligne, et ce serait la trouée vers Lille.

Dès le potage, on siffle, de chez la concierge. Jean est appelé à la caserne; la mairie du 8^e fait éteindre les lumières. Un zeppelin est signalé.

Etant dans le noir, nous ouvrons les fenêtres qui donnent sur la terrasse de l'étage. Devant nous, des arpents d'indigo constellés d'or; de plus grosses étoiles, qui sont des avions avec leurs phares, filent au travers des rayons électriques et se font reconnaître des Parisiens par leur bourdonnement protecteur.

De la rue, montent les voix des passants, une rumeur de fête, car, une fois de plus, sera-ce le grand feu d'artifice?

Ce matin, un taube sur Saint-Denis tuait six personnes.

Ce soir, ce ne fut qu'une alerte.

12 mai.

« Magnifique communiqué ». On se réjouit. Arrive un blessé dans la salle de Madeleine. Il a tiré sur deux « Boches » prisonniers, qui menaient sa compagnie dans la direction de l'ennemi. Ce blessé est dans l'enthousiasme, annonce de grands événements et voudrait repartir avant d'être guéri, achever « la belle ouvrage ».

Le communiqué de cinq heures annonce que nous avons reperdu quelque terrain devant Loos. Mon voisin me passe son journal, empressé à ce que je n'en ignore.

J'étais au fond de la salle de l'avenue Kléber, assistant à une séance de musique de Gounod, au profit des blessés franco-belges. Les petits-fils du Maître avaient tenu à ce que je fusse avec eux ce jour-là,

comme j'étais, il y a quarante-cinq ans, avec leur mère, quand *Gallia* fut exécutée pour la première fois à Londres.

On s'étonne de ne jamais voir sur un programme de guerre le nom de Gounod, auteur de ces « Lamentations » patriotiques, qui émurent tant les réfugiés de 71.

Dans l'Albert-Hall, non encore dégagé de ses échafaudages intérieurs, et dont nous essuyions les plâtres, cinq mille personnes se pressaient sur les gradins décorés de drapeaux tricolores. La reine Victoria, attendue, ne parut pas. L'Angleterre observait alors une neutralité rigoureuse. Une partie du public entonna la *Marseillaise*, étouffant la *Wacht am Rhein* que les Allemands nous lançaient comme un défi.

Les Lamentations de *Gallia* firent courir un long frisson dans cette foule de fugitifs. Cette musique venait du cœur de la France.

Gounod n'est-il pas pour nous, comme Listz pour les Germains, le père, le créateur de la mélodie moderne ? l'inventeur qui jette ses idées par les fenêtres, et les laisse tomber au hasard ? Gounod a eu le sort de nos inventeurs, que le monde entier plagie : les professionnels, seuls, savent, mais ne le disent pas assez, ce qu'ils doivent à Charles Gounod, le faiseur de grandes aumônes.

C'était très triste, cette réunion trop discrètement annoncée, et comme clandestine, où nous venions dans une crypte, pour ainsi dire souffler sur une braise qui s'éteint. Les organisateurs de la fête n'avaient allumé qu'un fagot pour éclairer quelques instants de vieux souvenirs et des amitiés chancelantes. Le programme

ne comportait que quelques numéros trop connus. Tout de même, les étincelles sautèrent, et combien fraîche, originale et savoureuse en son rythme capricieux, nous parut *Venise...*, mélodie vieille de cinquante ans, qui fait pressentir Fauré, Debussy... et les autres.

Camille Ballaigue monta sur l'estrade, évoqua la figure du vieux maître français, le grand esprit qu'il fut..., mais les jeunes gens de 1915 n'ont pas le temps d'apprendre les histoires du passé : le présent leur suffit : je n'ai pas cru bon de me permettre un « chut ! » pour rappeler à la politesse, un officier blessé et sa jeune compagne, enlacés dans un coin obscur près de moi, et qui jouaient au naturel, comme s'ils eussent été seuls, la scène d'amour de *Roméo et Juliette*.

*
* *

PRISE DE LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME-DE-LORETTE

Une belle lettre du front :

« Le 12 mai, une grande agitation régnait sur le plateau. Le haut commandement avait fait venir mon Commandant et lui avait donné l'ordre d'enlever la chapelle coûte que coûte. Le général Joffre attachait tant d'importance à cette action, qu'il était venu en personne, et l'on avait même imposé à mon bataillon un plan d'attaque. Ma compagnie a l'honneur d'être désignée comme compagnie d'attaque, et l'on m'envoie reconnaître les positions de départ. Je reviens et je déclare à mon Commandant que le plan que l'on nous

impose amènera un échec, mais que j'en ai un autre à proposer pour le bataillon. Il me fait le grand honneur de l'adopter.

Malheureusement, ce contre-ordre amène une confusion, et une autre compagnie vient prendre ma place de départ. Je réclame cet honneur pour les miens et je fais tant de tapage que l'on retire la compagnie en question pour mettre la mienne à la place.

Les chasseurs à pied qui garnissent la tranchée de départ nous regardent avec intérêt, d'abord parce que c'est le grand coup que nous allons donner, et puis aussi parce que tout le monde est sûr que la chapelle est minée et que la compagnie de tête sautera avec elle. Je donne mes derniers ordres, puis le coup de sifflet, et nous courons pendant deux cents mètres (ce qui est énorme pour une attaque de ce genre) au milieu de trous d'obus, plus creux que la hauteur d'un homme. Nous prenons trois tranchées, pas très garnies, mais la moitié de ma compagnie est par terre en arrivant à la chapelle, car nous avons fait tout le trajet sous le feu croisé des mitrailleurs. Mon sous-lieutenant, chef de comptabilité à la Banque de France, un lion sur le champ de bataille, saute, à la tête de dix hommes, dans le fortin qui entoure la chapelle; mais la tâche est rude; à un moment donné, la compagnie se trouve réduite à vingt et un hommes. Mon lieutenant (un instituteur charmant), fait signe à la compagnie du capitaine X., venu avec moi du X^e cuirassiers. Sans hésiter, celui-ci embarque sa compagnie derrière la mienne. Il me rejoint et est tué un instant après m'avoir serré la main. Je prends le commande-

ment de sa compagnie qui, en un moment, a été réduite à quarante hommes, et pendant toute la nuit une lutte de sauvages s'engage. Les positions que nous occupons ont la forme d'une cuillère dont les tranchées conquises forment le manche, et la chapelle, le gros bout. Par les tranchées, on nous fait parvenir renforts et munitions. Nous sommes attaqués de trois côtés. Le lendemain, voyant qu'ils ne pouvaient nous expulser par des assauts, ils nous bombardent. Toute l'artillerie de la région est concentrée sur le petit espace que nous occupons à la crête du plateau. D'énormes obus broyaient morts et vivants. Nous respirions une fumée épaisse et nauséabonde; tout sautait, tout sifflait autour de nous. Les renforts fondaient en un rien de temps; j'étais sans cesse obligé d'en redemander. Il ne pouvait être question des vivres. Nous sommes restés plus de vingt-quatre heures sans manger. Quel spectacle et quelle horreur quand, jour et nuit, le pied ou la main glisse sur des choses innommables qui ont été des corps humains! Et cela dura cinq jours, pendant lesquels mon Colonel, qui assistait à cet embrasement de la chapelle, disait à son officier d'ordonnance : — Comment voulez-vous qu'une compagnie tienne dans cet enfer? — Et nous avons tenu! Nous avons tenu jusqu'au moment où un gros obus de 210 tomba à 2 m. 50 de moi, broyant tout et m'enterrant avec cinq hommes. Nous nous dégageâmes, et comme aucun de nous n'était blessé, nous nous mîmes à genoux et remerciâmes Notre-Dame de Lorette de nous avoir sauvés. Peu de temps après, on put enfin nous relever. En descendant le plateau avec

la poignée d'hommes restant de deux compagnies, tous pleuraient de fatigue et d'énervement. Certains (j'étais du nombre), les yeux enfoncés dans la tête, la bouche contractée, claquaient des dents tout haut, sans pouvoir s'arrêter. Avec nos vêtements tout déchirés et toutes nos personnes couvertes de sang et de débris de cervelles, nous étions affreux à voir. Mais la chapelle était à nous ! »

13 mai. Ascension.

Bon communiqué. Avance du côté d'Arras. Félicitations de Millerand à Joffre. Madeleine reçoit de nouveaux blessés à l'ambulance, lesquels elle est seule à soigner aujourd'hui, à cause de la Fête. Ces hommes viennent de Loos, pleins d'ardeur et d'espérance : ils annoncent de grands événements. Est-ce enfin... l'offensive de Foch ?

Journée de l'Ascension ; tout le monde se promène ; une journée grise et pluvieuse, où, à cette saison-ci, la terre sent fort et frais comme une femme qui sort du bain ; les épines sont en pleine floraison, l'on voudrait être à la campagne, pousser une pointe dans la banlieue.

J'emmène Miss T. à la Malmaison, par le Bois, Suresnes, le Mont Valérien ; nous gravissons, à travers champs, les pentes bordées de jardins, de massifs de lilas, et de maisonnettes fragiles : aspects dont Sisley, Claude Monet et Pissarro, les premiers, ont rendu le charme pauvre, les blancs colorés, les verts de salade

et les bleus d'avoine sous le ciel d'Ile-de-France. Treillages légers des enclos, routes roses, ardoises des toits pointus, par quoi les villas médiocres et ambitieuses se donnent des airs de petit château. Poursuite à bicyclette des jeunes gens; mères qui s'épongent, lasses de partager avec le père en manches de chemise, le poids du filet à provisions de bouche.

Dans Rueil, des compagnies de turcos, dans leur tenue de campagne jaune-moutarde, si peu d'accord avec la rouge « chéchia », se traînent le long de la route de Marly, leurs mains faisant bouffer les poches de leurs housseaux, dont on respecte encore la forme.

Des permissionnaires de toutes armes, descendent des tramways; on en voit dans les tenues les plus fantaisistes, certaines, nouvellement « établies » par les tailleurs « à l'anglaise », les autres, composées de fragments encore disponibles dans les magasins des dépôts: mais malgré l'arlequinade de ces costumes de fortune, vous ne vous tromperez point sur l'arme à laquelle chaque homme appartient: l'*habitus corporis*, le geste, la barbe ou la moustache, révèlent plus que les boutons de la tunique, un cavalier devenu lignard, un artilleur, un fusilier marin.

Les conditions imprévoyables de cette levée en masse pour la guerre, la durée et l'accoutumance à la vie militarisée et plébéienne, donnent à nos troupiers, malingres ou robustes, grands, petits, bien ou mal tournés, en haillons, ou astiqués, un caractère pathétique et un étrange pittoresque.

Ces Parisiens du dimanche sont sortis en molletières et en capote, en veste de chasse de la Belle Jardinière,

en chaussures de cuir orange, lents, alourdis ou prestes, territoriaux bedonnants, gamins imberbes et décorés, en khaki d'interprètes, en velours à côte en guise de drap, avec des pantalons de couvreur, gris, beiges, noirs, dont le passepoil d'ordonnance, ainsi que le numéro, au col, assurent seuls l'origine. Ils sont comiques et superbes, ces promeneurs de l'Ascension, sur les bords de la Seine, attablés sous les tonnelles, silencieux, ennuyés d'avoir à tirer derrière eux la marmaille et l'épouse qui soupire.

Miss T. ne connaissait pas la Malmaison. Nous tentons de nous y introduire. La grille est close ; dans l'allée qui conduit au château, j'aperçois de loin un homme qui s'appuie sur une canne, arrêté, surpris à l'approche des visiteurs indiscrets, dont l'insistance auprès du concierge l'inquiète. C'est Jean Ajalbert, le conservateur du Musée. Je lui fais passer ma carte ; nous entrons et je me trouve en présence de mon ancien camarade. J'ignorais la mort glorieuse de son fils unique. Ajalbert veut dissimuler son chagrin :

— Nous sommes si nombreux, les pères de ces pauvres petits braves ! Il était si tendre ! et si bien doué ! j'avais accepté ce poste à la campagne à cause de la santé de mon fils... N'en parlons plus !... Il n'y a plus qu'à pleurer en silence. Je suis seul ici... plus d'ouvriers ! vous voyez ces parterres, ces gazons ; cette forêt vierge ; la végétation s'en donne, des libertés !... les fleurs éclatent de toutes parts, la roseraie s'annonce luxuriante ; souffrez que je ne vous accompagne pas... faites le tour...

Et il remet des clefs au gardien qui ouvrira portes

et persiennes ; nous nous serrons la main, il remonte vers son appartement solitaire.

Dans les quinconces et les futaies, les oiseaux font un concert d'appels ; les moineaux pépient, les merles sifflent à plein gosier ; tout ce domaine est à eux, ils emportent dans les branches un butin que leurs becs peuvent à peine retenir ; c'est, dans les airs, le bruit étourdissant d'une volière aux innombrables activités.

Nous avons parcouru les salles presque entièrement démunies de leurs meubles ; d'ailleurs le souvenir napoléonien n'est point, à la Malmaison, dans les objets plus ou moins authentiques, ni dans un décor ingénieusement reconstitué ; c'est assez de faire résonner de nos pas d'intrus le carrelage noir et blanc de la salle des Maréchaux ; le parquet de la bibliothèque ; et de nous sentir seuls dans la demeure modeste que, depuis cent ans, nos épiques ancêtres livrèrent, tels quels, aux méditations des hommes.

Par ces fenêtres, entre deux chapitres d'histoire, des héros contemplèrent d'un autre œil un décor à peu près identique ; à gauche, la colline boisée, à droite, les tilleuls, les jardins fleuristes, les arbres à fruits, les vergers qui s'étendirent jadis jusqu'aux berges de la Seine ; plus près de la terrasse où s'accroupissent des sphynx impériaux, le lac dont il est défendu d'approcher, parce que les cygnes, gardant leurs œufs, sont, au mois de mai, farouches.

Sur les murs à losanges treillagés, les glycines, les clématites et les aristoloches, font des cascades ; les acacias et les épines embaument l'atmosphère, et ce séjour est funèbre.

Tout à côté, dans une ancienne dépendance du domaine de la Malmaison, des soldats et des officiers, nerveusement atteints, peuvent suivre une cure de repos dans un sanatorium. J'y ai ensuite conduit Miss T., me rappelant que j'y avais en traitement un ami. Dans l'espace de quelques minutes, nous crûmes être transportés à deux cents lieues d'ici, dans quelque ville d'eau allemande. Des pavillons modern-style, parsèment un parc à l'anglaise; des cours de tennis, des pièces d'eau, des bosquets artificiels, des kiosques avec des bancs rustiques : où est le casino, où sont les jeux, les musiciens? Mais des infirmiers en tablier blanc m'indiquent le pavillon du Directeur :

— Puis-je être introduit auprès du Capitaine X.? Comment va-t-il?

— Monsieur, je ne puis vous répondre, et encore moins vous conduire auprès de lui.

— Mais est-il encore ici?

— Je ne pourrais pas vous le dire.

— Voyons, il était très malade... et ses idées de suicide?

Silence. Je devine un drame.

Au retour vers Paris après ce jour férié, nous regrettons d'être, par vieille habitude, sortis des fortifications. En ces temps-ci tout horizon plus étendu, tout paysage retrouvé; l'espace, le ciel libres, semblent assombrir par de vaines nostalgies, le prisonnier volontaire de son idée fixe.

14 mai.

DÉMISSION DU CABINET SALANDRA

La participation italienne à la guerre est remise sur le tapis. Effervescence à Rome, mouvement révolutionnaire.

Nouvelles propositions de l'Autriche et de l'Allemagne. Primoli revient de Farnborough où il a passé ces dix mois de guerre avec sa tante l'Impératrice Eugénie ; il devait partir pour l'Italie, mais il attendra. Inquiétude. Excitation.

Quoique les communiqués « ne soient pas mauvais », l'avance sur Arras paraît être suspendue. On parle de munitions insuffisantes ; la préparation par l'artillerie n'aurait pas permis de poursuivre et d'achever l'avance promise. On chuchote des choses. C'est la phase des combinaisons diplomatiques. Les Alliés ont-ils un plan commun ?

D'ici quelques jours, nous saurons peut-être la vérité.

Je m'étonne de ce que les gens soient fascinés par l'Italie, par la Russie et jamais ne semblent parler de l'Angleterre la taciturne, qui travaille, décuple son effort en dépit des partis politiques.

Les Anglais qui, comme individus, ne s'occupent pas les uns des autres et qu'on appelle trop sou-

vent égoïstes, sont unis et soudés par un amour commun et une compréhension de l'intérêt national ; ils *ne jugent pas*. Ils ne discutent pas les *principes*. Même incroyants, ils font semblant de croire et défendent leur religion comme une force d'Etat. Leur seule curiosité, leur plus grand intérêt, est pour la nation : quant aux individus, aux actes privés, ils ne s'en soucient pas.

Nous, au contraire, sans religion d'Etat, et sans religion de l'Etat, nous nous jugeons sans merci les uns les autres, nous semblons prendre plaisir à ne pas prévenir les fautes de notre voisin, par passion politique, quitte à ce que nous regrettions ensuite de les avoir laissé commettre. En tant que Nation, nous n'avons point de cupidité, peu d'égoïsme, nous nous ferions dépouiller de ce qui nous revient de droit. Notre attention s'immobilise sur des personnes ; et nos diplomates les plus convaincus, au moment de conclure une affaire, au lieu de signer, finissent par passer le porteplume à l'adversaire plus rusé, qui les remplace.

Marchandages, trafics, roueries diplomatiques, qu'est-ce que la Germanie ne mettra pas en jeu, entre Rome, Vienne et les Balkans ? Pendant que nous tâchons de savoir le nom de nos généraux qui commandent « la grande offensive », préjugant de leurs succès ou de leurs fautes selon nos sympathies, des Ambassadeurs et des Princes complotent en Italie. N'est-ce pas de cette façon-là que nous devrions agir aussi ? Quels sont les ordres donnés par notre Gouvernement ? Nous ne voyons pas dans quel sens s'oriente notre politique

extérieure. Si nous pouvions être sûrs qu'une seule pensée la dirige !

Mystère de la Bulgarie ! Il serait, en ce moment encore, temps pour les grandes actions. Va-t-on attendre et, plus tard, regretter ?

L'autorité et la puissance de la politique des Anglais résultaient, jusqu'ici, de ce qu'ils tinrent si peu de compte des *personnes* et ne furent unis que par un sentiment d'*Intérêt national*. On appelle hypocrisie ce qui, chez eux, est une attitude défensive, de respect pour soi-même, un sentiment national d'utilité sociale, une religion de l'Etat. Comme ils analysent et raisonnent moins que nous autres Latins, ils souffrent moins de *la restriction mentale*, si pénible pour les Français. Individuellement modestes, loyaux et généreux, ils ont un orgueil de race qui les rend capables des plus ardues efforts, des entreprises les plus contraires à leurs instincts — tel leur militarisation en masse. Par orgueil ; car s'ils rendent justice aux autres peuples, c'est qu'il est sous-entendu que leur nation est la première du monde, *un fait* qu'ils supposent reconnu de tous, indiscuté, « *a matter of fact* ». S'ils s'aperçoivent trop tard qu'ils se sont trompés dans leurs calculs, alors sans l'avouer, et lentement, ils recommencent. En face d'une vérité désagréable, ils observent le silence : « N'en parlons pas, agissons comme si ce n'était pas pénible. » Hypocrisie ? Non ! Leur Force. Ils vaincront parce que... « *c'est nous*. » L'Anglais a une candeur et une honnêteté natives ; il ne croit pas à la félonie, son orgueil d'homme lui défend d'admettre qu'un autre homme, fût-il son

ennemi, soit capable d'une vilénie dont lui-même, gentleman, il mourrait de honte.

Aussi bien, si nos alliés de l'Ouest sont d'ailleurs si différents des Français, que nous ayons encore beaucoup à faire pour les connaître, nous nous unissons plus étroitement chaque jour, grâce à la mystérieuse attraction des cœurs purs.

Même si la Fortune devait nous trahir, ne serait-il pas noble que, dans un temps de brutalité bestiale, deux grands peuples aient défendu ingénument une morale supérieure?

Pourquoi les autres peuples se sentent-ils gênés avec un Anglais? La vulgarité des Allemands en voyage, leur aspect se fondaient dans une foule. Un Anglais qui marche dans la rue se fait remarquer : il semble promener par le monde une discrète réclame pour un système d'éducation, qui est une des belles réussites des civilisés. Chaque Anglais veut être un « gentleman », un homme de qualité. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il conviendrait de rire de son snobisme. Son snobisme ne courbe pas l'échine comme celui des Germains. Le danger que courut le « *Briton* », tint peut-être à son « insularism » séculaire, à ce qu'il n'a pas assez emprunté aux autres, et croyait trop à ses propres méthodes. J'ai craint cela! Je me demande maintenant si « on the long run » nous ne découvrirons pas que ses principaux avantages tiennent à ce qu'il conserve encore quelques anciennes traditions, dans la ceinture d'argent de ses falaises battues par la mer.

A MRS. M. D., DE FARMTON HILL
MASSACHUSETTS

15 mai.

Chère amie,

Vos lettres me procurent un plaisir qui n'est pas sans mélange. La première me parvint à l'hôpital de Sainte-Cécile, en octobre dernier. J'étais au chevet d'un paysan de Normandie. Pour vous répondre, il m'eût fallu changer de ton; je ne le pouvais pas : j'ai déchiré, l'une après l'autre, les pages que je vous destinais. Aujourd'hui pourrai-je m'expliquer mieux? Encore une fois, votre large écriture ronde me rappelle cet avril pluvieux de 1912, vos questions, bien moins redoutables que vos silences, la pénombre de la Sala d'Arcetri; le turban orange dont vous enrouliez votre tête aux folles mèches noires, vos yeux phosphorescents comme ceux des chats; votre peignoir abricot dans les coussins, vos mules d'or sur la peau de tigre. Choses d'hier et déjà si lointaines! Vous étiez alors, ma chère, une anarchiste cosmopolite, faisant, je ne sais pourquoi, son procès à la société.

Pourquoi? c'est que, peut-être, devenue moins sensible aux joies et aux douleurs, vous ne saviez plus comment vous distraire. Après avoir remplacé autour de vous le bric-à-brac des palais italiens, madones siennoises, divinités de la Chine, par des Picassos et des Matisse, vous alliez faire un essai de « simple life » dans une cellule peinte à la chaux — et conduire à travers New-

York les ouvriers grévistes, dans des chars dessinés par Gordon Craig. Quand je vous ai revue l'an d'après, vous étiez une dame de 1867, plus du tout « Poiret » ! A laquelle dois-je parler en 1915, des deux femmes que j'ai connues ? Peut-être en êtes-vous devenue une troisième !

Et moi suis-je donc le même qui peignait votre portrait en Toscane ?

Vous voyiez alors en votre peintre un demi-siècle d'Europe ; j'étais curieux de votre pensée américaine, comme vous étiez curieuse de mes traditions, de mes souvenirs d'artiste. Vous me disiez :

— Puisque vous avez connu les novateurs, les indépendants, que n'allez-vous plus loin et n'acceptez la suite ?

Je l'acceptais, j'acceptais tout par plaisir de comprendre, et lassitude, peut-être aussi, du passé. Pourtant si quelque chose de moi résistait à vos audaces, c'est mon instinct de bourgeois normand.

Votre sympathie pour nous vous ramena dans le Paris de septembre ; vous avez senti qu'il y avait quelque chose de nouveau. Je note dans votre lettre cette phrase :

— « Les femmes portent dans des corps de Boys-Scouts, des âmes de Jeanne d'Arc. »

Est-ce de l'imaginer en khaki moderne, qui attire votre regard sur Jeanne la Lorraine, si banalisée par la mauvaise peinture et le simili-bronze ? Aviez-vous lu Péguy ? Alors j'ai cru que notre secret vous était trahi, mais la phrase sur Jeanne d'Arc était suivie de quelques autres, et je ne jugeai pas qu'il fût temps encore de

rationner. Selon vous, les monarques et autres chefs d'Etat avaient voulu réchauffer l'enthousiasme nationaliste, garotter le syndicalisme, les socialistes humanitaires, les « suffragettes ». Kitchener était un « mangeur d'hommes ».

Vous attendiez-vous à la guerre, vous la pacifiste, l'internationaliste? Et quelle guerre, celle-ci qui couvre les Océans!

Aussi bien, vous êtes repartie pour New-York sans réponse de moi. Je veux vous répondre cette fois, mais vous répondre n'est pas aujourd'hui plus facile qu'alors : moins, peut-être, car si, par moments, il semble qu'on puisse dégager une morale des événements, l'écheveau, au lieu de se dévider en pelote, emmêle ses fils. Déjà pourtant, nous pouvons prévoir, non pas ce que sera la société de demain en France, mais quelles classes auront moins de résistance contre l'énergie des nouveaux venus. Ce seront, j'en ai peur, les plus négligeables, selon vous, c'est-à-dire celles qu'ignorent les étrangers, les voyageurs, et qui vous paraîtraient « *rather dull* ».

Le mot « bourgeois » n'a pas d'équivalent dans votre langue ; la « middle class » des Anglais n'est pas notre forte bourgeoisie, non point issue de la Révolution, comme on l'a trop dit, mais qui la traversa, emportant avec elle, sous l'orage, les archives, les chartes des traditions françaises, beaucoup de vertus qui vous sembleraient ennuyeuses ; mais cette classe a produit, sans que vous le sachiez, la plupart des grands hommes dont l'œuvre est l'honneur du dix-neuvième siècle, et beaucoup d'artistes — ceci vous sera plus sensible — dont le génie traditionnel vous

est apparu comme subversif et révolutionnaire, mais qui ne l'était pas.

Vous possédiez dans votre bibliothèque, à Florence, une reproduction d'une toile d'Edouard Manet : le portrait de son père et de sa mère. Si vous l'avez encore, étudiez ce magnifique document. Tâchez d'entendre ce que vous dit cet homme grave et un peu renfrogné sous sa calotte grecque, dans sa redingote de notaire ; interrogez sa fidèle compagne respectueusement debout à côté de lui, prête à le servir. Est-elle éloquente, cette bourgeoise française, la mère d'Edouard qui vécut avec elle jusqu'à la mort ! Feuilletez votre album de photographies, interrogez ces têtes peintes par David, par Ingres, par Millet, pensez à Corot, à Degas, à Fantin Latour, à Cézanne même. Un soir que je vous fis rencontrer Degas, vous avez regretté d'avoir connu l'homme. « An old bore », avez-vous déclaré, à cause des propos qu'il tint sur la politique et la société contemporaines. Vous m'avez dit : — Ce n'est pas un artiste, ou bien l'âge a fait de lui un prédicateur morose. Oui ! Il y avait même de l'inquisiteur en Degas. Il parla de l'armée et vous vous êtes écriée : — Il n'en faut plus ! il n'y aura plus jamais de guerre, l'humanité est devenue trop intelligente...

Vous souvenez-vous de la colère de Degas qui fit, pendant le dîner, enlever les fleurs de sur la table, comme « un luxe d'étrangers » ? Et votre visite à la collection Rouart ? Et les propos nationalistes, « réactionnaires » de Renoir, dans son atelier de Cagnes ? Ces artistes-là, qui eurent dans l'esprit tous les raffinement et les délicatesses, avaient aussi la dureté,

un jugement sûr mais impitoyable ; des mœurs simples et une règle sévère. Je fus élevé par des hommes semblables à ceux-là. Vous connaissez aussi les portraits de mon père et de ma mère. Quelle ne fut pas votre surprise quand, en sortant de chez moi, vous visitiez la maison au bout du jardin, la banale maison de mon enfance, à meubles d'acajou, à tentures vertes ; les pièces exigües où j'avais, à la lueur des lampes de Carcel, vu les savants, les littérateurs, les artistes les plus distingués d'alors, avec des magistrats qui ressemblaient à des Largillière : la génération qui précéda la mienne ! Quel fossé, entre nous et ceux-là ! Je ne retrouverais presque rien en moi de ces vénérables personnages, si ce n'est leurs défauts et leurs faiblesses, s'ils en eurent.

Ensuite, j'ai voulu m'évader. J'ai été très loin ; dans mes voyages, je portais un masque que je n'ai plus, chère amie, pour me présenter à vous. Je ne suis pas seulement un artiste, heureusement ! Ce n'est pas sans mélancolie que je vois disparaître les derniers venus d'une société dont je suis issu, dont je ne cessai jamais de faire partie, alors que je vous en paraissais le plus affranchi. Je retrouve en temps de guerre des points de contact avec des amis de collège oubliés, dont la vie me sépara ; mais demain, ils s'éloigneront de moi comme ils s'en éloignaient hier. Pour l'instant, nous sommes sur un terrain d'entente, et ils me renseignent sur moi-même. Les plus obscurs furent nécessaires à leur pays, et le seraient encore plus dans l'avenir ; mais il est à craindre qu'ils disparaissent dans le bouleversement

social, parce qu'ils sont d'une *seule pensée*. Il leur manque la foi dans l' « Eternel Retour ». Plutôt que d'accepter l'avenir, ils préfèrent mourir dans leur coquille, d'où il aurait fallu qu'ils sortissent au moins une fois pour regarder l'horizon. Je crains que la bourgeoisie ne se taise, dans la vie publique, comme l'aristocratie s'en est trop souvent désintéressée, et la bourgeoisie n'a pas pour elle la puissance du nom, qui assure aux nobles un prestige éternel.

Sommes-nous à la veille du « Grand Jour », tant promis par vous à vos grévistes en des images renouvelées de Walter Crane? Sommes-nous à la veille de réactions? Quelles seront les « upper classes », les dirigeants, les dictateurs de demain?

Tous les citoyens ne pâtissent pas par la guerre. Nous aurons nos nouveaux riches, comme vous en Amérique. Le monde surgi du cataclysme ne sera pas tout de suite beau; il nous déconcertera, d'abord.

Je vous ai dit la classe sociale qui me semble la plus menacée : si elle est aux avant-postes, quand elle défend sa patrie par les armes, je crains qu'elle ne se cache pour la paix, et que son énergie ne faiblisse. Ne manque-t-elle pas de souplesse, de joie de vivre, de *l'inquiétude* du curieux? et saura-t-elle oublier ses préjugés, tout en conservant ses vertus?

Connaissez-vous le mot d'un gamin au passage dans la rue d'un corbillard civil? *Il n'est pas curieux, celui-là!*

Tâchons de ne pas mourir encore!

Je ne suis pas sûr d'accepter aussi volontiers la suite, dans l'ordre social, que je ne l'acceptais dans le

domaine de l'art, mais je suis prêt ; et *je ne demande qu'à voir*, dès que les Prussiens ne seront plus chez moi. Ce sont là, n'est-ce pas, ma chère dame, de bonnes dispositions ?

Voici une lettre qui s'allonge au delà des mesures de votre patience et je n'ai pas répondu à vos interrogations.

Wilde a dit que certaines réponses sont plus indiscreètes que les questions, aussi voudrais-je choisir. D'abord, à certaines de vos questions, je ne répondrai pas. Pour ce qui est de l'issue de la guerre, vous dire qu'elle ne fait pas de doute pour nous, reviendrait à ne rien vous dire ; en effet, nous employons tous la même épithète, mais quand dix personnes parlent d' « heureuse » fin de la guerre, si chacune d'elles entend la même chose, chacune incline sa pensée d'une façon différente ; des gens qui sentent de même et le savent — vous donneraient l'impression qu'ils sont brouillés. Le désir commun, ou plutôt la volonté, se tend vers un but commun, mais les nerfs sont à vif. Nous sommes devenus d'une susceptibilité qui vous déroute, parce que vous êtes au delà des mers. Comme nous ne faisons pas allusion *au but*, nous nous rattrapons sur *les moyens*. La France est le pays de la libre discussion. On y remue des idées comme les joueurs battent leurs cartes. Mais en temps de guerre, combien périlleux est cela...

L'insularité célèbre des Anglais pâlit à côté du « jingoism » que certains de nous croient utile d'afficher ; on a ri, me dites-vous, quand le kaiser Wilhelm prohiba l'usage des mots français sur les menus de la

Cour, et ici, les noms les plus illustres de l'art, de la philosophie, de la science et de la littérature « boches » — comme l'on écrit en style de guerre — risquent d'être bannis de nos bibliothèques, des théâtres... des écoles. Généreux est le sentiment qui inspire les partisans d'un tel ostracisme ; je voudrais vous faire comprendre cela, mais vous voyez une fois de plus qu'il est malaisé d'entretenir une correspondance entre amis qui ne sont pas de la même race. Alors que dans ce pays envahi, des adversaires d'hier cherchent des points de contact, et les trouvent, des esprits se séparent aujourd'hui de tels autres esprits qui nous attireraient au delà des océans ou des frontières. La pure intellectualité est *au-dessus* de la guerre, alors que chaque citoyen français tient à être *dedans*. Pour sauver un pays comme la France d'un péril, d'une catastrophe sans précédents, personne n'est inutile.

Nos journaux peuvent vous paraître rédigés par des déments ; il est tels articles signés de noms respectables que nous voyions naguère au bas d'une prose plus rassise ; notre littérature de guerre nous irritera peut-être un jour, mais elle aura été nécessaire, elle est noble dans ses intentions. Il ne s'agit *plus d'art pour l'art*. S'il se fait du grand art, pendant la guerre, nous ne le connaissons qu'après. Mais soyons sûrs qu'il s'en fait.

« Pour aimer assez la Patrie, il faut l'aimer trop. Car cette guerre est sacrée, la justice la veut ; le Ciel l'autorise ; c'est une Croisade. Contre de tels ennemis, contre un tel effort de destruction barbare, *toutes les haines sont légitimes, toutes les colères sont saintes...* »

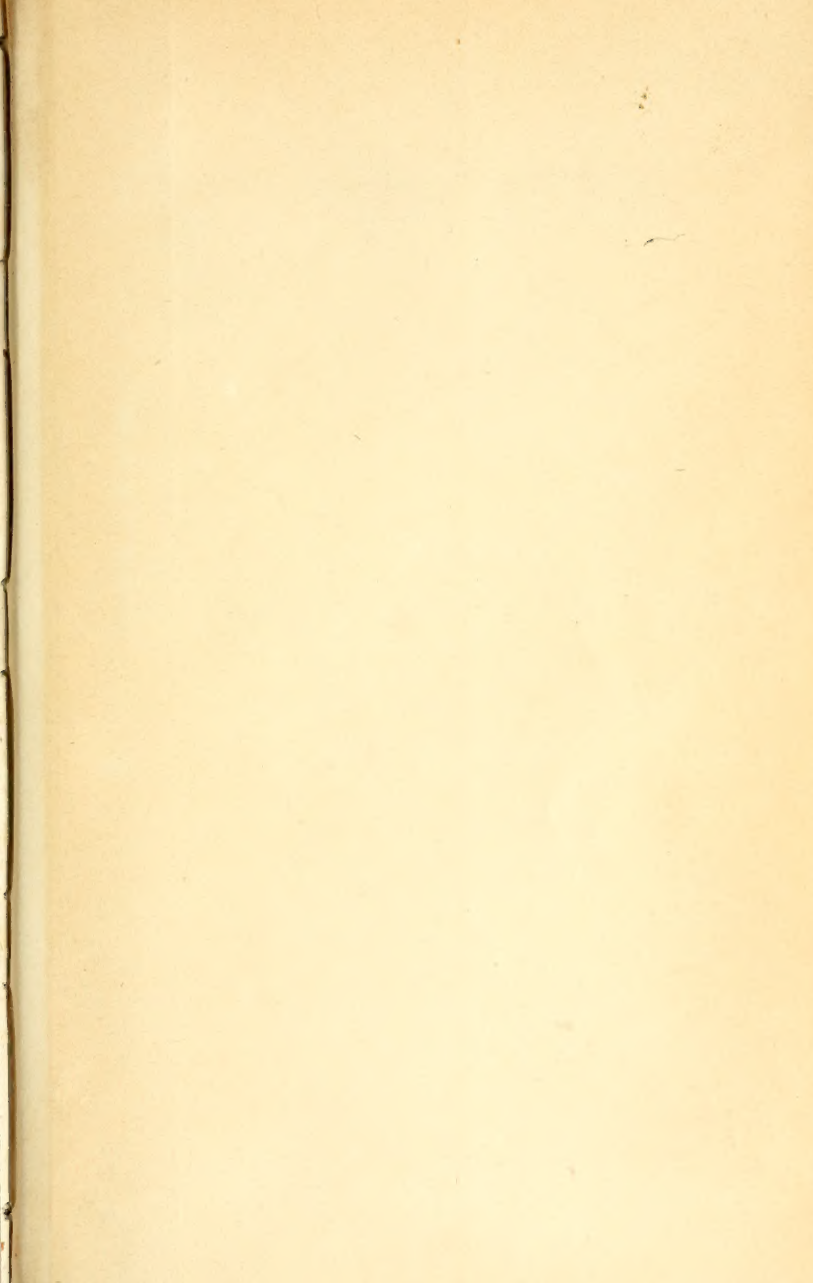
Ces phrases sont prononcées du haut de la chaire dans l'Eglise de la Madeleine, par un prêtre. Dans ce moment, vous entendriez des disciples de Renan rabaisser l'œuvre de leur maître, exalter un livre par Ernest Psychari, le petit-fils de Renan, parce que le livre a fait vibrer le cœur d'une jeunesse héroïque — parce que l'enfant qui le composa est mort en soldat chrétien. Or personne ne songerait à soutenir que le petit-fils est un plus grand écrivain, un plus grand homme que son grand-père !

Il faut nous laisser chez nous, tels que nous sommes devenus — et attendre pour nous juger que nous soyons redevenus normaux, après avoir parachevé notre œuvre ; c'est cette œuvre que nous aurez le droit d'apprécier... après, si jamais nous pouvons relire de l'allemand, de Fichte et de Hegel jusqu'au professeur Foerster, sans être écrasés par la confiance des Germains en leur hégémonie mondiale.

Nul de nous, ma chère amie, qui ne soit convaincu « hard as stone » que ce moment viendra. Alors j'espère que nous nous rencontrerons encore dans la villa d'Arcetri, si vous l'habitez encore. Je peindrai un autre portrait de vous, si vous voulez poser. Quelle coiffure porterez-vous ? Quelles seront vos curiosités ? Peut-être vous endormirez-vous à des récits de guerre. — Comme ce sera intéressant !

Ever yours.

IMPRIMÉ
PAR JULIEN CRÉMIEU
13 ET 15, RUE PIERRE-DUPONT
SURESNES, SEINE





D
640
B6
1916
sér.2

Blanche, Jacques Émile
Cahiers d'un artiste
4. éd.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

